THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
962
Ab3F
v.7

G.E. STECHERT & Co.
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Droits de traduction et de reproduction réservés.

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KAHIL BEY - GABRIEL NICOLAS KAHIL BEY
ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique

---

TOME VII

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1892

SEULS DÉPOSITAIRES:

FRANCE
ERNEST LEROUX
PARIS, 28, Rue Bonaparte.

ITALIE
LOESCHER & Cie
Rome, 307, Via del Corso.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE
BROCKHAUS, à LEIPZIG

962
A63F
v.7

EVENEMENTS DE L'HISTOIRE D'EGYPTE

ANNÉE
MIL DEUX CENT SEIZE.

Mois de Moharram.

Le premier jour de cette année fut un jeudi. La peste diminua.

Dans la nuit du vendredi, l'Aga Abd-el-Al fit venir dans sa maison le cheikh Mohammed el Emir. Il lui fit passer la nuit chez lui. Le lendemain, il monta avec lui à la Citadelle et l'emprisonna avec les cheikhs à la mosquée Sariah.

La raison en était que le fils de ce cheikh était du nombre de ceux qui avait poussé le peuple à la révolte contre les Français lors du dernier soulèvement du Caire. La révolte terminée, il s'était enfui vers le nord. Au bout d'un certain temps, il était revenu au Caire, y avait séjourné quelques jours et était retourné ensuite à Foua avec l'autorisation des Français.

Après la révolte, les Français s'entouraient de toutes sortes de précautions et punissaient les moindres écarts de la population. Les hypocrites s'approchèrent alors d'eux par l'espionnage et les intrigues. C'est ainsi qu'on rapporta au Kaïm-Makam (commandant la place) que le fils de Mohammed el Emir était allé se joindre à l'armée du Wizir. Le Kaïm-Makam fit venir le père et lui demanda où se trouvait son fils. Le père répondit que son fils était à Foua. Le Kaïm-Makam ne le crut pas sur pa-

1002932

role et lui enjoignit de le présenter dans un délai de huit jours; le temps d'aller à Foua et d'en revenir.

Ce délai fut augmenté de deux jours encore à cause du peu de sécurité de la route. Ces deux jours écoulés, ordre fut donné à Abd-el-Al d'arrêter le cheikh et de le conduire à la citadelle; ce qui fut fait.

Le même jour des soldats français arrivèrent de la Basse-Egypte.

Le samedi 25 El Hodjeh, les nouvelles se succédèrent annonçant l'arrivée des Anglais et des Turcs à Rahmania, la prise de la citadelle de cette ville, ainsi que de tous les forts voisins situés à El Atf.

Le même jour arriva au Caire la femme du commandant en chef de l'armée française, accompagnée de son frère El Sayed Aly el Rachidi, membre du Divan. Lorsque les Anglais s'emparèrent de Rosette, Sayed Aly dut quitter cette ville avec sa sœur et partir sur une barque. Arrivés à Rahmania, ils durent également abandonner cette ville, à cause de la bataille qui s'y livrait et de la prise de la citadelle. Ils parvinrent au Caire après avoir énormément souffert et après avoir eu à redouter les attaques des bédouins et des brigands. Ils séjournèrent trois jours dans la maison d'El Alfi, à l'Ezbékiah, puis ils montèrent à la citadelle.

Le même jour, des soldats venant de l'est se montrèrent. Leurs éclaireurs vinrent à Galioubiah, à Menayar et à Khanka pour y prendre des vivres. Alors le commandant de la place, Béliard, se prépara à les attaquer; il ordonna à ses troupes de sortir de la ville dès la tombée de la nuit et il partit lui-même au point du jour.

Le dimanche 4 eut lieu une escaramouche dans laquelle les Français, à cause de leur petit nombre, ne purent résister à leurs ennemis. Ils battirent en retraite, mais ils cachèrent cette défaite et n'en dirent rien.

Le 5, on renonça à percevoir ce qui restait du demi-million dont on avait imposé la population. On affecta beaucoup de bienveillance vis-à-vis des habitants, on se montra aussi très satisfait de ce que, contrairement à ce qu'on attendait, le peuple ne s'était point soulevé durant le combat, alors qu'il n'y avait plus aucun Français dans la ville.

Le même jour, on fit monter à la citadelle un grand nombre d'instruments, des munitions, des machines, de l'eau, de la farine et des vivres, de la poudre, des allumettes, des obus, des bombes et des boulets. On enleva également tout ce qui se trouvait dans les maisons en fait de meubles, lits, etc., pour les transporter à la citadelle ; on en fit autant pour toutes les provisions, sauf le matériel de guerre renfermé dans les petits forts.

Le même jour, on assembla les marchands d'huile et on les obligea à fournir deux cents cantars d'huile de sésame ; on fit aussi fermer un grand nombre de leurs boutiques.

Des bouchers étaient allés dans les villages voisins pour y acheter des moutons et des bœufs. Ils furent arrêtés par les troupes ottomanes, qui les empêchèrent de retourner dans la ville avec leurs bestiaux ; on empêcha aussi les fellahs d'apporter à la ville des vivres et des provisions. De la sorte, toutes les provenances de la Galioubiah et de la Basse-Egypte furent interceptées. Il en résulta que les approvisionnements diminuèrent. La viande etle beurre devinrent excessivement rares. Les bouchers fermèrent leurs boutiques.

Les Français élevèrent des retranchements à l'est et au nord de la ville. Ils firent aussi creuser des fossés par des ouvriers qu'ils faisaient travailler par force. Ils en firent autant du côté du cimetière. Afin d'empêcher les bateaux de traverser le fleuve, ils barrèrent le Nil devant Embabah en y coulant des barques et en y jetant de grosses pierres ; ils élevèrent aussi au long du Nil des retranchements qui s'étendaient depuis Bab el Hadid, Kantarat el Leimoun, le chateau d'Efrandj Ahmed, et El Sabtiah.

Le 8, le Kaïm-Makam Béliard réunit les commerçants et les notables de la ville ; il leur demanda pourquoi les boutiques restaient fermées. Ils répondirent que c'était à cause des nombreux décès occasionnés par la peste et aussi à cause du peu d'activité des affaires. Le Kaïm-Makam dit alors que tous ceux qui se trouvaient présents devaient ouvrir leurs magasins, s'occuper de leur commerce ou bien, s'ils ne pouvaient le faire, en donner avis. On fit crier cet ordre dans la ville.

Le 10, on procéda à la démolition d'une certaine partie de Djizah, du côté nord.

Les soldats anglais, venant de l'ouest, s'approchèrent du village de Nader en tête du canal Pharaoniah.

Le même jour, on apprit que l'armée de l'est avait atteint Benha et Tahla, sur le Nil.

Un détachement anglais retourna à Alexandrie. Cette ville était devenue aussi le théâtre de la guerre. Les Français y étaient assiégés. Les Anglais les attaquaient du dehors, mais la ville était inaccessible et bien fortifiée.

Après leur débarquement et après les combats dont nous avons parlé précédemment, les Anglais firent couper les digues qui retenaient les eaux de la mer. Les terrains qui entourent

Alexandrie furent ainsi inondés. Beaucoup de récoltes et de villages furent submergés.

Les Anglais occupèrent tous les passages par lesquels les Français auraient pu se retirer. En un mot, la retraite de ceux-ci fut coupée de tous les côtés.

Le 12 du mois, une femme descendit de la citadelle en emportant ses effets. Elle se cacha dans la ville. Les Français ordonnèrent aux officiers de la police de la rechercher ; elle se nommait Haoua et était l'épouse d'un émir. Elle avait eu une conduite déréglée, s'était remariée à Nicolas et avait vécu quelque temps avec lui.

Lorsque les événements dont nous avons parlé se produisirent, elle prit ses vêtement et s'échappa par la rue de la citadelle. Elle était montée sur un âne et ses habits étaient chargés sur un autre baudet ; elle avait continué à marcher ainsi, et elle ne s'était arrêtée qu'à l'entrée d'une ruelle. Là, elle avait payé les âniers et les avait congédiés. Lorsque la police commença ses recherches, les deux âniers furent interrogés. Ils eurent beau affirmer qu'ils avaient fait descendre cette femme à l'entrée d'une ruelle, on leur défendit de travailler. Les habitants de la ruelle furent arrêtés aussi et mis en prison. Ensuite on fit venir les cheikhs des rues, ainsi que les propriétaires des maisons, et on les informa que, si la femme que l'on recherchait était trouvée dans une des maisons de leurs rues avant qu'ils aient pu la dénoncer à la police, toutes les maisons de la rue seraient pillées et les habitants punis. La panique s'empara alors de la ville ; les habitants furent indignés de la manière dont la police procédait à ses investigations. Abd-el-Al, en particulier, troubla la tranquillité des habitants d'une manière étrange ; il se déguisait en femme, pénétrait dans les maisons sous prétexte de faire des perquisitions et enlevait aux femmes effrayées leurs biens et leurs bijoux ; il commettait sur elles les actes les plus ignobles sans craindre Dieu ni ses créatures.

Le 15 on fit arrêter un chrétien copte nommé Antoune Abou Takiah, et on l'emprisonna à la citadelle pour l'obliger à verser l'arriéré de ce qu'il devait sur les droit de concession.

Le 16, on mit en liberté Mohammed effendi Youssouf et le cheikh Moustafa el Sawi.

Le même jour se termina le procès de l'accusation portée contre le cheikh Khalil el Bakri. Cette accusation se résume en ceci : Le domestique d'un mamlouk appartenant au cheikh Khalil est allé, soi-disant de la part de son maître, rapporter à Béliard, le Kaïm-Makam, que le cheikh Khalil avait reçu de l'armée du Vizir une lettre lui promettant une entière sécurité. C'était Abd-el-Al qui était l'instigateur de cette accusation ; il était l'ennemi du cheikh Khalil et il voulait indisposer les Français contre lui.

Lorsque le cheikh Khalil se présenta selon son habitude, chez le Kaïm-Makam, celui-ci l'interrogea sur ce qu'il avait appris. Comme le cheikh niait le fait, on appela le domestique qui confirma sa dénonciation et déclara tenir la chose de son maître, le mamlouk. Celui-ci, interrogé à son tour, répondit affirmativement. On lui demanda alors où se trouvait cette lettre. Il répondit qu'elle avait été lue et déchirée. On lui objecta qu'il était inadmissible que, d'une part, le cheikh reçut la lettre avec empressement, et que, d'autre part, il la déchira. « Quelle personne, continua-t-on à lui demander, aurait apporté ce document ? » Il désigna une personne que le cheikh Khalil lui-même fut obligé de faire comparaître. Cette personne, questionnée, donna un démenti formel au mamlouk ; du reste celui-ci était depuis deux jours emprisonné chez Abd-el-Al.

L'enquête aboutit donc à un résultat négatif. Le Kaïm-Makam dit au cheikh Khalil que dans la législation française, pour punir un pareil mensonge, une accusation mal fondée, on coupait

la langue au dénonciateur. Cependant le cheikh demanda à reprendre son esclave. Celui-ci, durant l'instruction de l'affaire, aurait raconté de bien vilaines choses sur le compte de son maître.

Le même jour, Hussein Khachef, le juif, apprit au Kaïm-Makam la révolte des émirs de la Haute-Egypte contre l'autorité française. Ils avaient renvoyé les lettres que les Français leur avaient adressées après la mort de Mourad bey. Ils se dirigeaient vers le nord en suivant la rive gauche. Othman bey el Achkar s'avançait à l'est par la route qui passait derrière la montagne. Lorsque ces nouvelles furent connues, le Kaïm-Makam alla trouver la dame Nefissa et la rassura par de très bonnes paroles ; il lui dit de se tranquilliser entièrement, qu'elle n'avait rien à craindre, non plus que les dames des émirs, aucune d'elles n'étant responsable des actes de son mari.

Le 20 du mois, un copte nommé Abdallah fut chargé par Yacoub de rassembler des hommes pour travailler aux retranchements. Il molesta quelques notables et les obligea à descendre de leurs montures ; il frappait aussi au visage et jusqu'au sang les gens du peuple. On se plaignit à Béliard des mauvais traitements de ce copte. Béliard donna ordre de le faire arrêter et de l'emprisonner à la citadelle. Ensuite on réquisitionna deux hommes par chaque rue. Les chefs des rues furent chargés d'amener ces hommes et de leur payer leur salaire.

Le même jour, on apprit que le grand vizir était arrivé à Dedjouah.

Le lundi, on entendit dans la matinée plusieurs coups de canon très éloignés.

Le même jour, dans l'après-midi, on convoqua les membres du Conseil ; il se réunirent au divan et de là se rendirent

avec le commissaire et le drogman chez le commandant de la place. Dès qu'ils furent arrivés, le commandant leur dit par l'intermédiaire du drogman.

« Je vous annonce que l'ennemi s'approche de nous. Je vous prie de demeurer fidèles au Français ; conseillez aux habitants de la ville de persister dans leur calme, de continuer à se tenir tranquilles, de ne point chercher querelle ni susciter d'inimitiés, car les Egyptiens sont comme des enfants dont vous êtes les pères, et le devoir du père est de donner de bons conseils à ses enfants, de les bien élever et de leur montrer le droit chemin, où ils trouveront le bonheur et la paix.

« Si les Egyptiens persévèrent dans la tranquillité, ils n'en retireront que du bien et il ne leur arrivera aucun mal.

« S'ils agissent autrement, leurs maisons seront brûlées, leurs biens pillés, leurs enfants rendus orphelins et leurs femmes violées. Ils seront aussi grevés de taxes et d'impositions, au paiement desquelles il ne leur sera point facile de faire face. Vous avez vu ce qui est arrivé dans les émeutes précédentes. Prenez-y garde ! car les habitants du Caire ne comprennent point à quelles graves conséquences ils s'exposeraient.

« Nous ne vous demandons pas de nous venir en aide, ni de nous assister dans la guerre contre notre ennemi. Ce que nous vous demandons, c'est le calme, la tranquillité, et pas autre chose. »

Les membres du Conseil répondirent qu'ils obéiraient et ils en donnèrent leur parole.

On leur lut une proclamation qui contenait la même harangue.

On ordonna à l'Aga et aux officiers de faire crier ce même discours à la population, de la prévenir que très probablement on entendrait des coups de canons du côté de Djizah ; mais de ne point s'effrayer, car ce serait un feu d'artifice et une fête en l'honneur d'un des chefs de l'armée ; enfin on convoqua pour le lendemain, au divan, les notables, les commerçants et les chefs des rues et quartiers.

Ils s'assemblèrent dans la matinée du lendemain mardi, on leur adressa des recommandations et des menaces, et là-dessus, la séance fut terminée et chacun se retira.

Le même jour, le bruit courut de l'arrivée du grand vizir à Chalakan ; on disait de même que l'armée anglaise, venant par l'ouest, avait atteint El Wararik.

Le vendredi, dernier jour du mois, les cheikhs se réunirent au divan comme d'habitude. Estève, le khazendar, y assistait aussi. Il leur dit par l'intermédiaire du drogman Raphael :

« Je remercie le cadi et le cheikh Ismaïl el Zourkani du soin qu'ils apportent à l'étude des questions concernant les successions, le Beit-el-Mal et l'administration des successions vacantes, car il ne reste aux Français comme recettes que les revenus de ces biens.

« L'essentiel est de s'occuper aussi des villages et des concessions dont les fermiers sont morts ; il faut à ce sujet renouveler les engagements et faire payer les droits de transfert, et cela, dans un délai de huit jours. Passé ce délai, on confisquera le lot de quiconque ayant des prétentions à un fermage n'aura point renouvelé son contrat, et plus tard, aucune excuse de sa part ne sera admise.

« Apprenez aussi que l'Egypte est devenue définitivement une possession française. Vous devez vous pénétrer de cette idée et y croire absolument comme vous croyez à l'unité de Dieu.

« Ne vous laissez point tromper par les envahisseurs qui approchent, ils ne pourront absolument rien. Ces Anglais sont des athées, des voleurs ; ils n'ont d'autre métier que de semer la discorde entre les peuples et de les exciter à la haine les uns des autres.

« Les Ottomans sont leurs dupes.

« Les Français et les Ottomans étaient amis, les Anglais ont

travaillé à les désunir et à leur inspirer de l'inimitié les uns à l'égard des autres.

« Du reste leur pays est étroit et leur île petite. S'il y avait entre eux et les Français une route par terre, on aurait fait déjà disparaître leurs traces, et ils seraient oubliés depuis fort longtemps.

« Examinez leur situation actuelle : qu'ont-ils pu faire? Depuis trois mois, ils sont descendus à terre, cependant ils n'ont encore pu arriver jusqu'ici ; tandis que les Français, lors de leur entrée en Egypte, sont arrivés ici en dix-huit jours. S'ils avaient du courage et de la force, ils en feraient autant que nous. »

Il dit encore dans ce sens et sur le même ton beaucoup de paroles oisives et dépourvues de sens.

Ensuite El Bakri et Sayed Ahmed el Zarou annoncèrent qu'un habitant de Mit Kenanah avait reçu de Rosette une lettre apportée par un marchand de teinture. Cette lettre disait qu'une flotte et des navires français étaient arrivés à Alexandrie ; que les Anglais s'étaient portés à leur rencontre, et que la bataille s'était engagée sur mer entre les deux flottes. Le khazendar répondit que la chose était possible. On rapporta le fait à Belliard qui demanda à voir le colporteur de cette nouvelle. El Zarou lui présenta un homme originaire de la province de Charkiah qui jura avoir entendu cette nouvelle de ses propres oreilles et de la bouche même de l'homme qui venait de Rosette et était arrivé à Mit Kenanah.

Mois de Saffar.

Ce mois commença un samedi.

Ce jour, avant le coucher du soleil, l'Aga Abd-el-Al parcourut les rues de la ville précédé d'un héraut qui criait : « Sécurité

et confiance pour toute la population. Demain à quatre heures après le lever du soleil, on fera des feux d'artifices et on tirera le canon dans les forts; ne craignez rien et n'en soyez pas effrayés, cela aura lieu parce qu'on a reçu de bonnes nouvelles, annonçant la retraite des Anglais et l'arrivée à Alexandrie de Bonaparte avec une flotte considérable ».

Le lendemain dimanche, vers quatre heures après le lever du soleil, des coups de canon retentirent. Tous les forts tiraient ; quelques personnes montèrent aux minarets et regardèrent avec des longues-vues. Elles aperçurent à l'ouest du Nil l'armée anglaise, qui avait dépassé Wararik et atteint Embabah elle avait dressé ses tentes à l'entrée de cette ville.

Arrivés à leur campement, les Anglais avaient tiré plusieurs coups de canon, auxquels les Français répondirent par une décharge d'artillerie. Tels étaient les feux d'artifices qu'on avait annoncés.

Quant à l'armée de l'est, son avant-garde était parvenue à Miniet el Omera, localité connue sous le nom de Miniet el Siredj.

Les vivres devinrent rares et diminuèrent beaucoup plus qu'auparavant, surtout le beurre, le fromage et les denrées qu'on apportait des villages. Il ne resta plus de débouchés pour la ville que du côté de Bab el Karafa. On amenait le blé et la paille du côté de Bassatine pour le vendre à la halle aux céréales, à Roumeilah. Hommes et femmes s'y pressaient avec leurs paniers et y faisaient un vacarme formidable.

La viande devint rare aussi et renchérit par suite du manque de bestiaux et de moutons. Un rotoli de viande se vendait jusqu'à neuf paras, le beurre trente-cinq paras, un cantar d'oignons trente-cinq paras, un rotoli de savon quatre-vingt paras, un rotoli d'huile de sésame vingt paras ; l'huile d'olive était presque introuvable.

Les graines devinrent excessivement rares. A ce propos, il

m'est arrivé un fait étrange que voici. J'eus besoin d'un peu d'anis ; j'envoyai mon domestique chez le marchand de graines pour m'en acheter un drahme. Il n'en trouva pas, on lui dit qu'il ne pourrait s'en procurer que chez tel marchand et encore qu'il devrait le payer treize paras l'once. Après bien des difficultés, il m'en rapporta deux onces. Là-dessus j'ai fait mon calcul et j'ai constaté que l'ardeb reviendrait à cinq cents talaris ou à peu près. N'est-ce pas là un fait curieux?

Le lundi 3, il y eut une assemblée au divan. Les commercants, les chefs des rues et l'Aga y assistèrent. Pendant cette réunion on apporta une communication de Béliard adressée aux membres du conseil et à tous ceux qui y étaient présents. Dans cette communication Béliard disait qu'il venait de recevoir une dépêche de Menou, commandant en chef à Alexandrie, et que cette dépêche avait été apportée par des Français qui, montés sur des dromadaires, étaient venus par voie de terre. D'après cette dépêche, le commandant en chef se portait bien ; il avait des vivres en abondance, car les bédouins ravitaillaient ses troupes ; une flotte française considérable était signalée et devait être sous peu à Alexandrie. Auparavant elle avait porté la guerre aux Anglais, dans leur propre pays, et avait conquis une grande partie de leur territoire ; enfin on devait se rassurer sur le sort des Français et continuer à se tenir calme et tranquille .

Cette dépêche contenait beaucoup d'autres mensonges.

Et tout cela pour rassurer la population, dont on craignait le soulèvement dans cette situation critique.

Cette lettre aurait été reçue quarante jours environ après les dernières nouvelles venues d'Alexandrie. Cela n'avait aucun fondement.

Le même jour, Abd-el-Al mit à mort, à Bab Zoueilah, un homme sur lequel on aurait trouvé, dit-on, une lettre adressée par une femme à son mari, soldat dans l'armée ottomane, et l'on fit crier que tel serait le châtiment de quiconque transmettrait des nouvelles aux Ottomans et aux Anglais.

Le même jour, l'armée de l'Est arriva à Adliah et les troupes s'étendirent de là jusqu'au sud de Miniet el Siredj ; elle agissait de concert avec l'armée de l'ouest qui arriva à Embabah. Les deux armées dressèrent leurs tentes sur les deux rives du fleuve. Leurs barques se trouvaient entre elles, sur le Nil.

On tira plusieurs coups de canon. Plusieurs cavaliers français sortirent alors, poursuivirent quelques soldats de l'armée ennemie et échangèrent avec eux des coups de fusil. A la tombée de la nuit, on se sépara et chacun retourna à son camp. Ces escarmouches se renouvelaient tous les jours.

Le 6 du mois, l'armée de l'est s'avança jusqu'à ce quelle atteignît Kobbet el Nasr (coupole de la victoire).

Ibrahim bey se fixa à la Zawiah du cheikh Demerdache.

Une petite troupe se présenta à l'abattoir ; elle y entra en passant par-dessus le mur. Elle réclamait le chef des bouchers. Elle trouva là trois Français sur lesquels des coups de fusils furent tirés ; l'un d'eux fut blessé à la jambe, les deux autres s'enfuirent en emportant leur camarade ; un boucher juif fut blessé aussi. Une lutte s'engagea de loin, lutte dans laquelle il y eut des morts et des captifs. Cette lutte se prolongea jusque dans l'après-midi. Les Français tiraient à la fois de la Citadelle el Zaher, de celle de Nedjm-el-Dine et de Telle ; toutefois ils ne sortirent point des retranchements.

Le 7, un nouveau combat eut lieu. Il se prolongea jusque dans l'après-midi.

Le même jour le bruit courut de la mort, à Dedjouah, d'El Sayed Ahmed el Mahrouki.

Les communications avec la Basse-Egypte furent complètement interceptées.

Le même jour, on arrêta un domestique qu'on prenait pour un espion ; on le conduisit devant le Kaim-Makam, qui l'interrogea. Comme il ne répondait rien, on le battit jusqu'à ce qu'il eût perdu connaissance, il en devint presque fou ; on continua cependant à le frapper et à le torturer ; on lui donna des coups de courbache sur le visage, sur les mains et sur la tête. On dit même qu'il en reçut six mille, mais que cependant il demeura inébranlable. A la fin il fut jeté en prison.

Le même jour, on mit en liberté, moyenant une rançon de deux mille talaris, le cheikh Soliman Hamza, l'écrivain ; il était emprisonné à la Citadelle depuis quelques mois.

Le 8, un combat fut livré; il dura toute la journée.

Vingt-cinq soldats de l'armée turque entrèrent au quartier Husseiniah, ils s'assirent sur les banquettes en maçonnerie des cafés, mangèrent du pain et des biscuits ronds ainsi que des fèves bouillies. Ils prirent ensuite du café et se retirèrent sous leurs tentes.

Les Français firent prisonnier un soldat de la suite de Mohammed pacha, le Wali de Ghazza et de Jérusalem, connu sous le nom d'Abou Marak. Ils l'emprisonnèrent à la résidence du commandant de la place. Ils firent fermer aussi ce jour là les portes de Bab el Nasr et de Bab el Adawy.

Le même jour, l'armée de l'ouest s'avança jusque sous les murs de Djizah, Yauni vint prévenir le Kaim-Makam de cette

circonstance. Celui-ci monta immédiatement à cheval et passa sur la rive de Djizah. On entendit aussi du côté de cette ville le bruit de la bataille ; on distinguait même le son des grosses caisses et des autres instruments de musique des émirs. Cet état de choses dura jusqu'au mardi, 11 du mois. Ce jour-là le combat cessa à midi.

Quand les assaillants eurent atteint Djizah, ils occupèrent le sud de cette ville et interdirent aux barques de passer sur la rive orientale du Nil. Les provenances du sud cessèrent à leur tour d'arriver au Caire. Il devint impossible de s'approvisionner de céréales, de pastèques, de melons, de légumes, de concombres, de beurre, de fromage et de bestiaux. Les vivres devinrent rares et les prix des quelques aliments qu'on pouvait encore trouver devinrent exorbitants. Les habitants allaient à la halle de Roumeilah pour acheter du blé, et n'en trouvaient point. Leurs cris et leurs réclamations augmentèrent. La plupart sortirent avec leurs paniers en main et se dirigèrent du côté de Bassatine ; les autres s'en retournèrent sans avoir pu rien acheter.

Abd-el-Al fit venir les peseurs et les obligea à fournir du beurre. Il en maltraita quelques-uns. Au bout de deux jours ils avaient pu, avec bien des difficultés, en trouver quatorze rotolis. On vendait une poule quarante paras, et la viande disparut des marchés.

Pendant les journées de mercredi et de jeudi la lutte resta suspendue entre les belligérants. Le bruit courut qu'un armistice était conclu et que des pourparlers étaient engagés.

La population se tranquillisa et se réjouit de la cessation des hostilités.

Le même jour, on ferma la porte du cimetière et celle de l'aqueduc, sans que l'on pût savoir pourquoi. On les rouvrit dans la matinée du vendredi.

L'impôt sur le blé fut supprimé.

Le lundi 17, on relâcha les captifs turcs qui étaient détenus à la Citadelle. On donna à chacun d'eux une pièce d'étoffe de coton et quinze piastres, et on les renvoya à l'armée du grand vizir. Mais la plupart des prisonniers étaient morts durant leur captivité. On les employait aux travaux les plus pénibles et les plus durs sans leur donner une nourriture suffisante.

On mit aussi en liberté beaucoup de bédouins et de fellahs.

Dans la nuit du lundi, on entendit, après le coucher du soleil, un coup de canon parti du fort de la mosquée El Zaher. Ensuite, on entendit, également de ce côté, l'appel à la prière du soir, ainsi qu'à celle de l'aube. Quant le jour parut, on aperçut la drapeau ottoman hissé sur la Citadelle et les musulmans sur les murs. On comprit alors que la Citadelle s'était rendue la veille et que le canon qu'on avait entendu, était le signe de la capitulation. La population s'en réjouit, et acquit l'assurance que la paix avait été conclue. Le lendemain, le bruit se répandit aussi de la mise en liberté des cheikhs et des autres personnes qu'on avait prises comme otages.

Les Français pressaient le transport et la vente de leurs effets, bagages, chevaux, cuivres et esclaves, tant hommes que femmes ; en un mot, ils mettaient ordre à leurs affaires.

Le même jour, on descendit de la Citadelle ainsi que du fort de Bab el Barkiah, plusieurs pièces de canon, des meubles, des bagages et de la poudre.

Le mardi, un conseil se réunit ; le commissaire y assista et annonça que la paix avait été conclue. Il promit qu'à l'audience suivante, il apporterait le traité stipulant les conditions de la paix et que ce traité serait lu publiquement.

Le même jour, les Français activèrent énormément le transport du matériel de la grande Citadelle et des quatre forts.

Le même jour, on mit en liberté huit personnes, entre autres

Mohammed Chalabi Abou Defiah, Ismaïl el Kalak, Mohammed chef des rues de Bab el Louk, El Bournoussy, parent d'Abou Defiah, le cheikh Khalil el Menayar et autres. Tous regagnèrent leurs maisons.

Le même jour, Othman bey el Bardissy partit pour la Haute-Egypte. Il portait à tous les villages des circulaires de paix et de sécurité; il annonçait que l'on pouvait diriger vers le Caire des bateaux chargés de céréales et d'aliments. Il allait aussi au devant de six mille soldats anglais qui venaient de la mer Rouge et devaient débarquer à El Kosseir.

Le même jour, les Français firent pendre un de leurs nationaux à un arbre, au bord du lac de l'Ezbékiah. On dit que c'était pour cause de vol.

Le même jour, les Français demandèrent au vizir des chameaux pour transporter leur matériel. Le vizir donna ordre de leur en envoyer deux cents, d'autres disent quatre cents. De ce nombre étaient des chameaux appartenant à Taher pacha et à Ibrahim bey.

Le jeudi 20, on mit en liberté le reste des prisonniers, on élargit aussi les cheikhs, qui étaient : le cheikh El Sadat, le cheikh El Emir, le cheikh Mohammed el Mahdi, ainsi que Hassan Aga el Mohtasseb, Radouan Kachef el Charaouy et d'autres encore. En descendant de la Citadelle, ils allèrent directement chez le Kaïm-Makam pour le remercier. Celui-ci, en les recevant, leur dit qu'ils pouvaient aller saluer le vizir, auquel il les avait recommandés.

Le même jour, le vizir arriva à Choubra avec son armée. L'armée anglaise arriva par l'ouest avec le général. Pour communiquer avec le camp du vizir, les Anglais jetèrent un pont sur le Nil. Ce pont était construit avec des barques rangées les unes à côtés des autres, mais avec beaucoup de soin. Il était

relativement plus solide que celui de Djizah, parce qu'il était fait avec des planches épaisses et qu'il était muni d'un garde-fou.

Le même jour, on afficha dans les rues des papiers écrits en arabe et en français. Ces papiers contenaient les deux articles du traité de paix, relatifs aux habitants. En voici le texte :

Dieu a bien voulu la paix entre l'armée française et les armées ottomane et anglaise. Cette paix vous garantit que personne ne touchera ni à votre vie, ni à votre religion, ni à vos biens ; c'est en vertu de ces principes que les commandants en chef des trois armées sont convenus de ce qui suit :

Article 12. — Tout habitant de l'Egypte, de quelque nation qu'il soit, qui voudra suivre l'armée française, sera libre de le faire, sans qu'après son départ, sa famille soit inquiétée, ni ses biens mis sous sequestre.

Article 13. — Aucun habitant de l'Egypte, de quelque religion qu'il soit, ne pourra être inquiété, ni dans sa personne, ni dans ses biens, pour les liaisons qu'il aura eues avec les Français pendant leur occupation de l'Egypte, pourvu qu'il se conforme dorénavant aux lois du pays.

Et vous, habitants du Caire et de tous les provinces de l'Egypte, sachez que toutes les nations ont les yeux sur vous; la République française aussi veille sur vous et sur vos intérêts, votre devoir est donc de vous bien conduire.

Souvenez-vous aussi que c'est Dieu le Tout-Puissant qui a seul le pouvoir de tout faire.

Signé : BÉLIARD.

Le vendredi, le divan se réunit. Les cheikhs et le commissaire y assistaient. Le commissaire demanda aux cheikhs s'ils avaient pris connaissance des treize articles du traité de paix ; ils répondirent négativement. Alors il tira un papier écrit en français et le lut, tandis que le drogman traduisait, au fur et à mesure. C'étaient les onze articles qu'on ne connaissait pas encore. En voici la teneur :

L'armée devra évacuer les forts et l'Egypte.

Elle se retirera par terre à Rosette, pour y être embarquée et transportée dans son pays.

L'embarquement doit avoir lieu le plus tôt possible et au plus tard dans cinquante jours.

L'armée sera transportée dans les ports français par la voie la plus directe.

Les commandants en chef des armées anglaise et ottomane s'engagent à fournir à leurs frais aux troupes françaises les chameaux et bestiaux dont elles auraient besoin pour le transport de leur matériel, jusqu'au port d'embarquement.

Les journées de marche et de campement seront fixées par les généraux des armées. Des commissaires anglais et ottomans seront chargés de fournir les vivres nécessaires pendant la route et le séjour.

Les bagages, les munitions et autres objets voyageant par eau seront escortés par des détachements français.

Les subsistances qui doivent leur être fournies le seront conformément au réglement de l'armée française.

Les commandants des troupes anglaises et ottomanes seront tenus de fournir les vaisseaux nécessaires pour transporter l'armée française aux ports français de la Méditerranée.

Ils fourniront aussi les bâtiments nécessaires pour l'escorter jusqu'à son arrivée en France.

Les Français ne s'arrêteront dans un aucun autre port que ceux de France.

Les Ottomans et les Anglais fourniront quatre bâtiments pour transporter les chevaux et le fourrage.

Les administrations, les membres de la Commission des sciences et des arts emporteront avec eux leurs papiers et leurs livres, même ceux qu'ils ont achetés en Egypte.

Les blessés français retarderont leur départ et seront soignés aux frais des Ottomans. Lorsqu'ils seront guéris, ils rentreront en France dans les même conditions que celles qui précèdent.

Les autorités ottomanes répondront de ceux qui restent en Egypte.

Les commandants des troupes de mer des puissances alliées fonrniront un aviso pour conduire à Toulon deux commissaires chargés de porter la convention au gouvernement français.

Toutes les difficultés ou contestations qui pourraient s'élever sur l'exécution de la convention seront résolues par des commissaires nommés de part et d'autre.

Les Français doivent mettre en liberté les prisonniers anglais et ottomans, de même les commandants en chef de ces armées doivent mettre en liberté les prisonniers français.

Des officiers supérieurs seront échangés entre les contractants à titre d'otages. Ces otages ne seront rendus qu'après l'arrivée en France des troupes françaises.

Le commissaire ajouta : « Nous connaissons maintenant les conditions de la paix, mais nous ignorons ce qu'il en adviendra. » Il lui fut répondu que ces conditions paraissaient acceptables ; que cette paix, serait bien venue pour tout le monde et qu'elle serait, on l'espérait, une paix générale.

Le commissaire dit alors : « Je voudrais que cette paix particulière fût le commencement de la paix générale. »

Le même jour, les domestiques, les marchands et des personnes déguisées sortaient et entraient par le passage El Barkiah. Les factionnaires français recevaient de l'argent de ceux qui sortaient ou entraient et n'arrêtaient personne.

Quand la population apprit cela, une foule considérable se pressa dans ce passage. Aussi fut-il interdit le lendemain.

Alors on prit la direction de Bab el Karafah (porte du cimetière) et l'on continua à sortir et à entrer. Les Français qui montaient la garde debout devant cette porte fouillaient tout le monde et interdisaient le passage à quelques-uns ; on voulait prévenir par là les désordres qui pouvaient se produire par suite de la mauvaise éducation et de la légéreté de la population.

Quelques chefs anglais entrèrent dans la ville, visitèrent le tombeau de l'Imam Chafei, la mosquée de Hussein ainsi que celle de cheikh Abd-el-Wahab el Charaouy.

Pendant leurs visites aux mosquées, les Français les attendaient à la porte.

Dans la nuit du lundi 24 de ce mois, on fit crier dans les marchés qu'on tirerait le canon le lendemain matin pour la translation du corps de Kléber, qu'il ne fallait donc point s'en effrayer.

Le lendemain matin, on tira de nombreux coups de canon au moment de l'ouverture du tombeau, situé près de Kasr el Aïny, on en retira une caisse de plomb qui contenait les restes de Kléber. Les Français voulaient les transporter en France.

Le même jour, on envoya des lettres de convocation aux membres du divan. Ce fut la dernière fois que le divan se réunit. Les cheikhs, les commerçants, quelques membres de odjaks, Estève (commissaire français) et le drogman s'assemblèrent. Lorsque chacun eut pris place, le commissaire sortit une lettre et annonça qu'elle était dressée par le commandant en chef Menou aux cheikhs du divan. Il la remit ensuite au président du divan, qui la décacheta et la donna au drogman ; celui-ci la lut à l'auditoire attentif.

En voici le texte :

Après l'invocation du nom de Dieu, avec ses attributs et le début d'usage, il dit :

Je vous annonce que j'ai appris avec beaucoup de plaisir que vous vous conduisez dans toutes vos entreprises avec beaucoup de sagesse et de dignité, bien que vous ne parveniez pas à arranger les affaires du pays à la satisfaction de la République française. Dieu l'Eternel, pour la gloire de son prophète, récompensera quand même vos efforts et vous bénira ici-bas ainsi que dans l'autre monde.

J'ai informé le courageux héros, le célèbre Bonaparte de tout ce que vous avez fait de sage et de profitable, il a été enchanté de vos bons services, il m'a prévenu qu'il répondrait incessamment à vos lettres.

S'il plaît à Dieu, je verrai prochainement vos vertueuses personnes, je verrai aussi, comme je l'espère, les habitants du Caire, le bien gardé.

Vous apprendrez avec plaisir que la victorieuse République a battu tous ses ennemis dans les provinces turques.

Avec l'aide de Dieu, qui dirige toutes choses, elle vaincra aussi son ennemi.

Nous avons placé auprès de vous le citoyen Gérard ; en toutes choses rapportez-vous à lui. C'est un homme universellement renommé pour sa justice et sa droiture.

Nous recommandons à vos soins bienveillants notre épouse bien aimée, El Saïda Zoubeida, ainsi que notre cher fils Soliman Mourad, qui se trouvent actuellement au Caire dans notre maison.

Nous avons beaucoup regretté la mort de feu Moharram bey.

Vous savez aussi que nous avons bien voulu accorder une pension à la mère de toutes les vertus, la digne et honnête dame Nefissa, et cela selon la conduite adoptée par les Français à l'égard de leurs fidèles.

Dites à tout le monde que mon seul souhait et mon plus vif désir c'est d'être secondé par la grâce de Dieu et de ses bienfaits.

Croyez à tout ce qui vous dira le citoyen Estève, il est chargé d'organiser les affaires ainsi que la perception des impôts.

Que tous les jours Dieu vous accorde, ainsi qu'à vos familles, la joie et le bonheur !

Fait le 11 messidor an IX de la proclamation de la République française, une et indivisible, correspondant au 18 Saffar.

Signé : Abdallah Jacques Menou.

Cette lettre était écrite de la main du général et portait également son cachet.

Nous avons transcrit cette lettre dans ses propres termes. Elle est de la composition de Lémaka, le drogman. Elle paraît avoir été écrite avant que la nouvelle de la paix arrivât à Alexandrie.

Ensuite le commissaire reprit la parole et dit : «Le général Menou a été très satisfait de votre conduite jusqu'aujourd'hui et de la tranquillité de la ville qui est le refuge des malheureux.

« Les gouvernants qui arrivent ne peuvent pas se comporter avec vous de la même façon. Vous ne manquerez pas de recevoir dans quatre ou cinq jours des lettres de Bonaparte qui n'oublie ni ses amis ni ses ennemis.

« S'il n'avait d'autre mérite que celui de vous avoir choisis pour ses auxiliaires afin de soulager la population, cela lui suffirait. Vous savez bien qu'il s'occupait des hôpitaux et des asiles d'aliénés ; il avait l'intention aussi de construire une mosquée. Son départ pour la Syrie l'a empêché de faire ce qu'il voulait.»

Il ajouta encore d'autres paroles de ce genre, mensongères et adroitement insinuantes.

Ensuite il sortit un papier écrit en français qu'il lit lui-même jusqu'au bout. Le drogman Raphaël en lut ensuite la traduction en arabe. Il y était dit que la paix avait été conclue et d'autres choses mensongères et dépourvues de sens commun, qu'il serait sans intérêt de citer.

Estève sortit lui aussi un papier qu'il lut en français. Le drogman le traduisait en arabe, au fur et à mesure. Il était conçu dans le même sens que le premier. En voici le texte :

Lettre d'amitié d'Estève, directeur des affaires criminelles au Grand Divan.

Le 17 messidor, an IX de la République française.

O Cheikhs, Ulémas et autres !

Il ne m'appartient pas de vous parler des causes de notre évacuation de l'Egypte. Mon rôle était d'administrer les affaires seulement. Je suis venu chez vous pour vous annoncer combien cette séparation nous est pénible. Chacun de vous a pu constater l'amitié et la fraternité qui existait entre les Français et les habitants de l'Egypte. L'armée française et la population de l'Egypte étaient comme une seule nation. Le nom de Bonaparte, premier consul de la République française, est honoré et respecté chez vous aussi bien que chez nous. Combien de fois nous sommes-nous réunis pour parler des exploits du grand héros, qui est secondé par la toute puissance de Dieu et dont rien n'égale le génie ? Il était capable de vous gouverner. Du reste vous m'avez toujours parlé de son amitié pour vous et de l'intérêt qu'ils vous portait. Depuis qu'il a été obligé de rentrer dans son pays à cause des embarras qu'on lui avait suscités, il ne vous a point perdus du vue. Il espérait toujours pouvoir organiser en Egypte une administration équitable ainsi qu'il vous l'avait promis lorsqu'il était chez vous.

Il est vrai, ô cheikhs et ulémas, que l'autorité française aurait accompli tout ce que vous avait promis Bonaparte, notre grand chef, qui s'intéressait au peuple égyptien qui n'a point son pareil.

Combien de fois a-t-il répété à Menou de veiller sur vous en tout et toujours ?

Combien de fois aussi, Menou, du jour où on lui confia le commandement en chef de l'armée ainsi que l'administration générale, a-t-il prouvé que cette confiance était bien placée ? Sous l'administration du général Menou, le despotisme et la tyrannie qui pesaient sur la population ont disparu.

La justice qui par le passé vous était refusée, vous fut octroyée. Vous avez dû remarquer que sous son administration, les impôts étaient perçus avec les plus grands égards pour la population. Lorsque la guerre le força à réformer le système de perception de l'impôt, il voulut que cette réforme fut faite autant que possible sur des bases justes et équitables. J'ai été son collaborateur pour ces questions d'intérêt général, et vous n'ignorez pas que de l'organisation des impôts dépend la prospérité ou la ruine d'un peuple. Quelque temps avant son départ, le général en chef Menou avait aussi ordonné d'établir le cadastre de toutes les terres d'Egypte. Il avait, en conséquence, institué une commission dont je faisais

partie. Cette commission avait commencé l'exécution de cette mesure, qui eût été un bienfait inestimable pur toute la population.

Cependant tout cela ne lui suffisait pas.

Ils constatait avec peine les ravages continuels des bédouins qui vous entourent.

Aussi avait-il l'intention de les châtier sévèrement et de les faire disparaître de la surface de la terre ; et cela pour la tranquilité des fellahs qui ont toujours redouté leurs excursions. Pour mettre le comble à ces bienfaits et achever son plan de réforme générale, il voulait organiser, cette année, le pèlerinage sacré. Il comptait aussi autoriser la foire de Tantah dans le but de perpétuer la mémoire du saint El Saied Ahmed el Badaoui. En un mot, il comptait s'associer à toutes vos manifestations religieuses et se conformer entièrement à vos usages. Vous ne pouvez méconnaitre ces bienfaits de l'administration française. Nous espérons que vous vous souviendrez toujours des Français qui sont morts pour vous délivrer de la tyrannie et du despotisme. Un moment on a craint que notre domination ne s'étendit en Arabie. Aussi toutes les puissances se sont-elles liguées contre nous et nous font-elles la guerre depuis dix ans. Mais partout nous avons été vainqueurs, notre puissance se maintient partout et se maintiendra toujours.

Du reste, il est superflu de vous apprendre ce que vous savez déjà.

Qu'il nous suffise en ce moment de vous assurer de la part du premier consul de la République française et de la part du commandant en chef Menou de l'amitié très sincère des Français pour les Egyptiens. Nous espérons que cette amitié ne sera pas rompue par suite du départ d'une partie des troupes.

Un jour viendra où vous nous reverrez en Egypte, alors la domination française complétera l'œuvre bienfaisante qu'elle n'a pu achever aujourd'hni.

Croyez donc, ô cheikhs et ulémas, que notre séparation n'est que momentanée. J'en suis presque certain. Les Anglais ne cherchent qu'une chose, s'emparer de toutes les mers et du commerce de monde. Aussi la Turquie ne manquera-t-elle pas de s'apercevoir du piège que lui tend aujourd'hui l'Angleterre. Alors elle reconnaitra que la France, en venant en Egypte, n'avait d'autres intentions que celle de consolider l'amitié qui l'unissait déjà à la Turquie. Prochainement donc, nous pourrons renouveler avec vous nos anciennes relations d'amitié.

Cette lettre avait été rédigée en français par Estève et traduite en arabe par Abou Deif.

Quand la lecture en fut finie, ainsi que la traduction, on ré-

pondit : « La puissance est à Dieu. C'est à lui qu'appartient la domination de l'univers, Lui seul peut la donner à celui qu'il à choisi ».

Là-dessus la séance fut levée.

Ensuite les cheikhs sortirent de la ville pour aller saluer Youssouf pacha, qu'on appelait le grand vizir. Ils devaient saluer aussi les dignitaires de l'empire ainsi que les hauts personnages égyptiens qui se trouvaient avec Youssouf pacha. Ils avaient compté faire cette visite le matin, mais ils en avaient été empêchés par la réunion du divan. Toutefois le cheikh El Sadat était allé présenter ses salutations dans la matinée. Avant de partir, ils se munirent de sauf-conduits délivrés par le Kaim-Makam, car les portes de la ville étaient encore fermées et les gardes ne laissaient entrer ni sortir personne. Ils suivirent la route de Boulaq.

Quand ils arrivèrent au camp de l'armée ottomane, ils saluèrent d'abord Ibrahim bey, qui les conduisit chez le grand vizir, mais avant d'entrer dans sa tente, on leur fit enlever les manteaux qu'ils portaient sur leurs épaules. Le vizir ne se leva pas en les recevant : ils restèrent une heure chez lui. En quittant le grand vizir, ils allèrent également saluer Mohammed pacha, connu sous le nom d'Abou Marak. Ils visitèrent aussi El Mahrouki et El Saïd Omar Makram. Ils passèrent même la nuit au camp et ils ne rentrèrent au Caire que le lendemain.

Le jour suivant, 15 du mois, les cheikhs passèrent sur la rive gauche du Nil pour saluer le Captan pacha et retournèrent ensuite dans leurs maisons.

Le même jour, Ibrahim bey envoya l'*aman* aux principaux personnages cophtes. Alors ils sortirent eux aussi, allèrent faire les mêmes visites que les cheikhs et revinrent à leurs habitations.

Quand à Yacoub, il passa à l'île de Roda, emportant tout ce qu'il possédait. Il obligeait les soldats cophtes à se joindre à lui et à l'accompagner; mais la plupart s'enfuyaient et se cachaient. Alors les femmes et les parents de ceux-ci se réunirent et allèrent trouver le Kaim-Makam pour le supplier à grands cris et les larmes aux yeux de laisser ces soldats au milieu de leurs familles, car, disaient les suppliants, il sont généralement pauvres et ne peuvent vivre que de leurs modestes professions de menuisier, de maçon, etc.

Le Kaim-Makam leur promit de faire appeler Yacoub et de lui recommander de ne point inquiéter ceux qui refusaient de partir avec lui.

Le même jour, le Kaim-Makam Béliard et trois autres personnages parmi les plus hauts placés des Français allèrent au camp turc pour rendre visite au grand vizir. Celui-ci les reçut et remit à chacun d'eux une pelisse de martre. Ils retournèrent ensuite chez eux.

Le mercredi 19, tous ceux qui voulaient partir avec les Français passèrent à l'île de Rodah et à Djizah avec leurs familles et leurs biens. Parmi eux il y avait des cophtes, des commerçants européens, des drogmans et même des musulmans qui s'étaient liés avec les Français et qui, s'ils étaient restés, auraient craint pour leur vie ; il y avait aussi beaucoup de chrétiens syriens et des grecs, tels que : Yanni, Barthelmy et Youssouf el Hamawy ; l'Aga Abd-el-Al en fit autant. Il se sépara de sa femme, vendit ses effets et ses immeubles, ainsi que tout ce qu'il ne put emporter. Lorsqu'il avait vendu un objet, il obligeait l'acheteur à en payer immédiatement le prix. Il ne prit avec lui que les objets faciles à transporter ou d'une grande valeur.

Le même jour, le wékil du divan réunit au divan même tous les commerçants et leur vendit au nom d'El Saïd Ahmed el Zarou le mobilier du divan pour le prix de 36,000 paras.

Le même jour, on ouvrit les portes de la mosquée El Azhar, on la fit balayer et nettoyer.

Le même jour et le lendemain, quelques Anglais entrèrent dans la ville pour visiter le bazar. Ils étaient accompagnés d'un ou de deux Français qui leur servaient de guide. Le bruit du départ des Français se répandit aussi ce jour-là. On disait que le lendemain à midi, ils feraient la remise de la Citadelle et des forts.

Le lendemain jeudi, à midi, rien de ce que l'on avait annoncé la veille ne se réalisa ; il y eut alors, concernant ce départ, différentes versions : selon les uns il devait avoir lieu le vendredi, mais d'autres prétendaient qu'il serait ajourné jusqu'au lundi suivant. Cependant la population passa la nuit dans les rues afin de voir arriver les soldats turcs : on voulait entendre leur langue et le bruit de leurs pas. En effet, dans la nuit, les Français quittèrent les fortifications ainsi que les retranchements et allèrent à Djizah, à l'île de Roda et à Kasr el Aïni. Ils ne laissèrent aucun soldat ni dans la ville, ni à Boulaq, ni à l'Ezbékiah, ni au Vieux-Caire.

La population, comme d'habitude, se réjouit de l'arrivée des nouveaux venus. Elle leur fit un chaleureux accueil et témoigna à leur arrivée beaucoup de joie et d'allégresse. Aussi en voyant les Turcs, hommes et enfants de tout âge poussèrent-ils des cris de joie : Que Dieu rende le Sultan victorieux ! Les femmes aussi criaient par les fenêtres, elles faisaient mouvoir leur langue dans leur bouche et faisaient entendre, selon l'usage, de perçants cris de joie.

Elles en faisaient autant dans les bazars et dans les rues.

Pour entrer dans la ville, les Turcs passèrent par la brèche El Gharib, qu'on avait pratiquée dans les murs de la ville. Ils avaient escaladé aussi le rempart du côté du cimetière et du côté de El Etouf. La porte de Bab el Nasr, ainsi que celle d'El Adawi, demeurèrent fermées. On ne voulut point les ouvrir de crainte que les soldats n'entrassent tous d'un seul coup dans la ville, ce qui aurait pu occasionner quelques désordres et des dommages pour la population.

La porte de Fetouh était murée. Dans la matinée du lendemain, Kaba Kol arriva et ouvrit les portes de Bab el Nasr et d'El Adawi. Il les fit garder par des janissaires.

Beaucoup de soldatsentrèrent alors dans la ville ; il y en avait de toutes les armes : les uns étaient à cheval et les autres à pied.

Les janissaires pénétrèrent aussi dans la ville, la traversèrent en tous sens et visitèrent les marchés. Ils plaçaient leurs enseignes et leurs armes devant les cafés, les boutiques et les bains ; les marchands n'étaient pas trop rassurés. La viande, le pain, le beurre et l'huile de sésame devinrent plus abondants sur les marchés, on put trouver des marchandises, et les prix diminuèrent. Les fruits, tels que les raisins, les pastèques et les pêches, arrivèrent également en grande quantité.

C'était des Turcs et des Arnautes qui se livraient à la vente de la plupart de ces vivres. Ils allaient à la rencontre des fellahs qui les apportaient soit par eau, soit par terre ; ils les leur achetaient à vil prix. Ensuite ils les revendaient à un prix plus élevé dans la ville et à Boulaq.

Des barques venant de la Basse-Egypte arrivèrent aussi apportant des marchandises turques et des fruits secs, tels que : noisettes, noix, raisins secs, figues, olives.

Vers midi, on vit des soldats, des sergents et des agas suivis de Youssouf pacha traverser le centre de la ville. C'était Youssouf pacha, le grand vizir, qui allait faire sa prière du vendredi à la mosquée de Hussein.

Après la prière, il visita le tombeau du saint. Le cheikh El Sadat l'ayant invité à passer dans sa maison, voisine de la mosquée, Youssouf pacha accepta. Il s'y rendit et s'y arrêta un instant. Puis il alla à la mosquée El Azhar qu'il visita en détail. Il y resta une heure environ. Il fit distribuer de l'argent aux domestiques et aux balayeurs des deux mosquées.

Ensuite il monta à cheval et retourna à sa tente, sur le bord du Nil, à El Helly.

En ce moment-là, le canon se fit entendre à la Citadelle et au camp du vizir. Les janissaires entrèrent et se postèrent à l'entrée des rues et des ruelles. Chaque groupe de cette milice avait son étendard. Ils crièrent protection et sécurité afin que tous les habitants pussent s'occuper tranquillement de leurs affaires.

Les janissaires demandèrent aux habitants des différents quartiers à manger, à boire, et même du café, et ils les forcèrent à fournir tout cela.

Les Français s'étaient retirés à Kasr el Aïni, à Rodah et à Djizah jusqu'aux forts d'El Nasriah et de Foum el Khalidj. Leurs drapeaux étaient hissés sur ces localités. Des sentinelles étaient postées aux limites de leurs campements pour arrêter les Turcs qui se dirigeraient de leur côté.

Aussi les soldats turcs ne passaient-ils que par la route qui conduisait à Boulaq, tandis que les habitants de la ville pouvaient aller partout où bon leur semblait.

Pendant le séjour du vizir Youssouf pacha à El Helly près de Boulaq, ses soldats ravagèrent tout ce qui se trouva à leur portée, les constructions, les sakiahs et les retranchements que les Français avaient élevés depuis Bab el Hadid jusqu'au fleuve. Ils enlevèrent le bois et les poutres qui se trouvaient au-dessus et au-dessous des retranchements, ainsi que dans les fossés. Dans le peu de temps qu'ils passèrent en cet endroit, ils brûlèrent tout pour leur chauffage et leur cuisine.

Le samedi, Kaba Kol, katkhoda des janissaires, entra dans la ville, s'y promena, et ordonna d'enlever les enseignes que les janissaires avaient placées au-devant des boutiques ; il ne laissa que celles qui se trouvaient devant les cafés.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença un dimanche.

Ce jour-là, le grand Aga des janissaires monta à cheval et se promena dans la ville, suivi de Selim Aga el Massri.

Beaucoup de soldats des troupes égyptiennes entrèrent avec armes et bagages et allèrent s'installer dans leurs habitations.

Mohammed pacha, surnommé Abou Marak el Ghazzi, entra aussi ; c'était le candidat au gouvernement de l'Egypte. Il occupa la maison de Hayatem, près de la mosquée Hanafy ; ensuite il envoya demander aux cheikhs et aux chefs des rues de lui indiquer dans les différents quartiers les maisons qui étaient inhabitées.

Le mardi 3, Hussein pacha, le captan, arriva à Djizah. Il entra dans la ville et se rendit à la mosquée Hussein, dont il visita le tombeau. Il y fit égorger cinq buffles et sept moutons, dont les domestiques de la mosquée se partagèrent la chair. Il fit entourer le sommet du tombeau de quatre châles persans. Il prit aussi la mesure du tombeau pour le faire entourer de rideaux neufs. Il fit distribuer également aux domestiques et aux pauvres 2,000 mahboubes d'or.

Des éloges en vers lui furent adressés par notre excellent ami, le grand et savant homme de lettres, cheikh Aly el Chernefachy. Le poème fut offert au pacha durant sa visite. Le poète reçut un cadeau magnifique. Le pacha monta ensuite à cheval et retourna dans son camp à Djizah.

Le même jour se produisit le fait suivant :

Au quartier de Djamaliah, un soldat avait pris un peu de sirop de racine de réglisse sans en payer le prix au marchand ; celui-ci s'en plaignit à l'Aga des janissaires. Cet Aga fit venir le soldat et lui donna l'ordre de payer ce qu'il devait, il le réprimanda et voulut le battre. Le soldat tira son pistolet et le déchargea sur l'officier. Il le tua et s'enfuit dans la rue El Djouaniah. Il pénétra dans sa maison, s'y fortifia et continua à tirer sur toutes les personnes qui voulaient s'approcher ; il tua ainsi cinq personnes.

Deux Arnautes passaient en ce moment dans ce quartier ; les janissaires les mirent à mort, parce que leur adversaire était Albanais comme eux.

Lorsqu'ils furent las d'assiéger le soldat, ils mirent le feu à la maison dans laquelle il s'était refugié ; l'incendie l'obligea à sortir. Alors on l'arrêta et on le mit à mort.

C'est ainsi que neuf personnes moururent pour un peu de sirop de racine de réglisse.

Le même jour se produisit aussi le fait suivant :

Deux soldats de la marine pénétrèrent dans la maison d'un chrétien et volèrent deux paquets de vêtements, puis sortirent ; ils rencontrèrent deux fellahs et les chargèrent de leur porter les deux paquets. Le chrétien s'en alla porter plainte au corps de garde. On fit arrêter les deux soldats, mais ils parvinrent à s'échapper. Toutefois l'un d'eux fut blessé. On arrêta alors les deux fellahs qui avaient été réquisitionnés et on leur fit couper la tête injustement et tyranniquement. Ce fut le commencement des injustices des Turcs.

Le mercredi 4, les Français partirent. Ils évacuèrent Kasr el Aïni, Djizah et l'île de Rodah, et se dirigèrent vers le nord de Wararik. Le Captan pacha, la plupart des Anglais et cinq

mille soldats arnautes partirent avec eux. Parmi les émirs égyptiens, Othman bey el Achkar, Mourad bey le jeune, Ahmed bey el Kelardji et Ahmed bey Hassan les accompagnèrent. La domination française en Egypte avait donc duré trois années et onze jours. Les Français avaient occupé la rive d'Embabah et de Djizah et vaincu les émirs égyptiens le samedi, 9 Safar 1213. Ils évacuèrent la ville et les fortifications et abandonnèrent le pouvoir dans la nuit du vendredi 21 Safar 1216.

Gloire à Dieu dont le règne n'a point de fin et dont le pouvoir ne change point!

Le même jour, El Saïd Omar effendi, Nekib el Achraf et El Sayed Ahmed el Mahrouki, chef des commerçants du Caire, vêtus de fourrures de martre, arrivèrent et se rendirent dans leurs maisons.

Le même jour, on annonça pour le lendemain l'entrée solennelle du vizir Youssouf pacha.

Le lendemain jeudi, 5 du mois, toutes les corporations et une foule nombreuse se réunirent. Tout le monde sortait pour voir le spectacle; même les jeunes filles qu'on tenait enfermées dans les maisons sortirent ce jour-là.

Les maisons donnant sur le parcours du cortège furent louées à des prix très élevés. On se tenait assis et rangé sur les toits et devant les boutiques.

Le défilé dura depuis le matin jusque vers midi. Le cortège entra par Bab el Nasr et traversa le centre de la ville. En tête marchaient des soldats de toutes les armes. Il y avait les Arnautes, les bataillons des janissaires, les soldats syriens, les émirs égyptiens, les moghrabins, les marins, Taher pacha, général des Albanais, Ibrahim pacha, wali d'Alep, Hamed pacha, wali d'Egypte, les écrivains et leurs chefs, le katkhoda de l'empire et les grands agas. Le cortège s'avançait au son des grosses

caisses et des tambours. Il y avait aussi le cadi de l'armée, ses suppléants, les ulémas égyptiens, les directeurs des hospices et les derviches.

Ensuite venait le vizir Youssouf pacha, précédé des officiers, des chaouiches, des courriers et de ses aides de camp.

Le vizir portait une pelisse doublée d'une fourrure de martre; cette pelisse était de couleur bleu clair et richement brodée d'or. Il portait sur sa coiffure une aigrette ornée de diamants. Derrière lui marchaient deux personnes, l'une à sa gauche et l'autre à sa droite. Ces personnes jetaient à tous les spectateurs, hommes et femmes, des monnaies d'argent frappées à Constantinople.

Après le pacha venait sa suite ; elle était considérable et composée de grands personnages.

Ensuite venait un détachement de soldats albanais.

Le cortège du khazindar, suivi de la musique turque, venait après, et ensuite les canons et les voitures chargées de munitions. Durant le defilé, on tira un feu d'artifice.

En un mot, ce fut une journée célèbre et une fête solennelle, à l'occasion de laquelle les musulmans se réjouirent, tandis que les infidèles avaient le cœur oppressé.

On fit illuminer les minarets et faire des prières pendant sept nuits consécutives.

Louanges et remerciements à Dieu, qui nous a accordé ce bienfait ! Nous prions sa grâce divine de donner la paix aux cœurs dépravés, de guider les gouvernants vers le bien et la justice, de leur montrer le sentier droit et de leur enseigner les bons principes de gouvernement.

Au nombre des grands personnages de l'empire qui arrivèrent avec le vizir se trouvaient Ibrahim pacha, wali d'Alep, Ibrahim pacha, le cheikh Ogli, Mohammed pacha, surnommé Abou Marak, Khalil effendi el Ragay, le defterdar Mahmoud

effendi, chef des secrétaires. Chérif Aga, Mohammed Aga, Djibdji pacha, plus connu sous le nom de Toussoun.

On choisit pour la résidence du vizir la maison de Rachouan bey, dans la rue Abdine, en face de la maison d'Abd-el-Rahman kotkhoda el Kazdogli.

Le vendredi, on annonça que les réquisitions militaires étaient abolies. Les associations forcées des soldats avec les artisans furent également interdites. Mais les soldats ne se soumirent point à ces ordres et continuèrent à exploiter les gens du peuple.

Le dimanche, défense fut faite de maltraiter les chrétiens et les juifs, qu'ils fussent coptes, syriens ou grecs, car tous étaients sujets du Sultan, et d'ailleurs on ne doit point revenir sur le passé.

Le plus curieux, c'était de voir des chrétiens grecs, qui avaient appartenu à l'armée française, porter le même uniforme que les soldats ottomans, s'équiper des mêmes armes et du yatagan, en un mot se joindre aux Turcs, faire comme eux, se montrer hautains et dédaigneux, maltraiter les musulmans en les frappant en plein visage et les injuriant en turc, en les traitant de « Français » et de « Chrétiens ». Il fallait beaucoup d'habitude pour les distinguer des autres soldats, à moins qu'on ne les eût connus auparavant.

Le même jour, un messager monté à dromadaire fut expédié au Hedjaz avec une dépêche annonçant la conquête de l'Egypte, le départ des Français et l'entrée des Ottomans dans le pays. Ce courrier emportait également des lettres confiées par les commerçants du Caire à leurs correspondants. Ils leur disaient qu'ils pouvaient expédier des marchandises en Egypte.

Le même jour, on envoya dans les provinces et les villes de l'Egypte des circulaires pour dire aux habitants de ne point

payer les impôts aux concessionnaires et d'attendre pour cela les ordres du vizir.

Le lundi, on fit mettre à mort, sur la place de Roumeilah, un homme nommé Hadjadj. Il avait été gouverneur de Boulaq sous la domination française et il avait commis beaucoups d'injustices et de vexations, on exécuta avec lui un autre individu qu'on disait être son frère.

Le même jour, on mit à mort plusieurs personnes à l'Ezbékiah et dans d'autres quartiers du Caire.

Le même jour, le vizir, en petite tenue, monta à cheval et se promena dans la ville; il visita les marchés, fit défendre aux soldats de s'asseoir devant les boutiques des marchands et des artisans et de partager avec eux leurs bénéfices. Ensuite il visita le tombeau de Hussein. En sortant, il passa chez le Saïd Ahmed el Mahrouki, à qui il fit l'honneur d'entrer dans sa maison. Il y resta près d'une heure, puis il remonta à cheval et donna vingt dinars aux domestiques. Le vizir laissa entendre à El Mahrouki qu'en venant chez lui, il avait eu l'intention de l'honorer ainsi que ses collègues. Le vizir espérait que de tout temps on parlerait de cet acte de grande condescendance.

Quant aux soldats, ils ne se soumirent aux prescriptions dont nous avons parlé plus haut que pendant quelques jours. Puis les plaintes et les procès par-devant leurs chefs recommencèrent.

Le mardi arriva de Constantinople un délégué envoyé par le Sultan Selim Khan. Il apportait de la part du Sultan la réponse à la lettre du vizir, dans laquelle celui-ci annonçait son entrée à Belbeis. En même temps le Sultan envoyait au vizir un châle magnifique et un stylet orné de diamants.

Le même jour, on publia l'ordre d'illuminer le marché dès le lendemain afin de célébrer l'anniversaire de la naissance du Prophète.

Le lendemain, mercredi, on réitéra les mêmes ordres, et de plus on enjoignit aux habitants de balayer et d'arroser les rues.

La population, qui craignait les soldats, s'empressa d'exécuter ces ordres avec beaucoup de soin, les boutiques furent pavoisées de pièces de soie et d'étoffes des Indes et de Perse.

Dans l'après-midi, le vizir monta à cheval et parcourut la ville.

Le soir on alluma des lanternes et des bougies. Les minarets des mosquées furent éclairés aussi. On s'assembla, selon l'habitude, à l'hospice de Goulchani. On se promena toute la nuit. C'était un joli spectacle. On organisa des concerts en différents endroits de la ville. On fit aussi lire le Coran. En un mot c'était une fête magnifique. Les enfants eux-mêmes firent un grand vacarme dans les rues. Tous les quartiers de la ville, Boulaq et le Vieux-Caire prirent part à cette fête, tandis que, anciennement, l'habitude était de ne célébrer ce mouled que du côté de l'Ezbékiah . C'était là que se trouvait l'habitation du cheikh El Bakri, spécialement chargé de l'organisation de cette fête. Cependant on la faisait quelquefois à Boulaq.

Le jeudi 12, Soliman aga, délégué de la Porte, partit pour la Syrie avec une compagnie de soldats montés sur des dromadaires, afin de ramener au Caire le Tapis sacré et les femmes des émirs.

Le même jour, on ouvrit dans la maison du Defterdar, les enchères pour l'adjudication des dîmes et des octrois.

C'est à Dieu qu'appartient l'ordre avant comme après!

Le même jour, le marchand d'esclaves qui avait vendu au cheikh Khalil el Bakri le mamlouk dont nous avons parlé pré-

cédemment, se rendit au tribunal du cadi. Il fit appeler devant le cadi le cheikh Khalil el Bakri. Là, le marchand exposa sa plainte en disant que le cheikh, grâce à l'appui des Français, l'avait contraint à lui vendre le mamlouk à vil prix, alors que ce mamlouk était destiné à Mourad bey. Les débats furent très longs. La conclusion fut que l'on dépossédât le cheikh de son mamlouk. Et cependant le cheikh l'avait affranchi et lui avait donné sa fille en mariage ; on annula l'affranchissement et le mariage.

Otman bey el Tambourdjy el Mourady acheta le mamlouk, donna au cheikh Khalil l'argent qu'il avait déboursé et au marchand d'esclave ce qui manquait du prix. Le cheikh fut ainsi privé de son affranchi.

Le vendredi, le grand vizir monta à cheval et alla à la mosquée El Azhar. Il y fit la prière du vendredi et donna à l'Imam une pelisse en laine.

Le même jour fut brûlée la mosquée de *Kaitbay*, située à l'île de Rhoda et connue sous le nom de mosquée d'El Siouty. Voici la cause de cet incendie : les Français avaient fabriqué de la poudre dans le jardin attenant à cette mosquée ; ils avaient fait de la mosquée elle-même un dépôt de poudre ; lorsqu'ils partirent, ils laissèrent dans la mosquée les munitions qui s'y trouvaient ainsi qu'une grande quantité de soufre. Un fellah accompagné d'un enfant entra dans la mosquée. Il tenait à la main une longue pipe allumée; il paraît qu'il ouvrit un paquet de poudre, mais le malheureux avait oublié que sa pipe était allumée, la poudre s'enflamma et brûla entièrement. On entendit un bruit terrible et on vit s'élever une fumée considérable. La mosquée fut complètement détruite par l'incendie, qui dura toute la journée. L'homme et l'enfant furent également brûlés vifs.

Le dimanche, 15 du même mois, le bruit courut qu'il était défendu aux chrétiens de porter des habits de différentes couleurs : ils ne devaient porter que des vêtements blancs ou noirs.

Sur ce simple bruit, les soldats se mirent à guetter les chrétiens : ils dépouillèrent tous ceux qui étaient vêtus d'habits de couleurs. Ce n'était point par fanatisme religieux que les soldats se comportaient ainsi vis-à-vis des chrétiens. L'instinct du pillage seul les poussait, il voulaient tout simplement s'emparer des vêtements des chrétiens. Ceux-ci se plaignirent à leurs chefs, qui transmirent leurs plaintes à qui de droit.

On fit crier dans toutes les rues que les chrétiens ne devaient point être maltraités et que chacun était libre de se conduire comme par le passé.

Le lundi, le vizir demanda aux négociants un emprunt de cent dix bourses sur l'impôt des épices et il les obligea à couvrir l'emprunt pour le lendemain même. El Sayed Ahmed el Zarou et le secrétaire de la marine, qui, sous les Français avaient mission de percevoir les taxes, se réunirent et voulurent selon leur habituderé partir entre les artisans les sommes à fournir. Les petits artisans s'assemblèrent alors et allèrent en pleurant se plaindre au vizir et au defterdar. Sur leurs instances, on cessa de leur rien réclamer, et on obligea les riches seuls à verser l'emprunt.

Le même jour, Mohamed aga, de la maison de Kassem bey Mouscou el Ibrahimi, fut nommé gouverneur en remplacement d'Aly Aga el Charawy.

Le 28 de ce mois, correspondant au 3 du mois cophte Mesra, le Nil atteignit sa hauteur ordinaire. Mohammed pacha, surnommé Abou Marak, le candidat au Pachalik de l'Egypte, se rendit à la prise du khalidj et on fit en sa présence la rupture de la digue.

Ibrahim pacha en cette circonstance fit jeter à la foule, selon l'usage, de l'or et de l'argent et ordonna aussi des distributions de vêtements.

Le même jour, le vizir destitua le grand cadi, qui était aussi l'Imam de l'armée ottomane. Le vizir l'avait appelé aux hautes fonctions de cadi du Caire à la place de celui qui devait venir de Constantinople et à qui cette charge revenait de droit. Aussitôt nommé, il embrouilla tous les procès et se montra d'une avidité révoltante.

Il traita avec rigueur les cadis des quartiers et leur défendit d'entendre les procès, ne les laissant pas agir selon leurs habitudes traditionnelles. Il voulut soulever aussi la question de la propriété foncière et prétendit que tous les biens-fonds étaient devenus la propriété du Sultan, l'Egypte ayant été reconquise par les armes, et que le Sultan, en vertu du droit de guerre, était devenu maître de toutes les terres. Les propriétaires devaient donc de nouveau racheter ces terres à l'Etat. Là dessus il y eut entre lui et les ulémas égyptiens des discussions et des controverses ; différentes opinions furent émises. Les ulémas finirent par se déclarer contre lui. Quelques hauts fonctionnaires de l'Empire, indisposés contre lui, s'en plaignirent au vizir, qui le destitua. On nomma à sa place Koudsy effendi, qui était auparavant Nakib el Achraf à Alep. Le cadi destitué fit enlever ses effets du tribunal. Il avait exercé ses fonctions pendant quinze jours.

Le même jour, le vizir revêtit Mohammed bey el Alfy d'une fourrure de martre et le nomma émir de la Haute-Egypte. Il avait pour mission de faire rentrer les impôts et d'expédier les recettes au Caire, ainsi que les denrées ; il était chargé de mettre sous sequestre les successions de ceux qui, dans le Saïd, étaient morts de la peste. Le jour même, l'émir fit dresser ses

tentes sur la rive du Nil dans le quartier Athar, et il fit occuper sa maison de l'Ezbékiah par Raes effendi.

Le vendredi, le vizir alla faire sa prière à la mosquée d'El Moaïad.

Le même jour, Arafa Abou el Massiri fut arrêté et emprisonné dans la maison du vizir, parce que son frère Ibrahim, chef du marché de Mardjouche, avait été chargé sous les Français de percevoir les taxes. On avait alors intrigué contre Arafa, qui fut arrêté et emprisonné. Ordre fut envoyé à Mehallah de mettre sous sequestre ses biens, ceux de son frère et tout ce qui leur appartenait à tous deux. La maison fut mise aussi au pillage.

Le mardi 24, la fille du cheikh El Bakri fut recherchée. Elle s'était débauchée avec les Français. Les envoyés du vizir se présentèrent après le coucher du soleil chez sa mère, dans sa maison située à El Khodariah, et la firent venir ainsi que son père. Elle fut interrogée sur sa conduite ; elle répondit qu'elle s'en était repentie. On demanda ensuite l'avis du père ; il répondit qu'il désavouait sa fille. On coupa alors le cou à la malheureuse.

Une femme nommée Haoua subit le même sort. Comme nous l'avons dit précédemment, cette femme avait épousé Nicolas, le capitan ; elle avait demeuré à la Citadelle, puis elle s'était enfuie. Les Français l'avaient réclamée, Abd-el-Al l'avait recherchée et avait fait des perquisitions dans plusieurs maisons. Lorsque les Musulmans rentrèrent dans le pays, son mari Ismaïl Kachef el Chami était revenu avec eux. Il reprit sa femme et la rassura ; elle vécut avec lui quelques jours, puis il demanda au vizir l'autorisation de la mettre à mort. Cette autorisation lui fut accordée. Il l'étrangla le jour même et avec elle l'esclave blanche dont il avait eu un enfant.

On mit à mort également deux autres femmes qui, comme les deux premières, s'étaient livrées à la débauche avec les Français.

Le mercredi, on fit arrêter le frère d'El Chaouarby, cheikh du village de Galioub, par quelques personnes désignées par Mohammed pacha Abou Marak. Il fut emmené à pied et traîné les bras liés de Galioub jusqu'au Caire. Pendant la route on le maltraitait et on le frappait. Il fut emprisonné dans la résidence du vizir. Il ne fut remis en liberté que lorsque son père, venu pour le réclamer, eut payé pour sa rançon une somme de dix bourses. On avait prétendu que quelques personnes, au service de Mohammed pacha, étant allées à Galioub pour y réquisitionner de la paille, avaient été chassées et injuriées par le frère d'El Chaouarby et avaient dû rentrer au Caire sans provisions. Mais on soutint aussi que l'arrestation n'avait été faite que sur les instances d'Ebn el Mahrouki, qui depuis longtemps était l'ennemi du frère d'El Chaouarby.

Le dernier jour de ce mois, on dressa le tableau des dîmes et on constata que les recettes s'élevaient à la somme de seize mille bourses.

Le même jour, une rixe survint à Djizah entre une bande de janissaires et quelques Anglais, il y eut plusieurs morts ; défense fut faite alors aux janissaires de passer le Nil.

Le même jour, les soldats s'occcupèrent beaucoup de spéculer sur les aliments, ils exigèrent avec insistance que les habitants leurs fournissent leur aliments. Ils frappèrent les maraîchers et les boutiquiers d'une contribution en argent. Ils en percevaient tous les jours le montant. Ils prenaient le pain au boulanger sans en payer le prix ; ils faisaient de même pour

le café. Ils s'adjugeaient le monopole des articles qui leur convenaient et les vendaient à des prix très élevés.

Ils ne se soumettaient point aux règlements du Mohtasseb ; pour le moindre prétexte, ils commettaient envers les habitants toutes sortes de vexations.

Ils allaient même trouver les gens dans leurs maisons pour les tourmenter. Ainsi ils entraient dans une maison et ordonnaient au propriétaire de la quitter avec sa famille pour qu'ils pussent s'y installer eux-mêmes. Si le propriétaire se montrait avec eux de bonne composition et leur donnait de l'argent, ils s'en allaient et le laissaient tranquille ; mais s'il agissait autrement et faisait des objections, ils le frappaient et l'injuriaient, fût-il même un grand seigneur. Et s'il avait le malheur de se plaindre au chef de ces soldats, il était sûr d'être tourné en ridicule. On lui disait : « Est-ce que vous ne deviez pas céder la place à vos frères, aux guerriers qui ont combattu pour vous, et vous ont délivré des chrétiens qui vous faisaient endurer toutes sortes de souffrances, vous prenaient vos biens, violaient vos femmes et pillaient vos maisons ? D'ailleurs nous ne sommes vos hôtes que pour peu de jours. »

Devant ce raisonnement, le malheureux ne pouvait que se soumettre à la volonté des soldats et leur fournir, dans la mesure de ses moyens, tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Si par miracle la Providence venait à son aide, ou si pour une raison quelconque les premiers soldats les laissaient tranquilles et s'en allaient, immédiatement d'autres se présentaient.

Dès que ces soldats étaient installés dans une maison, ils la dévastaient.

Les soldats et les janissaires qui avaient été désignés pour occuper les quartiers des chrétiens grevèrent ceux-ci de contributions doubles de celles dont les musulmans avaient été frappés. Ils leur réclamaient, en dehors de la nourriture et de tout ce qui était nécessaire à leur subsistence, de l'argent de poche, le prix de leurs bains, etc., etc.

Les musulmans s'armèrent aussi contre les chrétiens et leur intentèrent des procès par-devant les autorités militaires. La créance des musulmans fût-elle mal fondée, les soldats forçaient les chrétiens d'en acquitter le montant. Mais ils en empochaient la plus grande partie et ne donnaient aux plaignants qu'une très faible part ; du reste il suffisait à celui-ci de s'être vengé et d'avoir ainsi fait condamner son ennemi.

Dans le cas ou un procès relevait du cadi ou bien lorsqu'il s'agissait d'une contestation entre époux, l'agent de police conduisait les parties devant le cadi. Lorsque le procès était terminé, le cadi recevait ses honoraires ; l'agent de police touchait la même somme que le cadi. Les frais étaient proportionnés à l'importance du procès.

Mois de Rabi el Thani.

Ce mois commença un mardi.

Ce jour, on mit en liberté Arafa ibn el Massiri moyennant une rançon de quinze bourses. On lui donna un écrit ordonnant la restitution de tout ce qu'on lui avait enlevé et défendant de toucher à ses biens de Mehallah.

Le mercredi 2, le vizir ordonna aux soldats des odjaks de porter le *kaouk* selon leur ancienne coutume. On en prévint Ibrahim bey, qui demanda si cet ordre était général et concernait aussi les siens. Comme on lui repondit qu'on n'en savait rien, il s'adressa au vizir pour être renseigné. Le vizir lui répondit que l'ordre était général.

Le vendredi de ce mois, les membres des odjaks et les émirs égyptiens portèrent, en exécution de cet ordre et selon la coutume ancienne, des *kaouks* de différentes formes. Les sandjaks en firent autant et se présentèrent tous, le même jour, au divan

du vizir. Le vizir les passa en revue, se montra satisfait de leur tenue et loua leur uniforme ; il pria Dieu pour eux et leur adressa des félicitations. Ensuite il leur ordonna de porter à l'avenir cet uniforme ; cependant ils étaient sans argent et la plupart d'entre eux n'avaient point de quoi payer leur repas du soir. De plus, ils étaient tenus de faire des frais de représentation, d'entretenir un cheval et des domestiques, etc.

Le même jour arriva un détachement de soldats coptes qui étaient partis avec les Français ; ils avaient renoncé à les suivre et s'en étaient revenus au Caire.

Le même jour, on envoya aux fermiers l'ordre de payer l'arriéré des impôts des années 1213 et 1214. Ils s'excusèrent en disant qu'il ne pouvaient percevoir les impôts, car les habitants avaient l'ordre de ne pas les payer, et que, en conséquence, il leur était impossible de solder cet arriéré.

Le jeudi, on ordonna le départ des soldats irréguliers, qui se mêlaient aux janissaires et aux autres corps.

Le même jour, des circulaires furent écrites en langue arabe et envoyées dans les villages des provinces de Charkiah, de Menoufiah et Gharbiah ; elles défendaient de molester les chrétiens et les juifs et de vivre en mauvaise intelligence avec eux. Ce fut notre ami le savant El Saïd Ismaïl el Wahby, connu sous le nom d'El Khachab, qui rédigea ces circulaires.

Des paroles du Prophète et des versets du Coran y étaient cités. Elles excusaient les chrétiens et les juifs de s'être liés avec les Français, et disaient qu'en le faisant, ils avaient voulu seulement défendre leurs biens et leur honneur.

Le vendredi, on fit venir le cadavre de la femme d'Ibrahim bey, on lui construisit un tombeau à côté de celui de son frère

Mohamed bey Abou el Zahab, dans l'école que celui-ci avait fondée en face de la mosquée El Azhar, et on l'y ensevelit.

Le samedi 5, on apprit la mort d'Ahmed bey Hassan. Il était du nombre des émirs qui, avec Hussein pacha, le captan, étaient partis pour accompagner les Français. Le captan lui avait donné un détachement de soldats et l'avait chargé de combattre les bédouins El Hannadi qui faisaient parvenir des munitions aux Français assiégés dans Alexandrie. Il leur livra plusieurs combats, mais, dans l'un de ces engagements, une balle l'atteignit au ventre. Il retourna sous sa tente et il y mourut pendant la nuit. Il était aussi courageux et aussi bon cavalier que son maître.

Le même jour, on autorisa les fermiers de percevoir les impôts de l'année 1215, pour rentrer dans les impôts qui leur étaient dus et pour s'acquiter des arriérés dus au trésor. Ils devaient tout payer au trésor en vertu d'ordres cachetés par Ibrahim bey et Othman bey. On voulait, par là, les rassurer et leur donner le droit pour l'avenir de percevoir les impôts. En effet, on leur promit ce droit pour l'année même, mais seulement lorsqu'ils auraient payé le droit d'usage.

Cependant les Français, quand ils s'étaient établis en Egypte, s'étaient occupé des impôts et des revenus des biens. Ils avaient constaté que les gouvernants percevaient une année par anticipation. Ils avaient examiné aussi les registres anciens et vérifié les comptes des années précédentes ; on avait vu qu'on percevait le triple des impôts sans s'inquiéter si les terrains avaient été irrigués ou non. Ils adoptèrent alors le système le plus propre à favoriser l'accroissement de la prospérité. Ils dirent qu'il n'était point juste de réclamer au cultivateur l'impôt un an avant qu'il eût cultivé la terre. Ils renoncèrent donc aux impôts de l'année 1215 et ne réclamèrent ni les fermages aux fermiers ni

les revenus aux fellahs. Alors les fellahs purent respirer et leur situation s'améliora.

Le mardi 8, une caravane syrienne arriva apportant des marchandises, du savon et du tabac.

Arrivèrent aussi El Saïd Badr-el-Dine El Makdissi et El Hadj Seoudi el Hennaouy.

Les prix du savon et du tabac baissèrent.

Le même jour, on apprit que les Français s'étaient embarqués à Aboukir et avaient quitté l'Egypte.

Le dimanche, on emprisonna l'ancien Mohtasseb, Hassan Aga Moharram, et on lui réclama deux cents bourses. C'était ce que lui avait rapporté sa charge pendant les trois années de la domination française. Lorsque les Français lui confièrent cette charge, ils lui défendirent de percevoir des contributions sur les commerçants, mais il lui fixèrent comme traitement une certaine somme qu'on préleva sur les revenus publics. On en fit autant pour ses agents.

Indépendemment de cette somme de deux cents bourses, on lui réclamait encore quatre mille piastres. Cette somme lui avait été remise par Nesleh Emine, au moment de son arrivée un an auparavant ; elle était destinée à l'achat de munitions.

Lorsque l'on dut quitter l'Egypte pour cause de la guerre, il était encore débiteur de cette somme.

Hassan aga, à cette dernière réclamation, répondit que les Français ayant appris à quoi était destiné cet argent, le lui avaient confisqué ; mais qu'ils lui en avaient donné un reçu.

On n'ajouta aucune foi à ces explications et il demeura en prison.

On accusa aussi Hassan aga de s'être emparé de l'héritage et des biens d'un aga qui avait été son hôte et qui était mort

dans sa maison. Il répondit aussi que les Français lui avaient confisqué les biens provenant de la succession de cet Aga et lui en avaient donné quittance.

Cette explication fut également rejetée.

Le lundi 14, on fit crier aux habitants de la ville qu'ils ne devaient contracter aucune alliance avec les soldats ottomans ni leur donner des femmes en mariage. Le nombre de ces mariages s'était accru dans des proportions considérables et la plupart étaient contractés avec des femmes qui s'étaient débauchées avec les Français. Lorsque les Ottomans arrivèrent dans le pays, elles se rangèrent et se firent passer pour d'honnêtes femmes. Des femmes et des hommes qui étaient leurs complices se faisaient les entremetteurs entre elles et les prétendants ottomans; il les dépeignaient à ceux-ci sous les dehors les plus avantageux, aussi bien pour la beauté que pour la fortune, et les leur faisaient désirer vivement. Les Ottomans ne manquaient pas de les doter richement et de les élever à de hautes et enviables positions.

Le même jour, on cria que tous ceux qui croyaient en un livre saint pouvaient avoir confiance et vivre en sécurité, à la condition de payer une redevance égale à leurs impôts de quatre années.

Le même jour, on fit arrêter Tchorbadji Moussa el Djizaouy et on lui demanda una somme de vingt bourses.

Le même jour, Mohammed pacha Abou Marak fit arrêter Moustapha el Tarati, qui était à son service. Il lui fit administrer une forte bastonnade. Il le mit ensuite en prison et l'obligea à lui payer une somme d'argent.

Le même jour, les Anglais qui se trouvaient à Djizah et à l'île de Roda partirent pour Alexandrie. On fit courir le bruit que

le lundi 7, la guerre avait éclaté entre les Français d'Alexandrie et les Anglais. On demanda des barques en si grande quantité qu'on finit par n'en plus trouver, et ceux qui devaient voyager furent alors bien embarrassés. Ces réquisitions de barques et ces départs continuèrent pendant sept jours. On donna aussi l'ordre aux soldats musulmans de partir.

Le jeudi, on abolit le système du fermage des impôts. Des chrétiens coptes furent désignés comme sarrafs et chargés d'aller dans les villages percevoir dans le plus bref délai les impôts pour le compte de l'Empire.

Le vendredi 18, les grands émirs portèrent les kaouks.

Le même jour, on reçut quinze mille talaris de Moustapha el Tarati, dont il a été parlé précédemment et qui était toujours en prison. On disait qu'on avait découvert deux coffres-forts qui lui appartenaient et qui ne renfermaient que de l'or pur.

Ce Moustapha était chargé des provisions de bouche dans la maison de Kaïd Aga, au temps ou celui ci se trouvait en Egypte. Mais lorsque les émirs quittèrent le pays, il passa au service de Bonaparte, puis de Kléber. Ensuite, après le dernier soulèvement, il entra au service de Yacoub le copte, et il fut chargé du recouvrement des contributions et des taxes. Il avait alors permission d'arrêter et d'emprisonner les musulmans après les avoir frappés pour les châtier. Il s'asseyait sur une chaise, et pendant les plus grandes chaleurs de midi, il ordonnait à ses agents de faire venir un à un les commerçants et les détenus. Lorsqu'ils étaient arrivés, il leur enjoignait de payer leurs contributions. Ces contributions dépassaient leurs moyens ; il leur était impossible de s'en acquitter. Ils s'excusaient en disant que leurs mains étaient vides et ils demandaient un délai, alors Moustapha les réprimandait, les injuriait et ordonnait à ses agents de les frapper. Ceux-ci ne manquaient pas de le faire en

sa présence, et même ils les blessaient au front. On les amenait ensuite en prison ; de plus on envoyait chez ces malheureux des soldats français qui, malgré la présence des femmes, prenaient la maison d'assaut et se livraient aux excès les plus scandaleux.

Le dimanche, on reçut d'Alexandrie la nouvelle qu'une grande bataille avait été livrée ; les pertes des Français étaient considérables.

Les soldats musulmans et anglais assiégèrent les Français dans les forts ; après s'être rendus maîtres de leurs retranchements, ils leurs avaient enlevé les forts d'Adjami, de la porte de Rosette, et une partie de l'ancienne Alexandrie. Cent soixante-dix Français furent fait prisonniers, d'autres en très grand nombre furent tués pendant le combat. Les Anglais et le capitan pacha avaient subi également quelques pertes.

Les bâtiments avaient pénétré dans le port.

Quand cette nouvelle arriva, on en fut très satisfait et on tira des coups de canon.

Le même jour, on apprit l'arrivée de Soliman Saleh à Belbeis. Il avait avec lui le tapis saint et les dames des émirs ; il ramenait aussi la dépouille mortelle de son maître Saleh bey pour l'inhumer au cimetière du Caire.

Le lundi, Soliman Aga arriva à Birket el Hadj avec le tapis et les dames des émirs venant de la Syrie ; il avait avec lui, comme on vient de le dire, les restes de son maître Saleh bey, qui devait être enseveli au cimetière du Caire. Une foule considérable se porta à sa rencontre emmenant des baudets de louage destinés à servir de montures aux femmes. On emportait aussi des nombreux présents pour les voyageurs.

Dans l'après-midi de ce jour, on cria que la cérémonie du Mahmal serait célébrée le lendemain matin.

Un régiment de gardes, suivi par les marins, parcourut la

ville en criant en langue turque *Yarin Alay*. Le lendemain, mardi, 22 du mois, eut lieu la cérémonie. Le régiment dont nous avons parlé faisait partie du cortège. Le tapis entra par Bab el Nasr, traversa la ville en suivant les grands boulevards. Ce jour-là coïncidait avec l'anniversaire de la mort de Hussein; toutes les boutiques, les bazars étaient ornés avec de la soie et des pièces d'étoffes des Indes, et les boutiques étaient illuminées avec des lanternes de diverses couleurs.

Dans le cortége marchaient les odjaks, les oda-bachis, la plupart des émirs, les cheikhs, les ulémas et le nakib el Achraf. Celui-ci avait donné ordre, la veille, à tous les chérifs de venir dès le matin se joindre à la procession. Aussi tout individu portant un turban vert y prit-il part; tous les assistants récitaient à haute voix les prières d'usage. La procession était très nombreuse. Tous les chérifs qui, au moment du défilé, se trouvaient dans les rues, étaient contraints de se joindre au cortège; s'ils refusaient on les battait, on les injuriait et on leur disait: « N'êtes vous donc pas des musulmans? » Toutes les corporations religieuses s'assemblèrent et marchèrent selon leur coutume au son de leurs tambours et de leurs trompettes, en faisant des zikr et des prières à haute voix; chaque corporation avait ses bannières.

Cette procession se rendit ainsi jusque sur la place de Karamidan. Là, Mohammed pacha Abou Marak reçut le tapis des mains de Soliman Aga, qui le remettait au nom de son défunt maître Saleh bey. On fit ensuite monter le Tapis sacré à la Citadelle, où on le déposa. Cette nuit-là on fit des illuminations et on tira des feux d'artifices.

Le même jour, on procéda à l'ouverture de la porte de Bab el Fetouh, par laquelle on aurait voulu faire entrer le Mahmal. L'ouverture que les Français avaient pratiquée dans la muraille près de Bab el Nasr était trop étroite, mais on ne put

terminer les travaux ce jour-là à cause de la solidité de la maçonnerie ; on travailla pendant trois jours à démolir le mur qui obstruait la porte, mais on ne put y parvenir.

Saleh bey fut inhumé dans une tombe qui avait été préparée au cimetière El Medjaouerine. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'était de voir inhumer au Caire Saleh bey, ainsi que deux autres personnages qui, comme lui, étaient morts, alors que de tout temps, au cours du pèlerinage, tout musulman aurait désiré mourir au Hedjaz, pour être enseveli dans cette terre sainte, patrie du Prophète et de ses disciples. Si Saleh bey et les deux autres personnes qu'on ramena avec lui avaient manifesté le désir d'être ensevelis en Egypte, c'était sans doute parcequ'ils craignaient de souiller la terre bénie.

Le même jour, on reçut d'Alexandrie la nouvelle de la conclusion de la paix. Les Français, après avoir perdu beaucoup de prisonniers, se voyant vaincus, défaits et cernés dans les forts, avaient demandé à traiter. A cet effet, un armistice de cinq jours, expirant le jeudi 17, fut accordé.

Le même jour, Hassan Aga el Mohtasseb fut mis en demeure, bien qu'il fût détenu, de faire évacuer son domicile. Il fit dire à sa famille et à ses gens de quitter sa maison et de s'installer dans un autre logement.

Le même jour on apprit l'arrivée d'Othman, katkhoda de l'Empire, qui se trouvait en Egypte l'année précédente et qui avait pris part à la guerre ; Chérif effendi l'accompagnait.

Le 26 de ce mois, Mohammed effendi, plus connu sous le nom de Chérif effendi, le defterdar, arriva au Caire avec Othman bey, le katkhoda de l'Empire. Chérif effendi habita Darb el Djamamiz, Othman bey logea dans la maison de Hassan aga, l'ancien Mohtasseb. Cette maison était située à Soweket el Lalah.

A la fin de ce mois, on reçut la nouvelle de l'évacuation d'Alexandrie, on tira alors des feux d'artifice et des salves d'artillerie.

Lorsque l'armistice dont nous venons de parler fut conclu, le commandant en chef Menou avait envoyé un messager pour en informer Bonaparte. Il attendait la réponse, qui lui arriva quelques jours après. On lui ordonnait de rentrer en France. Les Français s'embarquèrent alors avec leurs bagages et partirent pour leur pays.

Mois de Djamad el Awal.

Ce mois commença un jeudi.

Le premier jour du mois, on lut des firmans apportés par Othman katkhoda.

Un de ces firmans recommandait au gouverneur les chefs écrivains coptes, tels que Djerdjis el Djohari, Wacif et Malati, et il ordonnait à ceux-ci de dresser l'état des impôts dus au gouvernement.

Le même jour, le Sayed Mohammed, plus connu sous le nom de Koudsy effendi, se démit volontairement de ses fonctions de grand cadi. Il partit le même jour.

Il fut remplacé par Abdallah effendi, qui statuait sur les affaires concernant les impôts et qui était secrétaire de la douane. Celui-ci se rendit le jour même au Mahkémah.

Le samedi 3 de ce mois, sur les instances d'Othman katkhoda et de Hassan Aga, wékil de Capitan pacha, on mit en liberté purement et simplement le Mohtasseb Hassan Aga. Il alla habiter une maison voisine de son ancienne résidence.

Le même jour, des femmes de fellahs, de fermiers et de soldats se rassemblèrent devant la maison du vizir et se mirent à pousser des cris. C'était une protestation contre la défense qui avait été faite aux fermiers de disposer de leurs fermages. Les fellahs se plaignaient de ce qu'ils étaient pressurés pour le paiement de l'impôt aux fermiers; ceux-ci, du reste, ne leur réclamaient que ce qu'ils avaient été obligés eux-mêmes de payer.

Le vizir, en prséence de cette manifestation, s'informa des motifs du rassemblement, on les lui exposa. Alors il fit écrire un ordre qui autorisait les fermiers à disposer librement de leur fermage. On fit transmettre cet ordre au defterdar, qui le contresigna; ensuite on le remit au rouznamdji qui en fit autant, puis au defterdar de l'Empire, qui refusa de donner son approbation. Les choses en restèrent là pendant quelques jours. Et cela, parce que le peuple voulait la réalisation des projets qu'il nourrissait depuis longtemps, et par ce que bien des ambitions depuis longtemps contenues cherchaient à se faire jour.

Le lundi, on ordonna de faire des illuminations pendant trois jours, depuis le mercredi jusqu'au vendredi, 9 du mois. Ces réjouissances étaient ordonnées à l'occasion de l'évacuation d'Alexandrie. Les illuminations eurent lieu, on éclaira tous les bazars, qui furent ouverts jour et nuit; tous les soirs aussi on tirait des feux d'artifice et des salves d'artilerie à Birket el Gharabine, devant la maison du vizir.

Le même jour, six officiers supérieurs de l'armée anglaise, accompagnés par des Ottomans, vinrent visiter le tombeau de Hussein et plusieurs autres édifices religieux; ils y entrèrent sans ôter leurs chaussures.

Le même jour, El Sayed Ahmed el Mahrouky et El Sayed Ahmed el Zarou liquidèrent les comptes qui restaient entre eux;

on constata qu'El Zarou devait vingt et une bourses, El Mahrouki le fit emprisonner et donna ordre de le maltraiter.

Le lendemain samedi, le bruit courut que les illuminations devaient être continuées pendant sept jours encore ; on attendait l'ordre toute la journée. Dans cette incertitude on passa son temps à défaire, puis à refaire les préparatifs ; ce ne fut que vers le coucher du soleil qu'on reçut l'ordre de cesser les illuminations.

Les gens du peuple passèrent la nuit à veiller dans les boutiques et les soldats de la police parcouraient les bazars, réveillant brutalement ceux qui étaient endormis.

Le lundi 12, les soldats se livrèrent dans les rues et les bazars à de nombreuses exactions : Ils enlevaient de force aux habitants et aux marchands de comestibles, des aliments, des pastèques, des dattes, etc. La population s'en émut, les négociants cachèrent leurs marchandises et vidèrent leurs boutiques, quelques-uns mêmes les fermèrent ; alors les officiers supérieurs intervinrent ; ils haranguèrent les soldats en leur langue. L'ordre se rétablit et tout se calma.

On connut bientôt la cause de ces troubles, les soldats n'avaient pas reçu leur solde. Il paraît qu'ils ont la mauvaise habitude, lorsqu'on tarde de les payer, de se comporter de cette façon vis-à-vis du peuple et de troubler l'ordre public. On les calma en les payant ou en leur promettant de les payer.

Le même jour on reçut la nouvelle de la nomination de Mohammed pacha Kossrow comme gouverneur de l'Egypte. C'était le katkhoda du captan Hussein pacha. Le vizir revêtit son wékil d'une pelisse, et lui ordonna de remplir les fonctions de Kaim-Makam.

On fit courir le bruit de la destitution et du départ pour son pays de Mohammed pacha Abou Marak.

Les voyageurs arrivant de Rosette et d'Alexandrie disaient que les Français n'avaient point quitté Alexandrie et que leur drapeau était encore hissé sur les forts de la ville ; le captan et les siens n'y entraient point, les Anglais seuls y pénétraient. Enfin les Français attendaient encore pour partir l'ordre de leur gouvernement, le bruit de leur départ qui avait été répandu auparavant était sans fondement.

Quant à la partie de leur armée qui avait déjà évacué le Caire, elle s'était embarquée à Aboukir en vertu de la convention de paix, dont il a été parlé précédemment.

Le jeudi 22, on reçut une lettre du Capitan pacha, dans laquelle il appelait auprès de lui Othman bey el Bardissi, Ibrahim katkhoda el Sennary, El Hadj Salama le suivant de ce dernier et d'autres encore. Ils partirent le samedi 24 du mois.

Dans la nuit du samedi, on fit mettre à mort un nommé Moustapha el Serafi, du quartier El Sagha ; on lui coupa la tête dans sa maison. Voici les motifs de cette exécution : Moustapha el Serafi s'était abouché avec les coptes et les personnes chargées du recouvrement des contributions et s'était engagé à payer les contributions des orfèvres et des armuriers. Mais, par ces actes, il s'attira beaucoup d'inimitiés ; il porta préjudice à beaucoup de personnes, on intrigua contre lui. Il fut alors emprisonné et mis à mort par ordre du vizir. On laissa son corps exposé pendant trois jours, puis on l'inhuma.

Dans la matinée du jour du supplice, le bourreau parcourut le quartier el Sagha et les quartiers envirnonants, tels que El Djamaliah, El Dobebyah, El Nahassine, Bab el Zehoumeh et Khan el Khalili. Il perçut chez chaque propriétaire de boutique entre cinq et dix paras d'argent par personne. Au moment de la levée du corps, les soldats de la police en firent autant et recueillirent plus de cent piastres. C'etait encore un des abus des soldats ottomans.

Le même jour, El Sayed Ahmed el Zarou, qui avait été mis en liberté sur le cautionnement d'El Sayed Asaad ibn Moharram, s'enfuit sans qu'on put retrouver sa trace. Le vizir expédia, par des messagers montés à dromadaires, plusieurs ordres en Syrie. Des scellés furent apposés sur ses maisons. Du reste sa fuite demeura secrète pendant quatre jours. El Zarou s'était enfui, parce que la mort d'El Serafy, dont nous avons parlé, lui avait fait craindre beaucoup pour lui-même.

Le jeudi 29, Ibrahim bey el Kébir fit le contrat de mariage de sa fille Adilah Hanem avec l'émir Soliman Kachef, qui paya une dot de deux mille talaris. Adilah Hanem était déjà veuve d'Ibrahim bey el Saghir (le jeune), surnommé El Wali et qui s'était noyé lors de la bataille d'Embabah ; Soliman Kachef était son mamlouk.

Beaucoups de notabilités assistèrent à cette cérémonie, entre autres le cheikh el Sadat, Sayed Omar *Nakib el Achraf* et le cheikh El Fayoumy.

Le vendredi, dernier jour du mois, on fit mettre à mort à Souk el Selah un individu originaire de Mansourah.

Dans cette circonstance, les bourreaux et les soldats de la police reçurent des marchands beaucoup de pièces d'argent, selon la coutume dont nous avons parlé précédemment.

Enfin ce mois se termina.

Parmi les événements survenus pendant ce mois, nous pouvons encore citer :

1° Les complications qui se produisirent à propos des concessions des fermages et de la mise aux enchères des fermes vacantes à cause du manque de sécurité et de confiance dans l'avenir. Il en fût de même pour les biens wakfs. Un fonctionnaire fut chargé de la direction et du contrôle de tous les biens wakfs situés au Caire. Il réunit les écrivains, ainsi que le comp-

table, qui, avec le registre de toutes les propriétés, lui donnèrent tous les renseignements qu'il demanda. Il fit ensuite appeler les directeurs des différents immeubles appartenant aux wakfs et il leur demanda leurs comptes, sous prétexte de faire des réparations aux mosquées et de se conformer aux conditions énumérées dans les actes constitutifs des wakfs.

Un autre fonctionnaire fut également chargé de la direction et du contrôle des wakfs et des mosquées situées dans les provinces. Avec le concours des Agas, il fit appeler devant lui toutes les personnes qui, pour une raison quelconque, avait le moindre rapport avec les wakfs.

Pendant toute l'année, ces deux fonctionnaires travaillèrent avec ardeur. Mais on finit par s'apercevoir qu'ils n'avaient d'autre but que de recueillir des sommes d'argent en consentant à des transactions ou en se faisant donner des cadeaux.

Pour cela ils suscitaient des difficultés dans la rédaction des titres et dans la réception des comptes des administrateurs, surtout lorsque ces derniers étaient faibles et sans protection, lorsqu'ils n'appartenaient pas à une classe élevée ou encore lorsque une inimitié quelconque existait entre eux et les écrivains.

Les fonctionnaires dont nous parlons consignaient dans un registre ce qui restait dû par chaque administrateur, ils lui réclamaient une somme représentant les revenus de trois ou quatre années. L'administrateur se trouvait alors forcé de transiger. Lorsqu'il y avait consenti, on cessait de l'inquiéter, si mauvaise qu'ait pu être sa gestion. Il pouvait être assuré aussi qu'aucune plainte contre lui ne serait écoutée.

Les mêmes opérations se renouvelaient tous les ans.

2° Une crue extraordinaire du Nil.

Les eaux s'élevèrent beaucoup plus haut que l'année précédente et couvrirent le pic que les Français avaient ajouté à la

colonne du nilomètre. Les Français avaient fait enlever la poutre placée au sommet de cette colonne. Ils l'avaient remplacée par un morceau de marbre carré, bien ciselé, de la hauteur d'un pic. Ce morceau de marbre était divisé dans sa longueur en vingt-quatre kirats. Ils avaient ensuite fait replacer la poutre au-dessus du marbre. L'eau du Nil couvrit tout et inonda les maisons de Djizah, du Vieux-Caire et de l'île de Roda. Personne ne se réjouit cette année-là de la crue du Nil. On ne fit pas les parties de plaisir et les promenades habituelles sur les lacs et les canaux. Il faut dire aussi que les barques faisaient défaut et que les Français avaient dévasté tous les lieux de promenade. Ils avaient fait couper tous les arbres qui s'y trouvaient, ils avaient rendu impraticables les endroits dans lesquels se tenaient et allaient se promener les gens de la ville, comme Dahliz el Moulk, la Digue, le Quai, El Kazerony, El Moghraby, Kantaret el Sad et Kasr el Aïny.

Enfin il faut ajouter à tout cela les malheurs successifs qui accablaient le peuple, surtout les vexations des soldats, qui terrorisaient tout le monde par leur mauvais caractère et leur inconduite.

3° Mohammed bey el Mourady, surnommé El Manfoukh, craignant les agissements de Capitan pacha, vint à Djizah et envoya solliciter l'appui du vizir. Son camarade Othman bey el Bardissy alla alors le trouver. Il s'entretint longtemps avec lui et il lui conseilla de retourner chez le Capitan.

Mohammed bey el Manfoukh ne retourna cependant à Alexandrie qu'après un séjour de quelques jours à Djizah.

Voici ce qui était arrivé:

On avait attribué tous les événements qui amenèrent la mort d'Ahmed bey el Husseiny à des intrigues ourdies par El Manfoukh. Le Capitan avait découvert ces intrigues en saisissant la correspondance d'El Manfoukh avec les bédouins. Le

Capitan en fut indigné. El Manfoukh remarqua la colère de Capitan ; il en fut effrayé et il s'empressa de quitter la ville d'Alexandrie. Il ne revint dans cette ville qu'après que Capitan et les autres émirs lui eurent envoyé l'aman.

4° La plupart des habitants de la Haute-Egypte vinrent au Caire pour échapper au despotisme d'El Alfi, qui les avait accablés de toutes espèces d'impôts et de taxes vexatoires. Parmi ces personnes, il y avait le cheikh Abd-el-Menhem el Djerdjaoui et le cheikh El Arif. Tous se plaignaient des vexations d'El Alfi. D'après eux il aurait confisqué, en dépit des héritiers légitimes, tous les héritages des personnes décédées. Il faisait même venir devant lui tout individu qui, à un titre quelconque, avait recueilli une succession ; il le châtiait, l'emprisonnait et lui enlevait par la force tout ce qu'il possédait.

On racontait même qu'il avait envoyé des agents pour s'emparer de la succession de feu Selim Kachef. Mais ces agents avaient transigé avec les héritiers moyennant 22,000 talaris. Ils avaient apposé les scellés sur toutes les richesses du défunt et effrayé les femmes et les enfants d'une étrange façon. Ils prenaient les maisons d'assaut et ils n'y entraient qu'en passant par-dessus les murs. El Alfi disait cependant qu'il n'agissait ainsi que d'après les ordres du Sultan.

5° Les exactions et les mauvais traitements des soldats à l'égard des gens du peuple et des artisans redoublèrent. Un soldat venait s'asseoir dans une boutique quelconque, puis en se levant il prétendait que sa bourse lui avait été volée ou qu'il avait perdu autre chose ; s'il pouvait s'emparer d'un objet quelconque, il ne manquait pas de le faire. Les soldats forçaient les habitants à leur changer pour de bonnes pièces leurs pièces fausses. Iles provoquaient les femmes en pleine rue sans honte ni pudeur. Ils se répandaient aussi dans les villages. Ils s'y

livraient à toutes sortes d'excès. Lorsqu'ils se rendaient dans un village, ils montraient un papier écrit en langue turque et faisaient croire aux habitants qu'ils étaient venus avec l'ordre de supprimer toute tyrannie, ou bien d'autres mensonges de leur invention. D'abord ils demandaient une somme énorme comme frais de route ; ensuite ils arrêtaient les cheikhs de village et les forçaient à leurs fournir des provisions considérables. Ils enlevaient les troupeaux de moutons ; ils attaquaient les femmes, enfin nous ne pourrions énumérer toutes leurs avanies. Aussi les paysans abandonnaient-ils leurs villages. La plupart vinrent se réfugier au Caire en remplissant les rues et les boulevards. Au Caire, autres vexations. Par exemple : un soldat montait sur un âne malgré l'ânier ; il sortait de la ville, tuait l'ânier et allait ensuite vendre l'âne au marché. Si un soldat rencontrait une ou deux personnes hors de la ville, il leur prenait leur argent, les dépouillant de leurs vêtements et souvent les tuait. Les gens du peuple étaient constamment insultés, les soldats les traitaient d'infidèles, de Français et d'autres qualifications du même genre. Aussi la plupart des Egyptiens, les fellahs en particulier, regrettaient-ils la domination des Français.

6° La plupart des soldats s'étaient adonnés au commerce, ils vendaient les légumes et tous les objets de consommation au prix qu'ils voulaient sans se conformer aux réglement de police. Lorsque l'un d'eux était nommé chef d'une corporation quelconque, par exemple celles des maçons, il assemblait tous ceux qui exerçaient la profession dont il était devenu le chef. Il exigeait d'eux le montant de quatre années d'impôts et il les laissait alors faire ce qu'ils voulaient, fixer les prix de leurs marchandises ou les diminuer à leur gré. Il ne s'occupait ensuite que de l'argent que lui rapportaient les procès intentés pardevant lui par les membres de la corporation.

Il en résulta que le prix des matériaux de construction baissa beaucoup; la chaux se vendait 50 paras et le plâtre 120 paras l'ardeb. D'autre part les salaires des manœuvres et des maçons s'éleva : on payait le manœuvre 20 paras et le maçon 40. Cependant on était dans la nécessité de reconstruire ce qui avait été détruit ou dévasté par les Français ou pendant les derniers combats à Boulaq, dans la ville et aux environs. Le pain avait également renchéri malgré l'abondance du blé et des céréales, et cela, tout simplement parce que les règlements de police n'étaient plus observés.

Mois de Djamad el Thani.

Ce mois commença un samedi.

Ce jour là, la grande digue qui se trouvait entre l'île de Rodah et Djizah se rompit, la force du courant avait rompu les attaches et déraciné les supports ; les bois s'éparpillèrent et les barques qui se trouvaient devant la digue, se dispersèrent et descendirent vers le nord.

Le dimanche, deuxième jour du mois, à trois heures de la nuit, on ressentit des secousses de tremblement de terre.

Le lundi 3, on décapita Moustapha el Taraty, à Bab-el-Charia, à l'intersection des quatres rues. Moustapha el Taraty subit ce supplice après avoir été emprisonné pendant plusieurs jours et frappé jusqu'au sang sur la plante des pieds.

Durant quelques jours, on l'avait fait sortir accompagné de gardes, afin qu'il pût se faire prêter le complément de la somme qu'on lui réclamait. Dans une de ces sorties, il entra dans une maison sous prétexte de demander un emprunt au propriétaire. Il laissa les gardes à la porte et sortit par une porte de

derrière dont les gardes ignoraient l'existence. Il se cacha dans quelque coin. Les gardes ayant attendu longtemps, entrèrent dans la maison et n'y trouvèrent point leur prisonnier; ils s'aperçurent alors que la maison avait une autre sortie. Ils arrêtèrent les domestiques de la maison et les frappèrent. Toutefois, lorsqu'ils se furent assurés de la fuite de Moustapha el Taraty, ils les remirent en liberté.

Alors commencèrent les recherches.

Moustapha fut aperçu le lendemain, près de Bab el Karafa, par une personne dont il avait sequestré tous les biens, à l'époque où il percevait les contributions. Cette personne l'arrêta et le conduisit au poste de police; il fut mis à mort trois jours après son arrestation, son corps fut abandonné pendant trois nuits au milieu de la rue et foulé au pieds par les passants qui étaient très nombreux. Selon l'habitude, on perçut dans cette circonstance de l'argent chez les habitants du quartier.

Le même jour, on reçut un ordre de Mohammed pacha, wali d'Egypte, prescrivant de se préparer à le recevoir, selon l'ancien usage.

On fit dire immédiatement aux odjaklis et aux soldats de faire leurs préparatifs.

Le mardi, arrivèrent Chams-el-Dine bey, grand écuyer du Sultan et Mourdjan, aga de la Porte. On envoya prévenir les odjaklis, les émirs, les cheikhs Mohammed pacha et Ibrahim pacha, qui se réunirent à la résidence du vizir. Les deux personnages s'y rendirent dans l'après midi, le vizir sortit et les reçut dans la salle d'entrée; ils lui remirent un pli renfermant un Hatti Chérif; le vizir le prit et le baisa. Ils lui présentèrent ensuite une magnifique fourrure de martre, qu'il revêtit sur-le-champ ainsi qu'un sabre dont il se ceignit et une coiffure ornée de diamants dont il se couvrit; puis il entra avec eux

dans la salle où se trouvait l'assemblée. Il ouvrit le pli et en sortit un firman. Le firman contenait un petit papier qu'il remit à Reis effendi, celui-ci le lut en langue turque pendant que tous les assistants se tenaient debout. C'était une lettre adressée au vizir el Hadj Youssouf pacha, à Hussein Capitan pacha, à tous les autres pachas, émirs et soldats, lettre dans laquelle on les complimentait et on les félicitait d'avoir reconquis l'Egypte, et d'avoir obligé les Francais d'évacuer le pays. Ensuite, quelques effendis firent des discours consistant en formules de politesse et en prières pour le Sultan, pour le vizir et pour les soldats musulmans. Puis Mohammed pacha, Taher pacha et les autres émirs s'avancèrent, baisèrent la fourrure du vizir et se retirèrent. En ce moment là, on tira de la citadelle de nombreux coups de canon.

Le même jour, le vizir revêtit les émirs et les soldats de fourrures, de pelisses et leur donna des ornements en or pour leurs coiffures.

Le même jour, Mohammed pacha Toussoum fut informé de sa nomination comme waly de Djeddah. C'était un homme digne et respectable.

Le même jour, le nouveau cadi, venant de la Turquie, arriva à Boulaq avec sa famille. Il demeura trois jours à Boulaq.

Le samedi 8 du mois, il se rendit dans la matinée au mekhémé avec une escorte, les notables allèrent le saluer.

Le nouveau cadi ne possédait qu'une légère teinte de science.

Le mardi 11, le vizir tint un divan, les émirs y assistèrent. Il fit arrêter Ibrahim bey el Kebir, ainsi que les autres émirs et sandjaks et les fit mettre en prison. Il envoya Taher pacha avec un détachement de soldats albanais pour arrêter Mohammed bey el Alfi. On avait fait courir le bruit qu'il s'était enfui du côté des oasis. Un autre détachement fut envoyé chez Selim

Abou Diab, qui habitait l'île de Rodah. Celui-ci avait appris qu'on allait l'arrêter et avait pris la fuite en abandonnant ses bagages. Lorsque les soldats arrivèrent chez lui, ils ne le trouvèrent point, alors ils pillèrent tout le village, prirent des chameaux au nombre de soixante-dix, et des dromadaires au nombre de trente environ. Une partie des soldats rejoignit Selim à Tourah. Une lutte s'engagea dans laquelle il y eut des morts et des blessés. Selim bey s'enfuit vers le sud par la route de la montagne.

Des soldats et des Arnautes se tenaient dans les rues et hors de la ville. Ils arrêtaient tous les mamlouks qu'ils rencontraient.

On fit crier, ce jour-là, sécurité et paix à la population et aux membres des odjaks.

Le vizir fit mettre en liberté Marzouk bey, Radouan khatkhoda d'Ibrahim bey et Soliman Aga, surnommé El Hanafi. Les soldats entouraient les émirs arrêtés. Les autres émirs s'étaient cachés.

On les fit chercher, des hérauts parcoururent la ville en criant que quiconque cacherait ces émirs ou leur donnerait asile serait châtié.

Ces pauvres fugitifs passèrent une nuit plus terrible que celle qui avait suivi leur défaite par les Français; leur espoir, leurs ambitions s'évanouirent. Ils avaient cru que les Ottomans retourneraient dans leur pays et leur laisseraient l'Egypte, qu'ils recouvreraient leur indépendance première et disposeraient des provinces de l'Egypte comme ils le voudraient.

Le vizir fit porter l'uniforme ottoman à Soliman aga, de la maison de Saleh Aga et le nomma *salkhour*. Il lui donna l'ordre de faire ses préparatifs de départ pour Constantinople, car il voulait lui confier une mission pour la Porte.

Le lundi 17, Ismaïl eflendi Chakloun, le secrétaire du divan, partit pour Rosette appelé par le wali d'Egypte.

Ce même jour, on reçut la nouvelle de l'arrivée d'un tapis envoyé par le Sultan pour la Kaaba.

Le mercredi, arrivèrent à Boulaq plusieurs effendis qui accompagnaient ce tapis. On fit crier que le passage du Tapis aurait lieu dans la matinée du lendemain.

Le lendemain jeudi, au matin, les notables, les cheikhs des corporations religieuses, Othman katkhoda, qui devait être nommé émir El Hadj, un détachement de chaouiches et de soldat, le cadi, le *nakib el achraf* et les grands ulémas, se rendirent à Boulaq ; ils firent cortège au Tapis. Ce Tapis était emballé dans des grandes caisses recouvertes de draperies et portées par des chameaux. On en avait déplié certaines parties et on put voir qu'il était admirablement travaillé. Les broderies représentaient des inscriptions en grands et beaux caractères. La population se réjouit beaucoup en voyant ce Tapis, c'était en effet une chose digne d'être vue.

Ceux qui étaient arrivés avec le Tapis dirent que le Sultan en avait ordonné la confection lorsqu'il apprit la reprise de l'Égypte.

Il fut terminé en trente jours.

Alors le Sultan ordonna son départ sur-le-champ, il faisait nuit et le vent soufflait avec violence. Cependant, après qu'on eut levé l'ancre, le vent, par la grâce divine, se calma et on arriva à Alexandrie en onze jours.

Le même jour, des nouvelles arrivèrent annonçant que Hussein pacha le Capitan continuait à tendre des pièges aux émirs qui se trouvaient chez lui et à user de ruse avec eux, mais ceux-ci craignant quelque surprise étaient sur leurs gardes et n'allaient chez le Capitan que bien armés et après s'être entourés d'une foule de précautions. Le Capitan pacha les rece-

vait avec un visage souriant et leur faisait un accueil bienveillant.

Au jour qui avait été fixé, il les invita sur le grand bateau nommé Azga-Anbarli. Quand ils furent montés à bord du bateau, ils ne trouvèrent pas le Capitan. Ils pressentirent alors le danger. Cependant on a soutenu que le Capitan les avait reçus et qu'il leur tenait compagnie, lorsqu'un messager étant venu le prevenir que trois courriers venaient d'arriver et avaient une lettre à lui remettre. Il serait sorti pour recevoir sa correspondance. C'est alors qu'un officier alla trouver les émirs et les informa qu'un firman les invitait à se rendre sur-le-champs auprès de Sa Majesté le Sultan. Puis il leur ordonna de rendre leurs armes. Ils refusèrent, Mohammed bey el Manfoukh se leva, tira son sabre, en frappa l'officier et le tua. Les autres émirs l'imitèrent. Ils engagèrent une lutte avec les soldats du bateau et voulurent prendre la fuite. Dans ce combat périrent Othman bey el Mourady el kébir, Othman bey el Achkar, Mourad bey el Saghir, Aly bey el Ayoubi, Mohammed bey el Manfoukh, Mohammed bey el Husseiny, qui avait été fait émir à la place d'Ahmed bey el Husseiny, et Ibrahim Katkhoda el Sennary. La plupart des autres émirs furent arrêtés et mis en sûreté sur les vaisseaux. D'autres, blessés, s'enfuirent et allèrent trouver les Anglais, qui s'intéressaient à eux et sur lesquels ils comptaient. Les Anglais furent indignés. Ils entrèrent dans Alexandrie et en chassèrent les Ottomans. Ils fermèrent les portes des fortifications, une partie considérable de leurs troupes avec une batterie de canons arriva et cerna le Capitan pacha par mer et par terre. Les soldats du Capitan pacha se préparèrent à attaquer les Anglais, mais le pacha les en empêcha. Les Anglais lui offrirent le combat. Il répondit qu'entre lui et les Anglais il n'y avait point d'hostilités et il continua à rester sous sa tente.

Le commandant en chef des Anglais se rendit alors chez lui

et eut avec lui un long entretien ; il insista pour obtenir la liberté des émirs emprisonnés. Ils lui furent remis; on lui livra même les cadavres de ceux qui avaient été tués.

Il fit transférer le camp des émirs près d'Alexandrie. Il fit faire à ceux qui étaient morts des obsèques où les soldats anglais rendirent les honneurs militaires, comme s'il s'était agi de hauts dignitaires anglais.

La nouvelle de ce fait parvint au campement anglais de Djizah ; le lendemain du jour où le vizir avait fait arrêter les émirs qui se trouvaient au Caire. Ces Anglais firent pour ceux-ci ce que leurs compatriotes d'Alexandrie avaient fait pour les autres. Ils se préparèrent au combat, et tirèrent quelques coups de canon pendant la nuit.

Le même jour, Mohammed pacha Toussoum, wali de Djeddah, qui habitait sa maison de Tourah, monta à la Citadelle avec un détachement de soldats. Il y fit transporter du blé, de la farine et remplir les citernes.

Ces préparatifs émurent la population. Cependant on continua à transporter à la Citadelle des canons, de la poudre et du matériel de guerre.

Le lundi 24, le commandant des Anglais campés à Djizah vint chez le vizir qui le revêtit d'une fourrure.

Le même jour, la discorde éclata entre des soldats moghrabins et des janissaires. Les deux partis avaient pris position dans les rues El Ghouriah et Fahamine. Les marchands des quartiers El Ghouriah, El Akadine, El Sagha et El Nahassine, furent obligés de fermer leurs boutiques. L'ordre se rétablit, grâce à l'arrivée des officiers des janissaires, qui mirent fin à la discorde.

Le jeudi 27, un cortège nuptial, en passant dans la rue Nahassine, rencontra des janissaires. Une querelle s'éléva, les

soldats s'emparèrent des bijoux de la mariée et des dames qui l'accompagnaient.

En ce moment, un Moghrabin passait, un soldat turc tira sur lui un coup de fusil. Le Moghrabin tomba mort près de la rue El Achrafia. Lorsque les soldats moghrabins apprirent cet attentat, ils se soulevèrent et prirent les armes. Ils coururent de tous côtés en criant et tirant des coups de fusil. Les marchands fermèrent leurs boutiques; le corps de garde d'El Achrafiah prit la fuite, et celui d'El Sanadkiah en fit autant. La population était en émoi.

Le combat dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil. La nuit vint mettre un terme au désordre. Les Moghrabins avaient eu quatre personnes tuées.

Le lendemain, les deux partis continuèrent à s'observer. Le grand Aga des janissaires vint s'établir au sibil d'El Ghouriah. La plupart des officiers des janissaires arrivèrent aussi et se tinrent à El Ghouriah et aux environs de Kaakiyne et de Chawayne, rues habitées par les Moghrabins. Les boutiques restèrent fermées ce jour-là encore, mais les soldats de police restèrent à leur poste. Enfin l'effervescence se calma et il paraît que les janissaires et les Moghrabins se réconcilièrent et oublièrent le sang versé.

Enfin, le mois se termina ainsi que les faits qui s'y sont accomplis. Au nombre de ces faits nous pouvons encore citer :

La continuation des transports du matériel à la Citadelle, ainsi que dans les autres retranchements, qui, pour la plupart, tombaient en ruine.

La recrudescence des violences des soldats turcs envers les marchands, les artisans et les femmes; ils enlevaient les vêtements de quiconque s'aventurait seul dans les rues.

Le niveau du Nil se maintint très haut. Les eaux continuèrent à stationner sur le sol. On était au mois de Hatour et

le temps des semailles était passé. Les fermiers étaient impitoyables.

Les fellahs abandonnaient leurs villages par suite de la tyrannie et de l'oppression des soldats. La ville regorgait de ces émigrés et on leur avait en vain donné plusieurs fois l'ordre de rentrer dans leurs foyers.

Le vizir ordonna aux émirs égyptiens de porter les mêmes vêtements que les Ottomans. Les employés, les effendis et les kablats se vêtirent de kaouks verts et des vestes dont ils rétrécirent les manches.

Moustapha Aga, l'ex-delégué de la Porte, Soliman Aga de la maison de Saleh Aga et d'autres en firent autant.

Mois de Radjab.

Ce mois commença un dimanche.

Le 2, Soliman Aga, suivant de Saleh Aga, partit pour Constantinople.

Le même jour, le vizir ordonna aux émirs qui étaient prisonniers d'écrire une lettre aux Anglais pour leur déclarer qu'ils étaient les sujets du Sultan, qu'ils étaient tout prêts à se soumettre à ses ordres et à lui obéir en toutes choses, qu'il appartenait au Sultan seul de les maintenir dans leurs principautés ou de les envoyer dans d'autres provinces, que si le Sultan les appelait à Constantinople, ils s'y rendraient sur-le-champ ; enfin, que les Anglais n'avaient point à intervenir entre eux et leur maître.

Les émirs répondirent qu'un tel langage ne pourrait être pris au sérieux, parce qu'ils étaient emprisonnés et à la merci du vizir ; que ces déclarations faites sous l'empire de la force ne pourraient être prises en considération. Enfin ils dirent au vizir

que si les Anglais étaient sincères ils devraient leur envoyer quelques uns d'entre eux afin qu'ils puissent s'entendre avec eux ; de cette manière, disaient-ils, nous pourrons nous renseigner sur les vraies intentions des Anglais et connaître la vérité. Ils durent cependant écrire la lettre demandée.

Dans la nuit du lundi, 9 du mois, le vizir fit venir Ibrahim bey et les autres émirs ; il les informa qu'il avait l'intention de les envoyer sur la rive de Djizah, chez les Anglais, pour se promener d'abord, et ensuite pour qu'ils pussent déclarer de vive voix aux Anglais qu'ils étaient les sujets du Sultan, qu'ils devaient obéir à ses ordres et qu'ils avaient écrit leur lettre volontairement et sans aucune contrainte.

Ibrahim bey refusa de se rendre à Djizah, il allégua qu'il lui déplaisait d'aller chez des gens qui n'étaient point de sa religion.

Le vizir persista ; il fit de bonnes promesses aux émirs. Enfin il en obtint le serment qu'ils se rendraient chez les Anglais et reviendraient ensuite se reconstituer prisonniers.

Les émirs étaient heureux d'être délivrés ; ils passèrent sur la rive de Djizah et se rendirent chez les Anglais. Leurs mamloukhs et leurs domestiques les suivirent en courant.

Le vizir attendit en vain pendant cinq jours le retour des prisonniers, il leur envoya dire de rentrer selon leur engagement, Ibrahim bey s'y refusa et se plaignit hautement des trahisons du vizir et de ses abus de pouvoir.

Le samedi, par ordre du vizir, les cheikhs et les odjaklis se réunirent dans la maison du cheikh El Sadat. On résolut d'écrire aux émirs, à Djizah, pour leur donner des conseils et pour les engager à se soumettre au vizir. En réponse à cette lettre, les émirs déclarèrent qu'ils n'étaient ni désobeissants, ni rebelles ; qu'ils étaient tout prêts de se soumettre aux ordres du Sultan ; que la crainte seule les retenait ; surtout après le sort subi

par leurs collègues à Alexandrie. Ils dirent aussi : Si nous sommes allés chercher protection chez les Anglais, c'est parce que nous savons qu'ils sont les soldats du Sultan et ses auxiliaires contre ses ennemis. Qu'on nous fasse une proposition acceptable et rassurante et nous nous soumettrons.

Le vendredi 27, arriva Abdy bey, parent du vizir. La plupart des notables ottomans, des chawiches, Taher pacha et les soldats arnautes se portèrent à sa rencontre et le reçurent. Il entra dans la ville avec un cortège magnifique, alors que le vizir, légèrement indisposé, passait la plus grande partie de son temps sans recevoir personne.

Le même jour, on apprit le départ du Capitan pacha. Il s'était embarqué sur la plage d'Aboukir et avait fait voile pour les provinces turques vers le milieu du mois.

Mohammed pacha, le wali d'Egypte, demeurait toujours à Abou-Kir. Son khazindar était venu au Caire et était descendu dans la maison d'El Bakri à l'Ezbékiah.

Mois de Chaban.

Ce mois commença un mardi.

Ce jour là arriva Youssouf effendi. Il apportait avec lui sa nomination de *nekib el acheraf*. Il passa la nuit à Boulaq et envoya prévenir quelques personnes de son arrivée ; mais aucune d'elles ne se porta à sa rencontre. On lui amena un cheval, sur lequel il fit le lendemain son entrée au Caire. On répandit la nouvelle de sa nomination à cette dignité et à celle de cheikh de l'école El Habbaniah.

Voici l'histoire de cet homme :

Il vendait de la quincaillerie et des fruits dans une boutique

au Khan el Kalili. C'était un des Turcs *soufites* qui s'adonnaient à la prédication et à l'enseignement de la langue turque. Le cheikh du rouak des Turcs à El Azhar étant mort, il avait eu l'ambition de le remplacer et, avec le concours de quelques intrigants, il avait obtenu cette place. Les membres de la corporation se liguèrent contre lui et s'en vengèrent en l'accusant d'avoir détourné les revenus des wakfs. Il fut révoqué et on nomma à sa place El Sayed Hussein effendi, qui se trouve actuellement en fonctions. Youssouf effendi fut indigné de cette destitution et il en éprouva une profonde douleur. Il éprouva alors une haine profonde pour Hussein effendi et il conçut des projets criminels contre lui. Il l'invita un jour dans sa maison et lui prépara un breuvage empoisonné. Dieu sauva Hussein effendi de cette tentative criminelle. Ce fut la fille de Youssouf effendi qui, par mégarde, but le poison ; elle en mourut. Cet événement fit un grand bruit. Partout on se le racontait. Youssouf effendi avait été victime de ses propres dessins criminels. Le proverbe dit : Celui qui creuse un puits pour y faire tomber son prochain, ne manquera pas d'y tomber lui-même.

Youssouf effendi partit pour Constantinople et y resta pendant tout le temps de l'occupation française. Il ne cessa, durant son séjour dans cette ville, de se mêler à l'entourage du Sultan et de faire des démarches auprès de quelques-uns des membres de la Cour impériale. Ensuite il présenta une requête où il demandait d'être nommé *nakib el achraf* et cheikh à l'école Habbaniah. On lui accorda ce qu'il réclamait, parcequ'on ne savait pas qui il était et qu'on le croyait digne de remplir ces fonctions. Il disait à Constantinople qu'il avait été grand cheikh à El Azhar et qu'il était très versé dans la théologie musulmane. Lorsqu'il fut arrivé au Caire et qu'on eut appris sa nomination, les principaux d'entre les nobles s'assemblèrent et déclarèrent qu'ils ne l'accepteraient jamais pour leur chef. On se raconta de nouveau son histoire; on la transmit aux hauts fonctionnaires

de l'empire, et elle arriva aux oreilles du grand vizir. Alors on n'écouta plus cet homme et on ne vint plus à son aide ; il tomba dans l'oubli le plus complet.

Telle était la règle de conduite des hommes d'Etat de l'Empire. Que Dieu perpétue leurs jours ! Ils mettaient tous leurs soins et tous leurs efforts à découvrir la vérité dans toutes les affaires.

Parmi les événements qui se sont accomplis aussi le même jour, il faut citer le fait suivant :

On délégua aux portes du Caire des chrétiens cophtes avec mission de percevoir autant d'argent qu'ils le pourraient de toutes les personnes entrant dans la ville ou en sortant avec un objet quelconque. Des soldats leurs avaient été adjoints pour les aider dans cette tâche. Ils percevaient aussi des droits sur les provenances des villages. Bientôt leur cupidité dépassa toutes les limites. La misère devint générale. Les denrées renchérirent, toute personne qui apportait quoi que ce fût pour le vendre en demandait un prix très élevé, prétextant qu'elle avait payé tel et tel droit d'octroi. L'acquéreur ne pouvait que s'en remettre à sa parole.

Voici la raison de tout cela. Le divan des dîmes avait désigné quelques employé pour percevoir les taxes dont les marchandises étaient frappées à leur entrée à Boulaq par le Nil, quelques cophtes parmi les percepteurs déclarèrent que la grande partie des marchandises sur lesquelles on percevait des taxes étaient apportées par voie de terre et introduites frauduleusement, et que c'est ainsi que les contributions prévues par le divan ne rentraient jamais. Pour remédier à cet abus, il fallait nommer des agents qui se tiendraient aux portes de la ville, afin d'y percevoir également des droits d'entrée. Le divan autorisa cette réforme ainsi que nous venons de le dire ; ce fut un nouveau moyen de vexation. La misère devint plus grande,

les injustices, les avanies augmentèrent. Tout le monde se plaignit alors amèrement. Ces plaintes parvinrent au vizir, qui ordonna d'abolir ces institutions tyranniques.

Le même jour, la corporation des peseurs présenta une requête pour se plaindre des contributions annuelles dont ses membres venaient d'être frappés. Ils obtinrent la suppression de ce nouvel impôt.

Le même jour, on arrêta dans la province de Menoufiah un des plus grands malfaiteurs, Rady El Nadjar. Il fut conduit au Caire ; on lui coupa la tête sur la place de Roumeilah.

Le même jour, un firman fut adressé aux habitants de la province de Béhéra.

En voici la copie :

Firman impérial adressé au modèle des légistes, le gouverneur de Béhéra, que Dieu augmente sa science! aux chefs des tribus arabes El Hanady, El Afrad, El Gamaat, El Bahdjat, Bény-Ounah ; ainsi qu'à tous les arabes résidents dans cette province, que Dieu augmente leur nombre !

A la réception de Notre auguste rescrit impérial, vous saurez que votre requête a été présentée à Notre Sublime Porte. Vous y exposiez que, depuis un temps immémorable, vos habitations, qui vous ont été transmises de père en fils, sont situées dans les plaines et les déserts de la province de Béhéra, que tous, vous obeissez à Notre autorité, que vous veillez sur Nos sujets et que vous gardez bien les routes de la province de Béhéra. Vous avez enfin sollicité de Notre bienveillance impériale de vous maintenir dans vos anciennes résidences, comme vous l'avez été les années précédentes.

Or, comme il est de coutume que les tribus arabes de l'Egypte aient chacune une terre spéciale sur laquelle elle établit sa résidence privée, que personne ne peut lui contester, et comme la plaine de Béhéra est depuis fort longtemps votre demeure.

Nous avons daigné agréer votre requête et vous confirmer dans vos terres, comme vous l'avez été par le passé. Personne ne peut vous les dis-

puter. Mais vous devez pour cela remplir les engagements que vous avez signés et acceptés par écrit en présence de Notre grand vizir. Ces engagements sont les suivants :

Ne point faire du mal, ne porter aucun préjudice aux sujets que nous a confié le Créateur de l'Univers.

Bien garder les routes, ne point endommager les récoltes des habitants, ni voler leurs bestiaux.

Ne point donner asile aux voleurs de grands chemins et aux brigands.

Ne point piller les biens d'autrui ni attenter à la vie d'aucune personne sans une raison plausible.

Vous vous êtes engagés aussi, dans le cas d'une infraction à l'une des conditions précitées, de payer au trésor Egyptien 200,000 piastres.

En cas de récidive, après avoir constaté le versement de cette somme, on vous fera sortir de la province de Béhéra et de ses plaines, et vos terres seront confisquées.

Conformez vous donc à Notre ordonnance et évitez tout ce qui est contraire à ces prescriptions, que vous devez bien connaître, et prendre en considération; gardez-vous d'y jamais contrevenir.

•

Dans le même sens, un hodjet fut écrit, signé par le cadi de l'armée et transcrit sur le registre. C'était notre ami, le savant littérateur El Saïed Ismaïl, plus connu sous le nom de Kachab, qui l'avait redigé.

En voici la copie :

Lorsque fut reçu le noble firman auquel honneur, respect et considération sont dus, firman dont les termes sont purs et le sens d'une haute éloquence, firman qui renferme des promesses et des menaces, firman dont les plus grands écrivains ne pourraient imiter le style ni la rédaction, firman adressé aux administrateurs, lieutenants, tribus arabes, habitants de la province de Béhéra et à toutes les tribus qui sont rassemblées dans les plaines et les déserts de cette contrée, par le glorieux mouchir, le soutien de l'empire, son porte-voix, son sabre tranchant et sa lance perçante, celui dont la figure radieuse et les actions d'éclat ont chassé loin de nous la nuit de l'athéisme et de l'ignorance, Notre Seigneur le grand vizir, Youssouf pacha, que Dieu lui acorde l'accomplissement de tous ses désirs! firman qui maintient les tribus arabes, ainsi que leurs familles, dans leurs terres et résidences, qui recommande de veiller sur eux avec sollicitude et bienveillance et qui leur permet de vivre en paix, à condition de res-

ter soumis, de se conduire selon les règlements et coutumes, d'éviter la discorde, de traiter avec civilité, respect et équité les personnes qui passeront sur leurs terres ; d'être conciliants dans leurs rapports, de ne pas fomenter les troubles et la guerre civile, de ne point comploter ni s'assembler pour de mauvais desseins, de ne point arrêter les passants sur les grands chemins, sous peine d'être mis à mort ou pendus, car tel est le châtiment de ceux qui font la guerre à Dieu et à son Prophète, ou qui sèment les révolutions sur la terre.

Par ce firman, Notre Seigneur le grand vizir, que Dieu pérpétue les grâces et les biens qu'il lui a accordés! accédant à la demande qui avait été adressée par eux à la bonté et à la générosité de son Altesse, et prenant en considération leurs engagements de remplir les conditions précitées et la déclaration faite par eux de se soumettre à toute peine et à tout malheur que leur infligerait le courroux de la Sublime Porte, de consentir à être dépossedés de tous leurs biens, à être expulsés de leur territoire, de telle manière qu'ils soient réduits à la misère, qu'on n'entende plus parler d'eux, qu'ils n'aient aucun allié, par ce firman, dis-je, le grand vizir indiqua une circonscription territoriale à chacune de leurs tribus et les assura de son *Aman* large et protecteur, en faisant à leurs chefs les promesses dont nous venons de parler, promesses qui font l'objet du firman impérial contenant ce que nous venons de dire et portant le paraphe honoré et le *Tourrah* de Sa Majesté le Sultan.

Ce firman fut remis par les chefs des tribus de Béhéra au cheikh El Islam, qui, après l'avoir examiné et en avoir pris connaissance, l'ayant trouvé conforme aux règles et aux principes de la loi, ordonna, sur la requête de ces chefs, qu'il fut légalement constaté et affirmé par un hodjet, enregistré sur le grand registre pour être consulté et servir de preuve en cas de besoin.

Le 5, Mohammed pacha Toussoum, wali de Djeddah, descendit de la Citadelle avec une escorte et se rendit à El Adliah. Il partait pour sa résidence.

Le mercredi 9, on fit arrêter trois chrétiens turcs qui se déguisaient en janissaires et maltraitaient le peuple. Ils eurent la tête tranchée, l'un à Darb el Ahmar, le second à Souk el Selah et le troisième à Roumeilah.

Le jeudi 10, par ordre du vizir, on décapita aussi Aly Chalabi, suivant de Hussein Aga Chanan. L'exécution eut lieu sur la place de Bab el Khark, à l'intersection des quatres rues. Voici pourquoi :

Feu Youssouf pacha le grand, qui mourut à Médine, avait laissé un dépôt chez Hussein Aga Chanan. Lorsque les Français réoccupèrent l'Egypte après le départ de l'armée ottomane, les esprit étroits s'imaginèrent que la domination appartenait définitivement aux Français. Ils s'approchèrent d'eux par tous les moyens qui pouvaient leur réussir ; ils dépassèrent toutes les limites dans leurs intrigues et cherchèrent à se surpasser les uns les autres. Ils dévoilèrent les faits les plus secrets ; ils indiquèrent aussi aux Français une foule de choses qui leur étaient inconnnes.

Or Aly Chalabi avait mis la main sur une partie du dépôt confié à son maître et l'avait détournée à son profit. Dès ce moment, il commença à vivre largement, à prendre des domestiques et à monter à cheval ; il se mêlait aussi aux Français et se ménageait des amitiés dans leur entourage. Les Français, constatant sa légèreté d'esprit, lui demandèrent des informations. Il leur en donna et leur fit découvrir nombre de dépôts ; les Français ne manquèrent pas de s'en emparer, car ces dépôts renfermaient de très grandes richesses.

Cependant, pour bien cacher ce qu'il avait détourné pour lui-même, il agissait comme si cette découverte avait eu lieu sans son intermédiaire, et, de cette manière, il était excusable.

Lorsque son maître revint avec l'armée du grand vizir, il alla le trouver et lui présenta ses compliments de soumission. Il lia un mouchoir autour de son cou pour indiquer qu'il se ferait étrangler si son maître ne consentait pas à le reprendre. Son maître feignit de ne rien savoir afin de bien le rassurer. Puis il informa le vizir de ses agissements, car il savait qu'un jour on lui réclamerait les biens déposés chez lui par Youssouf pa-

cha. Le vizir lui donna l'ordre de soumettre cette affaire au cadi et de se faire décharger par lui de la responsabilite du dépôt. Ensuite le vizir fit tuer Aly Chalabi. Il fut mis à mort et son corps resta abandonné dans la rue trois jours et trois nuits.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença un mercredi.

On ne fit, pour l'observation de la lune de ce mois sacré, aucune des démonstrations habituelles, car on redoutait la turbulence et les excès des soldats. Comme le Mohtasseb était absent, son wékil prit sa place dans le cortège; il se rendit au mehkémé, et là, il établit qu'on avait aperçu la lune pendant la nuit. Sur cette disposition on annonça, dès le lendemain, que le jeûne était ouvert.

Les chefs des corporations, contrairement à leur habitude, n'avaient pas pris part à cette cérémonie, pour la raison que nous avons indiquée.

Le même jour, le vizir donna ordre à Mohammed pacha el Arabi de partir pour la Syrie ; Mohammed pacha fit sortir ses tentes par la porte de Bab el Nasr, et sortit lui même le 3 du mois.

A la suite de la réception de dépêches de la Sublime Porte, on fit aussi courir le bruit du départ du vizir.

Le 3, Mohammed pacha el Arabi se mit en route.

Le 5, Raes effendi quitta la maison d'El Alfi pour aller s'établir dans la maison d'Ismaïl bey. On commença à réparer et à aménager la maison d'El Alfi pour y installer le wali d'Egypte.

Le 12, Mohammed pacha, wali d'Egypte, arriva à Chalakan.

Le 13, on tira à Djizah plusieurs coups de canon, le matin et le soir. On apprit que six consuls étaient arrivés dans cette ville.

Le 15, les consuls nouvellement arrivés vinrent rendre visite au vizir qui, en les recevant, les revêtit de pelisses d'honneur. Ils s'en retournèrent ensuite à Djizah, lieu fixé pour leur résidence.

Le même jour arriva à Boulaq Mohammed pacha, wali d'Egypte. Il dressa sa tente près de l'endroit connu sous le nom El Helly, puis il se rendit à Kobbet el Nasr.

Le vendredi 17, il entra dans la ville par Bab el Nasr. Il avait un cortège, mais il parcourut la ville sans le cérémonial accoutumé. Il ne portait point sur sa tête le Talhan, tout cela par respect pour le grand vizir, qui se trouvait alors au Caire. Il alla directement à la maison du grand vizir, qui le retint pour prendre avec lui le repas du soir.

Dans la nuit de ce jour, le defterdar de l'empire, Khalil effendi el Ragay, fut révoqué et remplacé par Hassan effendi, directeur de la comptabilité. Le vizir ayant demandé des pelisses pour en revêtir le wali d'Egypte et les consuls anglais, on tarda beaucoup à les lui faire parvenir. Il s'informa des motifs de ce retard. Le messager lui répondit que, s'étant adressé au khazendar, celui-ci avait déclaré qu'il était obligé d'attendre l'autorisation du defterdar. Le vizir se mit en colère, fit mettre en prison le khazendar et révoqua le defterdar. De son côté le messager prit la fuite.

Le même jour, les émirs égyptiens partisans de Mourad se transportèrent de Djizah à Djeziret el Dahab et y dressèrent leurs tentes. Leurs femmes rentrèrent dans leurs maisons du Caire.

Il n'y eut qu'Ibrahim bey, Othman bey el Husseiny, Moham med bey el Mabdoul et Kassem bey Abou Youssouf qui demeurèrent toujours à Djizah, sans qu'on put savoir au juste pourquoi. Puis, le lendemain, Ibrahim bey et les autres allèrent rejoindre leurs camarades, qui s'étaient rendus à leurs réclamations et avaient satisfait à leurs exigences.

Dans la nuit du jeudi 19, ils montèrent tous à cheval et se dirigèrent vers la Haute-Egypte en suivant la rive gauche du Nil. Kassem bey Abou Youssouf, Mohammed Aga et d'autres encore demeurèrent seuls en arrière parce qu'ils étaient malades.

Le 20 et le 21, on fit annoncer que le vizir accordait l'amnistie à tous les mamlouks, à ceux qui les avaient suivis comme à ceux qui ne les avaient pas suivis.

Le 20, également, Mohamed pacha, vice-roi d'Egypte, donna le gouvernement de la province de Djerdjah à Hassan Aga et le revêtit d'une pelisse.

Le 25, le Pacha releva Mohammed Aga, surnommé el Zerbah, des fonctions de katkhoda et le nomma kachef de la province de Gharbiah. Il fut remplacé aux fonctions de katkhoda par Youssouf Aga, l'ex-directeur de l'hôtel de la monnaie, qui avait été nommé kachef de Menoufiah et ensuite kachef de Gallioubiah. El Zerbah était émir égyptien.

Dans la nuit du dimanche 29, Youssouf effendi, qui avait été tenu dans l'oubli pendant quelque temps, alla chez le wali d'Egypte, qui le nomma chef des nobles et le revêtit d'une fourrure.

Le même jour, l'Aga des janissaires fut révoqué et remplacé par un Ottoman. Cet Aga alla à Boulaq, et, de là, se rendit dans la Haute-Egypte.

Mois de Chawal.

Ce mois commença un jeudi.

Le samedi 3, tous les suivants du vizir sortirent et allèrent à Kobbet el Nasr. On fit crier aussi aux soldats de sortir tous pour le lundi au plus tard. Ils sortirent alors avec leurs bagages et leurs montures.

Le lundi 5, le vizir, se rendit à l'improviste à Kobbet el Nasr. Les soldats, emportant leurs bagages, continuaient toujours à sortir. Ils se rendirent coupables d'excès et de mauvais traitements vis-à-vis de la population. Un soldat prit à un épicier trois rotolis de café valant cent vingt paras ; il lui en jeta vingt, le marchand se mit à crier en réclamant au soldat ce qui lui restait dû. Mais le soldat le frappa et le tua. Les marchands fermèrent leurs boutiques et se tinrent dans leurs maisons. Toutes les boutiques de la ville restèrent fermées jusqu'à ce les soldats fussent partis et eussent quitté Kobbet el Nasr.

Dès lors, Mohammed pacha, wali d'Egypte, et Taher pacha, se mirent à parcourir la ville de jour comme de nuit pour assurer la sécurité. Sans cela, les soldats auraient commis beaucoup d'abus.

Le même jour, des ordres furent écrits et placardés dans toutes les rues et boulevards. Il était défendu à qui que ce fut de maltraiter son prochain ; celui qui avait une plainte à faire ou un procès à intenter devait s'adresser au pacha ; chacun devait se conduire comme par le passé : on devait être exact aux prières dans les mosquées, on devait allumer des lanternes pendant la nuit devant les maisons, les okels, les mosquées et les khans donnant sur les boulevards. Il était défendu aux soldats de circuler dans la ville après le coucher du soleil. Les habitants qui voulaient sortir la nuit étaient astreints à porter

une lanterne ou un lampion ; on devait conclure les marchés sans se quereller ; il était défendu de cacher chez soi les soldats du vizir ; celui de ces soldats qui resterait après le départ du vizir sans un permis spécial serait puni ; tous les cafés nouvellement installés devaient se fermer et il ne devait plus subsister que les anciens et grands cafés ; il était défendu aux soldats de dormir dans les cafés. Les chrétiens seuls auraient le droit de faire la vente des boissons et d'en acheter, et ce commerce devait être secret. Enfin ce règlement contenait encore beaucoup de prescriptions semblables. Tous les cœurs se rejouirent de ce que ces ordres furent affichés et on put espérer voir s'ouvrir une ère de justice et de paix.

Le même jour, six mille soldats partirent pour la Haute-Egypte afin de poursuivre les émirs égyptiens qui s'étaient enfuis. On avait promis mille dinars à tout soldat qui apporterait la tête d'un sandjak, trois à celui qui apporterait celle d'un kachef et cent pour celle d'un mamlouk ou d'une autre personne de la suite des émirs.

Le samedi, le vizir partit avec son armée de Kobbet el Nasr pour El Khanka. El Sayed Omar effendi, ainsi que quelques cheikhs, ayant été lui faire leure adieux, il leur donna des cadeaux en argent. Ils récitèrent des prières à son intention et il partit.

Le même jour, les autres cheikhs sortirent aussi. Ils allèrent jusqu'à El Khanka où ils firent leurs adieux au vizir, puis ils s'en revinrent.

Le lundi 12, le Pacha fit venir le gouverneur Mohammed Aga et le mohtasseb Selim Aga. Il donna ordre de leur trancher la tête. On exécuta le gouverneur sur la digue, au-dessus de la maison du pacha, et le mohtasseb près de Bab el Hawa.

On apposa immédiatement les scellés sur leurs maisons. La nouvelle de ces exécutions ayant été répandue dans la ville, la population en fut émue et trouva la chose extraordinaire. La peur s'empara aussi de tous les membres des corporations comme celles des bouchers, des boulangers et autres. Les bouchers suspendirent alors de la viande en grande quantité dans leurs boutiques et la vendirent à 9 paras le rotoli après l'avoir vendue à 11. On leur avait souvent réitéré des ordres dans ce sens, mais jusqu'ici il n'en avaient tenu aucun compte.

Dans la matinée du mardi, Aly Aga el Charkawi fut nommé gouverneur à la place de Mohammed Aga, qui avait été mis à mort, et Zulfikar katkhoda remplaça dans les fonctions de Mohtasseb Selim Aga l'Arnaute, qui avait été aussi mis à mort. Ces deux personnages se réunirent alors chez le cadi. Ils convoquèrent les membres des différentes corporations.

Le prix de la viande de mouton fut fixée à 8 paras le rotoli, celui de la viande de chèvre à 7 et de buffle à 6. On ne pouvait comprendre dans la vente de la viande ainsi tarifée le foie, le cœur et tous les viscères intestinaux. Le beurre fondu fut fixé à 180 paras les dix rotolis au lieu de 340, et le beurre ordinaire à 160 les dix rotolis au lieu de 240. Tous les légumes devaient se vendre au poids, même les radis et les citrons. Le fromage fut ramené à 3 paras au lieu de 10; le pain à 1 para. Il en fut de même de toutes les épices et même des étoffes. L'outre d'eau fut tarifée 10 paras au lieu de 20, etc. On décida aussi que le rotoli dont on devait se servir dans le pesage serait le rotoli valant douze onces et non le rotoli avec lequel on pesait les liquides, les fromages et les légumes, qui valait 14 onces.

De toutes ces décisions, on n'observa que celle qui réduisait le poids du rotoli.

Lorsque ce tarif fut donné, le public s'empressa d'aller acheter de la viande et des substances alimentaires jusqu'à ce que

le pain fut épuisé chez les boulangers. Le mohtasseb fit une tournée alors dans la ville ; il saisit quelques boulangers, leur troua le nez et y suspendit du pain. Il en fit autant aux bouchers, auxquels il troua le nez pour y suspendre de la viande.

Le Pacha et les hauts fonctionnaires redoublèrent de surveillance. Ils se déguisaient pour parcourir les rues et les marchés afin de tout surveiller et de s'enquérir de tout. Il en résulta que la population les redouta ; les soldats cessèrent leurs mauvais traitements et se montrèrent respectueux vis-à-vis de tout le monde. Les femmes sortaient alors et allaient, selon leur habitude, dans les marchés, vaquer à leurs affaires sans qu'aucun soldat pût les approcher ni les insulter comme ils le faisaient auparavant.

Le jeudi 15, le vizir quitta Bilbeis.

Le samedi 17, Khalil effendi el Ragay, l'ex-defterdar, partit pour Damiette par la voie du Nil.

Chérif effendi, son remplaçant, s'établit dans la maison qu'il occupait auparavant, c'était la maison d'El Baroudi à Bab el Khark.

Le lundi 19 eut lieu la cérémonie du Tapis. Il était conduit par Othman bey, qui avait été nommé émir du pèlerinage. La cérémonie fut imposante et grandiose, et toute la population fut en joie ce jour-là.

Le defterdar Chérif Mohammed effendi avait tout préparé pour le départ du Tapis, les présents pour les bédouins, les bourses, etc.

Le mardi 27, on fit pendre trois individus en trois endroits différents, pour avoir porté le même habillement que les soldats qui devaient accompagner le Tapis. C'étaient des Français qui avaient voulu partir avec le Tapis, mais ils avaient été reconnus au moment du départ des pèlerins.

Le même jour, le Pacha réunit un divan. Il envoya chercher tous les cheikhs, les ulémas, auxquels il donna des costumes ; il en fit autant pour les odjaklis et les effendis. Le Pacha se montra d'une largesse extraordinaire, ce jour-là, dans la distribution des pelisses d'honneur : il en revêtit plus de 70 personnes.

La cérémonie dans laquelle se faisait cette distribution de dignités avait lieu d'ordinaire immédiatement après l'arrivée du Pacha ; si, cette fois, elle avait été retardée, c'est parce que le bateau apportant les pelisses de Constantinople n'était pas arrivé à temps.

Le jeudi 29, la caravane de pèlerins se transporta d'El Hasowa à El Berkah.

Le même jour, Mohammed pacha monta à cheval et alla à la mosquée d'El Chafy qu'il visita. Il donna aux desservants 60,000 paras et il les revêtit aussi de costumes. Il distribua ce jour-là beaucoup d'argent mal à propos.

Le vendredi, il monta aussi à cheval et alla à la mosquée de Hussein où il fit la prière du vendredi. Il revêtit de fourrures l'imam et le chef des desservants de la mosquée ; il distribua aussi sur sa route beaucoup d'argent Il rentra chez lui en passant par le quartier El Djamaliah. Ce jour-là il avait une escorte imposante.

Le même jour, le Pacha ordonna de dresser plusieurs potences aux portes de la ville pour y pendre les négociants, les marchands et les boulangers qui contreviendraient au règlement de police concernant la vente de leurs marchandises.

Les patrouilles et les gardes redoublèrent alors de zèle, de surveillance et de menaces. On fit trouer le nez à quelques négociants et on les suspendit devant leurs boutiques. Il en résulta une baisse de prix, une augmentation de marchandises et d'aliments ; les routes devinrent sûres ; les brigands et les bédouins cessèrent leurs méfaits. Les paysans purent

alors venir des villages avec les productions de leurs champs. Le beurre, le fromage, les moutons et le pain devinrent très abondants. Le beurre se vendit 20 paras de moins que le prix fixé par le tarif.

Enfin tout le monde craignit ce Pacha et le respecta. On ne parlait que de lui dans les villes et les villages. Les Égyptiens mêlaient son nom à leurs chants ; même les petits enfants ne manquaient pas de citer son nom en chantant dans les rues et les marchés.

En un mot, au début du Gouvernement de ce Pacha, celui qui avait soif croyait trouver auprès lui de quoi se désaltérer.

Mois de Zilkadeh.

Ce mois commença un samedi.

Les bédouins pillèrent la caravane des commerçants qui arrivait de Suez.

Le 2, le Sayed Ahmed el Zarw, commerçant, se présenta au divan du Pacha et réclama par-devant lui une somme de 10,000 talaris qui lui était due par quelques commerçants. Il donna les preuves justificatives de ses créances. Le Pacha fit mettre les débiteurs en prison.

Le mardi 4, El Sayed Ahmed étant allé à la maison du Pacha, celui-ci ordonna de lui trancher la tête ; quelques soldats s'emparèrent alors de Sayed Ahmed et l'exécutèrent en pleine rue sur le pont El Magharbi. On apposa les scellés sur ses biens et le Pacha encaissa les créances dues par les commerçants emprisonnés. On avait raconté au Pacha qu'El Sayed Ahmed aimait les Français ; que toutes ses inclinations étaient pour eux, à tel point que, lorsqu'ils avaient évacué le pays, il avait pris la fuite pour El Tor, craignant les Ottomans, et il n'était revenu qu'après l'aman du vizir.

Le vendredi, le Pacha alla avec son escorte à la mosquée El Azhar, où il fit la prière du vendredi. Il revêtit l'imam d'une fourrure de martre et fit jeter de l'argent à la foule partout où il passa, à l'aller et au retour. Son lieutenent et Ismaïl effendi Chakboun furent chargés de distribuer de l'argent aux étudiants d'El Azhar, aux aveugles et au pauvres, ils distribuèrent près de cinq bourses.

Le même jour, le cheikh Abdallah el Charkaoui célébra les noces de son fils. Il y invita le Pacha qui s'y rendit ainsi que Chérif effendi et Othman, katkhoda de l'empire. Ces personnages prirent le repas de midi chez le cheikh ; le Pacha revêtit son fils d'une fourrure de martre et lui donna cinq bourses turques. Il fut distribué aussi beaucoup d'argent aux lecteurs du Coran et aux servants de la mosquée. Chérif effendi et Othman katkhoda distribuèrent chacun une bourse et s'en allèrent.

Le mercredi 5, le Pacha fit venir le chef des soldats moghrabins, Mohammed Aga, surnommé El Wassha, et ordonna de le mettre à mort. On le décapita sur la digue, à l'Ezbékiah, en face la maison du Pacha. Ce suplice était motivé par des faits qui furent consignés dans une pancarte déposée près de la tête du supplicié.

Le jeudi 6, Kassem bey Abou Youssouf mourut de mort naturelle.

Vers le milieu du mois, des nouvelles venues du nord annoncèrent que près de cinquante bateaux qui avaient quitté Alexandrie avec des marchandises avaient fait naufrage. Ils avaient subi, par ordre des Anglais, une quarantaine dans le port d'Alexandrie. Après avoir reçu l'autorisation de sortir d'Alexandrie, ils furent assaillis par une tempête qui les détruisit entièrement.

Le même jour, le Pacha réunit tous les cheikhs. Il s'entretint avec eux du cheik Khalil el Bakri, de son intention de le révoquer, et il leur demanda leur opinion. Ils lui dirent qu'ils s'en remettaient entièrement à sa décision ; le Pacha leur répondit alors : « Le cheikh Khalil n'est pas digne des fonctions qu'il occupe, je voudrais le révoquer sans cependant lui causer aucun préjudice ; pour cela je lui assignerai des terres pour sa subsistance. Ce que je vous demande, c'est de m'indiquer un remplaçant qui soit digne de ces hautes fonctions et capable de les remplir. » Les cheikhs, avant d'exprimer leur avis, demandèrent un délai d'un jour. Après une longue discussion, leur choix tomba sur Mohammed Saad, un des fils de Djalal-el-Dine.

Le lendemain ils se rendirent chez le Pacha et l'informèrent de ce choix, « seulement, ajoutèrent-ils, Mohammed Saad est bien pauvre ». Le Pacha leur répondit : « La pauvreté n'est pas un défaut ». On le fit alors venir. Le Pacha le revêtit d'une pelisse de martre, lui donna un cheval dont la selle était richement ornée et 80,000 drahmes. Lorsqu'il alla faire une visite au cheikh Sadat, il lui donna aussi une fourrure. Mohammed Saad était en effet très pauvre.

Le lundi 14, mourut à l'âge de soixante-huit ans le cheikh Chaféite Moustapha el Saouy. C'était un savant distingué et un poète remarquable.

Le même jour, un détachement de soldats fit ses préparatifs de départ pour la Haute-Egypte.

Le même jour, on publia que l'impôt serait de 120 paras par feddan, que les taxes qui devaient être payées au cadi pour le contrôle des traitements et des rations étaient abolies. On déclara aussi que les contributions des biens affermés ou concédés seraient également diminuées. Tout cela fut publié et affiché

dans les rues. L'avis se terminait par ces mots : « Il n'y a plus d'injustice aujourd'hui. » Auparavant, l'injustice régnait en effet, car chaque feddan payait comme impôt, taxe et accessoires, plus de 4,000 paras, tandis que la taxe du cadi et les autres contributions avaient été augmentées et étaient beaucoup plus élevées qu'au temps du vizir. Il faut ajouter à cela la négligence dans les bureaux du Pacha. Des papiers attendaient sa signature pendant deux et même quatre mois. A la fin, l'intéressé se lassait d'aller à la maison du Pacha et d'en revenir, de supporter les dédains des domestiques et des gens de sa suite; quelquefois ces papiers se perdaient au bout d'un certain temps et on se trouvait obligé de renouveler les démarches. Aucun contrôle n'existait plus et on était obligé de faire constamment des présents aux employés.

Mois de Zilhodjet.

Ce mois commença un dimanche.

Le 4, cinq kachefs, suivants d'Ibrahim bey el Wali, arrivèrent de la Haute-Egypte après avoir obtenu l'aman. Ils furent reçus par le wali qui les revêtit de pelisses; des cadeaux furent donnés aussi à leurs domestiques.

Le même jour, les Anglais établirent une quarantaine à Djizah. Ils défendirent à toute personne de sortir de cette ville ou d'y entrer. Des nouvelles successives avaient annoncé l'apparition de la peste dans la plupart des villages de la Haute et de la Basse-Egypte. Au Caire, il n'y avait eu que quelques cas très rares.

Le lundi 9, était le jour où les pèlerins s'assemblent sur le mont Arafat. Ce jour-là, on fit tirer de nombreux coups de

canon. Beaucoup de moutons et de veaux avaient été amenés à la ville pour les sacrifices du Courban Baïram. Les rues en regorgeaient et le public ainsi que les soldats s'empressaient d'en acheter.

Ce jour-là, le ciel se couvrit de nuages. Il plut énormément. Les rues devinrent bourbeuses. On cria d'ouvrir les boutiques et les cafés jour et nuit et de faire de vives demonstrations de joie, afin de manifester la grandeur et la magnificence du Baïram. On continua à tirer le canon aux cinq moments de la prière et cela durant les quatre jours de la fête. On avait fait crier aussi à la population d'être exacte à s'assembler pour les prières dans les mosquées et de se trouver réunie une demi-heure à l'avance pour la prière du vendredi. On fit donner de l'eau des sebils à ceux qui avaient soif et l'on défendit de vendre cette eau.

On parla du départ des Anglais et de celui d'Othman bey, le katkhoda de l'empire qui devait emporter le tribut avec lui.

Le 15 arriva de Turquie un messager porteur de depêches el d'un ordre nommant aux fonctions de chef des nobles El Sayed Omar, et destituant Youssouf effendi de ses fonctions.

Le lendemain dimanche, dans la matinée, El Sayed Omar se rendit chez le Pacha, qui le revêtit d'une pelisse de martre; de là il alla aussi chez le defterdar. Youssouf effendi était resté deux mois et demi en fonctions.

Le mercredi 18, Ahmed Agha Khourchid, gouverneur d'Alexandrie partit pour Boulaq, se rendant à son poste. Dans l'après-midi de ce jour, le Pacha alla lui faire ses adieux. On tira plusieurs coups de canon à Boulaq et sur la rive d'Embabah.

Dans le même jour, on fit crier de ne donner asile à aucun Anglais ni d'en cacher aucun sous peine des châtiments les plus sévères.

Le 25, on fit arrêter une femme qui avait volé des vêtements dans un bain. Elle fut pendue à Bab Zoueilah.

Enfin cette année se termina avec les événements qui s'y sont produits. Parmi ces événements on peut encore citer les suivants :

1° Le defterdar, Cherif effendi, établit sur les biens de main-morte affectés aux œuvres de bienfaisance et aux mosquées, un impôt appelé droit de protection. Cet impôt était de 10 paras par feddan.

Cependant ce chiffre n'était pas invariable ; quelquefois il était plus élevé et d'autres fois il était moindre. Cet impôt devait être appliqué dans la Haute et dans la Basse-Egypte.

Quiconque avait dans sa possession des biens de main-morte, quelle qu'en fut la quantité, devait rédiger une requête et la présenter au defterdar à l'effet de savoir si son nom avait été porté sur les registres. Le defterdar apostillait la requête et le requérant s'adressait à l'écrivain. Celui-ci faisait la vérification dans les registres de la province où étaient situées les terres. Ensuite il écrivait au bas ce qu'il avait constaté et apposait sa signature, après avoir pris du requérant une somme d'argent proportionnelle à la quantité des terrains. L'écrivain retournait ensuite la requête au defterdar, qui y apposait un autre visa. On allait alors trouver l'écrivain de l'impôt qui demandait les titres et les documents conférant au requérant la disposition des biens et en établissant la provenance. Si le requérant, dans ce cas aussi, pouvait contenter cet écrivain en lui payant une somme d'argent, l'écrivain faisait droit à sa demande et lui écrivait une attestation en langue turque. Autrement l'écrivain lui faisait toutes sortes d'objections et lui suscitait des difficultés à l'occasion des moindres détails qu'il remarquait dans ses titres ; de cette façon, il entravait l'affaire. Le malheureux requérant ne manquait pas, en présence de cette

situation, de faire tous ses efforts pour satisfaire les exigences de l'écrivain et cela par tous les moyens en son pouvoir, soit en se faisant prêter de l'argent, soit en vendant des vêtements pour pouvoir payer ce qu'on lui réclamait. Si jamais, après tout cela, le requérant abandonnait son affaire et la négligeait, il était sûr qu'on lui enlevait ses terrains, qui étaient enregistrés ensuite au nom de celui qui payait d'avance les impôts de trois années ou même plus. On délivrait à celui-ci un nouveau titre, qui seul était pris en considération dans l'avenir et qu'on transcrivait sur les registres. Le nom du précédent détenteur était ainsi annulé avec les titres et hodjets qu'il pouvait avoir, même lorsqu'il les tenait de ses ancêtres.

Le nouveau titulaire allait alors chez le defterdar, qui visait le titre à l'effet de lui faire délivrer un document authentique. Cela ne se faisait pas non plus sans percevoir de nombreuses sommes d'argent.

Ensuite on retournait chez le defterdar, qui fixait alors le montant de l'impôt comme il lui semblait convenable, et c'est ce qu'on appelait le droit de protection. On allait après tout cela à la maison du Pacha, qui approuvait la chose et apposait sa signature. Pour obtenir cette signature, on était obligé d'attendre longtemps, quelquefois deux ou trois mois, pendant lesquels l'intéressé ne cessait d'aller au divan tous les jours; ses pieds se meurtrissaient par ces courses journalières. Cependant il trouvait dur d'abondonner son affaire après avoir supporté tant de fatigues et dépensé tant d'argent. Et si la signature était donnée, il était forcé de donner encore un dernier cadeau. Il retournait ensuite à la maison du defterdar ; là on lui réclamait le montant de l'impôt qui avait été fixé; il ne pouvait que s'acquitter de l'impôt de l'année et alors on lui délivrait un nouveau titre moyennant de nouveaux frais. C'étaient là de nouvelles formalités encore; il était obligé d'aller et de revenir pendant quelques jours avant de voir son affaire terminée.

2° La question des pensions et des allocations des céréales.

Les anciens rois de l'Egypte avaient, dès le commencement du dixième siècle, constitué ces pensions et allocations aux profit des soldats attachés aux fortifications qui entouraient le territoire égyptien, et au profit des savants, des desservants des mosquées, des veuves, des orphelins, des vieillards et des infirmes.

Depuis cette époque et jusqu'à la fin du douzième siècle, ces allocations étaient payées régulièrement à la fin de chaque trimestre, de telle sorte qu'il semblait à tout le monde qu'elles étaient sacrées et qu'aucun gouvernement n'oserait y toucher. Aussi l'acquisition du droit à l'une d'elles était-il considéré comme un placement très avantageux, aussi sûr que l'acquisition d'une terre, On se pressait donc pour acheter ces droits et on les payait à des prix très élevés.

On constituait aussi ces pensions en wakf et on les affectait aux œuvres de bienfaisance, aux écoles, aux mosquées, aux habitants des Lieux Saints et à la maison sacrée de Jérusalem. Les ulémas établirent par un fetwa la validité de ces constitutions en wakf pour la raison que ces allocations était à l'abri de toute atteinte.

Plus tard, quand les choses se furent désorganisées et lorsque des troubles survinrent, les gouverneurs et les administrateurs convoitèrent les deniers publics; alors la situation de ces pensions changea ; elles baissèrent de valeur et leurs titulaires devinrent pauvres. Cette valeur continua à diminuer et à baisser jusqu'à ce qu'on vendît le capital et le revenu à des prix dérisoirs. Ce discrédit continua jusqu'à l'arrivée des Ottomans et jusqu'à ce que Chérif effendi occupât les fonctions de defterdar. La population espéra en lui parce qu'elle le voyait affable, qu'il lui témoignait de la bienveillance et qu'il s'intéressait à son sort. Aussi lui soumit-on cette question. Il ne fit aucune objection et écrivit l'ordre sur des feuilles selon son habitude.

Les intéressés prirent ces papiers et allèrent au divan des écrivains. Ceux-ci avaient à leur tête comme chef comptable un nommé Hassan effendi, qui était Ottoman d'origine. Hassan effendi fit de l'opposition à ces comptes et voulut calculer l'*osmani*, qui était la monnaie indiquée dans les titres, à un tiers de sa valeur réelle. Il se basait en cela sur la diminution que la valeur de cette monnaie avait subie en Turquie. On lui objecta qu'en Egypte on calculait différemment qu'en Turquie et qu'il devait calculer les monnaies d'après le cours qu'elles ont en Egypte. Cette discussion se termina par la perte d'un tiers de la valeur des titres, perte à laquelle le public consentit, croyant qu'on toucherait régulièrement les deux tiers restants. Mais on ne s'en tint pas là, et après que cette situation eut été acceptée, on commença à susciter à la population toute espèce d'entraves dans les preuves à fournir. Ainsi le public avait pris l'habitude, en transférant la propriété de la plupart de ces pensions, de ne pas changer les noms qui se trouvaient écrits dans les titres, surtout depuis qu'ils étaient tombés en discrédit et que la valeur en avait baissé. En effet, dans une cession, le vendeur remettait à l'acheteur le titre en y laissant son nom, et celui-ci l'acceptait aussi sans y faire aucune modification. Ou bien une personne mourait laissant à ses enfants les titres qui portaient son nom.

Ce fut sur ce point que les difficultés étaient généralement soulevées et ceux qui les formulaient agirent de telle sorte qu'ils finirent par prendre les titres pour eux et pour leurs favoris, après avoir déduit un tiers des revenus et du capital de la valeur de ces titres. Et quoique pauvres, les légitimes propriétaires perdirent leur unique source de revenus.

On en fit autant pour les bons des céréales, qu'on changea en bons de numéraire, et on fixa la valeur de l'ardeb à 50 paras, sans s'inquiéter de la hausse et de la baisse des blés.

On compliqua aussi les formalités qu'on avait l'habitude de

remplir pour les requêtes. Le cadi de l'armée devait écrire aussi sur ces requêtes, après en avoir fait le compte, le montant de la pension et des céréales. Le cadi percevait pour cette formalité un droit de 2 paras pour chaque *osmani* et d'une piastre turque pour chaque ardeb. Tout cela était un prétexte pour prendre de l'argent par des moyens diaboliques.

Et pour tout cela, des registres furent rédigés et cachetés par les intéressés, qui s'engagèrent à ne rien réclamer de plus, se contentant de ce qu'on leur payait tous les mois ou toutes les semaines, malgré les diminutions faites sur le total de ces pensions, parce qu'on croyait à la persistance de ce nouvel état de choses, dont on s'était contenté.

Lorsque cette année fut terminée, le public commença à réclamer le payement dû des termes de la nouvelle année, mais on lui répondit que ce que l'on avait touché était pour cette nouvelle année et que la pension avait été payée d'avance.

Chérif effendi fut révoqué, c'est alors qu'arriva Khalil effendi Ragay, et la situation se compliqua, comme on le verra, sans que rien d'utile pût être fait.

NÉCROLOGIE.

Parmi les morts de cette année on compte :

Le cheikh Moustapha ebn Ahmed, connu sous le nom d'El Sawy.

Il fut le chef, l'imam et la couronne des ulémas renommés et des professeurs de grande intelligence. Celui qui vivait à son époque pouvait se glorifier à cause de lui sur toutes les autres époques; le rossignol de son éloquence a chanté sous tous les climats. C'était la perle rare du temps, le grain de beauté parmi les gens de l'époque, le savant chercheur et

l'érudit minutieux, l'unique du siècle, la couronne de brillants placée sur la tête de ses collègues, le poète et le prosateur, l'orateur persuasif. Son père était un des notables commerçants du Caire. On l'appelait El Sawy, parce que le village de son père était El Sawah, situé á l'est de Belbeis. Mais son père avait abandonné son village natal pour aller habiter Suez, sur les bords de la mer Rouge, où il vendait de l'eau. C'est dans cette ville que naquit le cheikh Moustapha, celui dont nous racontons la vie. Ensuite il se transporta au Caire, où il habita quelques temps la rue El Hesseniah. Puis il plaça son fils dans la mosquée El Azhar. Là, le cheikh Moustapha s'occupa à s'instruire et il apprit en effet le Coran et les textes ; il suivit ensuite les cours des plus savants professeurs. Il s'attacha au cheikh Issa el Baraoui, suivit ses leçons avec assiduité et acheva avec lui ses études. Les docteurs lui décernèrent alors les meilleurs éloges et lui donnèrent des attestations de son mérite. Avec cela, il avait une belle figure, des traits forts réguliers, était aussi poli que délicat dans ses manières, avait un bon caractère et était fort affable.

« Si on pouvait donner un corps à la gentillesse, il en serait l'âme ».

S'il se trouvait dans une société, il en chassait la tristesse par son entrain. Ses écrits sont très nets et ses commentaires très lucides. Enfin il était d'une intelligence hors ligne. Il faisait de très bons vers et de très belles poésies.

Est mort aussi l'émir Othman bey el Achkar el Ibrahimi. Il fut du nombre des suivants d'Ibrahim bey el Kebir, qui vit encore. Celui-ci l'avait acheté et élevé ; il l'affranchit ensuite et en fit son trésorier pendant quelque temps ; plus tard, en l'année 1192, il lui conféra la dignité d'émir et celle de sandjak. Othman bey fut connu sous le nom El Achkar, parce qu'il avait les cheveux roux.

Lorsque son maître alla habiter dans la maison de Mohammed, située à Atfet Kassoun, il logea à sa place à Darb el Djamamiz.

Othman bey eut alors, lui aussi, des esclaves et des suivants et il se mit au nombre des émirs. Il accompagnait son maître dans les expéditions et parcourait avec lui les provinces méridionales de l'Égypte. Il conduisit le pèlerinage en qualité d'Émir el Hadj en l'année 1210 et assura une parfaite tranquillité aux pèlerins.

Lorsque les Français vinrent en Égypte, il se trouvait avec ceux qui étaient sur la rive gauche ; il alla dans la Haute-Egypte, puis revint en passant par derrière la montagne, et rejoignit son maître en Syrie, où il resta avec lui jusqu'à son retour avec les émirs, en compagnie de la seconde armée du vizir. Il partit ensuite avec Hussein pacha le Captan. C'est alors qu'il fut assassiné à Aboukir. Il fut enterré à Alexandrie. Ce fut un homme respectable, calme et de bonne société, mais un peu avare.

Est mort aussi l'émir Hassan bey el Djokhadar. plus connu sous le nom de El Tambourdji el Mouradi. Il était du nombre des suivants de Mourad bey. Celui-ci l'avait acheté et élevé ; il l'éleva ensuite à la dignité d'émir et de sandjak en l'année 1197.

Lorsque Hassan pacha el Djezayerly arriva en Egypte, Othman avait quitté le Caire avec son maître et d'autres émirs, comme il a été dit précédemment ; mais à la suite des guerres qui furent livrées entre eux et de l'armistice qui s'en suivit, il revint au Caire comme otage, ainsi que Hussein bey, connu sous le nom de Chifte et Abd-el-Rahman bey el Ibrahimi. Lorsque Hassan pacha partit pour la Turquie, il amena ces trois personnages sur l'instigation d'Ismaïl bey ; de là, ils furent exilés à Limia, où mourut Hussein bey.

Celui dont nous racontons la vie ne revint en Egypte avec Abd-el-Rahman bey et leurs suivants qu'après l'apparition de la peste et la mort d'Ismaïl bey.

Après les événements qui se sont passés par suite de l'invasion du pays par les Français, et lorsque Mourad bey mourut dans les derniers jours de leur domination, le choix des Mouradistes tomba sur lui pour l'élever à la dignité d'émir, en remplacement de son maître, et cela sur le conseil de son camarade Mohammed bey el Alfi. Il se transporta avec les siens vers le nord et se joignit à l'armée du vizir : il rentra alors au Caire.

Ce fut un ami inséparable d'Ibrahim bey el Alfi ; ils ne montaient à cheval et n'en descendaient qu'en même temps.

Lorsque le Capitan pacha partit pour Alexandrie après s'être mis secrètement d'accord avec le vizir sur l'assassinat des émirs égyptiens, il envoya demander Othman bey ainsi qu'Othman bey el Bardissy. Par obéissance à cet ordre, ils partirent tous les deux pour Alexandrie, où Othman bey fut enterré, après avoir été assassiné, comme il a été dit précédemment, par le piége tendu par le Capitan pacha. El Bardissy put se sauver. Othman bey el Tambourdji était un émir de quelque valeur ; il avait une belle figure et une très belle barbe, était intelligent, calme et avait de la patience. On le surnomma Tambourdji, parce que, dans sa jeunesse, il était passionné pour les instruments de musique et il jouait fort bien du tambour.

Est mort aussi l'émir Mourad bey el Saghir ; il était du nombre des suivants de Mohammed bey Aboul Zahab. Puis il s'attacha à Soliman bey el Agha, dont il resta le protégé pendant quelques années. On le connaissait aussi sous le nom de Mourad Kachef ; il eut de larges revenus et des esclaves. Ensuite il fut nommé émir et sandjak en l'an 1206. Sa renommé s'accrut alors et il continua ainsi jusqu'à ce qu'il partit avec Othman bey el Ach-

kar et Ahmed bey el Husseiny, en compagnie du Capitan. Il fut tué à Aboukir et enterré à Alexandrie.

Est mort aussi l'émir Hassan bey Abou Seif. Il était suivant d'Othman bey Abou Seif, qui était parti avec le tribut et qui mourut en Turquie en l'an 1180. Ce fut la dernière fois que nous avons vu le trésor partir pour Constantinople selon l'ancien usage. Othman bey était esclave d'Othman bey Abou Seif. Ce dernier était du nombre de ceux qui assassinèrent Aly bey el Damiati, Khalil bey Catamèche et Mohammed bey Catamèche, sous l'administration de Ragheb pacha, comme il a été dit plus haut.

Celui dont nous racontons la vie servit Mourad bey. On le connaissait sous le nom de Kassem Kachef Abou Seif. Il avait des terres, des fermages et des revenus. Son nom fut célèbre du temps de Mourad bey. Il se construisit, dans le quartier El Nasseriah, une maison qui lui coûta énormément d'argent. Il était intelligent et avait beaucoup de goût pour les travaux d'architecture. Il avait loué au wakf El Mawlawyah un vaste terrain situé en face de sa maison d'El Nasseriah, autour duquel il fit élever un mur et fit construire dans l'intérieur un magnifique pavillon avec une vaste cour. Il fit ensuite partager le terrain en plusieurs lots pour les cultures, et tout autour il fit des allées longues et bien entretenues; il fit aussi aménager des conduites pour les eaux du Nil qui y arrivaient naturellement pendant les hautes eaux. Il fit établir d'autres conduites pour les eaux des sakiahs ; sur les bords de ces conduites et autour des allées, il y avait des saules, des dattiers et d'autres arbres, tandis que, dans l'intérieur des divisions du parc, il y avait du *bersim*, du blé, des concombres, etc. Les sakiahs se trouvaient dans un endroit approprié de façon à ce que toutes les eaux pussent se réunir dans un bassin, au fond duquel il y avait des tuyaux par lesquels l'eau se répandait

dans un autre bassin plus bas ; auprès de ce deuxième bassin se trouvaient des bancs en maçonnerie et d'autres endroits préparés pour s'asseoir. De ce dernier bassin, les eaux se répandaient dans les canaux, et de là, elles passaient, par des tuyaux en pierre, dans des petits bassins inférieurs pour circuler dans les ruisseaux servant à l'arrosage des cultures. Comme nous l'avons dit, autour de ces eaux et de ces sakiehs se trouvaient des endroits pour s'asseoir et des arbres pour s'abriter du soleil. Le pavillon dominait tout cela. Autour de la cour du pavillon et des allées de promanade, il y avait des vignes fort bien entretenues. Kassem bey permit au public de pénétrer dans ce parc, de s'y promener, d'y prendre l'air et de s'y mettre à l'ombre, et lui donna le nom suivant : « Jardin des saules et des fleurs, destiné à celui qui veut le plaisir et la bonne compagnie ». Il fit graver cette inscription sur une plaque de marbre et la suspendit au tronc d'un arbre situé à l'entrée, de façon que tous ceux qui pénétraient dans le jardin pussent lire cet écriteru.

Le public se dirigea vers ce jardin pour la promenade et l'on y arrivait de tous côtés. On y installa des cafés, des bancs pour se reposer et des gargoulettes d'eau pour se rafraîchir. Toutes les classes de la population s'y réunissait. Des chanteurs, des musiciens, des danseuses s'y établirent aussi, et là on se rencontrait comme pour des visites. Le propriétaire installa aussi des chaises pour s'asseoir et fit des lieux d'aisances. Il meubla également le pavillon, y fit des divans et y apporta tout ce qui pouvait être nécessaire tant pour lui que pour ceux d'entre les notables et les grands dignitaires qui y allaient dans le but de se distraire. Ceux-ci y passaient des nuits sans autres provisions que la nourriture qu'ils faisaient apporter de leurs maisons. Les excès qui s'accomplissaient dans cet endroit dépassèrent tellement les limites que les gens honnêtes ou qui se respectaient finirent par refuser d'y entrer.

Hassan bey créa vis-à-vis de ce jardin, et à gauche de celui qui se trouve à la sortie de la ville, un autre jardin, mais sur un modèle différent. Il m'a informé de sa propre bouche qu'il avait aussi créé dans la Haute-Egypte un jardin plus admirable et plus merveilleux que ceux du Caire.

Lorsque Hassan pacha el Djazayerli arriva au Caire et que les émirs en sortirent, Kassem bey ne suivit pas son maître et resta au Caire. Il fut alors fait émir et sandjak en l'an 1201. Son pouvoir s'agrandit et sa réputation augmenta. Il conduisit deux fois le pèlerinage en qualité d'Émir el Hadj.

Lorsque les Ottomans eurent tendu leurs pièges aux émirs égyptiens, que ceux-ci purent se soustraire de la prison du vizir, qu'ils se joignirent aux Anglais campés à Djizah, qu'ils se transportèrent à Djeziret el Zahab pour aller de là dans le sud, Kassem bey ne put les suivre par suite de maladie et revint au Caire où il garda le lit jusqu'à sa mort, qui eut lieu le jeudi 6 Zilkadeh. Depuis quelques années, il teignait sa barbe en noir.

Est mort aussi Ibrahim katkhoda el Sennari el Assouad (le noir). Il était barbarin, originaire de Dongola. Il commença par être portier dans la ville de Mansourah ; mais, étant intelligent, il s'immisça parmi les mamlouks qui habitaient cette ville, tels que El Chabouri et autres, en écrivant des talismans et en prédisant l'avenir. Il s'habilla tout en blanc. Puis il étendit le cercle de ses relations, acheta un cheval et se transporta au Saïd avec ceux qu'ils fréquentaient, se mêla ensuite aux suivants de Moustapha bey el Kébir, et continua ainsi jusqu'à ce qu'il fréquenta cet émir lui-même. Il avait appris la langue turque, et pour cela l'émir l'employait dans ses correspondances et dans ses affaires. En ce moment, il suscita par ses mensonges des discordes entre les émirs ; Aussi Mourad bey voulut-il le mettre à mort, mais il chercha

asile près de Hussein bey, qu'il servit pendant un certain temps. Cependant il cherchait sans cesse à se rapprocher de Mourad bey et à devenir son protégé, il y arriva et celui-ci l'accepta, le fréquenta et l'aima. Il ne se séparait pas de Mourad bey et l'accompagnait dans ses expéditions et ses voyages. Sa renommée augmenta aussi ; il eut des fermages des revenus et construisit sa maison située à El Nassarieh, pour laquelle il dépensa beaucoup d'argent. Il s'acheta de jolis esclaves blancs des deux sexes. Il s'immisça aussi dans les procès et dans les affaires importantes. Il devint un des principaux notables de l'Egypte et sa réputation grandit considérablement. Il expédiait les affaires sans consulter les émirs et faisait ce que les grands auraient considéré comme impossible. Lorsque son maître se retira dans son château de Djizah, ce fut lui qui eut tous les pouvoirs pour les plus grandes affaires comme pour les plus petites ; il était le porte-voix des ordres de son maître auprès duquel il avait libre accès à toute heure. Il recevait ses ordres et les exécutait selon son désir. Il eut des suivants et des domestiques qui lui prêtaient leur concours et se faisaient les intermédiaires du public auprès de lui. Aussi tout le monde, même les grands personnages, les recherchaient et faisaient des démarches auprès d'eux et jusque dans leurs maisons. Ils étaient vus de très bon œil. Ils devinrent riches et avantageusement connus.

Cette grandeur et cette réputation se maintinrent pour Ibrahim katkhoda jusqu'au moment où les Français évacuèrent le pays et où les Ottomans s'en emparèrent. Le Capitan pacha le manda à Aboukir avec les autres émirs. Là, il trouva la mort et fut enterré à Alexandrie.

ANNÉE

MIL DEUX CENT DIX-SEPT.

Le mois de Moharram de cette année commença un lundi.

Ce jour là, la nouvelle se répandit qu'une paix générale avait été conclue entre toutes les puissances et que toutes les hostilités avaient cessé.

Le même jour, des nouvelles successives annoncèrent que Abd-el-Wahab était depuis trois ans dans le Nedjed. On disait qu'il prétendait avoir pour mission de propager dans tous les pays la croyance au Coran et aux préceptes du Prophète et qu'il ordonnait d'abandonner les mauvaises habitudes qu'on avait contractées et d'après lesquelles on se conduisait. Beaucoup de tribus arabes avaient embrassé sa cause.

Le même jour partit pour la Turquie Othman, le katkhoda de l'empire; il s'embarqua à Boulaq, emportant le trésor avec lui; une salve d'artillerie fut tirée au moment de son départ. Avec lui partit Moukhtar effendi, fils de Chérif effendi, defterdar de l'Egypte.

Vers le milieu du mois d'avril, d'après le calendrier grec, des pluies ininterrompues tombèrent pendant quelques temps; il y eut aussi des brouillards, des éclairs et des orages.

A cette époque, on donna l'ordre aux odjaks et aux soldats de se présenter le lendemain au Divan pour toucher leur solde. Le lendemain matin, une grande tente fut dressée sur l'emplacement du lac de l'Ezbékiah. Les soldats et les odjaks arrivèrent en ordre. Le Pacha arriva aussi sous cette tente, suivi de son escorte. Il était vêtu d'un cafetan en soie et portait sur sa

tête le talkhan. C'étaient là les insignes du viziriat. Les bourses, aussitôt placées, furent immédiatement enlevées selon l'ancienne coutume. Ce fut un spectacle vraiment curieux.

Le mardi 9, le commandant en chef de l'armée anglaise arriva d'Alexandrie et fit dresser ses tentes sur la rive d'Embabah.

Le mercredi, dixième jour du mois, il passa le Nil et vint faire une visite au Pacha; quelques-uns des officiers supérieurs l'accompagnaient. Le Pacha s'était préparé à les recevoir et les soldats étaient rangés près de sa résidence. Aussitôt arrivés, les Anglais montèrent chez le Pacha, qui leur fit un bon accueil et leur donna des pelisses en cadeau ; il leur offrit aussi des chevaux et d'autres présents. Ensuite, ils quittèrent le Pacha, montèrent à cheval et retournèrent dans leur campement. Au moment de leur départ, une salve d'artillerie fut tirée. Le tir des canons n'ayant pas été régulier, le Pacha n'en fut pas satisfait et donna ordre de mettre aux arrêts les artilleurs.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant l'évacuation des fortifications d'Alexandrie par les Anglais. La remise des forts fut faite à Ahmed bey Khourchid, le lundi 8 du mois. La quarantaine avait été également abolie, ce dont le peuple fut énormément soulagé; les voyageurs purent alors librement circuler par terre et par eau. Le Pacha fit aussi toutes les facilités aux Anglais qui devaient partir pour Suez ou Kosseir, leur fournit des chameaux et tout ce dont ils avaient besoin.

Quand les Anglais étaient venus chez le Pacha, ils l'avaient invités à aller chez eux; le Pacha leur avait promis sa visite pour le vendredi.

Le vendredi 13, dans l'après midi, le Pacha monta à cheval avec Taher pacha et cinquante personnes, il passa sur la rive de

Djizah. A l'arrivée du Pacha, les soldats anglais, tant cavaliers que fantassins, richement costumés, se tinrent debout et rangés au port d'armes. C'était ainsi qu'ils montraient leur considération au visiteur ; le Pacha descendit de cheval et entra dans le château ; il trouva aussi des soldats rangés dans le château et dans la salle de réception. Il resta chez les Anglais à peu près une heure, durant laquelle on lui offrit des présents et des cadeaux. Au moment du départ du Pacha, on tira une salve de coups de canon en nombre égal à celui de ceux que le Pacha avait fait tirer au moment de la visite des Anglais. Quelqu'un m'avait informé que le Pacha avait fait tirer une salve de dix-sept coups de canon. J'ai compté les coups tirés par les Anglais en l'honneur du Pacha ; le nombre en fut le même.

Le wékil du Capitan pacha, Hussein bey, qui accompagnait le Pacha dans sa visite aux Anglais, m'a dit ceci : « Nous étions près de cinquante personnes, les Anglais étaient au nombre de cinq mille ; s'ils avaient mis la main sur nous au moment de cette visite et nous avaient fait arrêter, ils se seraient emparés de tout le pays sans aucun obstacle. Que Dieu, qui nous préserve de tout danger, soit loué ! »

Le penseur qui réfléchirait à notre situation à cette époque en tirerait un grand enseignement et constaterait une fois de plus le mérite de la religion musulmane. Grâce à cette religion, une nation ennemie de notre croyance a été envoyée pour aider les musulmans à repousser une autre nation étrangère. Cela est du reste conforme à la noble parole du Prophète, qui a dit :

« Dieu régénère et raffermit l'islamisme par un despote et un incrédule. »

Une grande partie de l'armée anglaise continuera à rester à Alexandrie tant que Dieu voudra.

Ce jour-là, on partit à la rencontre des pèlerins à El Wegh.

Le même jour, on reçut des correspondances écrites, envoyées par les habitants de Jérusalem, de Jaffa et d'El Khalil, par lesquelles ils se plaignaient énormément de la tyrannie et du despotisme de Mohammed pacha Abou Marak. Celui-ci les avait grevés de nouvelles impositions et de taxes nombreuses ; ils demandaient aux hommes d'État de l'empire de leur venir en aide. Ils présentèrent aussi à Ahmed pacha el Djazzar une requête dans laquelle ils lui exposaient leur situation. La plupart des habitants de ces villes étaient venus en Egypte, fuyant le despotisme du pacha.

Voici, entre autres, un de leurs griefs : ils disaient que ce pacha avait fait ouvrir les tombeaux des musulmans, des nobles et des martyrs qui se trouvaient à Jaffa et qu'il avait fait déterrer les cadavres et disperser les ossements; enfin il avait commencé à élever dans le cimetière une muraille destinée à lui servir de retranchement. Il avait également autorisé les chrétiens à se construire un grand couvent et il les avait mis en possession de la grotte de Sainte-Marie, à Jérusalem. Ces concessions n'avaient été faites que moyennant beaucoup d'argent. On reprochait au pacha beaucoup d'actes du même genre.

Le même jour arriva un détachement des troupes du sud de la Haute-Egypte, apportant quatre têtes d'émirs égyptiens ; la tête d'Aly Kachef Abou Diab était du nombre. Les nouvelles se répandirent aussi qu'un combat avait été livré à Ermante entre les Egyptiens et les Ottomans. Ces derniers avaient été défaits et avaient eu beaucoup de morts. El Alfi se trouvait à la tête des Égyptiens ; il avait en sa compagnie quelques Français. Quelques soldats français et ottomans s'étaient joints à lui dans l'espoir d'être comblés de ses présents. Othman bey Hassan avait abandonné le parti de El Alfi et avait demandé *l'aman* afin qu'il pût rentrer. On le lui envoya et il vint trouver le

pacha. Celui-ci le revêtit d'une fourrure de martre, lui donna un cheval et lui fit des présents.

Le même jour, on reçut la nouvelle de la mort de Mohammed pacha Toussoun, wali de Djeddah et de celle de son khazendar.

Le samedi 24, les Anglais qui devaient partir par Suez commencèrent à passer sur la rive orientale. Ils dressèrent leurs tentes du côté de Djeziret Badran et près du village d'El Adlia. Ceux qui devaient partir par El Kosseir se dirigèrent sur la rive ouest. Ils continuèrent pendant quelques jours à franchir le Nil et à faire leurs préparatifs de départ. Les officiers supérieurs venaient faire visite au Pacha. A la fin de la visite et au moment où ils montaient à cheval pour rentrer chez eux, on tirait une salve d'artillerie.

Le lundi 22, Hussein bey, wékil du Capitan, passa à Djizah. Les Anglais lui firent la remise de la ville. Il en fit sa résidence et logea au château.

Le 25, arriva à Boulaq un Aga porteur d'un ordre émané de la Porte. Il se rendit à la résidence du Pacha avec une escorte qui était allée le prendre à Boulaq. Le Pacha le revêtit d'une pelisse et lui fit un présent. A sa réception une salve de coups de canon fut tirée.

Les soldats turcs arrivèrent aussi ce jour là. On en envoya un détachement à Djizah.

Le même jour, un Tartare arriva de la Haute-Egypte. Il apportait les nouvelles du combat qui avait eu lieu entre les Ottomans et les Égyptiens. Il réclamait des munitions.

Le même jour, on reçut les nouvelles annonçant qu'Ahmed pacha avait envoyé à Abou Marak par terre et par eau des soldats qui avaient cerné Jaffa et intercepté toutes les communications. L'investissement durait encore.

Le même jour, le Pacha recruta des soldats parmi les Soudaniens qui traversaient l'Egypte pour faire le pèlerinage. Il les passa en revue et en choisit un bon nombre; il requit ensuite des tailleurs d'habits, qui leur coupèrent de courtes jaquettes en drap rouge, des pantalons en drap bleu et des gilets, le tout très étroit et très serré comme les vêtements des Français. Pour coiffure ils avaient des cornets rouges. On leur distribua des armes et des fusils, et on les fit caserner au fort de la mosquée El Azhar, aux environs du quartier El Husseiniah. On en donna le commandement à un officier qui montait à cheval et portait une pelisse de martre.

Le Pacha rassembla aussi tous les esclaves noirs qu'il enleva de force à leurs maîtres. Il en fit une compagnie spéciale et leur donna l'uniforme que nous avons décrit plus haut. Il en fit un corps à cheval et les divisa en deux détachements : les jeunes et les vieux. Il les désigna pour lui servir d'escorte lorsqu'il sortirait de la ville. Le commandement de ce corps fut confié à un officier, qui enseigna à ces nouvelles recrues les exercices et les manœuvres d'après le système français. Les commandements étaient faits en français.

Le Pacha rassembla les esclaves blancs qu'il enleva également de force à leurs maîtres, se les attacha et leur donna le costume des mamlouks égyptiens. Ils portaient des turbans pareils à ceux des marins turcs, des gilets et des pantalons larges. Il y fit entrer tout ce qu'il put trouver de Français. Il en conféra le commandement à un officier français, qui leur apprenait les exercices militaires et le maniement des fusils. Quelquefois, ils portaient des casques et des cottes de mailles.

On appela cet ensemble de mesures le Nezam-Djedid (la nouvelle réforme).

Mois de Saffar.

Ce mois commença un samedi.

Le 2, arriva Saïd Aga, wékil de la Sublime Porte ; c'était un homme grand, gros et brun. Lorsqu'il se rendit chez le Pacha, il fut reçu par lui et le Pacha lui donna une pelisse et lui fit un présent. On tira aussi en son honneur quelques coups de canon.

Le jeudi 9, le Pacha tint un conseil auquel assistait le cadi, les ulémas et les notables. On y lut un Hatt-Chérif apporté par le wékil de la Sublime Porte.

Ce firman conférait au Pacha la direction des Wakfs affectés aux deux villes saintes.

Le lundi 13, le Pacha fit mettre à mort trois personnes des plus connues parmi les chrétiens. C'était Antoun Abou Takiah, Ibrahim Zidan et Barakat, ex-chef du Divan. Le defterdar envoya sur-le-champ mettre les scellés sur leurs maisons et sur leurs biens ; puis on fit transporter le tout à dos de chameau dans la maison du defterdar pour y être vendu aux enchères. On commença par transporter les nombreuses richesses d'Antoun Abou Takiah. Il y avait des vêtements, des meubles, des bijoux, de l'argenterie, des esclaves soudaniennes et abyssiniennes et des montres. Les enchères durèrent quelques jours.

Le même jour, le bruit courut que Bonaparte était parti avec une flotte considérable pour faire la guerre en Algérie ; que les

Espagnols et les habitants de l'Italie méridionale s'étaient joints aux Français et qu'ils s'étaient répandus dans la Méditerranée. Ce bruit fut dans le public l'objet de toutes les conversations. Il en résulta que les bateaux ajournèrent leur départ. Les Anglais réoccupèrent aussi les fortifications d'Alexandrie. Cette nouvelle fut accréditée pendant quelques jours, puis on sut qu'elle était sans fondement et qu'elle était de source anglaise.

Le jeudi 17, arriva d'El Akaba le messager du pèlerinage. Il apportait avec lui les lettres des pèlerins. A l'occasion de son arrivée, on tira une salve de coups de canon. On fut informé alors que sur toute la route, on avait joui d'une parfaite sécurité à l'aller et au retour, et que les bédouins avaient reçu les pèlerins avec beaucoup de joie ; enfin, que les vivres étaient à bon marché.

Le lundi les pèlerins entrèrent au Caire.

Dans la matinée de ce jour, l'Émir el Hadj entra en ville avec le tapis.

Le jeudi 23, Hussein Aga Chanan, Zulfikar katkhoda et Aly Kachef partirent à la rencontre d'Othman bey Hassan, pour lequel on avait déjà fait évacuer la maison d'Abd-el-Rahman katkhoda dans la rue d'Abdine.

Le mardi 28, Othman bey Hassan arriva. Le Pacha lui envoya les principaux aghas de sa cour avec des montures. Il vint alors en leur compagnie visiter le Pacha, qui, en le recevant, lui donna un costume et un présent ; il alla ensuite à la maison qui lui avait été destinée. En sa compagnie arrivèrent aussi Saleh bey Ghitas et d'autres émirs sans emploi, ainsi que près de 200 mamlouks.

Ces émirs et ces kachefs habitèrent les maisons de leurs épouses ; ils montaient à cheval tous les jours et allaient chez Othman bey, en compagnie duquel ils se rendaient au Divan

du Pacha. On alloua à Saleh bey une pension de 25 bourses par mois.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença un jeudi.

Ce jour, on commença les préparatifs du Mouled el Nabi. On fit les installations devant la maison du Pacha, devant celle du defterdar et devant celle du cheikh el Bakri.

On dressa aussi des tentes au centre de l'emplacement du lac.

Le jeudi 8, on cria l'ordre de faire des illuminations dans la ville, d'ouvrir les magasins et les boutiques et d'y veiller pendant trois jours consécutifs, du vendredi au dimanche, anniversaire de la naissance du Prophète.

Dans la nuit de l'anniversaire, le Pacha, sur une invitation du defterdar, se rendit à la maison de celui-ci. Il y dîna. Le defterdar avait fait les choses avec pompe. Il fit tirer des feux d'artifice et des fusées pendant une bonne partie de la nuit.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant que les émirs de la Haute-Egypte, auxquels s'étaient joints une foule d'irréguliers, de bédouins et de hawarahs, se montraient de plus en plus turbulents. Ils s'étaient avancés jusqu'au sud d'Assiout. Les soldats ottomans perdaient courage et commençaient à trembler. Chacun des deux adversaires s'était retranché dans l'endroit où il se trouvait. Mais les Ottomans, qui redoutaient une rencontre avec les émirs, n'osaient prendre l'offensive malgré leur haine.

Les habitants de la province eurent à subir des vexations, des tyrannies, des assassinats, des incendies, des excès de tous genres, et des charges pénibles; ils s'étaient détachés des Ottomans pour faire cause commune avec les émirs.

Parmi les actes révoltants des Turcs, actes qui exaspéraient tout le monde, même les grands de l'empire, citons le fait suivant : Ils saisissaient les barques et arrêtaient les voyageurs jusqu'à ce que tout commerce eût cessé ; il en résultait que les céréales ne venaient plus de la Haute-Egypte ; les halles de blé se vidaient malgré la quantité considérable de blé qui se trouvait dans le Saïd. Sans les ordres réitérés du Pacha de ne pas augmenter les prix des céréales, le prix en aurait haussé. Il avait ordonné de ne point faire entrer les blés aux *chounahs* ni dans les magasins, mais de vendre aux pauvres tout ce qui arriverait jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits. A tout moment des ordres étaient envoyés aux soldats pour laisser circuler les barques, mais ils ne s'y soumettaient pas. Il arrivait à l'un ou à deux d'entre eux de retenir une barque qui portait mille ardebs et de l'amarrer au rivage, à l'endroit où ils se trouvaient, et la barque était ainsi retenue sans aucune utilité. Quelquefois en voyant passer les barques chargées de blé, les uns arrêtaient les matelots et leurs chefs pour les faire travailler dans leurs propres barques, tandis que d'autres s'emparaient de la barque. Dans le cas où ils ne trouvaient pas d'acheteurs, ils en jetaient la cargaison sur un point quelconque du rivage, puis on gardait la barque. Les faits de ce genre sont innombrables.

Lorsqu'on apprit la marche des émirs de la Haute-Egypte, on organisa une expédition sous le commandement général de Taher pacha. Celui-ci commença à faire ses préparatifs de départ, et le jeudi 15 du mois, il passa sur la rive gauche ; les soldats le suivirent.

Ce jour-là, on reçut des correspondances des émirs du sud. En voici le résumé : Ils disaient que la terre était devenue étroite pour eux. Les circonstances, la gêne et l'éloignement

de la patrie les avaient poussé à faire ce qu'ils avaient fait. Cependant ils étaient restés dans l'obeissance à Dieu et au Sultan, et ils n'avaient rien fait qui pût justifier leur éloignement, leur expulsion et leur mise à mort ; car ils avaient servi les Ottomans et fait la guerre sainte avec eux ; ils avaient souffert de l'invasion des Français. Ils n'avaient été aucunement récompensés, contrairement à leur attente et, disaient-ils, il n'est pas facile à l'homme de s'avilir et de s'exposer aux dangers de la mort. « Ou vous nous donnerez, ajoutaient-ils, des terres pour vivre ; ou bien vous nous enverrez nos enfants et nos familles, et nous préparerez des barques à El Kosseir afin que nous nous rendions au Hedjaz. Dans le cas où vous n'accepteriez aucune de ces propositions, indiquez-nous un endroit où nous pourrions séjourner environ cinq mois, le temps d'écrire au Sultan pour lui exposer notre situation et recevoir la réponse à laquelle nous nous empresserons de nous conformer. Si vous ne répondez point à nos propositions, vous serez responsables des malheurs qui pourraient arriver à la population. »

On reçut plus tard la nouvelle que les émirs s'étaient retirés plus loin vers le sud.

Lorsque ces correspondances arrivèrent, on se concerta ; puis on écrivit la réponse qui fut signée par le Pacha, par le defterdar et par les ulémas. Cette réponse se résume en ceci : on accordait l'amnistie à tous, excepté à Ibrahim bey, à El Alfi, à El Bardissy et à Abou Diab, auxquels rien ne pouvait être accordé sans l'ordre de la Porte. Les autres avaient l'autorisation de rentrer au Caire, où ils seraient accueillis avec beaucoup d'égards ; ils pourraient loger dans les maisons qui leurs plairaient, à leur arrivée, des concessions leur seraient données et des rentes leur seraient faites comme on avait fait pour Othman bey Hassan, auquel on avait alloué 25 bourses par mois et auquel on avait donné toutes les fermes réclamées par lui, après les avoir enlevés à ceux qui en avaient eu la concession.

Taher pacha continuait à rester sur la rive gauche.

Dans ce mois fut achevée la réparation du *Mékias*, et cela en dehors des réparations qui avaient été faites par les Français au frais de l'Etat. Le Pacha avait fait rétablir au sommet la colonne que les Français avaient démolie.

Le Pacha fit aussi construire à El Nassriah, à l'endroit du jeu de lances, un magnifique kiosque orné de peintures aux couleurs diverses et autour duquel il fit faire une rampe.

Parmi les nouvelles reçues d'Alexandrie, on raccontait qu'il y était arrivé un vaisseau appelé *Mehêrdar el Dauclah*. Ce bateau amenait des commerçants. Il jeta l'ancre dans le port ouest, puis le capitaine et quelques commerçants en descendirent et allèrent en ville. Au bout de trois jours, un chrétien sortit du bateau et informa les Anglais qu'un homme était mort de la peste et que trois autres étaient morts aussi auparavant. Les Anglais firent chercher le capitaine, mais il avait disparu. Ils firent venir alors l'écrivain du navire et s'assurèrent de la véracité du fait. En conséquence, ils brûlèrent le navire avec ce qu'il contenait. Ils arrêtèrent l'écrivain, le dépouillèrent de ses vêtements et le firent promener dans les marchés. Et quand ils passaient avec lui devant une réunion d'Ottomans rassemblés sur les banquettes des cafés, ils lui jetaient des pierres et le frappaient très fort. On lui fit subir ces traitements jusqu'à ce qu'il eut rendu le dernier soupir.

On racontait aussi que Khourchid, le gouverneur d'Alexandrie, avait frappé les marchands de nouvelles taxes et impositions vexatoires. Un Anglais étant allé acheter du poisson, le marchand lui réclama un prix plus élevé que d'habitude. L'Anglais lui dit alors : « Pourquoi demandez-vous plus que le prix habituel ? » Le marchand l'informa alors des nouvelles taxes vexatoires qui venaient d'être établies. L'Anglais s'en retourna

et exposa la situation à ses supérieurs. Ceux-ci s'assurèrent de la réalité du fait et firent venir un héraut, auquel ils donnèrent l'ordre de crier que les taxes et impositions qui avaient été créées nouvellement par les Ottomans étaient abolies. Le héraut sortit de chez eux et cria : « Selon l'ordre du vizir Mohammed pacha et Khourchid aga, toutes les nouvelles taxes son tabolies. » Les Anglais l'entendirent. Alors ils le firent venir, lui administrèrent une forte bastonnade et le blâmèrent sur sa manière de crier ; ils lui ordonnèrent de dire : « Selon l'ordre du commandant en chef de l'armée anglaise, etc. »

On racontait aussi que quelques soldats avaient voulu faire arrêter une femme d'entre celles qui entretenaient des liaisons avec les Anglais. Mais les soldats anglais s'y opposèrent. Il en résulta une rixe où deux Anglais furent tués. Les Anglais envoyèrent dire à Kourchid de sortir hors de la ville pour se battre avec eux. Il s'y refusa. Ils lui ordonnèrent alors de quitter la Citadelle et le firent loger dans une maison en ville ; ils défendirent d'une façon générale à ses soldats de porter des armes comme le faisaient les soldats anglais. Cet état d'hostilités réciproques continuait encore à la fin de ce mois.

Mois de Rabi el Thani.

Le 1er jour de ce mois, Ahmed agha Choueikar arriva du camp des émirs ; il avait en sa compagnie Mohammed Kachef, un des suivants d'El Alfi. Ils apportaient, disait-on, des propositions de paix. Ils séjournèrent plusieurs jours enfermés et ne communiquèrent avec personne. Ils partirent au milieu du mois sans que l'on pût savoir ce qui s'était passé. Cependant le départ de Taher pacha pour la Haute-Egypte fut ajourné, il retourna à sa maison quelques jours après le départ des deux émissaires.

Le même jour commencèrent les fêtes de l'anniversaire de la mort de Hussein, et le 5 du mois, le cheikh El Sadat invita chez lui le Pacha, qui y dîna, et après le repas regagna sa maison.

Le même jour, El Sayed Ahmed el Mahrouki fut nommé directeur de l'hôtel des monnaies ; il distribua ce jour-là beaucoup d'or dans la maison du Pacha ; il donna aussi, à ses frais, une soirée dans la mosquée de Hussein, où il fit faire de grandes illuminations. Il donna un banquet auquel furent conviés le Pacha, le defterdar, les notables de l'empire et les ulémas ; il fit également au Pacha présent d'étoffes riches qu'il lui envoya le lendemain matin par son fils. Le Pacha, en recevant le cadeau, revêtit le fils d'une pelisse de martre.

Dans les premiers jours de ce mois, le pacha fit procéder à la démolition des maisons voisines de la sienne. Ces maisons avaient été en grande partie détruites par l'incendie, lors de l'occupation des Français. Le Pacha voulait faire construire sur l'emplacement de ces maisons des casernes pour les soldats de sa garde. Ces constructions devaient partir de l'endroit connu sous le nom El Saket, situé en face de la maison du Pacha et aller jusqu'à la mosquée d'Othman katkhoda, près du quai El Khachab. Le Pacha donna toute son attention à ce travail. Il frappa les villages d'une taxe divisée en trois catégories et envoya dans tous les pays les percepteurs chargés de la levée de ces nouvelles taxes. Cependant les fellahs étaient surchargés de contributions : ils payaient la taxe des Anglais, le droit de route, et subissaient d'autres vexations de la part des agents du gouvernement et des soldats, qui se montraient toujours aussi tyranniques.

Au milieu du mois se termina la reconstruction de la mosquée Sayeda Zenab, située à Kantaret el Sebaa. Voici, en quel-

ques mots l'histoire de cette mosquée. Elle avait été construite, ainsi que d'autres bâtiments, en 1174, par Abd-el-Rahman katkhoda el Kasdogli. Quelque temps après, tout un côté pencha et menaça ruine. Alors Othman bey el Tambourdji fut délégué en 1212 pour la faire réparer. Il la fit abattre entièrement, déblaya les matériaux qui pouvaient encore servir et commença à rebâtir la mosquée. Les murs étaient élevés, les colonnes dressées ; on était sur le point de faire les arcades, lorsque survint la guerre avec les Français qui envahissaient le pays. La construction fut abandonnée jusqu'à ce que les Francais eussent évacué l'Egypte et que l'empire ottoman en eut repris possession. Les desservants du tombeau présentèrent alors une requête au vizir Youssouf pacha pour le prier de faire achever la reconstruction de la mosquée. Il donna ordre de le faire aux frais de l'Etat. Cependant le travail fut négligé jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Mohammed pacha, qui fut nommé wali d'Egypte. Celui-ci alors prêta sa haute attention à cette œuvre ; Zoulfikar katkhoda fut désigné pour diriger les travaux, qui furent repris sur-le-champ. La mosquée fut achevée et devint plus belle qu'elle ne l'était auparavant ; on y créa une fontaine et une immense salle ; on y fit des peintures et des décorations.

Le vendredi 17 du mois, eut lieu dans cette mosquée la première réunion à laquelle assistaient le Pacha, le defterdar et les ulémas, qui y firent la prière du vendredi. Après la prière, le cheikh Mohammed el Emir el Maleki fit une conférence dans la mosquée sur le verset suivant : « Il n'y a que ceux qui croient en Dieu et au jour dernier qui sanctifient les maisons de Dieu », et sur d'autres paroles du Prophète dans le même sens. Après la conférence, le Pacha donna une pelisse au cheikh et une autre à l'iman.

Le même jour, on dressa une tente près de la maison dans laquelle le Pacha se tenait tous les jours quelque temps pour

surveiller les travaux de démolition dont il vient d'être parlé. Quelquefois il travaillait lui-même à la démolition et au transport des matériaux. Lorsque ses Agas et ses suivants remarquèrent ce qu'il faisait, ils en firent autant ; ils s'empressaient d'enlever et de transporter de la terre dans des paniers. Lorsque cette nouvelle se répandit, Taher pacha ainsi que les officiers de l'armée vinrent demander à travailler aussi; ils enlevaient de la terre et des matériaux. Une corporation, musique en tête, arriva de la part des bédouins El Yassar et des habitants de Roumeilah, et demanda à s'associer aux travaux. Le Pacha s'informa de ce que ces gens venaient faire. Zulfikar, le mehtesseb, lui répondit: « C'est là une de nos corporations qui vient pour prendre part aux travaux. » Le Pacha leur fit des compliments sur leur zèle, mais il leur donna ordre de partir. Ils s'en retournèrent, mais quelques-uns restèrent et travaillèrent à enlever de la terre pendant une heure durant, quelques autres jouaient des airs de musique. Le Pacha fut réjoui decela. Alors l'entourage du Pacha lui présenta, sous les meilleures couleurs, la question de l'assistance. On lui dit que la population ne demandait pas mieux que de travailler. On s'occupa alors de cette question. Le Pacha se fit présenter les listes des membres des différentes corporations qui avaient été dressées du temps des impositions dans le gouvernement des Français. On donna ordre à ces gens des corporations de se présenter pour travailler. On commença par les chrétiens cophtes, qui vinrent, ayant à leur tête leurs principaux notables, tels que Djerghis el Djohari, Wassif et Faltaous, ils avaient avec eux des tambours et des joueurs de flûtes. On fit venir aussi la musique turque, d'autres instruments et des chanteurs de tout genre. Ils travaillèrent près de trois heures. Le lendemain vint également une autre corporation et ainsi de suite. Après les corporations cophtes, vint le tour des chrétiens et des Syriens. Ensuite arriva le tour des artisans musulmans. Il en venait deux ou

trois corporations à la fois, dont les membres amenaient avec eux des ouvriers qu'ils avaient engagés. Ils allaient aussi au travail, précédés de tambours et de flûtes. Il se faisait alors un vacarne inouï d'instruments de toute nature ; musiques turques, timbales syriennes, tambours, guitares. Tout cela se passait sous le soleil ardent et dans une poussière intense. Mais ce qui dépassait encore toute imagination, c'est que les travailleurs étaient obligés, après avoir achevé leur journée de travail et obtenu l'autorisation de rentrer chez eux, de payer de l'argent au chef du chantier pour les musiciens et les instrumentistes ; ces derniers n'en recevaient qu'une faible partie, tandis que le chef s'en réservait la plus grande part. C'était selon son propre plaisir qu'il fixait le montant de cette imposition pour chaque corporation, de 100 ou 50 piastres. Le lendemain, il montait à cheval et se rendait chez les membres des corporations pour les forcer à payer le somme dont il les avait taxés la veille. Ceux-ci réunissaient la somme et la lui payaient.

Si une corporation venait au travail sans apporter de cadeau, on la faisait travailler pendant un temps plus long, on en malmenait les membres et on les fatiguait par des travaux pénibles, même quand ils exerçaient des métiers respectables. C'est ainsi que furent traités les négociants du quartier Ghouriah et les marchands des soieries. Dans le cas contraire, s'ils offraient quelques cadeaux, on leur diminuait leur temps de travail et on ne laissait travailler ni les notables ni les vieillards; on les faisait même asseoir sous la tente du chef des travaux, qui y faisait venir les musiciens et les chanteurs pour jouer en leur présence, ainsi que cela est arrivé pour les juifs.

Ce travail dura tout le mois. Ainsi la population se trouva soumise à dix charges à la fois. La corvée, le droit d'assistance, le salaire des ouvriers, l'avilissement, la honte de travailler, la perte des vêtements qui se déchiraient, les bakchiches, la joie des ennemis chrétiens, l'interruption des affaires personnelles et le prix élevé des bains.

Le mercredi 12, correspondant au 6 du mois cophte de Missra, le Nil atteignit sa hauteur ordinaire. Dans la matinée du lendemain jeudi, en présence du Pacha et du cadi, la digue fut coupée et l'eau coula dans le Khalidj. Des feux d'artifices furent tirés selon l'habitude. On défendit aux barques et aux bateaux destinés à la promenade d'entrer dans le canal. C'était encore une mesure vexatoire des soldats ottomans.

Au milieu du mois, des messagers tartares arrivèrent, apportant des correspondances da la Sublime Porte; on annonçait qu'une paix générale avait été conclue entre l'empire et les puissances, ainsi qu'avec Othman pacha et ses compagnons, qui s'étaient soulevés dans la Roumélie. On fit tirer des feux d'artifice et le canon se fit entendre pendant trois jours aux cinq moments de la prière. On afficha ces nouvelles sur les murs des marchés et des rues.

Nous avions déjà reçu précédemment des nouvelles semblables et je les crois de pure invention.

A la fin de ce mois, arriva de la Turquie le harem du Pacha; il était composé de deux femmes, dont l'une était l'affranchie de la mère du sultan, et la seconde l'affranchie de sa sœur, mariée au Capitan pacha. En leur compagnie, il y avait plusieurs esclaves blanches. Le Pacha les fit les loger dans la maison de cheikh Khalil el Bakri. Cette maison avait été réparée, peinte de différentes couleurs et décorée avant l'arrivée des hôtes. Elle avait été magnifiquement meublée. El Mahrouki en avait meublé une partie, Djirghis el Djohari en meubla une autre, ainsi que Mohammed ibn Moharram. Ceux-ci avaient pris grandement soin de cet ameublement et Djirghis avait fait tendre des tapis en cachemire.

Le Pacha fit la cérémonie nuptiale pour les deux femmes à la fois et signa les contrats de mariage en présence du cadi et des

ulémas. On fit distribuer à chacun de ceux qui assistaient à cette cérémonie un paquet contenant les plus belles étoffes de l'Inde et de la Turquie. On fit tirer pendant plusieurs nuits des feux d'artifice et on fit des illuminations à l'Ezbékiah.

Mois de Djamad el Awal.

Ce mois commença un lundi.

Le lundi 8, on fit pendre trois soldats turcs, l'un à Bab Zoueilah, le second à Bab el Khark et le troisième à l'Ezbékiah, près de la mosquée d'Othman katkhoda. On mit à mort aussi une autre personne à El Nahassine.

Le mardi 9, on réunit un divan et le Pacha distribua les appointements des odjaklis.

Le même jour, on reçut la nouvelle d'une bataille qui avait eut lieu entre les émirs de la Haute-Egypte et les Ottomans. Voici les faits:

Un Ottoman nommé Adjdar était connu pour son courage et son audace; il avait voulu attaquer les émirs, mais d'une façon inopinée et cela pour se distinguer de ses collègues. Il monta à cheval avec près de mille soldats valeureux; on partit du pied de la montagne, tout près d'El Hew. Arrivés à mi-côte, ils rencontrèrent les émirs, qui avaient été informés à temps de ce projet d'attaque. Le corps des émirs comprenait trois détachements. Les Ottomans furent entourés. Ils ne purent décharger leurs fusils qu'une seule fois. Aussi furent-ils à la merci des émirs, qui se jetèrent sur eux et les exterminèrent. Il n'y en eut que très peu d'entre eux qui purent se sauver. Leur chef Adjdar fut fait prisonnier et le combat cessa. Adjdar fut amené devant El Alfi, qui lui demanda pourquoi on l'avait appelé ainsi. Il

répondit que le mot d'Adjdar signifiait un gigantesque reptile, mais qu'aujourd'hui celui qui le portait était son humble esclave. El Alfi lui dit alors: « Il faut tout d'abord faire enlever les dents pour empêcher de mordre et d'empoisonner comme les serpents », et il donna des ordres en conséquence. On le prit et on lui arracha les dents, puis on le mit à mort. On avait pris tout ce qui se trouvait avec les siens et dans le butin il y avait quatre grands canons.

Le même jour, on révoqua de ses fonctions d'émir d'Assiout, Mokdar bey l'Ottoman, et cela parce que les habitants des villages s'étaient plaints de sa tyrannie. On nomma à sa place Ahmed Kachef Selim.

Vers le milieu de ce mois, des nouvelles se suivirent annonçant la marche des émirs vers le nord : on dit qu'ils avaient atteint Beni Aady, pillé les céréales et les bestiaux. Ils percevaient les impôts et donnaient des quittances cachetées par eux. Ils firent ainsi à Hawawaches et dans tous les villages avoisinants. Les Ottomans s'occupèrent alors, au Caire, d'organiser une nouvelle expédition.

Le même jour, arrivèrent aussi beaucoup des soldats turcs et albanais. On réunit les chefs des rues et on leur donna l'ordre de faire évacuer les maisons pour faire loger des soldats. Beaucoup de personnes furent par cela dérangées et obligées de quitter leurs maisons contrairement à leur désir. Aussi la population fut-elle très émue de cette situation. On ne savait où aller loger. Les nouveaux venus dévastaient les maisons qu'ils habitaient, en brûlaient les portes et les fenêtres ; ils se transportaient ensuite dans d'autres maisons, où ils en faisaient autant. Quiconque aurait osé parler et défendre sa maison subissait des reproches amers. On lui disait : « C'est bien éton-

nant, vous logiez les Français chez vous et vous leur abandonniez vos maisons, tandis que vous ne voulez pas de nous ! » Et d'autres paroles de ce genre, mauvaises et non justifiées.

Quand on commença à organiser l'expédition, beaucoup d'excès furent commis vis-à-vis de la population. Entre autres faits révoltants, on peut citer le suivant : On réunit tous les bourriquiers et on leur ordonna de présenter six cents ânes. Lorsque ces bêtes furent amenées, on en fixa le prix à 6 talaris y compris le harnais et la bride. Cependant certains de ces ânes valaient chacun 50 talaris. On ne s'en tint pas là. On enlevait aux gens de la ville leurs montures et aussi les baudets qui transportaient l'eau du Khalidj dans les maisons. Les porteurs d'eau ne purent travailler, ils durent transporter l'eau sur leurs épaules et le prix de la charge s'éleva à dix paras. Ceux d'entre les soldats qui ne devaient pas partir commirent aussi des vexations. Ils faisaient descendre les propriétaires de leurs montures, prenaient celles-ci et allaient les vendre au marché. Il arrivait souvent que le propriétaire les suivait jusqu'au marché et leur rachetait sa propre chose. On était obligé de cacher les ânes dans l'intérieur des maisons. Mais des groupes de soldats venaient et écoutaient devant les maisons, s'ils n'entendraient braire aucun âne. Quelques-uns même allaient jusqu'à crier devant les maisons « *zerr*, » pour faire braire l'âne et déjouer ainsi la ruse des propriétaires ; l'âne ne manquait pas de braire ; alors ils le réclamaient à son maître et le prenaient, à moins que le propriétaire ne consentit à en payer la rançon.

Dans ce même mois, arriva au Caire le cadi d'Alexandrie. Lorsqu'il avait débarqué à Alexandrie, il s'était dirigé directement dans sa maison et avait commencé à expédier les affaires, en se faisant payer selon l'usage les honoraires et les frais. Les Anglais le blâmèrent de ce qu'il ne s'était pas rendu chez eux à son arrivée ; ils lui firent dire : « Si vous tenez à ce que nous

confirmions vos pouvoirs et à ce que vous puissiez vous fixer ici, ne demandez aucun honoraire à personne, nous vous ferons payer 3 piastres par jour. Si vous n'aceptez pas, allez ou vous voudrez. Il fut obligé de venir au Caire.

Mois de Djamad el Thani.

Le 5, partit l'expédition envoyée contre les émirs de la Haute-Egypte. Othman bey el Hosni, ainsi que le reste des soldats licenciés, partirent aussi. Le chef de cette expédition s'appelait Mohammed Aly.

Avant cette époque, le Pacha avait envoyé aux émirs une lettre par Ibrahim, kachef de la Charkiah; celui-ci revint le 8 du mois avec la réponse et il dit qu'El Alfi lui avait donné 2,000 talaris et lui avait offert des chevaux. La lettre du Pacha accordait l'amnistie à tous les émirs égyptiens : elle leur disait qu'ils pourraient venir au Caire pour y résider et qu'ils auraient tout ce qui pourrait les contenter. Quatre émirs seuls étaient exceptés. C'étaient Ibrahim bey, El Alfi, El Bardissy et Abou Diab. Ceux-ci étaient réclamés par Sa Majesté le Sultan, et ils devaient se rendre à Constantinople; aux autres on garantissait la vie et on leur promettait de hautes fonctions et le gouvernement des provinces qu'il leur plairait de choisir; s'ils n'acceptaient pas cette proposition, on leur donnerait les terres de la province d'Esnah pour s'y fixer.

Lorsque Ibrahim Aga arriva à Siout, il envoya prévenir les émirs de son arrivée. Ils lui envoyèrent Ahmed Aga Choukar et Mohammed kachef El Alfi, qui l'attendirent au-delà du cimetière. Il alla vers eux. Il le reçurent et le prirent en leur compagnie jusqu'à leur campement. Ils le firent descendre sous une tente, où il passa la nuit. Le lendemain matin, ils lui demandèrent de se rendre à leur Divan. Il y alla. Leurs soldats se tinrent debout sous les armes, la plupart étaient rangés selon

le système français. On tira une salve de coups de canon. Il remit les lettres à tous les émirs assemblés.

Ils les lurent. Ensuite El Alfi prit la parole et dit: « Vous dites que nous devons nous rendre à Constantinople pour voir le Sultan, qui nous accordera des faveurs. Cela ne se peut pas. Si Sa Hautesse veut bien nous faire des faveurs, elle peut bien nous les faire dans notre pays, car ses générosités ne doivent pas dépendre de notre présence à la Cour. Nos autres compagnons ont le choix ou de rester avec nous, s'ils le veulent bien, ou de s'en aller, chacun étant maître de lui-même. Quant à la proposition de Son Altesse le Pacha de nous donner les terres d'Esnah, ces terres ne nous suffisent pas, il nous faut depuis Siout jusqu'à l'extrémité du Saïd. Nous nous chargeons de payer l'impôt. Si on ne consent pas à cela, je dirai que la terre est à Dieu et que nous sommes les créatures de Dieu. Nous irons là où nous voudrons et nous vivrons des bienfaits de Dieu, cela nous suffira. Nous ferons la guerre à quiconque viendra à nous avec des intentions malveillantes. Advienne que pourra. »

Les émirs se fixèrent ensuite à Kantaret el Laoune : ils démolirent le pont, puis ils commencèrent à percevoir les impôts des villages de la province de Fayoum.

Lorsque Ibrahim Kachef fut de retour avec la réponse des émirs, le Pacha monta à cheval dès le lendemain matin et alla au Vieux-Caire ; il fit hâter le départ des soldats, qui passèrent sur la rive gauche. Othman bey el Hosni ainsi que les Égyptiens restèrent en arrière et passèrent la nuit à Tourah.

Le même jour, le Pacha fit pendre un artilleur près de Kantaret el Moghrabi.

Othman bey fit demander au Pacha de lui envoyer Hussein Aga Chanan et Moustapha Aga el Wakil ; il voulait s'entrete-

nir avec eux. Ibrahim Aga, kachef de Charkiah, lui fut envoyé. Il lui remit le costume dont le Pacha lui avait fait présent ainsi que l'argent du voyage, et lui dit : « Saluez de ma part le Pacha et dites-lui que j'ai combattu contre les Français et que j'ai eu des malheurs avec eux. Ensuite, obéissant, je suis arrivé avec l'*aman*, mais je n'ai pas été récompensé et l'on n'a pas fait ce que j'attendais, on n'a pas tenu la promesse qu'on m'avait faite; aujourd'hui je ne veux pas faire la guerre à mes frères les musulmans et terminer ma carrière par un acte pareil. Je ne veux pas rester en Égypte pour vivre d'aumône, mais je veux m'en aller courir la terre de Dieu. »

Othman bey s'était imaginé que dès son arrivée au Caire, le Pacha le ferait gouverneur de la ville ou émir El Hadj.

Le même jour, le Pacha ordonna à Mohammed katkhoda, surnommé El Zerbah, de partir pour la Haute-Égypte. Celui-ci déclina cette mission. Alors le Pacha ordonna de le mettre à mort. Mais Youssouf, katkhoda du Pacha, le fit grâcier en disant que c'était un homme respectable, qu'il avait auparavant occupé les fonctions de katkhoda, et que, pour ces raisons, il ne convenait pas de le faire tuer. Sur cette intervention, le Pacha le nomma gouverneur de Béhéra. Il partit le jour même.

Othman bey, de son côté, partit pour la Haute-Égypte, mais en prenant la route de l'est contrairement aux usages. Cela fut ébruité et on en parla dans le public. Aussi, lorsque les Ottomans se furent assurés du fait, ils envoyèrent des détachements occuper les forts situés sur les collines et y hisser leur pavillon. Ils firent aussi mettre des gardiens aux portes de la ville pour empêcher les mamlouks et les cavaliers des émirs de la quitter. Quiconque désirait sortir pour aller à Boulaq ou en quelque autre endroit ne pouvait le faire sans un permis délivré par le katkhoda du Pacha.

Dans la nuit du vendredi 10, le Pacha ordonna de cerner les maisons des émirs El Hassaniah et de piller tout ce qu'on pourrait y trouver en fait de chevaux, de chameaux et d'armes.

Le même jour, l'Aga de la police se rendit à la maison d'El Kharboutli, située dans la ruelle de Hochekadam, où se trouvaient quelques soldats moghrabins. Il les assiégea et arrêta quelques-uns d'entre eux, qu'il fit garotter. Entourés des soldats de l'Aga, les prisonniers furent emmenés, nu-tête, après qu'on leur eut pris tout ce qu'ils possédaient. On leur fit traverser les rues El Ghouriah, El Nahassine et Bab el Chariah jusqu'à l'Ezbékiah, puis on les fit entrer dans la maison du Pacha après les avoir fait passer par la rue des Chrétiens. Ils ignoraient eux-mêmes quel était leur crime. Lorsqu'ils furent en présence du katkhoda du Pacha, celui-ci leur dit qu'on les accusait d'avoir ouvert une toute petite fenêtre sur un couvent chrétien situé dans leur voisinage. Ils répondirent qu'ils n'en savaient rien, et ajoutèrent que quelques Arnautes habitaient l'étage supérieur de leur maison et qu'il était probable que ces Arnautes avaient fait ce dont on les accusait. Là-dessus on envoya quelqu'un pour examiner les lieux. Il fut reconnu que les Moghrabins avaient dit la vérité. Ils furent relâchés après cette promenade infamante dans les rues jusqu'au Haret el Nassara (rue des Chrétiens) et après avoir perdu leur argent et tout ce qu'ils possédaient.

Le même jour, on parla du passage à Djizah d'un certain nombre de mamlouks de la Haute-Égypte se dirigeant du côté d'Alexandrie ; et de même de quelques Anglais venant d'Alexandrie et allant vers le sud.

Le même jour fut entendu le procès de la réclamation que Moustapha, servant à la mosquée El Sayed Ahmed el Badaoui, formulait contre son beau père Saad, à propos de la succession

de sa sœur. Moustapha dit: « J'ai arrêté le compte avec lui à 50,000 talaris ». Saad dit aussi: « Je pourrais retirer de la succession près de 200,000 talaris, mais à la condition qu'on le retiendra ici et qu'on me donnera son domestique et un nombre suffisant de soldats ». On fit cela et on retint Moustapha dans la maison d'El Sayed Omar el Nakib, tandis que Saad partit pour Tantah avec son domestique et les soldats. Là, on fit bâtonner le domestique, qui avoua connaître un endroit où l'on pouvait trouver 36,000 talaris de France; ensuite on ouvrit un fossé comblé avec de la terre, on en retira des talaris de France, des paras, des demi-paras et de l'argent en grande quantité, mais toutes les pièces, mélangées avec la terre, étaient rouillées et noircies; on les emporta et on les fit nettoyer chez les juifs. On continua à retirer de la monnaie jusqu'à ce qu'on eut atteint le chiffre de 187,700 talaris et quelques fractions. Enfin on finit par mettre la main sur une autre cachette, mais on ignorait le montant de ce quelle contenait. Ensuite la grâce fut accordée, et les soldats s'en retournèrent après s'être fait payer le prix de la route et avoir pris 10 bourses aux héritiers.

Le samedi 11 était le dernier jour de la corvée pour le transport de la terre dans la construction du Pacha. Les derniers corvéables étaient les corporations des danseurs publics, des montreurs de singes et des saltimbanques. On cessa de jouer de la musique sur les travaux.

Cependant les ouvriers continuèrent à creuser les fondations, mais l'eau jaillissait à la moindre excavation parce que c'était l'époque des hautes eaux. Le lac dont on était entouré était rempli d'eau.

Le 15, des soldats partirent pour la Haute-Egypte.

Le 23, près de quarante barques chargées de soldats partirent pour le Béhéra ; il s'agissait d'aller châtier les bédouins de Beni Aly, qui avaient commis des crimes dans le Béhéra et à Damanhour.

Dans la nuit du mercredi 22, vers le coucher du soleil, le ciel et les nuages devinrent rouges, mais d'un rouge mêlé de jaune, puis cette coloration se dissipa et on vit des éclairs dans les nuages. Ces éclairs devinrent de plus en plus nombreux et bientôt se succédèrent sans interruption. On aurait dit un flambeau de naphte dont le vent faisait mouvoir la flamme. Ces éclairs durèrent jusqu'à trois heures après le coucher du soleil, puis on vit du côté de l'ouest d'autres éclairs intermittents. Cela dura ainsi jusque vers cinq heures. Ensuite les éclairs devinrent de plus en plus rares, mais on en remarqua pendant toute la nuit.

Cette nuit correspondait au 11 du mois copthe de Babah et au 8 octobre chrétien.

Ce phénomène serait-il précurseur de quelque événement?

Le même jour, on reçut la nouvelle de l'arrivée d'un vaisseau venant de la France. Il apportait un ambassadeur et un consul accompagnés de plusieurs Français. Les Anglais les reçurent à Alexandrie et tirèrent en leur honneur une salve de coups de canon.

Dans la nuit du mardi 28, cet embassadeur avec cinq hauts fonctionnaires français touchèrent le rivage de Boulaq. Le Pacha envoya à leur rencontre son khazendar avec un détachement de soldats de cavalerie. Au débarquement, on tira le canon aux forts de Boulaq, de Djizah et de l'Ezbékiah, puis ils montèrent à cheval et allèrent dans une maison située au Haret el Banadkah, qui leur avait été préparée. Le lendemain, ils allèrent visiter le Pacha, qui leur offrit des chevaux avec leurs

selles et leur fit des présents. Depuis ils montèrent à cheval en grande pompe. Guillebert, le drogman de Bonaparte, était avec eux.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant que les mamlouks de la Haute-Égypte pillaient les villages de la province du Fayoum, qu'ils percevaient les impôts, s'emparaient des céréales et des bestiaux, incendiaient les villages qui se montraient rebelles à leur autorité et en assassinaient les habitants.

On dit qu'ils avaient tué cent cinquante personnes dans un seul village. Quant aux Ottomans, ils se retranchèrent dans la ville même de Fayoum, après l'avoir fortifiée.

Mois de Radjab.

Ce mois commença un vendredi.

Ce jour là, on jeta les fondations des casernes dont le Pacha avait ordonné la construction. Il avait demandé aux astrologues de lui indiquer une époque propice pour placer la première pierre de ces édifices. Mais ceux-ci lui ayant répondu qu'il fallait attendre douze jours, à compter de ce jour, pour commencer à bâtir, il trouva ce délai trop long et donna l'ordre de commencer la construction.

Le même jour, on apporta quatre têtes humaines qu'on plaça près de la porte du Pacha ; le bruit courut qu'elles appartenaient à des émirs de la Haute-Egypte.

Le mardi, 5 de ce mois, l'ambassadeur français partit avec ses compagnons. Il descendit à Boulaq, précédé par les mamlouks du Pacha. Derrière eux marchait l'escorte privée du Pacha,

qui se composait de nègres. Ceux-ci portaient des cornets rouges sur la tête et étaient armés de fusils. L'escorte accompagna ainsi les ambassadeurs jusqu'à la maison de Racheteau, à Boulaq, puis elle s'en retourna. Lorsque les voyageurs furent embarqués pour se rendre à Damiette et au moment où la barque se mit en mouvement, une salve de coups de canon fut tirée.

Le même jour, le bruit courut que les émirs du sud envahissaient les provinces du nord; qu'ils étaient arrivés jusque dans la province de Djizah, et que, le long du chemin, ils faisaient des réquisitions chez les habitants de cette province et qu'ils voulaient s'avancer jusqu'à Wardan.

Le même jour arriva Mohammed katkhoda, surnommé el Zerbah. Il était katkhoda du Pacha. Nous avons dit précédemment que le Pacha lui avait donné l'ordre de partir pour le sud; que, sur son refus, il l'avait autorisé à partir pour le Béhéra en qualité de gouverneur.

Lorsque les bandes des émirs s'avancèrent vers le nord, un petit nombre d'entre eux passa sur les terres de Mohammed katkhoda el Zerbah sans qu'il leur fît aucune opposition, alors qu'il possédait le moyens de les arrêter. Ceci arriva aux oreilles du Pacha, qui en fut irrité; il rappela auprès de lui Mohammed el Zerbah. Le samedi 9, le Pacha lui fit dire de se rendre chez lui le lendemain matin. Quand il arriva, le Pacha ordonna de le mettre à mort; les soldats le firent alors descendre de cheval et le tuèrent tout près de la porte du Pacha; ensuite, on transporta son corps au point de jonction des rues vis-à-vis des bains d'Othman katkhoda, où il resta exposé tout nu jusque vers midi, puis on le porta jusqu'à sa maison, où il fut lavé dans la cour et enterré.

Au moment de sa mort, le defterdar avait fait apposer les scellés sur ses maisons après en avoir fait sortir toute sa famille.

Le lendemain, on transfera sa succession et tous ses biens à la maison du defterdar. Tout fut vendu.

Le même jour, on reçut des dépêches qui annonçaient la destitution de Chérif effendi des fonctions de defterdar et la nomination à sa place de Khalil effendi el Ragay, qui avait été, l'année précédente, licencié de ces mêmes fonctions. Le public fut grandement attristé de cette nouvelle, car les habitants de l'Egypte n'avaient eu aucun repos depuis l'entrée des Ottomans en Egypte, même depuis près de quarante années, que pendant cette année où Chérif effendi avait exercé ses fonctions. Il avait contenté le petit avant le grand, le pauvre avant le riche; il avait aussi payé en espèces les appointements et les allocations des céréales en les mesurant exactement. Il était très charitable et aimait à faire le bien; il était aussi complaisant qu'affable, aussi modeste que poli. C'est lui-même qui donna sa démission de fonctions de defterdar parce qu'il était révolté de la mauvaise administration du Pacha.

Le lundi 11, Youssouf, katkhoda du Pacha, passa sur la rive d'Embabah avec beaucoup de soldats. Il fit dresser ses tentes sur le bord du Nil. Le bruit courut de l'arrivée des émirs au Djisr el Assouad. On dit qu'ils avaient coupé la digue pour laisser s'écouler les eaux et dessécher la plaine afin que les bêtes de somme pussent y marcher; ensuite ils étaient retournés aux villages El Mansouriah et Bachtil.

Les soldats ottomans qui étaient envoyés dans le sud continuèrent à sortir par la route d'Embabah; ils étaient comme les sauterelles répandues dans l'espace. Ils dressèrent leurs tentes près d'Embabah. La sortie des soldats et le transport sur les chameaux et les baudets des provisions de bouche et de guerre continuèrent jour et nuit. On s'emparait par force des barques qu'on trouvait. On les chargeait et on les amenait sur le Nil.

Les soldats avec leurs tentes couvrirent toute la rive d'Embabah ; à les voir on aurait cru qu'à leur rencontre avec les émirs égyptiens, ils fouleraient ceux-ci aux pieds, tellement ils paraissaient nombreux et prêts à soutenir le combat. Leur camp s'étendait d'El Wararik à Boulak el Dacrour.

Plus tard, les émirs se replièrent sur les villages de Wardan et de Tarranah.

Le vendredi 15, l'armée plia ses tentes et quitta la rive d'Embabah. Le lendemain d'autres soldats sortirent et dressèrent leurs tentes sur le même emplacement. Puis ceux-ci partirent et d'autres les remplacèrent. C'était ainsi tous les jours : un détachement partait, un autre le remplaçait.

Le même jour, le Pacha fit don de mille ardebs de blé aux étudiants d'El Azhar ; mais le favoritisme présida à la distribution de ces céréales. Quelques jours après, le Pacha fit encore un autre don de mille ardebs qui furent distribués de la même façon. C'est ainsi que le caprice du Pacha se manifestait : s'il ordonnait, ce n'était pas par générosité ; s'il refusait, ce n'était point par avarice.

Le dimanche 17, quelques messagers apportèrent la nomination de Chérif Mohammed effendi, l'ex-defterdar, comme gouverneur de Djeddah.

Le mardi 19, Taher pacha sortit avec sa garde et établit son camp près d'Embabah ; les soldats sortirent aussi et dressèrent leurs tentes sur la même rive, mais à une certaine distance du premier campement.

Le vendredi 22, arriva un messager de la Porte ; il se nommait Hadjan et c'était un des chefs écrivains de l'Empire. Il apportait un firman impérial. A son arrivée, le Pacha fit

convoquer après la prière du vendredi, Chérif effendi le defterdar, le cadi et les ulémas, et le firman fut lu en leur présence. Il était adressé au Pacha. En voici le résumé :

Nous vous avons choisi pour gouverner l'Egypte, parce que vous avez été élevé dans notre palais, et parce que nous avons reconnu chez vous de l'intelligence, de la politique et du courage. Nous vous avons envoyé beaucoup de soldats en vous donnant l'ordre de combattre les rebelles et de faire sortir de l'Egypte les quatre émirs avec la promesse formelle qu'ils n'auraient rien à craindre pour leur vie, qu'ils seraient nommés dans les hautes fonctions qu'ils choisiraient hors de l'Egypte, qu'ils seraient traités avec beaucoup d'égards s'ils se soumettaient aux ordres de Notre Hautesse. Nous vous avons donné la libre disposition des deniers publics pour l'entretien des soldats et leur équipement.

Nous ne connaissons donc pas jusqu'à présent le motif du retard apporté dans l'arrangement de cette affaire. Si c'est parce que vous n'avez pas assez de soldats, Nous pourrons vous en envoyer un grand nombre ; si c'est pour insuffisance d'argent, nous vous en ferons parvenir de même. Tout cela, au cas où les rebelles ne se soumettraient pas. Ceux qui se joindront à eux seront traités de la même façon. Ceux qui s'éloigneront d'eux et vous demanderont l'*aman*, seront acceptés et l'*aman* leur sera accordé.

Tout ce firman était conçu dans ce sens jusqu'à la fin.

Le 23, ce firman fut publié dans la ville par voie d'affiches.

Le 25, on annonça qu'une bataille avait eu lieu entre les Ottomans et les émirs égyptiens sur le territoire de Damanhour. Il y eut beaucoup de morts parmi les soldats ottomans. La victoire fut remportée par les Égyptiens, qui battirent les Ottomans. Voici comment les choses se sont passées: Lorsque les deux adversaires furent en présence, l'infanterie de l'armée ottomane prit ses positions et la cavalerie en fit autant. El Alfi, avec un détachement de soldats au nombre de près de trois cents, se trouvait non loin de là. Les Égyptiens avaient des Anglais en leur compagnie. Ceux-ci, en apercevant les dis-

positions que les émirs prenaient, dirent aux émirs : Qu'allez-vous faire ? — Nous les repousserons et nous les mettrons en déroute, repondirent-ils. Alors ceux-ci leur dirent : Prenez bien garde à ce que vous dites, le nombre des soldats qu'on vous oppose est de quatorze mille, tandis que vous êtes peu nombreux. Ils répétèrent. Nous triompherons avec la grâce de Dieu ! Là-dessus, les Anglais leur dirent : En avant alors ! Ils lancèrent leurs chevaux sur la cavalerie ennemie. Une partie fut tuée et le reste fut dispersé. L'infanterie resta seule en arrière. Ensuite les émirs se portèrent sur les fantassins qui ne bougèrent pas et demandaient l'*aman*. Près de sept cents furent faits prisonniers et conduits comme un troupeau. Les munitions, les canons et presque toutes les provisions des Ottomans tombèrent au pouvoir des émirs. Les Anglais étaient debout sur un monticule, et suivaient la bataille avec leurs longues vues.

Quand le Pacha se fut assuré de ce qui venait de se passer, il s'empressa de préparer des soldats et des canons qu'il fit passer sur la rive d'Embabah, où on établit un camp. Taher pacha se rendit aussi à Djizah.

Mois de Chaban.

Ce mois commença un samedi.

On s'occupa d'élever des remparts du côté de Djizah. On arrêta beaucoup de gens qui se trouvaient au Vieux-Caire pour les faire travailler à la corvée.

Le même jour, beaucoup de soldats blessés arrivèrent.

Le Pacha fit rassembler les charpentiers et les forgerons et fit construire une tour roulante où ils travaillèrent jour et nuit jusqu'à ce qu'ils l'eussent terminée. Ce fut fait en cinq jours. On la fit transporter à dos de chameau et on la plaça dans une barque qui devait la conduire à Damanhour.

Le 10, on écrivit plusieurs lettres qui furent cachetées par les ulémas et envoyées aux villages. Elles étaient adressées aux cheikhs des villages et aux bédouins; elles étaient conçues dans le même sens que celles dont nous avons déjà parlé. On écrivit aussi d'autres proclamations qui furent affichées dans les marchés, et cela sur le conseil d'un des courtisans égyptiens du Pacha. Ces proclamations contenaient des menaces pour quiconque s'allierait aux émirs égyptiens, surtout aux rebelles qui étaient les ennemis de l'empire, etc., et d'autres menaces du même genre. Dans ces jours, les céréales arrivèrent en grande quantité. Les rives du Nil, où on les débarquait, et les dépôts en regorgeaient. Le prix du blé baissa. On vendit l'ardeb à 120 paras. Mais les céréales restèrent entassées sur les rivages sans qu'il se présentât aucun acheteur.

Chérif effendi le defterdar avait construit quatre grandes barques pour le transport des céréales de l'Etat. Lorsque les émirs égyptiens eurent battu les Ottomans, surtout dans la dernière rencontre, ils s'emparèrent de ces barques et se les approprièrent; il les gardèrent sur les rivages du Nil pour empêcher les arrivages et les départs. Le Pacha, de son côté, était furieux contre les soldats, il les maudissait et les injuriait en leur absence comme en leur présence.

Le même jour, une députation composée des nobles et des ulémas de la Mecque arriva fuyant les Wahabites. Ces gens voulaient se rendre à Constantinople pour informer le Sultan du soulèvement des Wahabites et pour lui demander des secours. Ils allèrent chez le Pacha, chez le defterdar et chez les notables de la ville. Ils leurs exposèrent leur situation et formulèrent leurs plaintes. On se transmettait dans le public leurs nouvelles et leurs récits.

Mois de Ramadan.

Dans la nuit du samedi au dimanche, on prépara le cérémonial accoutumé pour la constatation de l'apparition de la lune nouvelle. Le mohtesseb et les chefs des corporations prirent part selon l'usage à cette cérémonie. Mais la lune ne fut pas aperçue, parce qu'ils y avait d'épais nuages. On pensa alors prolonger d'un jour le mois de Chaban. Toutefois, après avoir reçu la déclaration de quelques personnes qui attestèrent avoir aperçu la lune de Chaban dans la nuit de jeudi au vendredi, le cadi décida que le mois de Ramadan devait commencer cette nuit même. Cependant, dans la nuit de vendredi, où l'on prétendait avoir aperçu la lune, cet astre ne pouvait point se voir. Selon les calculateurs égyptiens et turcs, on devait s'assembler vers six heures après le coucher du soleil dans cette nuit du vendredi et dans la nuit du samedi qui l'a suivi ; il n'y eut que ceux qui avaient une très bonne vue qui purent voir la lune. La lune du mois de Radjab, qui précéda, était également difficile à apercevoir et elle avait commencé un vendredi. Ajoutez que les témoins qui ont affirmé avoir vu la lune de Chaban dans la nuit du vendredi, n'en dirent rien que dans la nuit du dimanche. Or, si leur temoignage avait été conforme à la vérité, ils l'auraient publié dès le commencement de Chaban, pour établir à temps la nuit de la moitié de ce mois, qui est une des fêtes de l'Islam.

Dans ce mois, quelques chérifs de la Mecque arrivèrent au Caire.

Le 25, arriva Khalil effendi el Ragay avec une suite peu nombreuse, laissant ses bagages dans les barques ; il quitta le Nil à Foua et arriva par voie de terre. Il avait adopté cet iti-

néraire parce qu'une partie des émirs égyptiens étaient postés près du village El Nedjilah et arrêtaient les barques. En arrivant, il descendit dans la maison d'Ismaïl bey à l'Ezbékiah.

Les contestations concernant la fin du mois furent encore plus vives qu'elles ne l'avaient été pour le commencement.

Dans la nuit du lundi (dimanche à lundi), il y avait des nuages épais, de la pluie, du tonnerre et des éclairs. On alluma les lanternes des minarets et des mosquéee et on fit la prière des *Taraouihs*. Cet état continua jusqu'à sept heures après le coucher du soleil, ce n'est qu'alors qu'on entendit de nombreux coups de canon tirés de la Citadelle et de l'Ezbékiah. Le public parla de la fête du Baïram. On racontait aussi que quelques personnes arrivant de Damanhour prétendaient avoir vu la lune de Ramadan dans la nuit du samedi (vendredi et samedi); elles allèrent à la maison du Pacha qui les renvoya au cadi. Celui-ci refusa d'admettre leur témoignage. Elles se rendirent alors chez le cheikh El Charkaoui, qui les reçut, les confirma dans leurs dires et les renvoya de nouveau au cadi, qui fut obligé d'accepter leurs attestations. Il en adressa un et l'envoya au Pacha, qui décida, en conséquence, de terminer le Ramadan le dimanche et de commencer Chawal le lendemain lundi. Cependant, le lendemain, le public resta indécis; les uns jeûnèrent et les autres ne jeûnèrent pas. Il en résulta que Radjab eut 28 jours, Chaban 29, et Ramadan 29 également.

Mois de Chawal.

Ce mois commença réellement un mardi et ceux qui avaient cessé de jeûner le lundi se promirent d'en faire pénitence en jeûnant un autre jour à la place.

Le 5 arrivèrent les bagages de Khalil effendi el Ragay, el defterdar.

Le même jour, on réclama un emprunt forcé de mille bourses aux commerçants et aux artisans. Cet emprunt fut réparti et perçu par les soins de El Sayed Ahmed el Mahrouki.

C'était là le premier acte administratif du nouveau defterdar.

Le jeudi 10, Chérif pacha fit ses préparatifs de départ; il fit dresser ses tentes devant sa maison à l'Ezbékiah ; la musique turque jouait en ce moment-là. Le Pacha lui fit présent de beaucoup de tentes et d'autres objets.

Le lundi 22, eut lieu la cérémonie habituelle du Mahmal. Le cortège, conduit par l'émir du pèlerinage, partit pour El Hassoua. Le nombre des pèlerins était fort considérable ; il y avait des Moghrabins qui étaient arrivés par voie de mer, des Egyptiens de la Haute et de la Basse-Egypte, des Turcs, etc.

Le jeudi 25, Chérif pacha sortit avec un cortège magnifique et alla dresser ses tentes à Birket el Cheikh Kamar, où il resta jusqu'à son embarquement pour Djeddah.

Khalil effendi el Ragay, le defterdar, alla habiter la maison de Chérif pacha à l'Ezbékiah.

Le dernier jour du mois arrivèrent les fils de Serour, chérif de la Mecque. Il fuyaient devant les Wahabites et venaient demander des secours à la Sublime Porte. Ils descendirent dans la maison d'El Mahrouki, après avoir rendu visite à Mohammed Pacha, wali d'Egypte, et à Chérif pacha, le gouverneur de Djeddah.

Mois de Zilkadé.

Ce mois commença un vendredi.

Les soldats s'adressèrent au defterdar pour obtenir le paiement des arriérés de la solde ; le defterdar ordonna aux requérants d'écrire une pétition ; ils répondirent en disant qu'ils avaient adressé l'année précédente des pétitions à l'ancien defterdar et que celui-ci leur avait remis leurs titres et leur avait payé l'année 1216. Il leur fut répondu qu'on leur avait payé une année d'avance ; le compte ne commença que du jour du paiement. Cette réponse, fort mal accueillie, provoqua de vifs murmures et des plaintes violentes contre le deferdar. Ces faits émurent beaucoup le public.

Le 6, un rassemblement de femmes eut lieu à El Azhar et les leçons des cheiks furent suspendues par suite de leurs cris. Ces cheikhs allèrent alors trouver le Pacha, qui leur fit beaucoup de promesses : il leur dit qu'il s'occuperait de la question. Les mêmes rassemblements se reproduisirent pendant quelque temps à El Azhar et devant la maison du Pacha, mais sans aucun résultat.

Tout ce que l'on put promettre aux réclamants fut de payer la solde des derniers mois de l'année courante, mais on ne paya qu'une faible partie des arriérés.

Le samedi 11, Chérif pacha se transporta à Birket el Hadj pour aller de là à Suez.

Le même jour partirent aussi les pèlerins moghrabins, qui étaient très nombreux ; ils partirent, les uns par terre et les autres par eau, par la voie de Suez.

Le 14, des Tartares arrivèrent apportant des présents au Pacha avec la nouvelle du renouvellement de ses pouvoirs pour

l'année suivante et de son élévation à la dignité de *Tatarkhanich*, ce qui lui donnait un rang très élevé parmi les vizirs. A cette occasion, des salves d'artillerie furent tirées pendant deux jours successifs.

Le même jour, le bruit courut que les émirs égyptiens avaient quitté la province de Béhéra et se dirigeaient vers le sud, du côté de Djisr-el-Asouad.

On fit courir le bruit aussi qu'une partie des émirs s'étaient embarqués avec les Anglais pour aller à Constantinople, que le Katkhoda bey les suivait avec ses soldats, mais qu'il n'osait les attaquer.

Le même jour, on reçut de Syrie la nouvelle annonçant que Mohammed pacha Abou Marak avait pris la fuite en abandonnant Jaffa et que les soldats d'Ahmed pacha el Djazzar s'étaient emparés de cette ville après un siège de plus d'une année.

Le 14, arriva le katkhoda du Pacha.

On apprit que les émirs égyptiens s'étaient avancés vers le sud et qu'ils avaient depassé Djizah. Ils avaient ravagé, ainsi que les troupes ottomanes, les champs ensemencés qui se trouvaient sur leur passage, et avaient frappé les habitants des villages de beaucoup d'impositions et de charges vexatoires.

L'Aga Nedjib effendi, katkhoda du defterdar, avait, en compagnie de hauts fonctionnaires, passé sur la rive de Djizah, dans le but de partir de là pour la Haute-Egypte. Il y avait dressé ses tentes. Là, il fut surpris avec ses compagnons par les émirs, qui tuèrent ceux qui ne purent prendre la fuite et s'emparèrent de toutes les tentes. Le katkhoda du defterdar fut également surpris par les émirs ; il était au Vieux-Caire, se préparant à partir pour la Haute-Egypte dans l'intention de faire le recouvrement des impôts et de percevoir les céréales.

Mais, jusque-là, il n'avait pu se mettre en route : d'une part parce que les barques faisaient défaut, d'autre part, parce qu'il craignait les émirs.

Le même jour, on reçut la nouvelle que Chérif pacha s'était embarqué sur la mer Rouge le jeudi 16 du mois.

Le même jour, on décréta un emprunt de 5,000 bourses ; 3,000 devaient être fournies par les commerçants et 2,000 par les fermiers. On commença à répartir cet emprunt, mais la population se montra inquiète et troublée. Des commerçants de Ghouriah et d'autres fermèrent leurs boutiques, les commerçants de l'okelle du savon s'enfuirent en Syrie sur des dromadaires, et la plupart des commerçants se cachèrent ; ainsi firent ceux d'El Soukkeriah, de Mardjouche et autres. Mais des agents furent envoyés à leur recherche. Ils cernèrent leurs maisons et clouèrent les portes des magasins de sucre. On frappa aussi les villages d'une contribution de 500, 300 ou 150 talaris, selon l'importance de chaque village.

Le même jour, fut confirmée la nouvelle que les Anglais s'étaient embarqués et avaient quitté le port d'Alexandrie, le samedi 11 du mois. Mohammed bey el Alfi, en compagnie de quelques-uns de ses suivants, s'était embarqué avec eux.

Le 25, arriva Ahmed pacha, le gouverneur de Damiette. Il fut nommé gouverneur de la Mecque. On donna aussi le Pachalik de Médine à Ahmed pacha. On leur donna des soldats qui devaient partir avec eux pour les protéger contre les Wahabites. Ils procédèrent immédiatement à leurs préparatifs de départ.

Dans ce jour, les plaintes des soldats relatives au défaut de paiement de la solde et des rations redoublèrent. Il y avait sept

mois qu'ils ne touchaient pas leurs appointements. Le Pacha avait supprimé aussi leurs provisions et leurs rations par suite de la diminution des revenus et l'augmentation des dépenses. Mais leurs chefs continuèrent à fréquenter la maison du defterdar et à lui faire des réclamations réitérées. Ces réclamations furent répétées avec tant d'instance que le defterdar s'enfuyait de sa maison et restait dehors presque toute la journée pour ne pas se trouver face à face avec les réclamants. On fit courir dans la ville le bruit d'un soulèvement des soldats, qui avaient, disait-on, l'intention arrêtée de piller les biens de la population. Les marchands d'El Ghouriah et d'autres enlevèrent alors leurs marchandises des boutiques, et la plupart d'entre eux refusèrent de réouvrir leurs magasins. Tout le monde craignait les soldats ; on les évitait dans les rues et surtout le soir, car s'ils rencontraient un passant isolé, ils le dépouillaient de ses vêtements et quelquefois ils le tuaient après l'avoir ainsi dépouillé. Ils enlevaient aussi les femmes et les jeunes garçons.

Dans la nuit du mardi 17, le soleil entra dans le signe du Bélier : c'était le commencement du printemps.

Dans cette nuit, le vent souffla du nord et d'une façon tellement forte qu'on en fut inquiété ; il continua à souffler ainsi toute la nuit et redoubla même de violence à l'aube ; il ne cessa qu'au lever de soleil.

Dans cette nuit, une maison s'écroula à Habbachah près de Roumeilah ; trois personnes furent ensevelies. Deux autres maisons s'écroulèrent aussi au quartier Touloun, ainsi que des murs et des dépendances de maisons déjà fort anciennes.

Ensuite, le vent changea de direction et souffla du nord, mais avec plus de violence et dura pendant quelques jours. Le ciel était chargé de nuages et la pluie tombait en abondance.

Le même jour, les émirs égyptiens atteignirent le Fayoum ; ils prirent dans les villages beaucoup de provisions et d'argent et partirent en se dirigeant toujours vers le sud.

Le même jour, on reçut la nouvelle que les bateaux qui portaient les provisions de l'émir El Hadj avaient fait naufrage dans la mer Rouge.

Le même jour, arriva à Belbeis le bimbachi Moustapha qui se trouvait au Caire en même temps que le vizir ; il avait pour mission de réclamer une somme d'argent. Il resta dans cette ville jusqu'à ce qu'on lui eût remis cette somme, puis il partit pour Damiette en compagnie de quatre cents Arnautes ; son intention était de prendre la mer.

Le même jour, El Mahrouki et beaucoup d'autres personnes partirent pour visiter le tombeau de Sayed Ahmed el Badaoui, à Tantah, à l'occasion de la foire El Cheronblaliah ; El Mahrouki avait pris avec lui beaucoup de soldats pour se défendre contre les bédouins. Durant ce voyage, il reçut l'ordre de réclamer de l'argent au servant de la mosquée ; on lui désigna, dans une propriété de la famille de ce servant, un endroit d'où il retira six mille talaris. Il en réclama autant à chacun des membres de la famille.

Mois de Zilhodjé.

Ce mois commença un vendredi.

Le lundi 4, un soldat chrétien fut mis à mort à Bab el Khark, et cela parce qu'il se tenait avec deux de ses amis devant sa maison de la rue d'Abdine, enlevant en plein jour les femmes qui passaient par là ; quand on l'arrêta, ses deux amis

prirent la fuite. On retira d'une maison située dans la rue Hochkadame beaucoup de cadavres d'hommes et de femmes qui avaient été assassinés par ces soldats.

Le même jour, Ibrahim pacha passa sur la rive de Djizah.

Le dimanche 10, fut le jour du Courban Baïram.

Dans ce jour, le cheikh el Fayoumi arriva, porteur d'une correspondance adressée aux cheikhs par les émirs de la Haute-Egypte. Il alla directement la remettre au Pacha, qui la décacheta et la lut, puis il convoqua les cheikhs chez lui. Ils s'y rendirent dans l'après midi.

Le vendredi 15, on reçut du Hedjaz des lettres annonçant que les Wahabites étaient arrivés prés d'El Taïef et que le chérif de la Mecque, Ghaleb, était sorti à leur rencontre et leur avait livré un combat où il avait été défait. Il était alors retourné à El Taïef et avait brûlé la maison qu'il possédait, s'était enfui ensuite pour la Mecque. Les Wahabites entrèrent alors à El Taïef ayant à leur tête El Madaïfi, ancien allié du chérif.

Il était survenu entre El Madaïfi et le chérif un différend qui l'avait déterminé à se joindre aux Wahabites et à demander à Massoud el Wahabi de lui conférer le commandement des troupes dirigées contre le chérif, ce qui fut fait; c'est alors qu'on livra la bataille d'El Taïef, qui dura trois jours. Les habitants de cette ville soutinrent la lutte, mais sans succès; ils furent vaincus. Les Wahabites s'emparèrent de la ville, tuèrent les hommes et firent prisonniers les femmes et les enfants. Telle était leur manière d'agir avec les vaincus.

Le même jour, quatre soldats enlevèrent un garçon coiffeur chez un barbier du quartier Bein el Sourein. Le patron de ce garçon s'étant opposé à son enlèvement, les soldats le frappè-

rent et le tuèrent ; puis ils prirent l'enfant et l'emmenèrent dans leur maison. La population fut émue et s'indigna. L'Aga arriva alors et ordonna aux soldats de se rendre. Ils s'y refusèrent et se barricadèrent dans leur maison ; ils tirèrent même par les fenêtres des coups de fusil sur l'Aga et tuèrent les personnes de sa suite. Mais le Pacha monta à cheval, passa par cet endroit et ordonna de les arrêter. On pénétra dans la maison par la brèche et on s'empara de leur personne ; mais ils avaient blessé et tué d'autres individus. Ils furent pendus. On retira ensuite d'un endroit isolé de leur maison les corps de plus de soixante femmes assassinées ; quelques-unes avaient été égorgées avec leurs enfants à côté d'elles.

Le même jour, Aly Aga el Wali vint à la maison d'Ahmed Aga Choukar, située dans la rue Darb Saada, d'où il retira beaucoup de cadavres.

Les faits de ce genre sont nombreux.

Le 15, la conduite des bédouins étant devenue scandaleuse, puisqu'ils osaient piller et tuer aux portes mêmes de la ville, et sur la route de Boulaq, les personnes qu'il rencontraient, le Pacha donna ordre aux odjaklis de se rendre à El Adlia et de se tenir en cet endroit pour empêcher ces actes odieux. Le lendemain, les Odjaklis montèrent à cheval et vinrent à la maison du Pacha avec leurs drapeaux. De là, ils allèrent au camp qu'ils avaient installé hors de la ville. Ils procédèrent aussi à la réparation d'un des châteaux extérieurs qui avait été en partie détruit pendant l'occupation française.

Le 19, les odjaklis partirent en compagnie d'un détachement de soldats pour combattre les bédouins d'El Djezirah, parce que Moussa Khaled faisait avec les siens des incursions dans les villages et dévalisait les passants sur les chemins. Moussa Kha-

led engagea une lutte avec les odjaklis et les vainquit; mais il les laissa se retirer vers Wardan tandis qu'il se dirigeait vers le Béhéra.

Le dimanche 24, était la grande fête des chrétiens. Dans la nuit du lundi, le feu se déclara dans l'église située à Haret el Roum, et ce ne fut que le matin que l'on eut connaissance de cet incendie. L'Aga des janissaires et le gouverneur se rendirent sur les lieux, firent venir les porteurs d'eau et les ouvriers qui travaillaient aux constructions du Pacha; on amena même toutes les personnes qui se trouvaient au marché d'El Mouayed. Le Pacha aussi se rendit sur le lieu du sinistre. On déploya beaucoup d'énergie pour combattre le fléau, soit par l'eau, soit par la démolition, mais on n'en fut complètement maître que le lendemain. Beaucoup de munitions et de bagages furent brûlés, beaucoup aussi furent pillés.

Le même jour, des nouvelles arrivèrent annonçant que les émirs égyptiens avaient atteint Miniet ebn Khassib et qu'ils avaient envoyé dire au gouverneur de leur abandonner la ville et de passer sur la rive gauche. Ils promettaient de se retirer après un séjour de quelques jours, nécessaires, disaient-ils, pour terminer quelques affaires. Le gouverneur refusa de se rendre à ces injonctions et continua à fortifier la ville et à construire de nouveaux retranchements. Ce gouverneur était Sélim kachef, suivant d'Othman bey el Tambourdji el Mourady, qui avait été assassiné; il avait fait la paix avec les Ottomans et s'était joint à eux; aussi l'avaient-ils nommé gouverneur de Miniah et lui avaient-il donné un détachement de soldats. Aussitôt nommé, il se rendit dans la ville et travailla à y faire des retranchements et des remparts. On croyait qu'il avait rendu la place imprenable. Quand il eut refusé d'obéir aux émirs, ceux-ci se présentèrent sous les murs de la ville; une lutte acharnée s'enga-

gea, dura quatre jours et quatre nuits, et se termina par la défaite de Sélim kachef. Les émirs entrèrent dans la ville, y mirent le feu et tuèrent les habitants et les soldats qui s'y trouvaient ; il n'y eut de sauvé que ceux qui se jetèrent dans le Nil et gagnèrent l'autre rive à la nage, ou bien ceux qui étaient sortis de la ville avant la bataille. Sélim kachef fut fait prisonnier et conduit devant Ibrahim bey. Celui-ci l'accabla de reproches et ordonna de l'assommer.

Le même jour, un messager monté sur un dromadaire apporta une lettre adressée par Chérif pacha au Pacha et au defterdar. Il leur annonça qu'il était arrivé à Yambo et qu'il laissait partir ses bagages par mer pour Djedda, tandis qu'il prendrait la voie de terre afin de rejoindre la caravane des pèlerins.

Le dernier jour de ce mois, arriva le sélehdar du Pacha, et, en sa compagnie, l'Aga chargé de la perception du tribut, dont on avait déjà annoncé la prochaine arrivée. Aussitôt que le Pacha apprit leur arrivée à Boulaq, il leur envoya des montures ; ils montèrent à cheval et se rendirent avec un cortège à la maison du Pacha, où l'on tira une salve de coups de canon. Les cheikhs, le cadi, les notables et les odjaklis assistaient à la réception. En leur présence, on lut la dépêche dont ils étaient porteurs et qui renfermait l'ordre d'achever l'envoi des blés pour les deux villes saintes et de faire la guerre aux rebelles.

Le même jour, on expédi après de mille soldats du côté de Siout pour garder la ville ; ils partirent par la rive orientale montés sur des dromadaires.

Le même jour, on envoya des lettres aux commerçants et aux artisans pour leur demander de payer le reste de leurs contributions. C'était la partie des contributions dont El Mahrouki avait sollicité la remise.

Enfin cette année se termina, ainsi que les événements importants dont nous avons dit quelques mots. Il y a d'autres événements secondaires qu'il serait impossible de mentionner, même en partie, car ils sont très nombreux et se sont passés dans des endroits différents ; de plus, nous étions trop préoccupés et nous ne pouvions les suivre d'une façon attentive pour les relater exactement, oubliant ainsi les faits éloignés pour les faits rapprochés souvent bien affreux, et le mauvais pour le pire. Cependant nous citerons quelques-uns de ces faits qui furent de vraies calamités publiques :

1° L'augmentation des droits d'octroi dans les localités situées sur le Nil ; on les percevait à l'arrivée et au départ, contrairement à l'usage. Les taxes continuelles imposées aux habitants de la ville et des provinces, les exactions, les droits de péage et les emprunts forcés.

Sur une simple plainte, même mal fondée, on donnait au plaignant un billet qu'on remettait à un ou deux soldats, quelquesfois plus, au gré du plaignant, selon le désir plus ou moins vif qu'il avait de se venger de son adversaire. Ces soldats se présentaient chez celui-ci et lui réclamaient la somme indiquée ; sans s'inquieter si c'était à tort ou à raison, et par tous les moyens en leur pouvoir, ils l'obligeaient à payer.

C'était encore pire si le procès était intenté contre un paysan. Les soldats allaient dans son village, s'y installaient et se faisaient servir tout ce qu'ils voulaient. Ils se faisaient entretenir à grands frais, se faisaient égorger des moutons et servir de copieux repas.

Quelquefois il arrivait qu'un individu, pour satisfaire une ancienne rancune, allait présenter une plainte contre son ennemi, se faisait ainsi rendre un ordre et désigner un commissaire spécial qui se rendait chez la personne visée. Le demandeur disparaissait alors de la scène et sa malheureuse victime ne savait

d'où venait le coup qui la frappait. Cependant il arrivait qu'après s'être acquitté envers le commissaire et s'en être délivré, le malheureux débiteur se rendait à la maison du Pacha et demandait à savoir le nom de son adversaire. Quelquefois, il parvenait, en présentant ses titres et ses moyens de défense, à prouver que son adversaire était dans son tort. Alors on lui disait de payer les droits nécessaires et de se faire nommer un commissaire qui lui ferait rendre justice ; s'il y consentait, on lui délivrait un ordre et on lui donnait un commissaire. Sinon, il était abandonné, perdant ainsi son droit contre son adversaire plus fort.

Cet état de choses écœurait tout le monde et l'on était indigné de ces manières d'agir. Aussi arrivait-il que les paysans tuaient les commissaires qui allaient chez eux et s'enfuyaient ensuite de leurs villages, abandonnant ainsi, dans la crainte d'un châtiment terrible, les terres où ils étaient nés.

Cependant aucun changement ne se manifestait et les choses continuaient à aller de mal en pis. Il en résulta que l'indignation fut générale contre les agents du gouvernement. Tout le monde les avait en horreur et on leur souhaitait toutes sortes de désastres. Les paysans s'insurgèrent, les bédouins pillèrent les grandes routes et se montrèrent de plus en plus turbulents. C'était leur manière de répondre à la perfidie et à la cupidité des commissaires. De leur côté, les bédouins du sud se joignirent aux émirs égyptiens et leur prêtaient aide et assistance, et lorsque les émirs s'avancèrent vers le nord, toutes les tribus arabes de l'ouest, les Arabes El Hanadi, les Arabes du Béhéra et d'autres se rallièrent également à eux. Comme dans la plupart de leurs rencontres avec les Ottomans, les émirs avaient été victorieux, l'audace des Arabes, leurs alliés, ne connut plus de bornes : ils coupaient aux Ottomans, ainsi qu'à tous les voyageurs du reste, toutes les routes par voie d'eau. Tous ceux que l'on rencontrait isolés étaient dépouillés entièrement et souvent mis à mort.

En un mot, ce fut une calamité générale dans la Haute comme dans la Basse-Égypte et il se produisit un arrêt complet des affaires.

On regrettait alors la domination des Français.

2° Le Pacha avait ordonné de mettre à mort le gouverneur et le mohtasseb. Il fit dresser un tableau du prix de tous les objets qui se vendent sur les marchés et il réduisit le rotoli à douze okiehs pour tous les pesages, abolissant ainsi le rotoli appelé *El Zayati*, qui était de 14 okiehs, et avec lequel on pesait le beurre, le fromage, le miel, la viande, etc.

Mais de toutes ces mesures, la diminution du rotoli fut seule exécutée ; le prix de toutes les denrées s'éleva et se tint à des taux exorbitants. De plus, Zulfikar demeura mohtasseb jusqu'à ce qu'il eut réparti les contributions entre les négociants. Dans ces distributions et taxes, il dépassa les limites fixées par l'ancien règlement, et affecta une partie de ces contributions à la caisse du Pacha, du katkhoda et d'autres fonctionnaires.

3° Les petites pièces d'argent divisionnaires étaient prises à l'hôtel des monnaies au fur et à mesure de leur fabrication et envoyées en Turquie et en Syrie, où l'on réalisait de grands bénéfices sur le change. On ne remettait aux changeurs qu'un très petit nombre de ces pièces. Aussi cette monnaie divisionnaire devint-elle excessivement rare dans la circulation et il fut presque impossible d'acheter les menus objets et les choses de première nécessité, d'un usage journalier ; on passait toute la journée à chercher en vain la monnaie d'un *talari*, d'un *mahboub* ou d'un *bondoki*. La plupart des changeurs furent obligés de fermer leurs boutiques pour cette raison d'abord et aussi à cause des mauvais traitements des soldats, qui voulaient les forcer malgré tout à leur trouver de la monnaie. Le changeur disait au soldat : « Je n'ai point d'argent. » Le soldat ne voulait rien

entendre et menaçait de faire usage de son poignard et de son fusil, et lorsque le changeur avait trouvé le nombre suffisant de pièces divisionnaires, il était obligé d'accepter les pièces des soldats pour leur valeur nominale, qu'elles fussent rognées ou non.

Lorsqu'un soldat achetait un objet quelconque chez un marchand, il lui donnait en payement un *bondoki* et lui demandait le surplus ; si, par malheur, le marchand ne trouvait pas de quoi changer le *bondoki*, le soldat emportait la marchandise et le *bondoki*, sans que le marchand pût se faire rendre justice. Quelquefois, le marchand allait faire examiner la pièce par un changeur ; mais jamais celui-ci n'aurait osé dire qu'elle était rognée, car alors le soldat lui faisait des menaces et l'injuriait. Quelques-uns mettaient leur doigt dans l'œil des changeurs. On commettait d'autres actes du même genre.

4° Les voyageurs étaient obligés d'attendre plusieurs jours pour trouver une barque et souvent il leur était impossible de s'en procurer ; lorsqu'un négociant avait pu en découvrir une et y charger ses marchandises, on la lui enlevait malgré lui et on jetait sa cargaison sur le rivage. Si, dans le voyage, cette barque était surprise par les émirs égyptiens et leurs alliés, elle était confisquée avec toute la cargaison.

5° Les soldats continuaient leurs exactions, ils enlevaient les gens et après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils pouvaient posséder, ils les assassinaient. Les crimes de ce genre allèrent toujours en augmentant, surtout vers la fin de cette année. La population s'abstint de passer dans les quartiers que les soldats habitaient ; on ne le faisait que lorsqu'on était très nombreux et en mesure de se défendre. On ne voyait personne dans les rues après le coucher du soleil, et si quelqu'un était obligé de sortir pendant la nuit, il le faisait, mais avec la certitude qu'il courait au-devant de sa perte.

On racontait que les soldats commettaient des actes pareils vis-à-vis de la population, toutes les fois que leur solde était arriérée. Cela rappelle le proverbe : « Prends ta revanche sur ton voisin. »

Et, en réalité, depuis près de cinq mois, ils n'avaient touché ni solde ni ration. Le Pacha ne faisait que chercher des atermoiments. Il disait: « Ces gens-là ne méritent pas d'argent, car ils n'ont rien su faire. Pourquoi alors les entretenons-nous et leurs donnons-nous tout ce qui est nécessaire, ils n'ont pu tenir une seule fois devant les mamlouks égyptiens ? Je n'ai plus besoin d'eux ; qu'ils sortent d'ici et aillent où ils voudront. Ils sont la cause de tous nos malheurs. » De leurs côté, ces soldats répondaient : « Nous ne sortirons que lorsque nous aurons touché, jusqu'au dernier para, ce qui nous est dû, et même en ce moment nous nous réservons de rester en Egypte si cela nous plaît. »

6° Le Pacha continuait avec ardeur et diligence la construction de son édifice. Il réquisitionna le bois et les autres matériaux de construction jusqu'à ce qu'ils fussent devenus presque introuvables. Aussi la population se trouva-t-elle fort gênée car on avait besoin de reconstruire les maisons qui avaient été détruites lors des derniers événements. Le prix d'un ardeb de plâtre s'éleva jusqu'à 120 paras, celui de la chaux était de 45 paras et le salaire d'un manœuvre de 22 paras par jour.

On avait aussi imposé l'obligation aux constructeurs de demander un permis à un architecte du gouvernement ; celui qui voulait construire, ne fût-ce qu'un four, était astreint à s'adresser à l'architecte, qui lui délivrait un permis moyennant un droit de 50 paras ; c'est alors seulement que l'on pouvait faire venir les ouvriers.

Cependant les constructions du Pacha se poursuivaient avec ardeur. On avait élevé une bonne partie de la caserne ; c'était

une espèce d'okelle formée d'étages supérieurs, au-dessous desquels il y avait des écuries ; dans l'intérieur, il y avait aussi des dépôts et à l'extérieur des boutiques et un café. Lorsque les boutiques furent achevées, on y plaça des portes et on y logea un cafetier et un barbier qui était du nombre des suivants du Pacha; on y logea aussi des tailleurs d'habits, des merciers et des selliers attachés à la maison du Pacha. Les plafonds des étages supérieurs n'étaient pas encore terminés. On fit à cet édifice un grand portail avec des banquettes à l'entrée. On avait fait démolir le mur donnant sur la place située devant la maison du Pacha pour le rebâtir avec de la pierre de taille finement travaillée. On y fit aussi un grand portail avec des tours gigantesques, que l'on garnit de canons. On fit un autre portail en face de celui de l'édifice, de manière à laisser une vaste place, que traversaient ceux qui allaient du côté de Boulaq, en passant sur la digue construite par les Français. On sortait aussi par un autre grand portail qui donnait à l'ouest sur la route de Boulaq, et ce portail se trouvait dans un mur de pierre qui allait de la place jusqu'à l'extrémité de l'édifice; sur ce portail se trouvaient, des deux côtés, des canons placés sur des tours. A l'intérieur du portail se trouvait une grande banquette en pierre qui donnait sur une porte par où on montait jusqu'aux tours. D'autres banquettes, à l'intérieur comme à l'extérieur, étaient destinées à recevoir les munitions; les soldats avec leurs armes étaient rangés le long des murs.

Dans la cour du milieu, de grands canons étaient placés à droite et à gauche. De même, dans l'intérieur de la principale cour du fond et sur le lac, il y avait près de deux cents canons, des charrettes, des caisses de munitions et tout un matériel de guerre. Il y avait dans la principale cour intérieure un endroit spécialement affecté au dépôt des grosses munitions. Là aussi, il y avait des artilleurs, des voituriers et des charretiers.

7° Les oignons furent très rares. On vendit le rotoli au prix auquel se vendait le kantar.

Le sel manquait aussi, car il avait été monopolisé. Celui qui avait été préposé à l'octroi des salines achetait pour son compte et à un prix très faible tout le sel que l'on pouvait fabriquer. Ensuite il le vendait à son profit, à un prix très élevé, aux voyageurs qui partaient pour la Haute-Égypte. De plus, il percevait des droits sur les barques affectées au transport du sel. Il en résulta que les marchands de sel durent renoncer à leur commerce.

A la fin de l'année surtout, le sel devint tellement rare qu'on vendit 80 paras le *robbah* qui en avait valu trois. On se plaignit si vivement que le fermier du sel se vit obbligé de faire venir trois barques chargées de sel et d'en vendre le *robbah* 20 paras au lieu de 80. Les marchands pouvaient alors livrer le sel à 30 paras le *robbah*. Cependant cela ne s'était jamais vu précédemment.

Le savon manquait aussi par suite du retard de la caravane. Il se vendait au prix le plus élevé. Mais lorsque la caravane arriva, les prix baissèrent.

Il y aurait encore un nombre considérable de faits de ce genre, mais il nous est impossible de les citer.

ANNÉE
MIL DEUX CENT DIX-HUIT.

Mois de Moharram.

Ce mois commença un samedi.

Ce jour-là, une grande panique s'empara de la population. A Boulaq et au Caire, les marchands fermèrent leurs boutiques et

se pressèrent dans les rues, les uns emportant les objets légers qu'ils pouvaient enlever de leurs magasins, les autres perdant, en courant, ce qu'ils avaient emporté, tant leur terreur était grande, et cependant personne ne savait au juste ce qui était survenu. Voici toutefois ce que racontaient le plus grand nombre des habitants : les chefs des soldats s'étaient réunis et s'étaient rendus chez le Pacha pour lui demander les arriérés de leur solde et de leurs rations ; le Pacha les avait renvoyés au defterdar et celui-ci à Mohammed Aly, en leur disant que leur argent se trouvait chez lui. On leur avait promis qu'ils recevraient leur solde ce jour-là. Quand ils se rendirent chez Mohammed Aly, celui-ci leur répondit qu'il n'avait rien touché pour leur compte : ils se comportèrent alors fort mal et des coups de fusil furent échangés avec l'escorte du Pacha ; les soldats se soulevèrent aussi et se rendirent devant la maison de Mohammed Aly. De là cette panique qui troubla le Caire et Boulaq et qui ne se calma que lorsqu'on eut promis aux soldats de les payer dans six jours.

Le même jour, arriva de Constantinople Ibrahim Aga, qui, l'année précédente, était kachef de Charkiah et qui était allé à Constantinople ; il amenait avec lui un certain nombre de soldats et de munitions qui furent transportés à la Citadelle. On a dit que ces munitions étaient destinées pour Djeddah, car il y avait des troubles dans le Hedjaz.

Le vendredi 7, les soldats se révoltèrent ; ils se rendirent à la maison du defterdar, en chassèrent les gardes, pénétrèrent dans la cour de la maison et fermèrent la porte qui donnait sur le Khalidj ; quelques-uns montèrent dans les appartements du defterdar, quatre d'entre eux entrèrent chez lui dans son cabinet et lui demandèrent l'accomplissement de la promesse qui leur avait été faite. Le defterdar leur répondit : « J'ai déjà chez

moi près de 60,000 piastres, ou vous les prendrez ou vous attendrez quelques jours encore jusqu'à ce qu'on ait parfait toute la somme qui vous est due. » Les soldats insistèrent et dirent qu'il fallait se presser parce qu'ils avaient perdu patience. Là-dessus, le defterdar écrivit au Pacha pour lui demander de lui envoyer de l'argent pour parfaire la somme qu'il avait en caisse. L'envoyé du defterdar revint en disant que le Pacha lui avait répondu : « Je ne paierai rien et ne donnerai aucun ordre de paiement. Ces soldats doivent quitter mon pays et partir, ou je les ferai mettre à mort jusqu'au dernier. » Le defterdar, en recevant cette réponse, dit au messager : « Retournez chez le Pacha, et prevenez-le que ma maison est envahie par les soldats et que je suis leur prisonnier. » Le messager du defterdar retourna chez le Pacha, mais, pour toute réponse, le Pacha fit diriger des canons sur la maison du defterdar et ordonna de commencer le feu. Le defterdar sans s'y attendre, vit un obus tomber devant lui ; il quitta sa place et vint se mettre à l'abri, mais le tir des canons continua et le feu se déclara dans la maison ainsi que dans le kiosque de bois de roseaux que le defterdar avait fait construire dans la maison de son aïeule, voisine de la sienne. Il descendit alors, toujours entouré par les Albanais et passa la nuit sous les escaliers.

Les soldats pillèrent la caisse ainsi que la maison ; il n'y eut de préservé que la personne du defterdar et ses papiers. Ceux-ci furent déposés dans une caisse et transportés au dehors.

La lutte avait commencé à midi au moment de la prière du vendredi. Mais depuis quelque temps déjà les habitants de la ville s'attendaient à un soulèvement. Aussi, quand ils virent les soldats se rassembler devant la maison du defterdar, la nouvelle s'en répandit immédiatement dans la ville. Le gouverneur parcourut alors la ville en disant aux habitants : « Enlevez vos biens, veillez à votre sûreté, prenez vos precautions et armez-vous. » En conséquence, on ferma les boutiques et les rues, tout le

monde était en émoi. Lorsque ensuite le canon gronda, la panique fut à son comble. On se disait que les soldats ne manqueraient pas de prendre la ville entière d'assaut, de la mettre au pillage et de s'introduire dans les maisons. On était persuadé que personne ne serait là pour les repousser et qu'aucune autorité ne pouvait les retenir.

Les hérauts criaient aussi : « O peuple et habitants de la ville ! que celui qui a une arme la porte sur lui, assemblez-vous chez le chef des chefs des rues, qui vous conduira à la maison du Pacha. » Des lettres avaient été aussi envoyées par le Pacha aux habitants d'El Ghouriah, aux Moghrabins d'El Fahamine, aux commerçants de Khan el Khalili et aux habitants du quartier Touloun. Il leur demandait de se rendre chez lui armés, sinon ils seraient châtiés. Un certain nombre de personnes obéirent à ses ordres et se rendirent chez le Pacha. Elles furent postées près de la maison des femmes et près de celle d'Ibn el Mahrouki, qui était autrefois la propriété de Bakri et passèrent la nuit à garder ces maisons. Dans cette même nuit, un moment après le coucher du soleil, Hassan Aga, le directeur des contributions, parcourut les rues poussant le peuple à s'armer pour secourir le Pacha. La plupart des gens du bas peuple se rassemblèrent alors, s'armèrent de bâtons, se divisèrent en plusieurs groupes et firent des retranchements à l'entrée des quartiers El Warrakine, El Akadine et El Hussein.

La canonnade qui avait cessé à l'entrée de la nuit avait recommencé le lendemain. Les soldats se retranchèrent dans la mosquée d'Ezbek, dans la maison du defterdar, dans la maison de Mohammed Aly et à Kom el Cheikh Salama. Ce mouvement effraya grandement la population.

Quant à la grande Citadelle, le Pacha était tranquille de ce côté-là; car il y avait envoyé le khazendar avec un détachement d'Albanais et toutes les portes avaient été fermées.

Dès le vendredi, avant que l'émeute n'eût éclaté, les Agas

des janissaires et des odjaklis étaient allés, selon leur habitude, chez le Pacha pour y faire leurs salutations.

Ils entrèrent d'abord chez Katkhoda bey, qui leur dit d'ordonner aux habitants de la ville de fermer les boutiques et les marchés et de se tenir prêts, car les soldats allaient s'insurger. Quand ils montèrent chez le Pacha, ils l'informèrent du langage que leur avait tenu Katkhoda bey; le Pacha confirma les paroles de Katkhoda bey. Alors les Agas des janissaires dirent au Pacha: « Monseigneur, avant tout, il faudrait prendre garde et veiller sur la grande Citadelle. » Le Pacha leur répondit que le khazendar s'y trouvait et qu'il lui avait recommandé d'y veiller et de fermer les portes. Les Agas répondirent: « Nous devrions laisser cinquante jannissaires devant chaque porte. » Le Pacha leur dit: « Quelle serait l'utilité de cette mesure? Du reste cela ne vous regarde pas. Vous voulez disperser et éparpiller mes soldats; allez faire ce que je vous ai ordonné. »

Cela fut fait pour l'accomplissement des volontés du destin.

En ce moment là, Taher pacha qui, malgré toutes ses protestations, était un grand ennemi du Pacha, se présenta à lui; mais celui-ci refusa de le recevoir et lui envoya l'ordre de rentrer dans sa maison et de s'y tenir tranquille.

Le lendemain samedi, au matin, le Pacha organisa ses troupes d'après le système des Français. C'était ce qu'on appelait la nouvelle réforme. Les soldats sortirent avec leurs armes et leurs chevaux; ils firent le tour du lac; puis ils se divisèrent en deux troupes, dont l'une se dirigea par le quai El Khachab, et l'autre par le côté de Bab el Hawa, pour prendre les Arnautes entre deux feux. Lorsque la division qui se dirigeait du côté du quai El Khachab fut arrivée, elle engagea le combat avec les Arnautes. Ceux-ci, se voyant obligés de battre en retraite, firent monter à cheval le defterdar et le conduisirent, ainsi que ses suivants, à la maison de Taher pacha; ensuite ils se portèrent du côté de la mosquée Ezbek et cherchèrent à arrêter la seconde

division. Mais les soldats de la première division qui étaient arrivés à la maison du defterdar, à celle d'El Mahrouki et à celle des femmes du Pacha se mirent à piller; ils firent sortir le harem, abandonnèrent le combat et se dispersèrent avec leur butin. La seconde division, à son tour, se débanda et la plupart des soldats qui la composaient accoururent pour avoir leur part du butin. Ils se dirent: « Comment, nous combattons et nous mourons sans aucun profit, alors que nos camarades pillent et se gorgent de butin ! » et ils abandonnèrent le combat. Ce que voyant, les Arnautes reprirent courage. Quelques-uns d'entre eux se retournèrent contre les soldats du Pacha et reprirent les positions qui leur avaient été enlevées.

En ce moment, Taher pacha se montra, il monta à cheval, se rendit à El Roumeilah et s'avança vers la porte de Bab el Azab, qu'il trouva fermée. Il fit élargir les brèches qui se trouvaient dans le mur, à côté de cette porte, et par là il fit passer un certain nombre de soldats; ceux-ci se rencontrèrent avec les Arnautes et se joignirent à eux pour se rendre chez le khazendar. Depuis quelques jours, le khazendar avait chez lui le neveu de Taher pacha qui était malade, ainsi qu'un détachement d'Arnautes. Ceux-ci se joignirent aux arrivants. Les insurgés demandèrent au khazendar les clefs de la Citadelle. Il les leur refusa d'abord, mais voyant leur férocité, il se résigna à les leur remettre. Les insurgés firent ensuite descendre de la Citadelle des canons, des bombes et des munitions qu'ils envoyèrent à leurs camarades à l'Ezbékiah. Ils postèrent aussi dans la Citadelle des artilleurs et des soldats. Tout cela se passait à l'insu de Mohammed Pacha. Il n'en fut prévenu que lorqu'il vit tomber sur sa maison les projectiles lancés de la Citadelle. Il demanda alors: « Qu'est ce que cela ? » On lui répondit que les rebelles s'étaient emparés de la Citadelle. Il tomba évanoui.

Taher pacha descendit de la Citadelle, traversa la ville en

faisant crier par un héraut: « Sécurité et confiance! Ouvrez vos boutiques, vendez et achetez et n'ayez aucune crainte. » Il visita aussi les tombeaux des saints, et, aux gens qui passaient pour les illuminer, il demandait des bénédictions et des prières. La population démolit alors les retranchements qui se trouvaient dans les rues et cessa de résister aux soldats; ceux-ci, de leur côté, ne firent aucun mal à personne. On ordonna d'ouvrir les boulangeries et les restaurants. Les soldats cessèrent d'imposer leurs conditions dans les marchés et de violer le droit d'autrui. Aussi les marchands se portaient-ils au-devant d'eux avec des aliments de toute nature. Ils pénétraient même dans leurs rangs et les traversaient sans rencontrer la moindre opposition. Les soldats leur disaient même: « Vos querelles ne regardent que vous-mêmes, nous nous battons entre nous les uns contre les autres; vous êtes des étrangers et vous n'avez aucun rapport avec nous. » On désarma même sans violence quelques personnes qui, convoquées par le Pacha, s'étaient rendues tout armées à son appel. Tous ces actes étaient bien différents de ceux qu'on attendait de la turbulence habituelle des soldats. Taher pacha ne s'occupait que de parcourir les marchés, la ville et ses environs. Il se portait au-devant des paysans qui apportaient des villages les bois de chauffage, le beurre et le fromage pour les vendre en ville: « Agissez, leur disait-il, comme par le passé, apportez vos denrées, vendez et achetez sans rien craindre. » Le gouverneur s'étant présenté chez lui, il lui ordonna de parcourir les rues et de rassurer la population. Cependant la lutte continua avec acharnement, entre les deux partis, toute la journée du samedi et toute la nuit du dimanche. Le lendemain matin, les soldats arnautes s'avancèrent d'un côté vers la mosquée d'Othman katkhoda, et de l'autre côté vers la rue des Chrétiens, et, de là, montèrent sur les collines de Boulaq. Ils s'emparèrent de cette localité, puis ils prirent d'assaut Manakh el Djimal situé auprès d'El cheikh

Faradj et mirent à mort les soldats nègres qui s'y trouvaient. Ceux qui purent échapper à ce massacre s'enfuirent tout nus. Les Arnautes s'emparèrent ensuite du navire du capitaine. Ils passèrent sur la rive d'Embabah, non sans avoir au préalable pillé tout ce que contenait le vaisseau. Les biens et tous les objets précieux du capitaine s'y trouvaient : il avait amassé cette fortune en levant des taxes sur les barques et les voyageurs circulant sur le Nil. Quelques-uns d'entre les Arnautes allèrent aussi à Kasr el Aïni, arrêtèrent les esclaves du Pacha qui s'y trouvaient, les dépouillèrent de tout ce qu'ils possédaient et les amenèrent ensuite prisonniers. Ils pillèrent aussi à l'Ezbékiah la maison habitée par El Sayed Ahmed el Mahrouki.

C'était la vieille maison d'El Bakri, El Mahrouki l'avait fait réparer et s'y était installé avec sa famille. Les soldats en firent sortir les femmes, après les avoir fouillées ou après s'être fait donner une rançon par celles qui ne voulaient pas être fouillées. Ils pillèrent aussi la maison des femmes du Pacha située dans le voisinage de la précédente. Ces dames ne s'y trouvaient plus, le Pacha les ayant, dès la veille, fait venir auprès de lui, mais en partant elles avaient laissé toutes leurs richesses. La maison de Djirdjis el Djohari fut aussi mise à sac ; on y trouva beaucoups d'objets précieux et des fourrures de prix. Remarquons que les rebelles ne purent s'introduire dans la maison des femmes du Pacha que deux jours après la fin du combat dans les rues, et cela, parce que la garde qui la défendait se composait de dix-huit Français, qui y restèrent jusqu'à ce que toutes les femmes en fussent sorties.

Tous les habitants de ce quartier s'adressaient à Taher pacha ou à Mohammed Aly, qui leur envoyait des soldats pour les défendre, jusqu'à ce qu'ils eussent transporté en lieu sûr leurs bagages ou les divers objets qu'ils pouvaient emporter. El Mahrouki et son fils se réfugièrent chez le Pacha. Le Pacha lui-même perdit courage et il se préparait à la fuite. La nuit précé-

dente, le pain avait manqué pour lui, l'orge pour ses chevaux; on donna du riz aux chevaux et le Pacha dut se nourir de biscuits. Il avait envoyé chercher du pain au quartier des chrétiens. Mais les Arnautes avaient arrêté ceux qui le lui apportaient. Les soldats arnautes apportèrent des matières exploisibles qu'ils placèrent sur le lac, et ils le firent éclater près de la maison du Pacha qui prit feu. On essaya d'éteindre le feu, mais on ne trouva aucun porteur d'eau.

On a dit aussi que le khazendar qui se trouvait à la Citadelle avait promis aux Arnautes, lorsqu'ils l'avaient arrêté, de faire brûler la maison du Pacha. C'était là la condition sous laquelle il avait été mis en liberté. Il envoya donc un de ses suivants dans le cabinet qui lui était destiné à la résidence du Pacha. Le suivant y mit le feu, qui gagna bientôt les appartements du Pacha. Celui-ci descendit avec ses femmes, au nombre de dix-sept, les fit monter à dos de mulet et les fit escorter par des guides et des *Hawarahs*; il les fit accompagner aussi par El Mahrouki et son fils, par son drogman, son caissier, ses esclaves et ses domestiques. Après avoir fait partir ainsi ses femmes, le Pacha monta à cheval à son tour avec ses mamlouks etle reste de ses soldats, il emmena aussi avec lui Hussein Aga Chanan, quelques-uns des Agas ainsi que trois dromadaires. Il partit ainsi pour Djeziret Badran.

Lorsque le bruit se fut répandu que le Pacha avait quitté sa maison, les Arnautes y pénétrèrent et se mirent à la piller malgré l'incendie. Le Pacha s'était enfui dans l'après-midi du dimanche 9 du mois de Moharram. Derrière lui étaient sortis un grand nombre de soldats arnautes. Il retourna contre eux et se battit à deux reprises différentes; quelques-uns même disent trois.

El Mahrouki et ceux qui se trouvaient en sa compagnie se séparèrent les uns des autres et ne purent suivre l'escorte. El Mahrouki, étant descendu pour remettre en place la ceinture du

mulet qu'il montait, les soldats qui poursuivaient le Pacha le firent prisonnier ainsi que son fils et ses suivants. Ils les dépouillèrent de leurs vêtements et leur prirent aussi près de 20,000 dinars en espèces ou en bijoux. Le bimbachi Othman Aga, qui habitait Boulaq, arriva sur ces entrefaites. El Mahrouki et les siens lui demandèrent secours et protection. Il les amena alors avec lui à Boulaq, leur fit passer la nuit chez lui, et le lendemain il obtint l'*aman* pour eux. El Mahrouki put alors aller trouver Taher pacha qui le reçut. Djirdjis el Djohari en fit autant. Les soldats pillèrent entièrement la maison du Pacha où ils prirent beaucoup de choses. L'incendie dura toute la nuit et la fumée monta jusqu'au ciel. Il n'en resta que les fondations. Ainsi fut entièrement détruite par l'incendie cette belle et grande construction, cette colossale maison qui était un édifice des plus coûteux. Il ne serait point parjure, celui qui jurerait qu'on y a dépensé plus de dix trésors depuis le jour où l'on a commencé la construction jusqu'au jour où elle fut incendiée ! El Alfi y avait dépensé des sommes énormes lorsqu'il l'avait construite.

A l'origine, il y avait sur l'emplacement de cette maison un château construit et élevé par El Sayed Ibrahim, fils d'El Sayed Seoudi Eskandar, docteur hanafite. Au dessous de ce château, du côté du lac, El Sayed Ibrahim avait fait construire des ponts et des arcades, où le public pouvait venir se promener. On s'y rendait en foule : toutes les classes de la population s'y donnaient rendez-vous. Il y avait des cafés, des marchands, des chanteurs. Des barques portant des nombreux promeneurs s'y arrêtaient. On trouvait alors dans cet endroit, comme sur la digue qui lui faisait face, toute sorte de plaisirs et de divertissements qu'on ne peut décrire, et cela depuis l'après-midi jusqu'à la fin de la nuit.

Ensuite ce château passa entre les mains de divers propriétaires. Puis vint Aly bey, et, sous son administration sévère, on ferma ces arcades, on défendit au public de s'y rendre, parce

que souvent des gens de mauvaises mœurs et des fumeurs de hachiche s'y rassemblaient. L'émir Ahmed Aga Choukar acheta ensuite ce château, puis il le vendit au bout de quelque temps. Ce fut Mohammed bey el Alfi qui en fit l'acquisition en 1211. Celui-ci le fit démolir et le reconstruisit sur un plan nouveau et définitif. Pendant qu'il était absent dans la province de Charkiah, il dressa le plan de la construction et l'envoya à son intendant Zulfikar. Son katkhoda vint alors et démolit le château. Il fit creuser ensuite les fondations de la nouvelle construction, et posa la première pierre de l'édifice. Il avait fait élever le premier étage lorsque son maître revint. Celui-ci ne trouvant pas l'édifice conforme au plan qu'il avait dressé, le démolit une seconde fois et poussa activement les travaux de reconstruction. Il fit venir pour cela des ouvriers et des matériaux de toute espèce jusqu'à ce que ces matériaux fussent devenus très rares. Il fit placer quatre de ses agents aux quatre côtés de l'édifice pour diriger les travaux. Il fit bâtir spécialement pour cette construction des moulins pour le plâtre et des fours à chaux. Il faisait venir de la montagne les dalles qu'il faisait scier à la grandeur convenable. Il en faisait autant pour le marbre. Il utilisa le marbre des anciennes constructions, ainsi que les matériaux provenants d'édifices qu'il avait achetés et fait démolir. Il fit transporter ces matériaux à dos de chameau ou dans des barques jusqu'au lieu de la construction. Au nombre de ces édifices, il y avait la grande maison construite par Hassan katkhoda el Charawi à Birket el Ratly, et où on trouva beaucoup de bois et de pièces de menuiserie. Les agents chargés de diriger les travaux purent se construire pour eux des maisons avec les mêmes matériaux ; ils en donnaient aussi à leurs favoris et en vendaient également pour leur compte. Cependant on ne cessa de réclamer des matériaux jusqu'à ce que la construction fût terminée, ce qui, du reste, fut fait en peu de temps. On plaça des vitres à toutes les fenêtres et, dans les appartements privés, il

y avait des carreaux en cristal dont la pièce valait 500 drahmes. On meubla ensuite magnifiquement toute la maison : de beaux tapis turcs furent étendus par terre, des rideaux suspendus à toutes les ouvertures et les divans qu'on y installa étaient brodés d'or. Il y avait aussi deux bains, un au premier étage et l'autre au rez-de-chaussée.

A peine cette maison fut-elle ainsi achevée qu'El Alfi s'y installa, il y demeura près de vingt jours, puis il partit pour la Charkiah. Lorsque les Français arrivèrent, Bonaparte, le commandant en chef, se logea dans la maison et y fit quelques réparations. Après le départ de Bonaparte, Kléber, qui le remplaça dans le commandement, y habita aussi et y fit aussi quelques aménagements. Lorsque Kléber fut assassiné et que Abdallah Menou prit le commandement à sa place, il ne manqua pas de faire exécuter dans cette maison de nouveaux travaux de construction, changea la distribution des pièces, y fit une mosquée et fit surmonter la porte d'un dôme magnifique, aux coins duquel s'élevaient des colonnes vraiment artistiques. Il fit construire aussi le large escalier par lequel on montait au premier étage. Il fit communiquer tous les appartements entre eux, selon le système des maisons françaises. Il continua ainsi les travaux de construction et de réparation jusqu'au moment où il quitta l'Egypte. Lorsque les Ottomans reconquirent le pays, Mohammed pacha fut appelé au gouvernement de l'Egypte. Il voulut habiter cette maison. Il commença par y faire exécuter des réparations importantes; pour cela, il avait organisé douze fours à chaux qui travaillaient sans relâche. Trois convois de chameaux apportaient les pierres de la carrière et chaque convoi était composé de soixante dix chameaux. Il en était de même pour tous les autres objets nécessaires à la construction. On jetait dans le lac les terres provenant des démolitions et le lac fut comblé en grande partie ; mais comme on n'avait suivi pour cela aucun plan déterminé,

la vue du lac devint fort désagréable, car on n'y voyaitque des petites collines et des monticules de terre. Cependant on ne venait sur le lac que pour se promener et respirer un air pur. Au moment de la crue du Nil surtout, le lac se remplissait d'eau, les chaloupes et les canges des promeneurs y allaient et venaient jour et nuit. A la tombée de la nuit, on allumait des lanternes tout autour, sur les portes des maisons. Alors on jouissait d'une vue magnifique, particulièrement dans les nuits où il y avait de la lune. On voyait alors se mêler dans l'eau les reflets de la lune et des lanternes, et il semblait que toutes ces lumières étaient au-dessus de l'eau. Ajoutez à cela l'écho des voix des chanteuses qui ajoutait un charme nouveau à ce spectacle vraiment féerique.

Enfin survinrent les événements dont nous avons parlé et tout fut changé et défiguré.

Un fait curieux, c'est que dans la lutte qui dura trente six jours entre les Français, les Ottomans et les Egyptiens, les canons envoyaient tous leurs projectiles du côté de la maison d'El Alfi, cependant pas une seule pierre ne se détacha ! Mais lors de la révolte des troupes du Pacha, cette maison fut incendiée et démolie dans une seule nuit. La maison du defterdar fut incendiée aussi. Cette derniere avait été bâtie par Radouan katkhoda el Djalfi ; c'était une grande maison sans pareille pour son architecture et ses décorations. Les plafonds étaient, au point de vue de l'art et de la finesse du travail, tout ce que la main de l'homme avait pu réaliser de plus parfait. A l'intérieur, elle était entièrement peinte d'or et de couleurs de toutes sortes. Elle était pavée entièrement avec du marbre de différentes couleurs. L'incendie ne laissa rien de tout cela, si ce n'est les fondations.

Enfin l'insurrection s'apaisa et le gouverneur Aly Aga el Charawy, ainsi que le mohtasseb Zulfikar et les Agas des janissaires, traversèrent la ville en faisant crier à la population : « Paix et sécurité ! Vendez et achetez. »

Il y avait quinze mois et vingt et un jours que le Pacha gouvernait l'Égypte. Il était mauvais administrateur ; il aimait à faire couler le sang à tout propos ; il agissait sans discernement ; il se montrait généreux envers ceux qui ne le méritaient pas et refusait des récompenses à ceux qui en étaient dignes.

Vers la fin de son gouvernement, il avait fait absolument fausse route. Il avait écouté les mauvais conseillers qui l'entouraient et il ne s'occupait plus que de frapper les habitants du Caire et des villages d'impôts et de contributions vexatoires. On a été même jusqu'à dresser des états d'une contribution générale sur les maisons et autres lieux d'habitation, égale au loyer de trois années. On lui reprochait encore des actes bien plus arbitraires. Mais Dieu en a délivré ses créatures : ses soldats se sont soulevés contre lui. Aussi fut-il obligé de s'enfuir honteusement comme nous l'avons dit plus haut. Il continua sa marche jusqu'à ce qu'il eut atteint Gallioub, où il arriva après le coucher du soleil. Le cheikh de Gallioub, El Chawarby, lui donna à dîner. Ensuite, il continua sa marche dans la nuit jusqu'a Dedjouah, où il fit embarquer sur trois barques ses femmes et ses bagages. De son côté, il poursuivit la route par terre en se dirigeant du côté de Benha. La plupart de ses gens étaient restés au Caire : il en était de même du katkhoda, du secrétaire du divan, du khazendar qui était à la Citadelle, d'El Salehdar et de Khalil effendi, le comptable.

Le lundi 10, on fit crier à la population : « Confiance et sécurité ! » Il était défendu aux soldats de chercher querelle aux habibitants, quiconque avait à se plaindre d'un soldat et quelque minime que pût être le méfait, devrait porter plainte au corps de garde du quartier ; le chef du poste ferait comparaître l'agresseur devant Taher pacha qui le punirait.

Le jeudi, dans l'après-midi, l'aga et les officiers se rendirent à la maison du cadi et l'informèrent qu'ils se réuniraient le lendemain chez Taher pacha pour se concerter sur son élection comme Kaïm-Makam. On décida qu'on adresserait à la Sublime Porte une relation de tous les événements qui étaient survenus.

Le même jour, arriva Djaafar kachef, suivant d'Ibrahim bey. Il était porteur d'une missive adressée aux ulémas et aux cheikhs. On a dit qu'il était déjà au Caire depuis quelques jours et qu'il avait eu de fréquentes entrevues avec Taher pacha et avec les cheikhs.

Le lendemain, vendredi 14, les cheikhs se réunirent chez le cadi, montèrent à cheval avec lui et allèrent chez Taher pacha. Là, on tint conseil. Le cadi fit venir une pelisse de martre dont il revêtit Taher pacha en signe de son élection comme Kaïm-Makam, en attendant l'investiture impériale ou la nomination d'un autre wali. Ensuite on demada à Taher pacha de supprimer les nouvelles contributions vexatoires. En un mot on espérait beaucoup de son administration. On rédigea un procès-verbal de la séance. On lut aussi la lettre qu'on avait reçue des émirs du sud; elle renfermait des versets du Coran, des Hadithes, et d'autres citations fort longues.

Elle se résumait en ceci :

Les émirs étaient soumis et obéissants. Ils n'avaient commis aucun acte agressif ni engagé, les premiers, aucune bataille. Cependant toutes les fois qu'ils venaient dans une ville ou un village et qu'ils demandaient seulement le droit de passage ou la permission d'y faire quelques achats, le gouverneur et les soldats qui s'y trouvaient rejetaient leurs demandes et leur faisaient la guerre ; mais dès que la bataille était engagée, il était impossible de leur résister et leurs adversaires étaient bientôt mis en déroute. Des faits de ce genre s'étaient souvent répétés et l'on comprend facilement le pillage et les outrages qui en étaient la conséquence forcée. Les émirs ajoutaient: Un fait de ce genre se produisit lorsque nous arrivâmes à

Miniah : on commença par nous chasser et par nous contraindre à nous éloigner. La guerre s'en suivit et la population innocente eut à en souffrir. Tous ces maux doivent retomber sur vos têtes. Nous avions cependant prié les cheikhs d'intercéder en notre faveur auprès de Son Altesse le Vizir, afin qu'on nous donnât de quoi subvenir à notre existence et à notre entretien ; mais Son Altesse le Vizir rejeta toutes nos demandes. Son seul but était de nous empêcher de sortir de l'Egypte. Vous nous avez fait prévenir des conséquences de notre désobeissance à l'empire ottoman, en vous appuyant en cela sur la parole de Dieu : « *Obéissez à Dieu, à son Prophète et à ceux qui ont le pouvoir sur vous.* » Cependant vous ne citez aucun verset disant que nous devons disparaître de sous le ciel, ni aucun autre nous disant de nous jeter nous-mêmes dans l'abîme. Vous nous dites aussi que nous avons laissé au Caire nos femmes et nos enfants et que sur eux pourrait retomber notre désobéissance ; nous avons été surpris de cette menace, parce qu'en laissant nos femmes au Caire, nous avions confiance en votre honneur et nous croyions qu'elles pourraient y rester sous votre protection. L'homme brave et loyal ne saurait lever la main sur les femmes. Les hommes ne doivent s'attaquer qu'aux hommes. Du reste, vous perdrez un jour le pouvoir, car les temps changent, et Dieu qui fait succéder la nuit au jour, peut donner l'autorité à qui il veut, car la puissance est à lui seul.

Lorsque cette lettre fut lue d'un bout à l'autre, tout l'auditoire demeura très étonné. On eut dit que le voile qui cachait la vérité venait de se soulever. Taher pacha prit ensuite la lettre et la mit dans sa poche. Les assistants lui demandèrent quelle réponse y serait faite. Il dit : « Nous y réfléchirons. » Puis il écrivit une lettre dans laquelle il informa les émirs de ce qui s'était passé, il leur donnait l'ordre de se rapprocher du Caire, parce que l'on pourrait avoir besoin de quelque assistance.

Le lundi 17, on envoya à Constantinople la relation écrite des derniers événements. Les cheikhs et les odjaklis y avaient apposé leurs cachets.

Mohammed pacha, le waly fugitif, continua sa marche jusqu'à Mansourah. Il frappa les habitants de cette ville d'une contri-

bution s'élevant à 90,000 talaris. Il en avait fait autant partout où il avait pu, dans les villages des provinces de Dakhaliah et de Gharbiah. Il avait rencontré aussi sur son chemin les délégués à la perception des impôts qui rentraient avec les sommes provenant de la perceptions des contributions antérieures, il leur enleva tout l'argent qu'ils rapportaient.

Dans la nuit du mardi 18, Taher pacha envoya quelques-uns de ses soldats arrêter dans leurs maisons l'Aga des janissaires, Moustapha katkhoda el Razzaz, Moustapha Aga el Wakil, Ayoub katkhoda el Fallah, Ahmed katkhoda Aly, El Sayed Ahmed el Mahrouki et Khalil effendi, le sécrétaire trésorier de Mohammed pacha. On les fit monter à la Citadelle. Le lendemain, la population ne parlait que de ces arrestations. Des ulémas firent des démarches en faveur d'El Sayed el Mahrouki et le firent descendre de la Citadelle, le surlendemain, pour le reconduire dans sa maison, mais il avait dû payer 600 bourses et des soldats gardaient sa maison. Les autres personnages arrêtés durent payer aussi, qui 200 bourses, qui plus, qui moins, mais tous restèrent gardés à vue.

Le vendredi 21, Taher pacha monta à cheval escorté de sa suite et alla faire la prière du vendredi a la mosquée El Hussein.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant que les émirs égyptiens étaient rétournés vers le sud et qu'ils étaient arrivés près de Beni-Souef.

Le même jour, le cheikh El Sadat intercéda pour Moustapha Aga el Wakil et le prit dans sa propre maison, mais il avait dû payer une somme de 220 bourses.

Le dimanche, Taher pacha envoya chercher Moustapha Aga el Wakil chez le cheikh El Sadat, celui-ci, ainsi que Sayed Aga, le Wakil de la Porte, montèrent à cheval avec Moustapha Aga et allèrent en sa compagnie chez Taher pacha. Quand ils furent en haut des escaliers, quelques soldats sortirent et les surprirent : ils enlevèrent Moustapha Aga à ses amis, le mirent en état d'arrestation, et le conduisirent à pied à la Citadelle. Le cheikh El Sadat fut courroucé de cette manière d'agir. Il entra chez Taher pacha avec lequel il se querella. Celui-ci lui montra une lettre qu'on disait avoir été envoyée à son protégé par Mohammed pacha ; le cheikh lui dit qu'on ne pouvait tenir son protégé responsable que si une lettre avait été adressée par lui à Mohammed pacha. On finit par décider que Taher pacha ne mettrait pas à mort Moustapha Aga, mais que toutefois il le garderait prisonnier. Cependant Taher pacha monta à cheval la nuit et alla trouver le cheikh El Sadat pour lui exprimer ses regrets. Mais le cheikh El Sadat avait craint un danger à cette heure de la nuit.

Le 28, on fit monter à la Citadelle Youssouf, le katkhoda du Pacha et on l'obligea à payer de l'argent. On en fit autant de l'écrivain du trésor.

Le même jour, le gouverneur de la mer Rouge sortit à la rencontre des pèlerins et dressa sa tente à Kobbet el Nasre, où il demeura pour les attendre.

Le même jour, un courrier monté sur un dromadaire arriva porteur de lettres datées du 20 El Hodjet. Ces lettres disaient que les Wahabites étaient maîtres du Hedjaz, que Ghaleb, le chérif de la Mecque, s'était mis d'accord avec Chérif pacha et les émirs du pèlerinage égyptien et du pèlerinage syrien ; qu'il les avait corrompus dans le but de leur faire retarder leur voyage

jusqu'à ce qu'il eût fait transporter ses richesses et ses bagages à Djeddah. Cette convention n'avait eu lieu qu'après de très longues et des très vives discussions. Ils avaient eu l'idée de réunir leurs forces et de combattre l'ennemi, puis ils avaient changé d'avis et on s'était mis d'accord pour s'en aller. En effet les émirs restèrent douze jours avec le chérif, puis ils partirent; le chérif lui-même s'en alla après avoir incendié sa maison. Chérif pacha se transporta aussi à Djeddah.

Le même jour, on fit arrêter quelques personnes parmi les plus riches des odjaklis et on leur réclama de l'argent. On frappa aussi la corporation des écrivains cophtes d'une taxe de 500 bourses qu'ils devraient payer par contribution.

Le 25, on arrêta plusieurs cophtes et on frappa les juifs d'une contribution de 100 bourses.

Le même jour, Ahmed Aga Choukar arriva au Caire. Il apportait des lettres des émirs du sud.

Le vendredi 27, l'expédition envoyée contre Mohammed pachà partit sous le commandement de Hassan bey, frère de Taher pacha; on partit par terre et par eau.

Le jeudi, on fit arrêter Moallem Malati, que l'on comptait parmi les notabilités des écrivains cophtes. C'était celui qui avait été cadi au temps des Français. On le décapita à Bab el Zoueilah. On coupa de même la tête à Hanna el Sobhani, frère de Youssouf el Sobhani, le négociant syrien. L'exécution eut lieu le même jour à Bab el Khark. Les corps des suppliciés restèrent exposés jusqu'au lendemain.

Le mardi, dernier jour du mois, Ahmed Aga Chaukar retourna vers ses compagnons avec la réponse du Pacha.

On fit courir le bruit de l'arrivée d'Ibrahim bey et de ses compagnons à Zawiet el Masloub. Leur avant-garde était arrivée à Djizah et faisait des réquisitions dans le village.

Le même jour, on mit en liberté Youssouf, le katkhoda du Pacha, après lui avoir fait payer 80 bourses ; il descendit de la Citadelle et alla à sa maison.

Le même jour, Taher pacha envoya chercher Moustapha effendi Ramez, l'écrivain, Ibrahim effendi el Rouznamdji, et Soliman effendi, qui furent conduits chez Abdallah effendi Ramez, le Rouznamdji turc.

Mois de Saffar.

Ce mois commença un dimanche.

Le 2, les émirs de la Haute-Egypte arrivèrent à Cheikh el Chimi.

Dans la nuit du dimanche 4, on étrangla Ahmed katkhoda Aly, chef des anciens des janissaires et Moustapha katkhoda el Razzaz, katkhoda des Azabs. Ils étaient emprisonnés à la Citadelle. Au moment de leur exécution, vers trois heures de la nuit à la turque, on fit tirer des coups de canon, et on jeta leurs cadavres dehors.

Dans la matinée du lendemain mercredi, on reçut des nouvelles des soldats qui avaient été envoyés pour combattre Mohammed pacha. Ces nouvelles annonçaient que Mohammed pacha s'était dirigé du côté de Damiette, qu'une partie des soldats qui l'accompagnaient avaient refusé de le suivre et avaient demandé l'*aman* ; enfin qu'avant de répondre à la demande de ces soldats, on avait voulu en référer à qui de

droit. Taher pacha répondit en donnant à ses troupes l'autorisation d'accorder l'*aman* à tous ceux qui le réclameraient et de se les adjoindre.

Ce jour-là, le bruit courut que Taher pacha avait l'intention de passer sur la rive gauche pour saluer les émirs égyptiens.

Au même jour, Taher pacha fit appeler Hassan Aga Moharram, qui se montra tout effrayé et croyait marcher à sa perte, mais lorsqu'il fut arrivé devant Taher pacha, celui-ci lui donna une pelisse et le nomma architecte en chef; il lui fit don aussi de 2,000 talaris et lui donna l'ordre de travailler aux réparations de la Citadelle.

Hassan Aga Moharram s'estima fort heureux d'en être quitte de cette façon, mais ce ne fut qu'après avoir quitté Taher pacha qu'il commença à se rassurer.

En ce même jour, un détachement de janissaires vint trouver Taher pacha. C'étaient les mêmes qui étaient venus au premier du mois de Moharram avec des munitions pour se rendre au Hedjaz; on les avait fait loger à la mosquée El Azhar, aux environs d'El Husseiniah.

La chute de Mohammed pacha les avait laissés impassibles. De leur côté, les Arnautes, après le départ de Mohammed pacha, s'enorgueillirent et traitaient les janissaires avec mépris, mais ceux-ci, fiers par nature, se regardaient comme les soutiens du Sultan et considéraient les Arnautes comme leurs soldats, leurs domestiques et leurs suivants.

Lorsque Taher pacha frappa la population d'une contribution, il paya aux Arnautes l'arriéré de leur solde, on leur donna des bons qu'ils devaient toucher chez les habitants frappés de cette contribution. Mais toutes les fois que les janissaires lui réclamaient leur arriéré, il leur disait: « Je ne vous dois rien, si

ce n'est votre solde à partir de mon avènement. » Si vous avez à réclamer quelque chose, allez le demander à Mohammed pacha. Ils se montrèrent très irrités et leur exaspération fut à son comble. Dans la nuit, ils informèrent Ahmed pacha, gouverneur de Médine, de leur projet pour le lendemain. En effet, dès que le jour parut, les janissaires dont nous avons parlé, au nombre de deux cent cinquante, quittèrent la mosquée El Azhar, équipés et armés selon leur habitude, et, suivis de leurs chefs Ismaïl Aga et Moussa Aga et d'un autre personnage, ils allèrent trouver Taher pacha et lui réclamèrent l'arriéré de leur solde; il leur répondit comme toujours : « Vous n'avez rien à me réclamer, si ce n'est depuis mon avènement, s'il vous est dû quelques arriérés, il faudrait les demander à votre pacha, Mohammed pacha. » Ils insistèrent. Taher pacha les repoussa avec dureté. Alors ils répliquèrent en tirant leurs épées, et l'un d'eux lui trancha la tête. On la jeta par la fenêtre dans la cour de la maison. Les autres janissaires prirent les armes et attaquèrent les suivants de Taher pacha, dont ils tuèrent une grande partie. Le feu se déclara dans les appartements des suivants de Taher pacha, qui renfermaient des armes et des munitions et la maison fut mise au pillage. Les janissaires sortirent, tenant à leurs mains leurs sabres nus et emportant les objets qu'ils avaient enlevés. La population fut effrayée, elle ferma les marchés et les boutiques et on se réfugia dans les maisons où l'on se barricada. Cependant on ne savait pas ce qui s'était passé. Une heure après, la nouvelle de la mort de Taher pacha se répandit et le gouverneur traversa la ville avec l'aga en criant : « Confiance et sécurité ! c'est l'ordre d'Ahmed pacha ! » On cria aussi que les janissaires étaient réunis, ainsi que d'autres soldats, chez Ahmed pacha et s'étaient ligués contre les Arnautes dans le but de les mettre à mort ou de les faire sortir de la ville. Pour exécuter ce projet, ils s'étaient divisés en plusieurs groupes et s'étaient répandus dans la ville. Les Arnautes s'assem-

blèrent aussi à l'Ezbékiah et dans la maison qu'ils habitaient. Dès lors, les janissaires, toutes les fois qu'ils trouvaient un Arnaute isolé, lui enlevaient ses armes et souvent ils l'assassinaient. Les Arnautes en faisaient autant pour les janissaires. Tout cela se passait pendant que l'incendie et le pillage continuait dans la maison de Taher pacha. Les détenus, pour cause de retard dans le paiement des contributions et des taxes vexatoires, furent relâchés. Le corps de Taher pacha demeura sans sépulture, personne ne s'en occupa. Aucun de ses suivants n'aurait osé pénétrer dans la maison pour l'en retirer et l'inhumer. Ainsi s'évanouit en un instant toute sa puissance, la durée de son triomphe ne fut donc que de vingt-six jours. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait fait tout disparaître, hommes et choses. Voici son portrait : Il avait le teint brun, le corps mince et la barbe noire ; il parlait peu le turc ainsi que l'arabe, la langue arnaute l'emportait sur toute autre. Il était sot et quelque peu fou et n'avait d'inclination que pour les gens privés de raison et les derviches. Il s'était fait un lieu de retraite à El Cheikhouniah ; il y couchait souvent et dans la nuit, montait avec le cheikh Abdallah el Kourdi sur le toit, où il faisait le zikr avec lui. Il finit par y loger avec sa famille. La femme qu'il avait épousée avait été mariée auparavant à un émir. Des gens de toutes sortes se réunissaient chez lui ; il causait avec eux, faisait le zikr avec eux et leur témoignait une grande confiance. Quand on le vit dans ces dispositions, beaucoup de gens de basse extraction sortirent habillés d'une manière toute fantaisiste : on portait un long cornet, un habit rapiécé et un *dilk* ; on se suspendait des clochettes et des faux brillants ; on tenait une canne peinte d'où pendaient de petits grelots et des houppes et une timbale sur laquelle on frappait ; on criait, on gesticulait, on prononçait des paroles incohérentes et des mots laissant entendre qu'on était un illuminé.

Lorsque Taher pacha fut tué, il demeura sans sépulture

jusqu'au lendemain, puis on l'enterra sans sa tête sous un dôme à Birket el Fil. Quelques janissaires prirent sa tête et partirent pour la porter à Mohammed pacha, afin d'en obtenir quelque gratification. Ils furent atteints en route par des Arnautes qui les tuèrent, leur reprirent la tête et retournèrent l'enterrer avec le corps.

Ahmed pacha écrivit une lettre à Mohammed pacha où il l'informait en détail de ce qui s'était passé et le pressait de revenir. El Mahrouki et Saïd Aga en firent autant et chacun de son côté écrivit une lettre dans le même sens. Ils croyaient que tout était fini.

Lorsque l'on mit la maison de Taher pacha au pillage, on dévalisa aussi toutes les maisons voisines depuis El Habbaniah jusqu'à Dalh el Samaka et Darb el Djamamiz.

Ahmed pacha convoqua aussi les cheiks et les informa de ce qui s'était passé ; il leur ordonna d'aller trouver Mohammed Aly et de lui conseiller de se tenir dans l'obéissance. Ils se rendirent chez ce dernier, lui parlèrent de leur mission, et il répondit : « Ahmed pacha n'est pas wali d'Egypte ; il est gouverneur de Médine, que la meilleure prière et la meilleure salutation soit sur celui (le Prophète) qui l'habite ! Il n'a aucun rapport avec l'Egypte. C'est moi qui ai fait nommer Taher pacha parce qu'il avait pour mission de la part du Sultan de garder l'Egypte et il pouvait avoir pour ainsi dire quelque prétention sur la dignité de wali. En ce qui concerne Ahmed pacha, il ne doit se faire aucune illusion. Il n'a qu'à sortir de la ville emmenant avec lui les janissaires, nous ferons les préparatifs nécessaires pour qu'il puisse se rendre au siège de son gouvernorat. » Là-dessus les délégués se retirèrent.

Les janissaires continuaient cependant à piller ; ils poursuivaient les Arnautes, s'organisaient et s'armaient. Il se retranchaient aussi dans leurs quartiers et leurs habitations. A la fin de la journée, on cria à la population de veiller la nuit et de

bien se garder de laisser les boutiques ouvertes et d'y allumer des lanternes. La population passa la nuit dans une frayeur terrible. Le lendemain jeudi, dans la matinée, le gouverneur et l'Agâ traversèrent la ville en faisant crier : « Confiance ! c'est l'ordre d'Ahmed pacha ! »

Ahmed pacha envoya des lettres aux cheikhs pour les convoquer chez lui. Lorsqu'ils furent réunis, il leur dit : « Assemblez tous les habitants et ordonnez leur de se porter contre les Arnautes et de les massacrer. » Il dirent : « Nous vous avons écouté et nous vous obéirons. » Ils commencèrent ensuite à se lever, mais il leur dit : « Ne partez pas, vous autres, restez chez moi, et envoyez dire à la population ce que je vous ai ordonné. » Ils lui répliquèrent : « Notre habitude est de nous assembler pour les affaires importantes dans la mosquée El Azhar. Nous nous y réunirons d'abord, puis nous enverrons prévenir la population, qui, dans ce cas, ne manquera pas de repondre à notre appel. » Moustapha Aga el Wekil était présent en ce moment ; il leur fit des objections et comprit qu'ils voulaient simplement s'esquiver. Ils finirent par l'emporter et ils se retirèrent. Ahmed pacha avait envoyé convoquer aussi le defterdar, Youssouf, le katkhoda du Pacha, Abdallah effendi Ramez, le Rouznamdji et la plupart des dignitaires ottomans. Comme nous l'avons dit précédemment, Moustapha Aga el Wekil se trouvait retenu comme otage chez le cheikh Sadat, mais lorsqu'il apprit que Taher pacha avait été assassiné, il monta à cheval avec les siens, prit avec lui un certain nombre de janissaires et se rendit pompeusement chez Ahmed pacha, devant lequel il se tint pour l'appuyer et lui venir en aide au besoin. Mohammed Aly et les Arnautes occupaient la grande Citadelle ; ils s'y rassemblèrent et correspondaient avec les émirs.

Dans la matinée de ce jour-là, beaucoup de mamlouks et de kachefs passèrent sur la rive du Caire et vinrent se promener

dans les bazars. Mohammed Aly passa aussi sur la rive de Djizah, leur fit une visite et s'en retourna. Un grand nombre d'entre eux traversèrent le Nil près d'Embabah et avec eux un nombre considérable de bédouins ; ils s'avancèrent jusqu'à Bab el Nasre et Bab el Fetouh.

Ibrahim bey envoya à Ahmed pacha une lettre dans laquelle il lui disait : « Nous avons appris la mort de Taher pacha. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! Soyez unis avec vos suivants, les Arnautes, et n'entrez point en relation avec les janissaires. »

Un peu plus d'une heure après le lever du soleil, une bande de janissaires alla au quartier El Roumeilah ; on tira sur eux des coups de canon de la Citadelle et ils s'enfuirent.

Un instant après, plusieurs coups de canon furent tirés sans interruption sur la maison d'Ahmed pacha, qui logeait dans la maison d'Aly bey el Kebir à El Daoudiah. Dès ce moment, son pouvoir faiblit ; la plupart des janissaires se séparèrent de lui. Une coincidence assez singulière se produisit alors : lorsque les cheikhs sortirent de chez Ahmed pacha, ils continuèrent à marcher jusqu'à la mosquée d'El Ghouriah ; ils y descendirent et y restèrent dans une grande perplexité ne sachant que faire ; mais lorsqu'ils entendirent le bruit du canon ils se levèrent, se séparèrent et regagnèrent leurs maisons.

Dans l'après-midi, Ibrahim bey envoya une lettre à Ahmed pacha, dans laquelle il lui ordonnait « de livrer ceux qui avaient tué Taher pacha et de sortir de la ville. Un délai jusqu'à onze heures du jour lui était accordé ; il lui était interdit d'attendre jusqu'à la nuit. S'il contrevenait à cet ordre, il aurait à s'en repentir. »

Lorsque Ahmed pacha vit ainsi tomber son pouvoir, il ne trouva d'autres moyens que de se résigner et d'obéir. Mais il n'avait pas de chameaux pour transporter ses bagages. Aussi dit-il au messager : « Allez ; saluez Ibrahim bey de ma part,

dites lui de m'envoyer des chameaux et je sortirai ; mais quant à lui livrer les assassins, c'est impossible. » Le messager répondit que « les chamaux ne pouvaient arriver dans la nuit par suite de la longueur du chemin. » Il lui dit : « Et comment faire? » Le messager répliqua : « Vous monterez à cheval et sortirez à présent ; et lorsque les chameaux seront arrivés cette nuit ou demain matin, ils emporteront vos bagages et vous rejoindront hors de la ville. » Alors il se leva et monta à cheval avant l'heure indiquée. Les notables ottomans qui se trouvaient avec lui, tels que le defterdar, Katkhoda bey et le Rouznamdji, se séparèrent de lui et allèrent trouver Mohammed Aly pour lui demander protection. Il les accueillit avec bienveillance.

Ahmed pacha sortit dans un état déplorable ; ses suivants marchaient à pied et portaient sur leurs épaules des coussins et des bagages légers.

Après qu'Ahmed pacha eut quitté la maison qu'il habitait, les Arnautes y entrèrent et pillèrent tout ce qui s'y trouvait.

Il continua sa marche jusqu'à ce qu'il eut quitté la ville par Bab el Fetouh ; il trouva les routes gardées par les soldats, les bédouins, quelques kachefs et les mamlouks égyptiens. Il pénétra alors avec les janissaires dans le fort El Zaher et s'y enferma. Un nombre important d'Arnautes, de kachefs égyptiens, de bédouins et de mamlouks, qui s'étaient mis à sa poursuite, l'assiégeaient. La nuit se passa ainsi. Une heure et demie après le coucher du soleil, le gouverneur traversa la ville précédé d'un héraut qui criait : « Confiance ! c'est l'ordre d'Ibrahim bey, gouverneur de la province et de notre maître et notre souverain Mohammed Aly ! »

Le gouvernement d'Ahmed pacha avait donc duré un jour et une nuit seulement.

Dans ce jour-là, on mit au pillage la maison de Youssouf Katkhoda bey. Les Arnautes surtout s'emparèrent d'une foule d'objets.

Le lendemain, vendredi, les cheikhs et les notables montèrent à cheval et passèrent sur la rive de Djizah pour saluer Ibrahim bey et les émirs.

Le même jour, le defterdar et Katkhoda bey demandèrent à Mohammed Aly la permission de rester chez lui ou de s'en aller. Il leur donna l'autorisation de s'en aller dans leurs maisons. Ils se dirigèrent vers la maison du defterdar. C'était la maison d'El Baroudi. Katkhoda bey y entra avec le defterdar, parce qu'il savait que sa maison avait été pillée. A peine y étaient-ils depuis une heure que quelques hauts officiers arnautes, accompagnés d'un grand nombre de soldats, arrivaient. Ils demandèrent le bourreau de la maison d'Aly Aga el Charaouy, qui était située vis-à-vis de la maison d'El Baroudi. Ne l'ayant pas trouvé, ils prirent avec eux son compagnon, qui n'avait cependant aucune arme. Puis ils entrèrent dans la maison d'El Baroudi et la fermèrent. Les habitants du quartier comprirent leurs intentions criminelles. Aussi beaucoup de gens de la population se rassemblèrent-ils devant la maison d'El Baroudi dans l'intention de la mettre au pillage.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre ou se trouvait le defterdar et Katkhoda bey, ils s'emparèrent d'abord de la personne du defterdar et le dépouillèrent de tous ses vêtements ; le defterdar s'écriait : « C'est honteux ! » L'un des assaillants le blessa à la main droite. On le fit sortir dans la cour de la maison, où on lui trancha la tête. On dut frapper plusieurs coups après chacun desquels le supplicié poussait des grands cris. Le compagnon du bourreau ne savait pas bien frapper et n'avait pas son arme, il s'était servi de l'arme d'un des soldats présents. On en fit autant de Youssouf katkhoda bey qui garda le silence et ne dit pas un mot durant son supplice. Il emportèrent les deux têtes, abandonnèrent les corps et sortirent après avoir pillé tout ce qu'ils purent trouver dans la maison. Ils enlevèrent aussi les vêtements des suivants qui sortirent dans un état pitoyable, ne

demandant qu'à avoir la vie sauve. Quelques-uns montèrent se refugier auprès du harem d'El Baroudi, situé dans la même maison. Les dames, troublées et effrayées, poussaient de grands cris. La dame Nefisseh el Mouradiah se trouvait aussi ce jour-là dans cette maison. Lorsqu'elle avait vu arriver les assaillants, elle avait envoyé sur-le-champ chercher Selim kachef el Mahramdji. Celui-ci étant arrivé en ce moment-là, elle lui demanda de prévenir le mal et de calmer les assaillants. Mais tout était fini. Il prit les deux têtes et sortit derrière les mutins. En le voyant avec ces têtes, la population pensa que c'était lui qui avait fait le coup. Un instant après, Mohammed Aly arriva sur les lieux ; il chassa la foule qui s'était rassemblée pour le pillage et apposa ses cachets sur la maison, puis s'en retourna chez lui.

Aly Aga el Charaouy, ayant demandé à Mohammed Aly la permission d'ensevelir les deux cadavres, celui-ci la lui accorda. Aly Aga donna alors à une personne 600 paras en argent pour acheter des linceuils et pour achever les autres préparatifs de l'enterrement ; mais cette personne, après avoir touché cet argent, donna 200 paras seulement à une autre personne qui alla déposer les deux corps dans une même caisse ; quant aux deux têtes on les apporta aux émirs qui se trouvaient à Djizah ; elles ne furent pas ensevelies avec les corps. La personne chargée de l'inhumation enleva ensuite la caisse et alla laver les deux corps dans un bassin de la mosquée du Sultan Chah, voisine de la maison. Cet endroit était très sale. Après avoir lavé les corps, cette personne les couvrit de linceuils fort pauvres et les enterra dans une fosse sous un mur de l'Ezbékiah. Voilà ce qu'il advint de ces deux personnages. Quant à ceux qui s'étaient enfermés dans le fort El Zaher, ils y furent assiégés et entourés par les Arnautes, les mamlouks et les bédouins. Ils manquaient de vivres ; mais ils tiraient de l'intérieur sur les assiégeants. Ceux-ci leur répondaient. Ils entassaient même de la terre pour faire des espèces de monticules, du haut

desquels ils ne cessèrent de cribler le fort de projectiles durant le reste de la journée du vendredi. Dans la nuit du samedi, la lutte redoubla d'intensité. Dans la matinée, on fit transporter de la Citadelle un grand canon avec des munitions, qui furent placées sur les collines, et le fort fut bombardé jusque dans l'après-midi. C'est alors que les assiégés se rendirent, demandèrent l'*aman* et ouvrirent la porte du fort. Ahmed pacha en sortit avec deux personnes, c'étaient celles qui avaient tué Taher pacha. On les prit et on les transporta sur la rive de Djizah. La guerre cessa dès lors. Mais un détachement de janissaires resta dans l'intérieur du fort avec des soldats pour surveiller les environs. Quand les prisonniers furent arrivés à Djizah, on envoya Ahmed pacha à Kasr el Aïni et les deux autres, qui étaient Ismail Aga et Moussa Aga, restèrent au chateau de Djizah.

On fit alors crier à la population: « Confiance ! C'est l'ordre d'Ibrahim bey, d'Othman bey el Bardissy et de Mohammed Aly ! »

Le samedi, Ahmed bey, le frère de Mohammed Aly, se rendit au Kan el Khalil pour y faire des perquisitions relativement aux objets qui avaient été enlevés aux Arnautes par les janissaires et que ceux-ci avaient cachés chez les Turcs, leurs compagnons. On fit ouvrir plusieurs boutiques, cafés ou maisons, et on emporta ce qui s'y trouvait. On fit garder aussi les maisons, okelles, et boutiques par des détachements de soldats arnautes. On dépouilla aussi beaucoup de personnes de leurs vêtements et quelquefois on tuait ceux qui faisaient quelque résistance. Les habitants du Khan el Khalili et leurs voisins s'épouvantèrent. Les Arnautes se conduisaient de même sorte toutes les fois qu'ils rencontraient sur leur passage quelqu'un ayant quelque ressemblance avec les Turcs. Ils arrêtaient l'individu, le dépouillaient, surtout s'ils le trouvaient porteur d'une arme ou d'un couteau.

La population effrayée cessa de passer dans les bazars de la ville et à plus forte raison dans les quartiers excentriques.

Le même jour, les émirs et kachefs égyptiens redoublèrent leur marche vers la ville ; ils y entrèrent en armes, ayant à leur suite les mamlouks et les bédouins ; ils allèrent à leurs maisons où ils passèrent la nuit, prirent des bains, et changèrent de vêtements ; puis ils retournèrent sur la rive de Djizah. Quelques-uns d'entre eux se faisaient précéder dans la ville d'un héraut qui criait : « Confiance ! »

Le même jour, des ordres furent écrits pour demander de l'argent aux villages des provinces de Menoufiah et de Gharbiah ; on réclamait à chaque village 1,000 talaris, et cela en dehors des réquisitions faites par les bédouins et l'obligation de leur donner l'hospitalité.

Le lundi, on mit à mort un individu à Bab el Khark ; on disait qu'il était un adversaire acharné des Arnautes et qu'il avait ramassé beaucoup d'objets pillés.

Le même jour, on mit à mort Ismaïl Aga et Moussa Aga ; c'étaient ceux qui avaient assassiné Taher pacha. Nous avons vu qu'on les avait fait prisonniers, après leur avoir promis l'*aman*, en compagnie d'Ahmed pacha et que celui-ci avait été envoyé à Kasr el Aïni, tandis qu'Ismail Aga et Moussa Aga étaient restés au château de Djizah. On les fit passer sur l'autre rive du Nil et on leur trancha la tête près d'El Nasseriah. On prit leurs têtes et on alla les montrer à la femme de Taher pacha à El Cheikhouniah, puis on les monta à la Citadelle pour les montrer au frère de Taher pacha.

Le même jour, Soliman Aga, ex-Aga des gardes, reprit ses anciennes fonctions. Il monta à cheval et se promena dans la

ville avec ses agents, précédé d'un détachement de soldats arnautes.

On revêtit d'une pelisse Hussein Aga, le caissier de Mourad bey, et on le nomma chef de la police. On revêtit aussi d'une pelisse Mohammed, connu sous le nom d'El Bardissy ; c'était le katkhoda de Saïd Aga ; on le fit mohtasseb. Chacun d'eux se promena dans la ville précédé d'un héraut qui criait : « Confiance et sécurité ! Vendez et achetez ! »

Le même jour, on fit sortir les janissaires qui se trouvaient au fort El Zaher et on les fit partir pour El Salhiah ; on les fit accompagner de deux kachefs et d'un détachement de bédouins. Auparavant on les avait désarmés et on les avait dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, même de leurs vêtements. S'il leur était resté le moindre objet, les bédouins étaient là pour se l'approprier. Ils partirent dans un état pitoyable. Ils étaient au nombre de cinq environ. Quelques-uns d'entre eux demandèrent protection à quelques mamlouks qui les accueillirent, leur donnèrent des habits et s'en firent des suivants. Il en fut de même pour les janissaires qui s'étaient cachés, ils se réfugièrent auprès des mamlouks, leur demandèrent protection et les servirent.

Gloire à celui qui change les situations !

Selim kachef el Mahramdji vint loger dans le fort El Zaher et envoya des lettres dans la province de Gallioubiah ; il frappait chaque village d'une contribution de 1,000 talaris et de 70 unités de chaque espèce de denrées. Ainsi, 70 moutons, 70 rotolis de beurre, 70 poulets, 70 rotolis de graines de café et chaque village était obligé de payer 25,000 paras comme droit de route au commissaire chargé de la perception de ces taxes.

Le mercredi 11, Mohammed Aly, Abdallah effendi Ramez, le Rouznamdji. et Radouan, katkhoda d'Ibrahim bey, se rendirent

dans la maison du defterdar qui avait été assassiné et s'emparèrent de sa succession. On y trouva 300 bourses en espèces, des bijoux et d'autres objets pour la valeur de 1,000 bourses à peu près.

Le même jour, Ibrahim envoya convoquer les notables et les odjaklis. Il leur fit voir les *firmans* qu'on avait trouvé chez le defterdar. Ces firmans ordonnaient l'imposition de nouvelles taxes vexatoires. Ainsi il y était ordonné :

1° Le rétablissement de la taxe d'un *mahboub* par ardeb de céréales exporté. Cette taxe devait produire 10,000 bourses au moins, sinon un préjudice considérable était porté aux intérêts du fisc ;

2° L'établissement de l'impôt d'un million que les Français avaient décidé d'établir dans les derniers jours de leur domination. Cet impôt devait frapper les personnes, les maisons et les biens fonciers ;

3° Que les droits de transfert pour les terres vacantes de fermier serait égal au revenu de ces terres pendant trois années ;

4° Que l'on devrait reclamer des taxes supplémentaires aux villages, etc., etc.

Le jeudi 12, Othman bey el Bardissy donna, à Kasr el Aïni, un banquet auquel assistèrent Ibrahim bey, les émirs, Mohammed Aly et ses compagnons. Après le repas, on revêtit de costumes d'honneur Mohammed Aly et ses compagnons, et on leur offrit des présents.

Le vendredi, on donna de même à Kasr el Aïni un banquet en l'honneur du neveu de Taher pacha, qui résidait à la Citadelle, d'Abdy bey et de leurs compagnons. On les revêtit aussi de costumes et on leur offrit de cadeaux.

Le dimanche 15, le neveu de Taher pacha descendit de la Citadelle et avec lui les officiers arnautes, les notables et les

soldats. Ils emportaient leurs bagages et effets et les nombreux objets qu'ils avaient pillés. Ils livrèrent la Citadelle aux émirs égyptiens. Ahmed bey el Kelardji monta alors à la porte des prisonniers. Abd-el-Rahman bey Ibrahim se fixa à Bab el Azab et Selim Aga garda le château. Ce n'est qu'en voyant les Arnautes quitter la Citadelle que la population se rassura, car elle craignait de les voir y séjourner. On était beaucoup occupé de leur séjour; aussi les émirs ne cessèrent-ils de chercher le moyen de les faire sortir de la Citadelle et ils y réussirent. Il n'y resta qu'un détachement d'Arnautes sous le commandement d'un officier nommé Hussein Captan.

Le même jour, on reçut la nouvelle que Mohammed pacha, en voyant s'approcher les soldats que Taher pacha avait envoyé à sa poursuite, s'était retiré à Damiette comme il a été dit.

Le lundi, on reçut du Hedjaz des lettres datées du milieu du mois de Moharram. Elles annonçaient que les Wahabites s'étaient emparés de la Mecque, le deuxième jour du mois, que le chérif Ghaleb avait brûlé sa maison et s'était transporté à Djeddah, et que les pèlerins étaient restés à la Mecque huit jours de plus que d'habitude, et cela d'abord par suite des complications qui étaient survenues avant l'entrée des Wahabites, et en second lieu pour laisser au chérif le temps de transporter ses bagages à Djeddah. Ce n'est que deux jours après le départ des pèlerins de la Mecque pour Médine que les Wahabites entrèrent à la Mecque.

Le mercredi 18, on fit sortir aussi les derniers janissaires, les Dallats et les Segmans qui se trouvaient rassemblés au Vieux-Caire. Les passants et les habitants de cette ville se plaignaient de leurs exactions. Ils pillaient tout ce qu'ils trouvaient et quelques fois ils assassinaient les habitants. Ces sol-

dats étaient réunis là dans le but de partir pour le Saïd, de se joindre à Hassan pacha à Djerdjah, ainsi qu'à ceux de leurs compatriotes qui se trouvaient dans le Saïd. Ils n'avaient pas pu partir car les émirs, preveuus de leur projets, surveillaient les routes.

Quelques uns de ces soldats se tenaient sur les grandes routes et arrêtaient les fellahs qui passaient avec des pastèques et des légumes, et leur demandaient de l'argent. Une fois, les fellahs attaqués invoquèrent la protection de quelques mamlouks de El Bardissy qui passaient par là. Ceux-ci intervinrent auprès des agresseurs, ils se querellèrent même avec eux, et on finit par en venir aux armes. Dans la querelle, un mamlouk fut tué; les autres s'en allèrent trouver leur maître en criant vengeance. Celui-ci envoya prévenir Ibrahim bey, qui monta à cheval et se rendit au camp de Boulaq el Dakrour, laissant à sa place, au château de Djizah, Mohammed bey Bachatek, le lieutenant d'El Alfi. Les routes furent occupées et on obligea les janissaires à sortir de l'Egypte pour aller rejoindre leurs camarades qui étaient partis pour la Syrie. Ils montèrent à cheval et passant par le chemin de la montagne, derrière la Citadelle, ils se dirigèrent vers El Adlieh. Ils étaient précédés et suivis par des émirs égyptiens qui avaient avec eux deux canons. Les janissaires étaient près de mille cinq cents et plus même. Lorsqu'ils furent sortis du Caire et qu'ils furent au milieu du désert, on dépouilla la plupart d'entre eux ainsi que ceux qui étaient restés en arrière et ceux qui ne voulaient pas les suivre; on leur prit leurs armes et on en tua un grand nombre.

Les mamlouks rentrèrent portant, avec leurs domestiques, beaucoup de fusils et d'armes qu'ils avaient enlevés aux janissaires.

Lorsqu'on vit entrer les mamlouks, alors que les soldats arnautes se tenaient aux portes de la ville, la population s'épouvanta selon son habitude et on ferma les boutiques.

On avait désigné Hussein kachef el Alfi pour partir avec les janissaires, et les conduire jusqu'à El Kantarah.

Dans l'après-midi de ce jour, on cria qu'il était aussi ordonné de partir à ceux des janissaires qui étaient restés. Celui d'entre eux qui se trouverait en ville après trois jours devait payer de sa vie sa désobéissance à cet ordre.

Le jeudi, le gouverneur parcourut la ville, précédé d'un héraut qui criait aux Turcs janissaires, aux Bosniaques et aux Segmans de sortir de l'Egypte; on menaçait d'un châtiment ceux qui leur donneraient asile ou leur offriraient l'hospitalité.

S'il rencontrait une personne turque sur son passage, il la faisait arrêter et l'interrogeait sur le motif qui l'avait déterminée à rester; le passant arrêté répondait qu'il était marchand et qu'il était en Egypte depuis fort longtemps. Les soldats arnautes s'emparaient de lui et l'enfermaient avec d'autres détenus pour le même fait, jusqu'à ce qu'on pût contrôler l'exactitude de ses assertions.

Le même jour, quelques mamlouks, qui allaient du côté de Bab el Chaariah, se rencontrèrent avec un groupe de janissaires qui portaient leurs bagages; ils leur cherchèrent querelle, et essayèrent de prendre leurs armes et leurs bagages. Mais ceux-ci se défendirent et on se battit. Dans la lutte deux janissaires furent tués ainsi que deux mamlouks, dont l'un était Français.

Le même jour, trois mamlouks allèrent trouver, à l'okelle située à El Saghah, un Turc d'origine tartare, et lui demandèrent de leur livrer les esclaves noires qu'il devait avoir pour Mohammed pacha; ils les réclamaient, ajoutèrent-ils, pour Othman bey el Bardissy. Il nia le fait, et les voisins attestèrent que les esclaves qu'il avait étaient sa propriété et qu'il les

avait achetées pour en faire le commerce. Ils persistèrent tant, qu'ils lui prirent trois esclaves, mais sous le prétexte de les faire estimer pour les acheter. Le marchand suivit sa marchandise ; mais les Arnautes, lorsqu'ils se virent éloignés du quartier du marchand, lui donnèrent des coups et lui défendirent de les suivre. Le Tartare s'en alla trouver Mohammed Aly et se plaignit à lui. Celui-ci écrivit alors une lettre à El Bardissy, par laquelle il lui réclamait ou les esclaves ou leur prix. Ce dernier fit des recherches et ayant retrouvé les esclaves, il les fit rendre à leur propriétaire.

Le même jour, quelques mamlouks se rendirent à la maison d'Othman effendi qui est voisine du tombeau de cheikh El Charaoui. Ils enlevèrent à Othman effendi ses chevaux, ses armes et ses bagages, qui se trouvaient au rez-de-chaussée de la maison. Othman était écrivain au divan de Mohammed pacha.

Le vendredi, ils pillèrent aussi la maison d'Ahmed effendi, qui était, l'année précédente, kachef de la Charkiah. Ils lui enlevèrent tout ce qu'il avait, même les vêtements qu'il portait. Le gouverneur, croyant que les mamlouks avaient agi ainsi de complicité avec le domestique d'Ahmed effendi, fit mettre le domestique à mort.

Le samedi, Selim Aga passa dans les rues, précédé d'un héraut qui criait aux Syriens, aux gens originaires d'Alep et aux Turcs de s'assembler le jour même au quartier El Djamaliah. Personne ne se rendit à cet appel.

Le dimanche, le chérif Abdallah ebn Sourour, quelques-uns de ses parents, et leurs domestiques, au nombre de soixante à peu près, arrivèrent de la Mecque, et annoncèrent qu'ils avaient quitté cette ville avec les pèlerins; qu'Abd-el-Aziz ebn

Massaoud el Wakaby était entré dans la Mecque sans coup férir; qu'il avait nommé le chérif Abd-el-Mouyn, émir de la Mecque et le cheikh Ekil, cadi; qu'il avait fait démolir le dôme du puits Zamzam, ainsi que les dômes qui entouraient la Kaabah; il en avait fait autant des constructions qui se trouvaient au-dessus de la Kaabah. Et il ne fit tout cela, disaient-ils, qu'après avoir tenu dans la grande Mosquée une assemblée où l'on discuta tous les dogmes hérétiques et tous les actes contraires au Coran et au *Hadith*. Ils annonçaient aussi que le chérif Ghaleb et Chérif pacha s'étaient retirés à Djeddah et s'y étaient fortifiés. Enfin qu'ils s'étaient séparés des pèlerins à El Hodaidah.

Le même jour, on écrivit deux rapports à la Sublime Porte: l'un contenant le récit de ce qui était arrivé à Mohammed pacha le soulèvement des janissaires et l'assassinat de Taher pacha; puis le soulèvement des Arnautes contre les janissaires qui avaient fomenté les troubles de concert avec Ahmed pacha, fait régner le désordre dans la ville, et fait craindre un moment que le mal ne devint général. Le même rapport ajoutait que la situation ne s'était améliorée qu'à l'approche des émirs égyptiens, qui, en arrivant, avaient fait cesser tous les désordres.

Le second rapport relatait la suppression des nouvelles impositions prescrite par l'ordonnance retrouvée chez le defterdar, et dont nous avons parlé plus haut.

Le même jour, les émirs prirent la résolution de s'en aller dans la Basse-Egypte. El Bardissy accompagné de Mohammed bey, le suivant de Mohammed bey el Manfoukh, devait se diriger vers Damiette. Mohammed Aly, Aly bey Ayoub, d'autres émirs et un grand nombre de soldats et de bédouins durent suivre aussi El Bardissy.

Ibrahim bey et ses suivants devaient seuls rester au Caire.

Soliman kachef el Boab se dérigerait vers Rosette; il aurait aussi des soldats en sa compagnie.

Le mardi, beaucoup de personnes passèrent sur la rive orientale du Nil.

Le mercredi 25, le messager du pèlerinage arriva d'El Akaba avec des lettres. On apprit que beaucoup de pèlerins étaient morts de la fièvre et de la diarrhée; qu'ils avaient beaucoup souffert à l'aller et au retour par suite de la cherté de toutes les denrées. On comptait parmi les morts le cheikh Ahmed el Arichy el Hanafy, qui avait été enterré à Nabte; Mohammed effendi Djayourt, qui fut enterré à Yambo, et le cheikh Aly el Khayat el Chaffy.

Le même jour, Ibrahim bey passa le Nil et alla à Kasr el Aïni. Puis il se joignit à Bardissy et alla avec lui jusqu'à El Helly, lui fit ses adieux et retourna à Kasr el Aïni, où il resta. Son fils Mourzouk se tint au champ de tir de l'arc. Le wekil d'El Alfi continua à rester au château de Djizah.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant que Mohammed pacha, en quittant Mansourah pour se rendre à Damiette, avait laissé à Farescour Ibrahim pacha, ainsi que son mamlouk Selim, kachef de la Menoufiah, et un certain nombre de soldats qui s'y étaient retranchés et fortifiés. On y disait que Hassan bey, le frère de Taher pacha, en les rejoignant avec ses troupes, leur avait livré bataille, leur aurait enlevé Farescour qu'il aurait livré au pillage et à l'incendie; il aurait même violé les femmes et commis quantité de crimes. Dans la bataille, Selim kachef aurait été tué.

Ces nouvelles ajoutaient que quelques officiers des vaincus avaient envoyé demander l'*aman* à Hassan bey. Mais c'était

là une ruse de leur part. Celui-ci ayant envoyé l'*aman*, ils étaient venu à lui et s'étaient joints à ses soldats. Ils lui disaient que Mohammed pacha était faible, qu'il n'avait qu'un petit nombre de soldats ; et pendant cela, ils ne cessaient de correspondre avec leurs amis, de leur conseiller de retourner sur leurs pas et de se préparer à une seconde bataille.

Hassan bey marcha de nouveau contre les partisans de Mohammed pacha : ceux de ses adversaires qui avaient demandé l'*aman* et qui s'étaient joints à lui marchaient derrière ses propres soldats. Mais lorsque la bataille commença, il se trouva entre deux feux. Le carnage fut terrible. Les vaincus se retirèrent à Farescour, mais les habitants de ce village achevèrent de les massacrer ; ils les frappaient avec des bâtons et des pierres. Ils se vengeaient ainsi de tout ce qu'on leur avait fait souffrir. Ceux qui se déterminèrent à la fuite purent seuls avoir la vie sauve. Beaucoup arrivèrent au Caire dans un état lamentable.

Le vendredi et le samedi, beaucoup de pèlerins moghrabins arrivèrent, et, en leur compagnie, des pèlerins cairotes et des fellahs en grand nombre aussi.

Le même jour, un certain Saleh effendi arriva à Alexandrie. Il venait de la Turquie et apportait des correspondances. Khourchid effendi, le gouverneur d'Alexandrie, envoya par l'entremise de Rachetet, consul d'Autriche, une lettre demandant pour Saleh effendi la permission de se rendre au Caire. Rachetet se rendit chez Ibrahim bey et l'informa du but de sa visite en lui faisant lire la lettre qu'il avait reçue. Mais une heure s'était à peine écoulée après cette visite qu'on reçut la nouvelle de l'arrivée de Saleh effendi à Boulaq.

En recevant cette nouvelle, Ibrahim bey lui dépêcha Radouan katkhoda et Ahmed bey el Arnaouty, avec ordre de lui prendre

tous les papiers dont il était porteur, de l'obliger à s'en retourner sans perdre une minute, et de ne point le laisser débarquer. Ils s'aquittèrent ponctuellement de cette mission. La correspondance consistait en une lettre adressée à Taher pacha dans laquelle il lui était dit:

Nous avons appris toutes les injustices et tous les actes despotiques de Mohammed ; il a suspendu le paiement de la solde des soldats et ceux-ci se sont soulevés contre lui et l'ont fait sortir de l'Egypte. Telle est du reste la manière d'agir des soldats lorsqu'on ne leur paie pas leur solde. Nous lui avons donné le gouvernement de la province de Salonique. Taher pacha doit continuer à veiller sur l'Égypte et Ahmed pacha sera Kaïm-Makam, en attendant l'arrivée du nouveau wali.

Il y avait aussi une seconde lettre dans le même sens, adressée à Mohammed pacha.

La raison pour laquelle Ahmed pacha avait été nommé Kaïm-Makam, et Taher pacha, laissé de côté, était que Taher pacha était Arnaute et n'avait que deux *toukhs* et qu'il était d'usage de ne point conférer trois *toukhs* aux Arnautes.

Ce même jour, beaucoup de pèlerins entrèrent dans la ville vers la fin de la journée et pendant la nuit.

Le dimanche, un nombre considérable de pèlerins arrivèrent au Caire. Mais beaucoup d'entre eux moururent le même jour ; d'autres étaient malades ; ils avaient énormément souffert des fatigues, de la chaleur et de la cherté des vivres, surtout après avoir dépassé El Akaba. On payait 1 dinar pour un peu d'eau qui suffisait à peine à se désaltérer une seule fois ; la pastèque se payait 2 dinars.

Les pèlerins étaient en nombre considérable, mais la plupart étaient des gens de bas peuple, des fellahs et des femmes.

Sélim Aga sortit accompagné d'un détachement de janissaires, de kachefs et de soldats. Il reçut le tapis des mains de l'émir du pèlerinage et il donna ordre à ce dernier de ne pas

entrer dans la ville, mais de rester à El Berkah jusqu'à ce qu'on ait reçu ses comptes; il devait ensuite partir pour la Syrie avec les soldats qui l'accompagnaient. Ensuite Selim Aga revint avec le tapis et entra dans la ville à midi, contrairement à l'usage.

Beaucoup d'habitants de la Mecque arrivèrent avec les pèlerins. Ils fuyaient les Wahabites.

On parla beaucoup de la mission d'El Wahaby, sur laquelle on était en désaccord. Les uns affirmaient qu'il était schismatique et renégat. C'était là l'opinion des habitants de la Mecque et de ceux qui les avaient suivis et avaient cru en leurs paroles. D'autres étaient d'un avis différent parce qu'il n'avaient aucun parti pris.

El Wahaby envoya au chef de la caravane des Moghrabins une lettre accompagnée de quelques papiers contenant l'explication de sa mission et sa profession de foi.

En voici la copie :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

Louanges à Dieu, dont nous appelons le secours et implorons le pardon. Nous nous préservons par Dieu du mal qui nous arrive par notre propre faute et des conséquences fâcheuses de nos propres actions. Rien ne peut jamais égarer une personne que Dieu conduit au salut, ni conduire au salut une personne que Dieu veut égarer. Nous attestons qu'il n'y a de Dieu que Dieu, qu'il est unique et sans associé et que Mohammed est son esclave en même temps que son Prophète. Salut à quiconque obéit à Dieu et à son Prophète. Malheur à quiconque leur désobéit. Celui-là se fait du mal à lui-même, car Dieu ne fait de mal à personne. Dieu veuille accorder son salut parfait à notre Seigneur Mohammed, à sa famille et à ses compagnons.

Dieu a dit : « Telle est ma voie et je suis avec ceux qui me suivront dans la vérité. » Louanges à Dieu ; je ne suis pas un de ceux qui admettent plusieurs dieux. Il a dit aussi : « Si vous aimez Dieu, suivez-moi ; Dieu vous pardonnera vos péchés. » Il a dit encore : « Suivez les ordres du Prophète et ne transgressez pas ses défenses. » Il a dit encore : « Aujourd'hui, je vous ai complété votre foi, je vous ai comblé de mes bienfaits et je vous ai choisi l'Islam comme religion. » Dieu nous a avertis donc qu'il avait complété la foi par la bouche de son Prophète et il nous a ordonné d'agir d'après ses

prescriptions et d'éviter les hérésies et les discordes. Dieu nous a dit: « Suivez les prescriptions que Dieu vous fait dans son livre saint et n'obéissez point à d'autres prescriptions. » Il a dit encore: « Voici ma voie, suivez-la. Ne prenez point les autres voies qui vous disperseront dans tous les sens. Vous êtes conseillés, puissiez-vous agir pour votre salut! »

Le Prophète nous a appris que ses partisans embrasseraient, sans en rien omettre, tous les usages de ses prédécesseurs. « Si les anciens, a-t-il ajouté, s'étaient introduits dans l'antre d'une hyène, nos partisans ne resteront point sans le visiter. » Et quand on lui faisait observer que parmi ces derniers, il y avait les juifs et les chrétiens, il répondit: « Mes partisans se divisent en soixante-treize sectes, dont soixante-douze iront en enfer. » — « Quel sera ce seul parti dont le salut est la récompense? » lui demanda-t-on. « Celui qui suivra mon exemple et celui de mes compagnons. » Si, maintenant, nous savons bien cela, nous pouvons comprendre combien le malheur est grand pour les gens d'aujourd'hui. Ne voyons-nous pas des individus qui croient à l'association d'un autre Dieu avec Dieu; d'autres qui s'adressent aux morts pour leur demander la victoire contre les ennemis, la réussite dans une entreprise quelconque, l'éloignement des chagrins? Choses impossibles à un autre qu'à Dieu! Ne voyons-nous pas des individus qui immolent des animaux comme offrande aux morts et leur adressent toute espèces de prières, ce qu'on ne devrait jamais faire que pour Dieu? Eh bien! Si l'on accorde la moindre partie de sa foi à un autre qu'à Dieu, c'est comme si on lui accordait sa foi toute entière, car Dieu n'accepte point les actions incomplètes. Il a dit: « Prie Dieu avec toute ta foi, c'est à Dieu qu'appartient la foi tout entière. » Ceux qui s'adressent à d'autres qu'à Dieu prétendent qu'ils agissent ainsi dans l'espoir que ces adorations les rapprocheront plus facilement de Dieu. Dieu éclairera certainement les points qui les divisent. Dieu ne conduit pas au salut celui qui meurt en niant son existence.

Il a donc annoncé qu'il n'accepte la foi qu'en entier; les infidèles seuls prient les anges, les prophète et les saints afin d'être plus rapprochés de lui, il ne conduira point au salut celui qui meurt et qui est infidèle à sa foi. Il a dit: « Les infidèles adorent des objets qui ne peuvent jamais leur faire de bien ni de mal et ils croient qu'avec cela, ils obtiendront leur pardon de Dieu. Dis leur qu'ils n'apprennent rien de nouveau à Dieu dans le ciel ni sur la terre. Il est inaccesible à leur sacrilège. » Dieu veut dire par là que celui qui s'adresse à Dieu par un intermédiaire, commet un sacrilège; car le pardon n'appartient qu'à Dieu, il l'a dit lui-même: « Quel est celui qui peut obtenir mon pardon sans mon consentement? Ce jour-là, les prétextes ne justifient plus les coupables; ce jour-là le pardon n'est accordé que sur l'intervention des personnes admises d'avance à le solliciter. »

Dieu ne veut donc que l'unification, car il a dit : « Les prophètes et les saints ne sollicitent le pardon que pour celui que Dieu lui-même veut pardonner. » Solliciter le pardon est donc un droit. Ici bas, il ne peut être demandé qu'à Dieu. Il a dit en ce sens : « Les mosquées sont à Dieu ; ne priez personne avec lui ; ne priez point avec Dieu ceux qui ne peuvent vous faire ni bien ni mal ; si vous le faites, vous êtes coupables. »

Du moment donc que le Prophète lui-même, qui est le plus grand des élus de Dieu, à qui appartiennent les plus grands honneurs, qui tient Adam et ses successeurs sous son égide, ne peut solliciter le pardon que si Dieu le lui permet ; que dire alors des autres prophètes et des saints ? Ajoutez cependant que le Prophète ne peut solliciter le pardon sans formalité. Il s'agenouille d'abord, touche la terre de son front, récite des louanges que Dieu même lui enseigne. Puis on lui dit : « Lève la tête, on te donnera ce que tu demanderas ; demande le pardon pour les autres, on te l'accordera. » N'oubliez pas que le nombre des personnes pour qui le Prophète demandera le pardon est, d'ores et déjà, limité.

Ce que nous venons d'avancer est unanimement admis. Aucun doute n'existe sur ce point entre les savants. Cela est admis par les prédécesseurs et fidèles continuateurs du Prophète, par ses compagnons, par les compagnons de ces derniers, par les quatre grands imams (chefs) et tous ceux qui suivent leurs préceptes.

Quant aux usages qui prirent naissance peu après le Prophète, comme, par exemple les prières aux prophètes et aux saints pour implorer le pardon de Dieu dans l'autre monde, les hommages rendus à leurs tombes en leur construisant des dômes, les lumières qu'on y entretient, les fêtes qu'on célèbre périodiquement en leur honneur, les vœux qu'on leur fait, tout cela tient absolument de l'impiété. Le Prophète a dit à ce sujet : « Le moment suprême n'arrivera qu'après qu'une partie de la nation sera devenue infidèle et qu'après que les groupes auront adoré des statues. »

Le Prophète a absolument proclamé l'idée de l'unité de Dieu et il a pris tous les moyens de nature à empêcher les croyants de s'engager dans une autre voie. Il a ainsi défendu de garnir les tombes de plâtre, ni même de les construire. Il est également arrivé qu'une fois le Prophète envoya Aly ibn Abi Taleb avec ordre de faire disparaître toute construction de tombes formant relief sur la surface de la terre et de démolir toutes les statues. C'est en s'appuyant sur cette action qu'un des ulémas conseillait de démolir toutes les voûtes élevées sur les tombes comme étant construites en violation des prescriptions du Prophète. Ce furent ces usages qui amenèrent les divisions qui nous séparent des autres croyants. On nous taxe d'infidélité à la foi, on nous fait la guerre et on permet l'effusion de notre sang et l'usurpation de nos biens. La victoire nous est restée par la grâce de Dieu, nous appelons tout le monde à notre cause. C'est pour

lui que nous combattons sans toutefois abandonner les moyens de persuasion, tirant nos arguments des livres mêmes de Dieu et de la tradition de son Prophète, ainsi que de l'assentiment unanime de nos prédécesseurs. En cela, nous obéissons à la parole de Dieu qui a dit: « Combattez jusqu'à ce que la division disparaisse et que la foi en Dieu soit devenue universelle. » Celui qui ne croira pas à nos arguments, celui qui ne sera point persuadé, sera combattu par le glaive. En ceci nous nous conformons encore à la volonté du Prophète qui a dit: « Nous avons envoyé nos prophètes avec les arguments qui confirment leur mission; nous leur avons donné le livre saint et nous les avons doués d'une bonne justice, afin que la légalité règne partout. Nous avons créé également le fer, qui est un élément de force et de puissance et qui a, en outre, des propriétés fort utiles aux hommes. »

Nous invitons à faire la prière en commun, conformément aux dispositions de la loi, à faire l'aumône, à jeûner le mois de Ramadan, à faire le pèlerinage; nous ordonnons le bien, nous défendons le mal, conformément aux paroles suivantes du Seigneur: « Ceux à qui nous avons accordé le pouvoir sur la terre et qui employent leur puissance en faisant la prière, en donnant l'aumône, en ordonnant le bien et en défendant le mal sont nos vrais croyants. »

Toute chose revient en définitif à Dieu.

C'est là notre conviction et c'est en cela que consiste notre foi. Celui qui agit en conformité de ces idées devient notre frère dans l'islam. Il jouira de toutes nos prérogatives et se soumettra à toutes nos obligations. Nous croyons, d'un autre côté, que les partisans de Mohammed ne tomberont point d'accord sur une erreur. Nous croyons également qu'une partie de sa nation demeurera toujours dans le vrai. Elle restera toujours victorieuse malgré les dissidences et les oppositions jusqu'au jour du jugement dernier.

C'est là notre religion et c'est le but essentiel de la connaissance de Dieu. Laissons donc de côté les dissidents, gens de parti pris. Ce sujet a été du reste traité avec détails dans différents ouvrages, parmi lesquels nous citons: *Ighassat el Lahat*, par ibn El Kafan; *Tadjrid el Tawhid*, par El Hafiz Mekrisi; *Charh el Kobra*, par l'imam El Youssi; *Charh el Hekaa*, par ibn Abbad; *Djam el Fadaël* et *Kam el Razael; Massaed el Chitan* et bien d'autres.

Le même jour, 29 du mois, on cria aux janissaires qui n'étaient point encore partis de s'en aller avec l'émir du pèlerinage. On fit saisir quelques-uns d'entre eux et on les fit partir malgré eux. On défendit aussi aux pèlerins moghrabins d'en-

trer dans la ville ; celui d'entre ces derniers qui voulait entrer dans la ville pour vaquer à quelques affaires devait entrer sans armes ; aussi s'en allèrent-ils s'établir à Boulaq.

Le samedi, le wali passait au quartier Djamaliah ; il trouva assis, devant une boutique, un notable de la ville de Ghazza, nommé Aly Aga Chaban, qui était venu au Caire avec l'armée du vizir et qui avait travaillé comme ingénieur dans la construction du Pacha ; puis il avait été désigné pour combler le canal El Faraoniah. Le wali l'appela, lui donna l'ordre de monter à cheval et de le suivre ; Aly Aga Chaban obéit. Il monta à cheval et suivit le wali. Depuis lors, on ne l'a plus revu ; ce fut la fin de sa vie. Le wali le dépouilla de ses vêtements et de tout ce qu'il avait sur lui, puis il l'étrangla et fit disparaître son cadavre. C'était un homme de quelque valeur.

Son frère disait qu'il avait sur lui 1,000 dinars en or, indépendamment de nombreux titres de propriété.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença un mardi.

Le samedi 5, Ahmed pacha partit ainsi que les janissaires qu'on avait ramassés dans la ville ; les soldats qui étaient avec l'émir du pèlerinage partirent aussi avec eux ; ils formaient en tout un corps de deux mille cinq cents hommes. L'émir du pèlerinage fut dispensé de partir. Il entra dans la ville avec ses suivants.

Dans ce jour, Aly katkhoda arriva de la Haute-Egypte. Il apporta aux émirs égyptiens une lettre de son maître Hassan pacha, gouverneur de Djerdjah, qui était arrivé à Assiout. Les émirs égyptiens lui envoyèrent l'*aman* afin qu'il pût venir au

Caire, ainsi que les soldats qu'il avait avec lui. Aly katkhoda s'en retourna le lendemain avec la lettre des émirs.

Le même jour on reçut la nouvelle de l'arrivée d'Andjad bey à Damiette. Il était porteur d'une lettre pour Mohammed pacha.

Le mercredi 9, le chérif Abdallah ibn Serour partit pour Alexandrie, se rendant à Constantinople. Ibrahim bey lui fit présent de 50,000 paras.

Le vendredi était l'anniversaire de la naissance du Prophète. On fit crier d'ouvrir les boutiques et d'y allumer des lanternes. Les bazars furent éclairés cette nuit-là. Ils l'avaient été déjà pendant la nuit précédente, mais dans cette dernière nuit, il y avait moins d'illumination. A l'Ezbékiah on ne fit aucune illumination, si ce n'est devant la maison d'El Bakri, et cela parce que ce quartier était entièrement ruiné.

Le 12 de ce mois, on expédia pour la Basse-Egypte de nombreuses munitions de guerre.

On fit courir le bruit que beaucoup de soldats qui accompagnaient l'expédition étaient allés rejoindre Mohammed pacha. Un détachement de janissaires expulsés en fit autant et prit la route de Damiette.

Le mercredi 16, on reçut des lettres d'Othman bey el Bardissy, annonçant qu'un combat avait eu lieu entre lui et Mohammed pacha.

Ces lettres disaient que le samedi 14, une bataille sanglante, avait eu lieu entre les deux adversaires. On s'était emparé avant la bataille des retranchements d'El Kantara el Beydah. Les Égyptiens livrèrent ce jour-là un assaut terrible. S'étant mis

d'accord avec les officiers du Pacha, ils surprirent Damiette, massacrèrent les troupes du Pacha ainsi que les gardes attachées à sa personne. Hussein katkhoda Chanan et Moustapha Aga el Tabdil furent tués aussi ; les égyptiens pillèrent Damiette, firent les femmes prisonnières, commirent des viols sur les jeunes filles qu'ils prirent comme prisonnières ; ils se les vendaient les uns aux autres, en un mot, ils commirent des actes abominables ; ils dépouillèrent même de leurs vêtements tous leurs prisonniers et toutes leurs victimes. Ils pillèrent les boutiques, les magasins, les okelles et toutes les marchandises, de valeur incalculable, que les commerçants y avaient déposées, telles que les articles de Syrie, de Turquie et de l'Egypte. Ils pillèrent les cargaisons des bateaux. A la suite de ces pillages, on vendait le demi-ardeb de riz à 13 paras, alors que sa valeur était de 1,000 paras : le ballot de soie, dont la valeur était de 560 talaris, se vendait pour 2 tallaris et ainsi de suite.

Mohammed pacha fut obligé de se réfugier dans un village des environs, où il se fortifia, mais on l'entoura de tous côtés et il fut obligé de demander l'*aman*. On le lui accorda. Il quitta alors ce village et se rendit chez El Bardissy. Dans le chemin, un soldat lui enleva son turban. Lorsqu'El Bardissy le vit arriver, il descendit de sa monture, alla-au devant de lui, lui fit la révérence, le revêtit d'un turban et le fit descendre dans une tente voisine de la sienne. En un mot, il lui témoigna toutes sortes d'égards.

Lorsque la nouvelle de ces faits arriva au Caire, on fit tirer de nombreux coups de canon à la Citadelle, à Kasr el Aïni, au Vieux-Caire et à Djizah et cela à tous les moments de la prière pendant trois jours et trois nuits.

Dans l'après-midi de ce jour, le Djokhadar d'El Bardissy arriva et fit le récit de ce qui s'était passé. C'était lui qui avait

tué Hussein Aga Chanan. Ibrahim bey le revêtit d'une pelisse, lui donna le village du défunt, sa maison, sa femme et ses biens et le fit kachef de la Gharbiah. Il se rendit chez le wékil d'El Alfi, qui lui donna une pelisse de martre et jeta de l'or à la foule, au moment où il montait à cheval pour le quitter.

Le vendredi, il alla au tombeau de l'Iman Chaffei. Il laissa, dès lors, pousser sa barbe, conformément à l'usage qu'on avait établi. Il ne devait plus la faire raser.

Ce jour là, Ibrahim bey tint un divan dans la maison de sa fille, à Darb el Djamamiz ; à ce divan assistaient le cadi et les cheikhs. Il fut revêtu d'une pelisse et fut nommé Kaïm Makam de l'Egypte. La musique turque joua dans sa maison.

Le 20, on reçut la nouvelle de l'arrivée à Alexandrie d'Aly pacha el Taraboulsi. Il était nommé wali eu remplacement de Mohammed pacha. Un firman qu'il adressa aux émirs leur apprit sa nomination et son arrivée. Aly pacha disait aux émirs qu'il était nommé en remplacement de Mohammed pacha dans les provinces égyptiennes, depuis Alexandrie jusqu'à Assouan. Il ajoutait : « La Porte n'était donc informée ni de la mort de Taher pacha ni de votre entrée au Caire. Nous avons des ordres pour Taher pacha et Ahmed pacha, qui doivent se rendre au Hedjaz pour combattre les Wahabites. En débarquant à Alexandrie, nous avons appris la mort de Taher pacha, votre retour au Caire avec l'assistance des Arnautes, le massacre des représentants de la Porte et des janissaires, ainsi que le massacre des personnes qui se trouvaient avec eux, et l'expulsion, contrairement aux lois et aux usages, de tous ceux qui n'avaient pas été tués. Mais, cela ne convient pas et nous ne consentons pas à ce qu'on vous attribue des faits semblables. Nous ne vous souhaitons que du bien, car nous avons vécu longtemps ensemble, et nous avons eu avec vous de solides relations. Nous

ne voulons pour vous que le repos et la tranquillité dans votre patrie et nous y travaillerons de toutes nos forces. Vous ne devez pas rentrer au Caire sans l'autorisation de la Porte. En montrant de l'insoumission et de la rebellion, vous risquez de perdre votre repos. La Porte a de puissants alliés, elle pourrait se faire aider contre vous par quelques-uns de ses alliés et il ne vous serait pas possible de tenir contre eux. » Il leur disait aussi dans cette lettre : « Nous avons à parler avec vous de choses que cette lettre ne peut comporter. Prochainement deux personnes vous arriveront de notre part; elles sont sages, vous pouvez conférer avec elles. »

Les émirs écrivirent à Aly pacha une réponse dont voici le contenu : « Lorsque Mohammed pacha était wali, nous n'avons cessé d'implorer sa miséricorde. Mais il se montrait de plus en plus dur à notre égard ; il ne voulait absolument pas nous laisser résider en Egypte ; de tous côtés, il envoyait des expéditions et des soldats contre nous ; mais Dieu nous donnait toujours la victoire. Lorsque le désaccord survint entre lui et ses soldats, par suite du retard dans le payement de leur solde et de leurs allocations, ceux-ci se soulevèrent contre lui, lui firent la guerre et le firent sortir de l'Egypte avec l'assistance de Taher pacha. Les janissaires se soulevèrent alors contre Taher pacha et le massacrèrent injustement, puis les soldats se soulevèrent aussi les uns contre les autres.

« Nous étions venus à Djizah sur la demande de Taher pacha. Celui-ci ayant été tué, les habitants du Caire demeurèrent comme un troupeau sans berger. La population redoutait les vexations des soldats ; les cheikhs, les ulémas et les vieillards des odjaklis vinrent implorer notre protection. Nous avons alors envoyé des agents qui ont tranquillisé la ville, rassuré la population et empêché le désordre des soldats. Quant à Mohammed pacha, il partit pour Damiette, mais il pilla les villages par lesquels il passa et il opprima les créatures de Dieu qui les

habitaient; Il les grevait de taxes pénibles et vexatoires, et il incendiait leurs habitations. Il en résulta qu'Othman bey el Bardissy fut obbligé de partir pour rassurer les habitants des villages. Il poursuivit sa marche jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant Damiette. Il demeura hors de la ville avec ses soldats. Mohammed pacha les surprit à l'improviste pendant la nuit et les attaqua. Ils répondirent à son attaque et Dieu leur donna la victoire. Les soldats d'Ahmed pacha furent défaits et l'on s'empara de sa personne. Il se trouve actuellement chez nous et il est l'objet des égards et des respects de tous. Nous resterons tels que nous sommes jusqu'à ce qu'on nous accorde le pardon.

« Vous nous dites que nous devons sortir du Caire : cela n'est pas possible, car nos compagnons et nos soldats ne nous obéiraient pas. Ils refuseraient de quitter leur patrie.

« Vous nous dites aussi que Sa Majeste le Sultan pourrait se faire aider contre nous par quelques-uns de ses alliés ; de notre côté, nous ne demanderons aide et assistance qu'à Dieu. Du reste, nous avons envoyé une requête par laquelle nous demandons grâce au Sultan. Nous attendons la réponse. »

Le 22, un Aga arriva accompagné d'un autre personnage. On tira des coups de canon en son honneur. Un divan fut réuni ; les cheikhs présents parlèrent du despotisme des Ottomans et des nouvelles impositions qu'on venait encore de créer. On convint d'écrire une requête au Pacha, ce qui fut fait. Elle fut cachetée par les assistants. On fit ensuite crier dans les bazars que les taxes et impositions établies par les Français et les Ottomans avaient été supprimées. On paya 1,000 talaris comme droit de route à l'Aga qui était venu et il s'en retourna.

Le même jour, on reçut la nouvelle que Soliman kachef était à Rosette. Là aussi était un détachement d'Ottomans avec le gouverneur de la ville et Ibrahim effendi. Celui-ci, en apprenant

l'arrivée de Soliman kachef avait évacué la ville et s'était retiré dans la tour de Meghezel, où il s'était fortifié. Soliman kachef traversa la ville et alla assiéger Ibrahim effendi. Dans l'intervalle, El Sayed Aly pacha el Captan arrivait à Rosette. Il fit informer Soliman kachef de son arrivée, ainsi que de celle d'Aly pacha, le wali d'Egypte. Il lui dit : « Pourquoi ce siège ? » Soliman kachef lui répondit : « Nous combattons tous les partisans d'Hussein pacha el Captan ; nous ne ferons aucun mal à ceux qui sont avec le vizir Youssouf pacha. » Il se transporta ensuite de Rosette à Rahmaniah, et El Sayed Aly el Captan entra dans Rosette.

Le 23, le Djoukhadar d'El Bardissy partit pour la province de Gharbiah. Chahine kachef el Mourady s'y trouvait pour la perception des impôts. Il était allé à Tantah et il avait taxé les servants de la mosquée d'Ahmed el Badaoui d'une contribution s'élevant à 80,000 talaris. Ils s'enfuirent et vinrent au Caire avec les clés du tombeau d'Ahmed el Badaoui, afin de se plaindre de cette injustice ; ils dirent à Ibrahim : « Il ne nous reste plus rien. Les Français nous ont enlevé tous nos biens. Puis Mohammed pacha envoya El Mahrouki qui fouilla le sol de notre maison et nous enleva 300,000 talaris. Nous n'avons absolument plus rien. »

Le lundi 29, Mohammed pacha arriva au port de Boulaq. Il était sous la garde d'un détachement de soldats arnautes qui étaient auparavant à son service, et d'un détachement de troupes égyptiennes. Il n'avait avec lui que six esclaves seulement. Toute sa suite avait été dispersée. El Bardissy avait choisi quelques-uns des esclaves, et les Arnautes s'étaient partagé tous les autres ; il y en avait même au service des Arnautes qui escortaient le Pacha.

Il arriva que ce jour-là coïncidait avec le jour de la foire de

Monseigneur Ahmed el Badaoui, qu'on avait l'habitude de faire à Boulaq. On fit dresser à Mohammed pacha une magnifique tente sur le rivage du Nil. En s'y rendant, il vit la population assemblée pour la foire, alors il pensa qu'on s'était réuni pour le voir et qu'il était un objet de spectacle. Aussi demanda-t-il ce qu'il y avait? On lui expliqua que tout ce peuple était rassemblé pour la foire.

Ibrahim bey se rendit aussi à Boulaq ce jour-là; il y avait été invité par El Sayed Omar, Nakib el Achraf; il passa une heure dans la maison de Sayed Omar, puis il monta à cheval et alla passer une autre heure au divan de Boulaq; ensuite il retourna chez lui dans la rue d'Abdine.

Lorsque Mohammed pacha fut arrivé, comme on vient de le dire, Selim kachef el Mahramdji alla le trouver. Il le fit monter à cheval et ses esclaves à baudet. Puis il le conduisit à la maison d'Ibrahim bey, dans la rue d'Abdine. Celui-ci s'était retiré au harem, il n'en descendit pas et ne vint pas recevoir Mohammed pacha. Selim kachef retourna alors à la maison de Hassan kachef Tcherkess, qui était la maison d'El Bardissy. C'est là qu'il passa la nuit. Le lendemain matin, Ibrahim bey remonta à cheval et alla à Kasr el Aïni. El Mahramdji monta aussi à cheval avec le Pacha. Ils se rendirent à Kasr el Aïni, où le Pacha fut reçu par Ibrahim bey. El Alfi, ainsi que le reste des émirs, vinrent à cheval avec leurs troupes et firent une course sous les fenêtres du château. Là, ils luttèrent de vitesse en jouant au Djérid; puis leurs chefs montèrent au château et baisèrent la main d'Ibrahim bey seulement, alors que le Pacha était présent.

Ibrahim bey fit cadeau d'un cheval au Pacha. Celui-ci se leva, monta sur ce cheval et se rendit avec El Mahramdji dans la maison de Hassan kachef à El Nasseriah.

Gloire à celui qui élève les hommes, qui les abaisse et les domine!

Le lendemain, était le dernier jour du mois. Ibrahim bey et El Alfi montèrent à cheval et allèrent rendre visite au Pacha dans la maison d'El Bardissy ; ils lui donnèrent en cadeau des vêtements et d'autres effets. Ce Pacha se trouvait en ce moment à la discrétion de ces émirs et souhaitait leur grâce ; tandis qu'auparavant, il était leur maître et ils imploraient de lui leur pardon. Que Dieu nous préserve de la perte de notre fortune et de la domination des hommes !

Mois de Rabi el Thani.

Ce mois commença un mercredi.

Le 2, on tira plusieurs coups de canon parce qu'on avait hissé le drapeau anglais au Caire.

Le même jour, El Bardissy passa de Mansourah sur la rive gauche du Nil. Il se dirigeait vers Rosette.

Le samedi 4, des courriers montés sur des dromadaires arrivèrent de Yambo et annoncèrent que les Wahabites avaient évacué Djeddah et la Mecque, parce qu'ils avaient appris que les Perses s'étaient avancée du côté de leurs provinces et qu'ils s'étaient emparés de quelques rues de leurs villes. Parmi les lettres dont ces courriers étaient porteurs, il y en avait une pour Taher pacha, elle lui était adressée par Chérif pacha et le chérif de la Mecque, qui le croyait encore en vie.

Le lundi, l'aga et le gouverneur firent crier dans les bazars l'ordre aux Ottomans, aux Turcs et aux étrangers syriens ou originaires d'Alep de sortir de l'Egypte. Celui d'entre eux qui se trouverait dans la ville après trois jours devait être puni de mort. On donna aussi l'ordre à Othman bey, l'émir du pèlerinage, de partir par terre pour la Syrie. On en fit autant pour Ibrahim pacha.

Le mercredi, Othman bey se rendit à El Adliah. Beaucoup de notables ottomans sortirent avec lui; les jours suivants d'autres sortirent successivement. Ils vendaient leurs effets, ils étaient humiliés et perplexes, leur état était pittoyable. La plupart d'entre eux étaient mariés et avaient eu des enfants. Il y en eut parmi eux qui furent dévalisés, ils ne possédaient plus rien.

Lorsqu'ils furent tous sortis, il partirent le 10 du mois; ils étaient plus de deux mille. Il en resta quelques-uns qui se réfugièrent auprès de quelques émirs ou qui allèrent demander protection aux Anglais.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant qu'El Bardissy était arrivé à Rosette, que El Sayed Aly pacha el Captan était retranché dans la tour de Meghezel et que la majorité des habitants avaient quitté la ville, craignant le même sort que les habitants de Damiette. En rentrant dans Rosette, Othman bey el Bardissy avait frappé les habitants d'une contribution qui s'élevait, dit-on, à 80,000 talaris.

Le 13, le consul de France arriva; on tira des coups de canon en son honneur. On le fit monter à cheval à Boulaq avec une escorte pompeuse, précédé des agas, des jannissaires, du gouverneur, des grands kachefs et de Hussein kachef surnommé El Frandjy (le Français); le consul était accompagné de ses soldats, qui portaient un uniforme semblable à celui des troupes françaises. Il fit hisser son drapeau au sommet d'une longue poutre qui s'élevait à Kantaret el Dikkah, sur le lac de l'Ezbékiah. Beaucoup de chrétiens syriens et cophtes vinrent le voir, ils tinrent des réunions et donnèrent des banquets en son honneur et ils se pressaient devant sa porte.

Avec lui revinrent beaucoup de ceux qui avaient fui au moment où les musulmans étaient entrés en Egypte avec les wizirs.

Celui qui avait été délégué auprès de lui pour la cérémonie était Hussein kachef el Frandjy.

Le 18, on reçut une lettre d'El Bardissy adressée à Ibrahim bey. Dans cette lettre, El Bardissy disait:

« En arrivant à Rosette, nous avons trouvé qu'El Sayed Aly pacha s'était retranché dans la tour Meghezel; nous l'avons envoyé chercher, il nous dépêcha Hassan bey, un parent d'Aly pacha el Taraboulsi, le wali; il parla avec nous et nous lui dîmes : « Que désirez-vous? Si, Son Altesse le Pacha est « nommé wali, qu'il vienne et qu'il se soumette aux anciens « usages; nous vivrons en bons rapports avec lui. Si les « choses ne sont pas ainsi, informez-nous-en. »

« L'entretien se termina entre nous. Je finis par lui accorder un délai de trois jours, et il s'en retourna. Après l'expiration du délai de trois jours, nous avons attendu deux heures encore; aucune réponse ne nous étant parvenue, nous avons brûlé contre eux, dans une seule journée, 150 quintaux de poudre.

« Vous devez nous envoyer tout ce que vous avez en fait de bombes, de canons et de poudre. Le lendemain de l'arrivée de la présente, expédiez vite ces munitions avec Hussein el Frandjy. »

Cette réclamation se renouvela pendant quelques jours et on y fit droit.

Le 20, Hassan pacha, qui était gouverneur de Djerdjeh, arriva au Vieux-Caire. Ibrahim bey alla le saluer tandis que les soldats d'artillerie prenaient les munitions qu'il apportait et les montaient à la Citadelle; les soldats qui le suivaient allèrent trouver leurs compagnons qui étaient au Caire. On lui réclama le versement des sommes qu'il avait perçues, et il continua à rester au Vieux-Caire surveillé de tous côtés.

Le samedi 25, un fait curieux se produisit; le voici: Mohammed pacha avait demandé à Selim kachef el Mahramdji de lui permettre de sortir un peu en dehors d'El Nassriah. Selim kachef envoya demander cette permission à Ibrahim bey, qui autorisa le solliciteur à sortir, à faire une promenade à cheval et à venir à Kasr el Aïni déjeuner avec lui pour rentrer ensuite. Pour ce repas, Ibrahim bey aurait même recommandé d'égorger des moutons et de préparer à son invité des *Kababs* et de la viande grillée. Selim kachef le fit alors monter à cheval, ainsi que ses mamlouks; Ibrahim pacha l'accompagnait aussi. Lorsqu'il fut sorti d'El Nassriah, il lança son cheval au galop, ses mamlouks le suivirent, les mamlouks égyptiens crurent qu'ils faisaient une course et qu'ils luttaient de vitesse; mais lorsqu'ils eurent disparu à leurs yeux, ils se mirent à leur poursuite; les uns et les autres ne cessèrent de courir le sabre en main que lorsqu'ils furent arrivés à la maison d'Ahmed bey el Arnaouty, à l'Ezbékiah. Au moment d'y arriver, un mamlouk tira un coup de fusil sur le cheval de Mohammed pacha qui tomba mort.

La nouvelle de cette fuite étant parvenue à Selim kachef, il monta à cheval sur-le-champ avec le reste de ses suivants, le sabre en main et les chevaux furent lancés à toute bride. En apprenant cette nouvelle, Ibrahim bey donna ordre aux kachefs de monter à cheval et de poursuivre le fuyard, à d'autres de se rendre à la Citadelle et à d'autres aussi de courir surveiller les portes et les environs de la ville; tous montèrent à cheval et se dispersèrent en courant de tous côtés, le sabre et le fusil à la main. La population s'en épouvanta et ferma les boutiques. Les récits se contredisaient, concernant ce qui se passait; on croyait qu'un désaccord s'était élevé entre les Arnautes et les Égyptiens. Les mamlouks égyptiens pensaient la même chose et la plupart d'entre eux montèrent à la Citadelle.

Lorsque Mohammed pacha entra chez Ahmed bey, celui-ci,

ainsi que les dignitaires arnautes qui se trouvaient chez lui, indignés de sa conduite, le blâmèrent énergiquement ; ils s'emparèrent de sa personne et de ses mamlouks et leur enlevèrent ce qu'ils purent trouver sur eux en fait d'argent. On trouva dans une seule poche du Pacha 1,500 dinars. Selim kachef arriva en ce moment, et on lui remit le prisonnier. Celui-ci fit monter le Pacha sur un mauvais cheval. On l'a dit plus haut, un des mamlouks qui poursuivaient le Pacha avait tué son cheval d'un coup de fusil, au moment où il arrivait chez Ahmed bey. Ahmed bey monta aussi à cheval avec lui et l'amena devant Ibrahim bey à Kasr el Aïni. Ibrahim bey revêtit Ahmed d'une pelisse de martre et lui offrit un cheval avec sa selle. Les troubles cessèrent. Que Dieu nous préserve de l'abandon des hommes et des malheurs du temps !

Le dimanche 26, on reçut des nouvelles et une lettre d'El Bardissy, annonçant qu'il avait remporté une victoire sur les Ottomans et qu'il s'était emparé de la tour de Rosette, après l'avoir assiégée pendant près de vingt jours. El Sayed Aly el Captan ainsi que d'autres avec lui et un grand nombre de soldats furent faits prisonniers et envoyés dans la Charkiah pour être dirigés de là vers la Syrie. Quelques-uns aussi furent tués dans la lutte. On tira de nombreux coups de canon et on fit des feux d'artifice pendant trois jours.

Le mercredi 29, on remarqua une éclipse de soleil dans la matinée ; la longueur de la partie éclipsée était de 9 doigts, c'est-à-dire environ les deux tiers du disque. Le Ciel fut obscurci à partir d'une heure et huit minutes et demie du jour ; la complète disparation de l'éclipse eut lieu à trois heures et seize minutes. On était à l'époque de la crue du Nil. Nous demandons à Dieu la grâce et le salut dans cette vie comme dans l'autre !

Mois de Djamad el Awal.

Ce mois commença un vendredi.

Le 2 de ce mois, correspondant au 15 du mois copte de Misrah, la crue du Nil atteignit 17 pics. Dans la matinée, on coupa, selon l'usage, la digue du Khalidj en présence d'Ibrahim bey, Kaïm-Makam, et du cadi, et l'eau coula dans le Khalidj.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant qu'Aly pacha avait coupé à Aboukir la digue qui retenait la mer. Cette digue était fort ancienne et comptait parmi les plus grandes et les plus solides des digues impériales; les gouvernements passés avaient veillé à son entretien, l'avaient réparée et reconstruite toutes les fois qu'on y avait remarqué le moindre dégât. Mais lorsque survint le désordre dans les affaires, on négligea les réparations. Il se fit une brèche à la digue et l'eau de la mer se répandit sur les terrains et sur les villages qui se trouvent entre Rosette et Alexandrie. Cet état de choses durait depuis seize ans. On ne s'en était pas occupé, et la brèche continua à s'élargir jusqu'à ce que les routes fussent coupées. Arriva l'invasion des Français ; les Anglais et les Ottomans, pour leur couper le chemin, pratiquèrent dans cette digue, mais du côté nord, une seconde brèche d'où les eaux de la mer se répandirent sur les terrains jusqu'auprès de Damanhour et se mêlèrent avec les eaux du Khalidj El Achrafiah. Les villes et les villages tombèrent en ruine, et les récoltes furent perdues ; les chemins menant à Alexandrie furent coupés, et l'eau du Nil n'arriva plus aux habitants de cette ville, qui furent réduits à celle qui leur parvenait dans des caisses, ou aux eaux des pluies qu'ils emmagasinaient dans des citernes.

Lorsque les Ottomans réoccupèrent définitivement l'Egypte, un certain Saleh effendi arriva de la Porte avec mission spéciale de réparer cette digue : il amenait avec lui plusieurs bateaux qui contenaient du bois et des instruments ; il travailla avec un zèle infatigable et une ardeur à toute épreuve pendant un an et demi. Il avait presque achevé son œuvre, et les populations des villes et des villages s'en réjouissaient déjà, lorsque survinrent ces derniers événements. Aly pacha débarqua à Alexandrie ; voyant que les troupes égyptiennes étaient sorties contre Aly pacha el Captan et l'avaient attaqué dans la tour de Rosette, il craignait de les voir arriver aussi à Alexandrie, et, pour les en empêcher, il coupa de nouveau la digue. On retomba dans la même situation ruineuse et l'œuvre de Saleh effendi, dans laquelle on avait dépensé énormément d'argent, fut perdue sans aucun profit. Les habitants d'Alexandrie évacuèrent la ville et s'embarquèrent ; les uns se dirigèrent vers Smyrne, d'autres vers Rhodes et d'autres partirent pour Chypre. Il ne resta dans la ville que les pauvres et les indigents qui ne pouvaient payer le prix du voyage. La cherté des vivres devint générale dans la ville, car rien n'y arrivait plus. On a raconté qu'Aly pacha avait soumis les Alexandrins à une imposition, qu'il avait fait arrêter six Moghrabins très riches, les accusant d'avoir écrit à El Bardissy une lettre dans laquelle ils lui promettaient, s'il venait à Alexandrie, de lui indiquer l'endroit par lequel il pourrait s'emparer de la ville avec l'assistance des Moghrabins. Sur l'intervention du Captan, qui se trouvait au port, Aly pacha se déclara satisfait moyennant le payement de 150 bourses. Il travailla aussi à faire creuser un fossé autour de la ville. On lui attribuait l'intention d'y faire couler ensuite les eaux de la mer. S'il avait accompli ce projet, il en serait résulté un grand dommage, car les experts disent que toute la province de Béhéra aurait été totalement ruinée. On travaillait aussi à faire dans la ville des fortifications plus

redoutables encore que celles qui avaient été établies par les Français et les Anglais.

Le samedi 9, El Sayed Aly el Captan arriva au Caire. Il alla à Kasr el Aïni où il fut reçu par Ibrahim bey, qui le revêtit d'une pelisse de martre, lui offrit un cheval richement harnaché, le traita avec beaucoup d'égards et le combla d'honneurs ; il le fit descendre chez Aly bey Ayoub et lui fit présent d'une esclave blanche, d'une esclave éthiopienne et de deux esclaves noires. On lui alloua une pension en rapport avec son rang, car c'était un homme de haute valeur et de grande sagesse. Les arrivants annoncèrent qu'El Bardissy, avec les troupes égyptiennes, s'était transporté de Rosette à Damanhour dans le but de se rendre à Alexandrie et qu'il avait fait demander des provisions de bouche et de guerre, des mamlouks et des soldats.

Le même jour, on voulut imposer une nouvelle taxe ; ce bruit se répandit dans le public et la population s'en émut. On demeura pendant quelques jours entre l'espoir et la crainte ; puis il fut décidé qu'on percevrait des fermiers, pour l'année courante, les impôts des provinces, ainsi que le *Miry* et les autres taxes ; on demanderait aux coptes 1,400 bourses. Cependant des contributions et des charges nouvelles ne cessèrent d'être imposées aux villages. La plupart d'entre eux furent désertés et les habitants émigrèrent ; la province de Béhéra surtout fut entièrement dépeuplée.

El Bardissy s'établit à Damanhour, après avoir laissé à Rosette son mamlouk Yehia bey, avec un détachement de soldats ; il remplit aussi le fort Meghezal de munitions et d'approvisionnements. On soumit les habitants de Rosette à des contributions et à des taxes vexatoires ; on ouvrit les maisons des émigrés et on les mit au pillage, on prit leurs biens et leurs marchandises qui se trouvaient dans les dépôts.

tels que le bois de construction et de chauffage, le café et le riz. Les vivres devinrent rares et l'orge pour la nourriture des bêtes manqua complètement; on leur fit manger du riz. Il se produisit encore d'autres faits de ce genre; il serait impossible d'en faire la description et l'intelligence se refuserait à les concevoir.

Au milieu de ce mois, on était dans les six jours du *Nassei*, le Nil baissa considérablement et les eaux cessèrent de couvrir les terres. La population s'émut et s'empressa d'acheter des denrées, qui renchérirent immédiatement. On empêcha les riches d'acheter plus d'un ardeb et demi de blé à la fois, les pauvres ne pouvaient en prendre que la mesure d'un *weba* et au-dessous; les habitants se rendaient tous les jours à Boulaq et au Vieux-Caire, et s'en retournaient sans rien acheter. Cependant Selim aga continuait à descendre tous les jours à Boulaq, mais les émirs prenaient, malgré les propriétaires, toutes les denrées qui arrivaient dans des barques et les emmagasinaient pour leur propre consommation; aussi les céréales devinrent-elles excessivement rares: on n'en trouvait plus sur le rivage, ni dans les halles; le pain manqua aussi dans les marchés et dans les boulangeries. Une crainte immense s'empara de tous les cœurs, d'autant plus que les villages avaient été dévastés et ravagés par des contributions et des charges continuelles. L'orge devint rare aussi, ainsi que la paille pour la nourriture des bestiaux; pour ce motif, les bestiaux se vendaient à un prix dérisoire.

Les cheikhs se réunirent et délibérèrent pour savoir s'ils devaient faire la prière dite *El Estiska*; mais ils ne purent rien décider, par suite de l'absence des conditions exigibles pour procéder à la cérémonie de cette prière. Ils allèrent pour cela en conférer avec Ibrahim bey, qui leur dit: « Je ne demande pas mieux. » — « Mais où sont les conditions néces-

saires, lui dirent-ils ? Il faudrait abolir les contributions et en restituer le montant, s'abstenir de tous les péchés et en demander pardon à Dieu, etc., etc. » Il leur dit : « Cela est impossible et inconcevable et je ne puis rien pour cela ; je n'ai de pouvoir que sur ma personne. » — « Alors, lui répondirent-ils, nous émigrerons de l'Egypte. » — « Et je serai avec vous », leur répondit-il. Puis ils se levèrent et s'en allèrent.

Vers la fin de ce mois, on reçut des nouvelles annonçant le retour d'El Bardissy et de ses troupes. On avait fait courir le bruit qu'il avait eu l'intention de se diriger vers Alexandrie, mais qu'il avait changé de direction pour divers motifs : 1° la disette dont souffraient ses soldats : ils manquaient de provisions pour eux et de fourrages pour leurs chevaux ; 2° l'insistance des soldats pour se faire payer l'arriéré de leur solde ; ils soutenaient que le butin qu'ils faisaient ne devait pas compter ; 3° l'impossibilité où l'on se trouvait de s'emparer d'Alexandrie, car les routes étaient impraticables et coupées par les eaux de la mer. Si, même, on était parvenu à Alexandrie et que le siège eût dû se prolonger quelque temps, il eût été impossible de trouver à boire et à manger.

Mois de Djamad el Thani.

Ce mois commença un dimanche.

Dès les premiers jours, le Nil baissa, l'eau du Khalidj cessa de couler ; les porteurs d'eau s'empressaient de transporter jour et nuit de l'eau du Khalidj dans les citernes et les *Sebils*, bien que cette eau eût été altérée par les égouts et les lieux d'aisances qui s'y déversaient. Une seule goutte d'eau n'était pas encore montée sur le terrain situé entre Boulaq et le Caire. L'émoi de la population augmentait ; les denrées disparurent complètement

des ports et des halles ; les hommes et les femmes s'y rendaient avec leurs paniers, et s'en retournaient sans avoir rien trouvé, pleurant et poussant des cris déchirants.

Le 6, El Bardissy et son armée arrivèrent sur la rive de Djizah. Les émirs passèrent le Nil pour se porter à leur rencontre.

Le lendemain samedi, au matin, Mohammed Aly et les soldats arnautes passèrent sur la rive du Caire. El Bardissy en fit autant. Les pauvres sortirent à leur rencontre, des paniers à la main et en pleurant à chaudes larmes. Dès le lendemain, El Bardissy s'occupa de cette affaire ; il envoya Mohammed Aly et son khazendar ouvrir les dépôts de Boulaq et du Vieux-Caire, et on en fit sortir les céréales. Une foule considérable d'hommes et de femmes se rassembla alors. On permit à chaque personne pauvre de prendre la mesure d'un *weba* de blé seulement. Celui qui désirait acheter du blé allait trouver le khazendar d'El Bardissy ; après avoir eu beaucoup de peine à traverser la foule, il obtenait un ordre écrit en vertu duquel il se faisait faire le mesurage du blé, en payait le prix au propriétaire, ainsi que le droit dont on l'avait frappé. La population fut soulagée et se rassura. Les boulangers achetèrent du blé, ouvrirent leurs boulangeries et firent du pain. On commença à trouver dans les marchés du pain et des biscuits en abondance. On avait fixé le prix du blé à 6 tallaris l'ardeb, à 5 celui de fèves ainsi que celui de l'orge, quand on en trouvait. Mais on ne s'en tenait pas à cette estimation : l'acheteur payait en cachette 8 ou 9 tallaris l'ardeb de blé à celui chez lequel il en trouvait, soit au Caire, soit dans les provinces. Les habitants reprirent quelque assurance, la crainte qui s'était emparée de leur cœur disparut et ils bénirent Othman bey el Bardissy.

Dans ce mois, se confirma la nouvelle de l'évacuation de Djeddah et de la Mecque par El Wahaby. Il avait assiégé Djeddah pendant neuf jours, interceptant toutes les communications, puis il avait abandonné cette ville ainsi que la Mecque, et s'en était retourné dans son pays. Le chérif Ghaleb put rentrer alors dans la Mecque accompagné de Chérif pacha. Tout rentra dans l'ordre et les nouvelles contributions furent abolies.

Le dimanche, El Bardissy s'installa à El Nasseriah, dans la maison de Hassan kachef Tcherkess et de Kassem bey. Mohammed pacha fut transféré, toujours sous bonne garde, de la maison de Tcherkess dans une petite maison voisine.

Le lundi, on tint un conseil chez Ibrahim bey el Bardissy. El Alfi s'y était rendu. On délibéra sur l'arriéré de la solde des troupes. Les émirs décidèrent de répartir entre eux les sommes à payer, ils en acquitteraient une partie et feraient payer le reste aux autres émirs et kachefs proportionnellement aux ressources de chacun d'eux. Il y en eut qui durent payer 20 bourses, d'autres 10 ou 5, et d'autres encore 2 ou une, et même il y en eut qui ne payèrent qu'une demi-bourse. On réclama aussi une forte somme à la douane des épices; pour deux ballots on payait un droit de 100 tallaris; on ouvrit même les dépôts dont on fit sortir les marchandises pour les vendre à de très vils prix pendant que les commerçants auxquels appartenaient ces marchandises regardaient faire; on prit aussi les cafés qui appartenaient aux marchands originaires de Hadramout et de Yambo, et on vendit le ballot de café au prix de 6 tallaris.

. . .

Le samedi 14, on soumit les habitants de la ville à une contribution qui fut répartie sur les commerçants et les cor-

porations de métiers. Chaque corporation payait, selon son importance, jusqu'à 50 bourses et au-dessous ; il y en avait qui ne devaient payer que 10 ou même que 5 bourses. On chargea des agents de percevoir cette contribution. La population s'émut, poussa des cris et ferma les boutiques ; on demanda des diminutions sur les impôt par l'entremise de quelques personnes influentes et de quelques chrétiens. Quelques corporations seulement obtinrent des diminutions.

La première moitié du mois étant passée, le système établi pour la distribution et la vente des céréales changea complètement ; la situation devint plus mauvaise qu'elle ne l'avait jamais été. On fixa le prix de l'ardeb de blé à 6 tallaris, mais ce n'était qu'un prix conventionnel. Les propriétaires des céréales ne pouvaient les vendre qu'avec l'autorisation du gouvernement. Les fonctionnaires chargés de délivrer les autorisations prenaient gratuitement la moitié, le tiers ou le quart des denrées dont ils autorisaient la vente. Si quelque personnage influent voulait acheter des céréales, il s'en allait d'abord secrètement offrir un présent à l'agent dans sa maison et obtenait l'autorisation de se faire mesurer les quantités qu'il désirait acheter ; cette opération se faisait la nuit.

L'agent prit l'habitude de n'aller sur le rivage, sur lequel se faisait la vente des denrées, que fort tard, vers midi à peu prés. Les habitants allaient l'y attendre bien avant son arrivée et lorsqu'il paraissait, tout le monde se pressait autour de lui ; mais il donnait la préférence aux solliciteurs et aux intermédiaires influents ; à ceux-là, il donnait l'autorisation voulue après s'être fait payer pour lui personnellement un tallari sur chaque ardeb, et cela en dehors du prix de l'ardeb et des autres charges, qui s'élevaient à 50 paras. Les pauvres s'en retournaient sans avoir pu rien acheter.

On permit aussi au *mohtasseb* de prendre tous les jours

400 ardebs, dont 200 pour les boulangers et 200 pour être déposés dans les halles situées à l'intérieur de la ville. Mais ce fonctionnaire faisait porter ces blés dans sa maison, il n'en faisait point porter aux halles, il ne donnait aux boulangers que 50 ou 60 ardebs sur les 200 qui leur étaient destinés, et le restant, il le vendait dans la nuit, selon son caprice et au prix qu'il voulait. Le mécontentement de la population augmenta, le pain manquait sur les marchés, et quelques personnes allèrent se plaindre aux principaux émirs. Mais la situation alla toujours en s'aggravant. Les soldats et les mamlouks enlevaient ce qu'ils trouvaient en fait de blé, de paille ou de beurre ; celui qui achetait de ces denrées ne pouvait les transporter sans avoir loué un soldat ou un mamlouk qui se chargeait de les escorter. Les soldats mettaient aussi au pillage toute barque qui arrivait de la Haute ou de la Basse-Égypte, et qui apportait du blé, du beurre ou des moutons. Ce fut là une des plus grandes causes de la disette et de la misère.

Le 20, Mohammed bey el Charkaoui mourut. C'était lui qui avait remplacé son maître, Othman bey el Charkaoui.

Mois de Radjab.

Ce mois commença un mardi.

Dans ce jour, le khazendar d'El Bardissy fut relevé de ses fonctions de surveillant des halles au blé. On nomma Mohammed kachef, suivant de Soliman bey Aga, aux fonctions de directeur de la navigation et des halles. Celui-ci agit avec modération et le prix du blé fut fixé à 1,200 paras l'ardeb ; on en retrouva alors dans les halles et sur le rivage ; on n'en enlevait plus ou presque plus par force aux propriétaires. Mais

le beurre devint excessivement rare, si bien que le rotoli valut 36 paras; à ce prix le quintal de beurre devait valoir 40 tallaris. Quant à la paille, on n'en trouvait plus, et les habitants, faute de fourrage, se défaisaient de leurs bestiaux ou les laissaient errer en liberté.

Le même jour, un Anglais arriva accompagné du mamlouk d'El Alfi et de quelques Français; on leur fit une réception magnifique et on tira des coups de canon. On fit courir le bruit de l'arrivée d'El Alfi à Alexandrie. Puis l'on sut que l'Anglais était venu apporter des dépêches. En passant par Malte, il avait trouvé le mamlouk qui n'avait pu suivre son maître pour cause de maladie et l'avait ramené en Egypte. La population, ignorant la vérité, fit courir le bruit qu'El Alfi était débarqué à Alexandrie et que c'était là son khazendar qui l'avait précédé au Caire.

Le même jour, quelques Français arrivèrent. Ils étaient porteurs d'une lettre adressée au consul du Caire et dans laquelle on réclamait aux *odjaklis* le restant de la contribution due par eux. Le consul s'adressa aux émirs, qui convoquèrent une assemblée, à laquelle prirent part les cheikhs et où l'on discuta cette affaire; on fit ensuite cette réponse: « Quelques-uns des *odjaklis* qui devaient cette contribution sont morts, et, entre autres, les principaux, qui étaient Youssouf pacha Chaouiche et Moustapha el Razzaz. Ceux qui sont encore vivants ne possèdent rien. » Le consul répondit qu'il n'admettait pas ce langage. On décida alors de remettre l'affaire jusqu'à l'arrivée du Wali, qui lui donnerait la solution qu'il jugerait convenable.

On reçut aussi, par l'intermédiaire des Français, la nouvelle de la mort de Yacoub le Copte. Son frère ayant demandé alors de prendre possession de son héritage, la veuve lui contesta cette prétention, déclarant que c'était à elle que la

succession devait être remise, et cela conformément au droit français. Le frère attaqua la légitimité du mariage : il allégua que cette femme n'était que la maîtresse de son frère Yacoub ; qu'aucun contrat légal, conformément aux usages des coptes, n'avait été fait. Mais, comme la femme persistait dans ses prétentions de légitime épouse, les Français envoyèrent prendre des informations auprès des coptes du Caire. Ceux-ci écrivirent une lettre de laquelle il résultait que la femme n'était pas l'épouse de Yacoub, aucun mariage religieux n'ayant été contracté entre elle et lui, conformément aux statuts coptes. La succession revenait donc de droit au frère.

Le même jour, on reçut la nouvelle qu'un incident était survenu à Alexandrie entre les soldats ottomans et les Européens qui habitaient cette ville. Les récits se contredisaient ; mais quelques jours après, des personnes arrivèrent et racontèrent exactement ce qui s'était passé. Le voici : Aly pacha avait organisé une petite troupe de soldats selon le système français. Tous les jours il sortait avec eux sur la place El Manchiah, où il leur faisait faire des exercices. Mais ils étaient d'un très mauvais caractère sous tous les rapports. Un jour, ils étaient sortis selon leur habitude pour faire l'exercice et, en rentrant, ils passèrent devant les habitations des Francs et des consuls. Les Francs, hommes et femmes, s'étaient mis aux fenêtres pour les regarder passer, selon leur habitude. Mais les soldats se mirent à décharger leurs armes sur eux ; les Francs en firent autant de leur côté ; les Ottomans donnèrent alors l'assaut aux maisons et y pénétrèrent ; les Francs étaient peu nombreux et les six consuls furent obligés de sortir avec une partie de leurs nationaux et de s'embarquer à bord du navire turc *El Realeh*. Ils firent des rapports sur ce qui s'était passé et les envoyèrent à Constantinople et à leurs Puissances respectives. Les Francs ayant abandonné leurs maisons, les soldats du Pacha y péné-

trèrent et les mirent au pillage. Kourchid pacha calma les consuls, leur fit des excuses et leur garantit la restitution de ce qui leur avait été enlevé. Mais il n'arriva á une réconciliation qu'après de longues négociations.

Le Pacha convoqua les ulémas de la ville et les notables, et leur demanda d'écrire sous sa dictée une relation qui devait contenir des faits contraires à la vérité; ils refusèrent de le faire et voulurent relater les faits tels qu'ils s'étaient passés. Ce fut le cheikh Mohammed el Messiry el Maleki qui, au nom des ulémas, prit la parole dans cette réunion. Aussi le Pacha le blâma-t-il sur sa conduite; dès lors, il le prit en haine et il ne cessa de dire du mal de lui; s'il le rencontrait dans quelque endroit, il lui témoignait le plus grand mépris. Dans la suite, l'ordre se rétablit.

Le vendredi 4, les cheikhs se rassemblèrent et allèrent trouver Ibrahim bey; ils lui parlèrent des terres qui leur avaient été affermées du temps des Ottomans, moyennant un versement anticipé et dont les émirs et leurs gens s'étaient emparés dans la suite. Ibrahim bey leur tint, selon son habitude, un langage fort doux et les rassura. Ils lui parlèrent aussi du pain qu'on distribuait aux pauvres d'El Azhar. Pour continuer ces distributions de pain, Ibrahim bey ordonna de mettre à la disposition des cheikhs une somme d'argent qui devait être remise aux boulangers chargés de fournir le pain qu'ils réclamaient.

Le 8, on écrivit une lettre de la part des cheikhs et on l'envoya á Aly pacha à Alexandrie. Dans cette lettre, il lui était dit de venir au Caire prendre possession du gouvernement, afin que la tranquillité et la sécurité puissent se rétablir, que les routes devinssent sûres, qu'on cessât de lever des soldats et de préparer des expéditions; enfin, pour qu'il pût procéder aux préparatifs du pèlerinage. On ajoutait que s'il tardait à venir,

le pèlerinage ne pourrait avoir lieu cette année et que la responsabilité en retomberait sur lui.

Le 10, Djiaffar kachef el Ibrahimy fut envoyé chez Ahmed pacha el Djazzar à Saint-Jean d'Acre. Il était chargé d'une mission qui demeura secrète.

Pendant ces derniers jours, les denrées abondèrent dans les halles, car beaucoup de barques étaient arrivées. Le pain abonda de même dans les marchés. Le prix du blé descendit jusqu'à 8 et 7 tallaris ; on ne se disputait plus les denrées dans les rues ; la paille seule était encore rare.

Vers le milieu du mois, on commença à effectuer la rentrée des impôts des provinces pour l'année présente. Les principaux émirs furent délégués pour cette perception. Pour les provinces de Menoufiah et de Gharbiah, on désigna des soldats arnautes. Il faut encore ajouter à ces impositions le droit de route pour les agents chargés de la perception. Si certains villages étaient en retard pour leurs payements, on y envoyait de nouveaux commissaires et par conséquent c'étaient de nouveaux droits de route qu'il fallait ajouter aux premiers. Les réclamations des contributions continuaient aussi à l'égard des notables fermiers généraux et celui qui était en retard pour le paiement voyait ses terres confisquées et données à quelque mamlouk aisé, qui s'engageait à en payer les contributions. Il arrivait que, dans ce cas, le fermier transigeait avec le nouveau propriétaire et lui rachetait ses terres.

Vers la fin de ce mois, on ordonna de restaurer les maisons qui avaient été dévastées par les Français. Les habitants commencèrent immédiatement. Mais, pour faire face aux frais nécessaires à ces réparations, on frappa d'une contribution les

maisons, les boutiques et les okelles. On créa beaucoup de rues donnant sur les grands boulevards ; les habitants des quartiers s'invitèrent les uns les autres, c'est l'habitude chez les habitants de l'Egypte. Dans un seul quartier on perça jusqu'à deux ou trois rues ; on se livra entièrement à ces travaux ; on fit à l'entrée de ces rues d'immenses portails en pierres, on se trouva dans la nécessité d'acheter les boutiques voisines, de les démolir pour faire ces entrées de rues. Le prix de ces acquisitions était payé, comme les autres dépenses, par les habitants du quartier.

Vers la fin de ce mois, la construction de tours et de portes à laquelle avait procédé Othman bey el Bardissy, à El Nasseriah, fut achevée. Il avait construit deux portails qui fermaient la longue place située devant sa maison, qui appartenait à Hassan kachef Tcherkess ; l'un était près du Kanater El Sebàa et l'autre près d'El Mazaz. Othman bey construisit tout autour de ces portails de grandes tours, dans lesquelles il fit percer des meurtrières pour y placer des canons. On y fit transporter les canons du Pacha, qui se trouvait à l'Ezbékiah.

Gloire à celui qui change les situations !

Le même jour, Ibrahim bey el Bardissy et Hussein bey el Yahoudi descendirent à Boulaq, enlevèrent toutes les denrées qu'ils purent trouver sur le rivage et les expédièrent pour la Basse-Egypte. La population s'en émut et le prix du blé augmenta.

Mois de Chaban.

Ce mois commença un mercredi.

Dans ce jour, le secrétaire du divan d'Aly pacha, désigné aussi sous le nom de *Divan effendi,* arriva porteur d'une lettre ;

c'était la copie d'un ordre impérial qu'on venait de recevoir et qui disait :

Le pardon est accordé aux Égyptiens et cela à la suite des sollicitations de Son Altesse le grand vizir Youssouf pacha et de celles d'Aly pacha, Wali d'Egypte ; ils peuvent continuer à rester en Egypte, on allouera à chacun d'eux quinze bourses de revenus et le *helouan* des terres vacantes pendant huit années, tandis que les biens *oussiahs, modafs* et *barrarys* seront joints aux biens de l'Etat. L'administration du pays ainsi que des ports et la perception de l'impôt dit *Miry* appartiendront au Pacha ainsi qu'au Rouznamdji qui l'accompagne ; l'octroi des villes et la douane appartiendront au Defterdar qui doit arriver aussi incessamment.

Quand cela fut lu en présence d'une nombreuse assistance d'émirs et de cheikhs, tout le monde fut content, et on fit tirer des coups de canon. On se mit d'accord pour la réponse à envoyer à cette lettre et on écrivit au Wali une lettre dont voici la substance :

Nous avons reçu avec joie la copie du *Khatte-Chérif* qui nous fait part du pardon qui nous a été accordé. Mais votre arrivée au milieu de nous complétera notre plaisir ; les affaires pourront s'arranger et surtout la plus importante qui est la préparation du noble pèlerinage.

Cette réponse fut expédiée dans la nuit du lundi. Radouan, le katkhoda d'Ibrahim bey, et Mahmoud, le bach-chaouiche des janissaires, furent chargés de la porter. Ceux-ci étaient accompagnés d'un uléma nommé El Sayed Mohammed ibn el Dawakhli, envoyé de la part du cheikh El Charkaoui pour représenter les ulémas.

Dans ces jours-là, les vexations et les excès des soldats augmentèrent ; ils enlevaient les turbans et les vêtements des personnes qu'ils rencontraient sur leur chemin et leur prenaient l'argent qu'ils trouvaient dans leurs poches.

Le même jour, le Cadi de l'Egypte arriva au Caire; il était resté à Alexandrie avec ceux qui y étaient retenus.

Le vendredi 10, quelques soldats s'arrêtèrent, au lever du soleil, dans le quartier de la mosquée El Azhar et dépouillèrent un grand nombre de personnes de leurs vêtements et de leurs turbans ; ils ne leur laissaient rien sur le corps. La population s'en épouvanta, l'émotion s'empara de tout le monde et s'étendit jusqu'à Boulaq et au Vieux-Caire. On ferma les boutiques. Quelques personnes se réunirent et allèrent trouver le cheikh El Charkaoui, El Sayed Omar el Nakib et le cheikh El Emir, auxquelles elles adressèrent leurs plaintes. Ceux-ci, à leur tour, montèrent à cheval et se rendirent chez les émirs ; là, une assemblée eut lieu; on fit venir les officiers des soldats et on s'entendit avec eux pour prévenir de nouveaux excès. Ensuite l'Aga monta à cheval ainsi que le Wali, précédés d'un grand nombre de soldats arnautes et d'un héraut qui criait à la population de se tranquilliser et de se rassurer : « Si un soldat ou un mamlouk, ajoutait le héraut, enlève par force quelque chose, qu'on le batte, et si l'on est impuissant à le faire qu'on le conduise devant son chef. » Ils disaient d'autres paroles de ce genre, dépourvues de bon sens, car après le passage de ces administrateurs ainsi précédés du héraut, on continua à enlever des turbans et des femmes.

Dans la nuit du mercredi 8 du mois, le Wali se rendit à Kasr el Chok et descendit dans la maison d'un nommé Othman Kotchuk, négociant à Khan el Khalili ; il dîna chez lui et après le dîner, il le fit arrêter. Il mit les scellés sur sa maison et il l'emmena avec lui ; il le fit étrangler dans la nuit même et on jeta son cadavre dans un puits, où il resta jusqu'à ce qu'il fût en putréfaction ; alors sa femme put le retirer et procéder à son inhumation.

Ce négociant s'unissait aux Ottomans et les excitait à enlever les femmes des émirs. Il arriva aussi qu'un de ces derniers lui ayant acheté à crédit, du temps de Mohammed pacha, des utensiles de cuisine en cuivre, il s'adressa à sa femme pour lui en réclamer le prix ; celle-ci ayant refusé de payer, il se fit accompagner par quelques-uns des soldats de Mohammed Aly pacha, pénétra avec eux dans la maison de sa débitrice et lui réitira sa réclamation ; la femme ayant répondu qu'elle ne pouvait payer, il monta dans l'intérieur du harem accompagné des soldats, pénétra dans la cuisine et s'empara des utensiles qui s'y trouvaient, après avoir jeté ce qu'ils contenaient, puis il sortit et s'en alla. C'était pour ces faits que le Wali avait voulu le punir.

Le dimanche 12, le nouveau Cadi fit annoncer que la moitié du mois de Chaban tomberait dans la nuit du mardi, car ses suivants avaient constaté l'apparition de la lune de Chaban dans la nuit du mardi, lorsqu'il était encore au port d'Alexandrie. Cependant la lune était très difficile à voir dans la nuit du mercredi 1er du mois. Ce fut là le commencement des erreurs du nouveau Cadi.

Le mercredi, on fit courir le bruit que les émirs avaient l'intention de réunir un divan chez Ibrahim bey dans la matinée même de ce jour, et cela pour revêtir de pelisses ses kachefs et les faire nommer sandjaks en remplacement de ceux qui étaient morts. Les six kachefs qui devaient être l'objet de ces distinctions étaient :

1° Soliman kachef, mamlouk d'Ibrahim bey el Waly ; il avait épousé, à la place de son maître, Adilah, fille d'Ibrahim bey el Kébir ;

2° Abd-el-Rahman kachef, mamlouk d'Othman bey el Mourady qui avait été tué à Aboukir ; il avait également épousé la femme de son maître ;

3° Omar kachef, mamlouk d'Othman bey el Achkar ; il avait aussi contracté mariage avec la femme de son maître ;

4° Mohammed kachef, mamlouk d'El Manfoukh ;

5° Roustom kachef, mamlouk d'Othman bey el Charkaoui ;

6° Mohammed kachef, mamlouk de Soliman bey, l'Aga ; il avait épousé la fille de son maître.

Lorsque cette décision fut connue, les grands kachefs et les mamlouks de Mourad bey ainsi que d'autres sortirent tous en colère et allèrent au Vieux-Caire. Puis l'on se réconcilia en décidant que quinze mamlouks seraient élevés à la dignité de sandjaks.

Le dimanche 19, on tint un divan à la Citadelle et on nomma les quinze sandjaks. C'étaient parmi les suivants d'Ibrahim bey el Kébir :

1° Son gendre Soliman, mari d'Adilah Hanem ;

2° Ismaïl kachef, mamlouk de Rachouan bey, qui épousa Zeinab Hanem, veuve de son maître et fille d'Ibrahim bey ;

3° Mohammed kachef, de la province de Gharbiah ;

4° Omar, suivant d'Othman kachef el Achkar et qui épousa sa femme ;

5° Khalil aga, le khatkhoda d'Ibrahim bey.

Parmi les suivants d'El Bardissy :

6° Hussein aga el Wali ;

7° Soliman, khazendar de Mourad bey ;

8° Chahine, kachef de Mourad ;

9° Mohammed, suivant de Mohammed bey el Manfoukh el Mourady ;

10° Roustom, suivant d'Othman bey el Charkaoui ;

11° Abd-el-Rahman kachef, suivant d'Othman bey el Tambourdji, qui avait épousé également la veuve de son maître.

Parmi les suivants d'El Alfi :

12° Othman aga el Khazendar ;

13° Hussein kachef, surnommé El Wachache ;
14° Saleh kachef ;
15° Abbas kachef, suivant de Soliman bey l'Aga.

On nomma wali Hassan aga Mourad, en remplacement de Hussein.

Le même jour, on reçut la nouvelle de l'arrivée à Kosseir d'un détachement de plus de deux mille Anglais.

Le 20, on reçut une lettre d'Alexandrie envoyée par Radouan, le katkhoda d'Ibrahim bey ; il annonçait qu'il était arrivé à Alexandrie et qu'il avait vu le Pacha ; que celui-ci avait promis de se rendre au Caire et qu'il ordonnait de faire les préparatifs nécessaires pour le pèlerinage. Il avait aussi laissé partir pour Rosette quarante-quatre barques qui portaient des marchandises destinées à des commerçants.

Le même jour, Djiaffar kachef el Ibrahimy arriva de la Syrie où il avait vu Ahmed pacha el Djazzar. Celui-ci lui avait fait un bon accueil et lui donna une réponse à la lettre qu'il avait été chargé de lui remettre. Il partit une seconde fois au bout de quelques jours.

Le même jour, Soliman bey el Khazendar fut nommé gouverneur de Djerdjah ; il sortit avec ses soldats et se rendit au Vieux-Caire, où il resta au château d'El Mahramdji. Il arriva que quelques soldats turcs qui avaient quitté les Ottomans et s'étaient joints aux siens se querellèrent avec les marins de Hussein bey el Yahoudi, à cause d'une femme qui dansait dans un café ; les Turcs eurent trois morts ; les marins, quatre et autant de blessés ; Hussein bey fut indigné, il se retrancha dans les barques près du nilomètre ; il fit diriger ses canons sur le château et les projectiles commencèrent à pleuvoir. Soliman

bey était absent du chateau. Quelques émirs étaient assis là en l'attendant. Un boulet pénétra par la fenêtre du chateau et tomba au milieu de ces visiteurs qui furent épouvantés et sortirent. Selim bey ayant appris cette attaque alla trouver El Bardissy et l'en informa. El Bardissy envoya chercher Hussein bey, qui refusa de venir et se refugia auprès d'El Alfi. El Bardissy envoya demander à El Alfi la révocation de Hussein bey de ses fonctions de capitaine. El Alfi ne consentit pas à la révocation et dit même que Hussein bey ne se rendrait pas chez El Bardissy et ne serait pas révoqué. Les messagers allaient et venaient entre eux et l'incident allait dégénérer en une guerre civile. On finit par décider que Hussein bey monterait à la Citadelle pour y rester deux ou trois jours et cela pour contenter Soliman bey et pour mettre fin à ce désaccord. Il en fut ainsi, et tout rentra dans l'ordre.

Le dimanche 26, Ibrahim bey revêtit d'une pelisse Othman kachef, suivant d'Aly aga, et le fit katkhoda des chaouiches, en remplacement de son maître. Depuis l'occupation des Français, Othman kachef n'avait exercé aucune fonction.

Le mardi 28, Hassan bey, le frère de Taher pacha, avec un grand nombre de soldats, se rendit inopinément à la maison d'Othman bey el Bardissy. Celui-ci se trouvait au harem. Il fut désagréablement surpris. A cette heure-là, il n'avait avec lui que très peu de suivants. Il envoya à ses mamlouks l'ordre de venir en armes ; il fit appeler aussi les autres émirs, les kachefs et les troupes. Il ne descendit du harem que lorsque la plupart se furent rendus à son appel ; quelques-uns des émirs étaient montés directement à la Citadelle, ce qui occasionna quelques troubles. En descendant dans le salon, Othman bey el Bardissy autorisa le frère de Taher pacha d'entrer chez lui, mais avec très peu de ses suivants. Il lui demanda la raison

pour laquelle il était venu chez lui aussi subitement. Le frère de Taher pacha répondit : « Nous demandons notre solde. » Une longue discussion s'engagea à ce sujet ; puis le frère de Taher se leva et s'en alla sans avoir rien obtenu. Après son départ, El Bardissy envoya prévenir Mohammed Aly, qui arriva. Ils s'entretinrent ensemble de cette question ; Mohammed Aly ne le quitta qu'après le coucher du soleil.

On avait annoncé que la solennité de la constatation de la lune de Ramadan devait avoir lieu dans cette nuit-là. Quelques cheikhs s'assemblèrent et allèrent trouver le Cadi, qu'ils détournèrent de son projet. On annonça la cérémonie pour la nuit du jeudi, où elle eut lieu. Le mohtasseb s'était rendu avec son cortège et selon l'usage à la maison du Cadi. Mais l'apparition de la lune n'ayant pas été prouvée cette nuit, on fit annoncer qu'on était encore au mois de Chaban. En conséquence, le lendemain matin, les musulmans ne jeûnèrent pas ; mais quelques Mograbins s'étant présentés et ayant déclaré avoir vu la lune la veille, on fit crier dans la matinée l'ordre de jeûner. Cependant la population ayant cherché à apercevoir la lune dans la nuit du vendredi, il n'y eut que très peu de personnes qui purent très difficilement l'apercevoir ; elle était très petite et ne se voyait presque pas.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença un vendredi.

Le 2, on frappa les villages d'une contribution pour l'entretien des soldats ; cette contribution était divisée en trois classes : la première de 60,000, la deuxième de 20,000 et la troisième de 10,000 tallaris. Cependant, la population souffrait déjà du manque d'eau pour irriguer les terres, de l'élévation des prix des denrées, des charges, des droits de route et des excès des soldats dans les villages.

Le même jour, les kachefs partirent pour les provinces. Soliman bey el Khazendar partit pour Djerdjah comme gouverneur de la Haute-Égypte et Saleh bey el Alfi pour la Charkiah.

Le 8, plusieurs barques chargées de marchandises turques et de fruits arrivèrent au port de Boulaq. C'étaient les mêmes barques que le Pacha avait laissées partir. Elles avaient à bord des pèlerins et des messagers apportant un firman.

Le même jour, un courrier arriva d'Alexandrie porteur d'une lettre de Radouan katkhoda et de ses compagnons. Ils annonçaient que le Pacha leur avait promis qu'il partirait le lundi ; qu'il avait, dans ce but, fait sortir hors des murs ses tentes, ses bagages et son khazendar ; mais que, dans cet intervalle, il lui était arrivé une lettre des émirs du Caire, lui enjoignant de prendre la route de Damanhour pour revenir au Caire et ne pas aller à Rosette. Cette lettre, ajoutait Radouan, avait contrarié le Pacha ; « il nous fit appeler pour nous la montrer et il nous dit : « Comment dites-vous que je suis votre « souverain et votre pacha, alors que les émirs me défendent « de me rendre au Caire par la route qui me convient ? Infor- « mez-les de mon mécontentement. »

Dans la nuit du mercredi 13, de gros nuages obscurcirent le ciel ; une pluie torrentielle et continue tomba depuis la fin de la nuit du mercredi jusqu'à la sixième heure de la nuit du jeudi, ce qui occasionna l'écroulement de plusieurs maisons sur différents points de la ville. Quelques-unes tombèrent sur des habitants qui furent ensevelis sous les décombres. Cette pluie augmenta l'eau du Nil et en changea la couleur par suite de la boue qui était descendue de la montagne. Les terres profitèrent de cette crue de quelques jours.

Vers le milieu du mois, on apprit que le Pacha avait quitté Alexandrie. Il venait au Caire par la voie de terre. On prépara la barque dite *El Akaba*. pour le recevoir. C'est une grande barque servant au transport des marchandises; on la prend aux propriétaires malgré eux, puis on la peint en différentes couleurs et on la surmonte d'un kiosque en bois fin et bien travaillé. On la décore à l'extérieur avec des drapeaux et des cocardes, et on la meuble luxueusement à l'intérieur.

En quittant Alexandrie, le Pacha avait envoyé Mohammed chaouiche et El Sayed Mohammed el Daouakhly dire à Yehia bey qu'il voudrait aller à Rosette avec une suite peu nombreuse et que ses soldats n'entreraient point dans la ville. En arrivant chez Yehia bey, les envoyés du Pacha le trouvèrent en compagnie d'Omar bey, le commandant des Arnautes, qui se tenait là à sa disposition. Ils lisaient ensemble une lettre que le Pacha avait envoyé à Omar bey pour lui demander aide et assistance et pour lui dire de se joindre à lui. L'un des suivants de Yehia bey avait intercepté cette lettre. Quand Yehia bey et Omar bey eurent lu cette lettre, ils s'écrièrent: « Que signifie cette manière d'agir du Pacha? » Ils abandonnèrent leur mission au Caire pour partir en compagnie de Radouan katkhoda.

Le vendredi 16, on tira de nombreux coups de canon à la Citadelle et dans d'autres forts; on venait de recevoir la nouvelle de la mort de Hussein Captan pacha et de la nomination de son remplaçant.

Le 20, le bruit courut du départ d'El Alfi. Accompagné de quatre sandjaks, il allait à la rencontre du Pacha; il fit porter ses tentes de Djizah à Embabah et on prépara des munitions de guerre et de bouche.

Le 24, on fit courir le bruit que le Pacha était passé sur la rive de Menoufiah. El Alfi et ses compagnons se transportèrent sur la rive orientale, à Choubrah, avec leurs tentes et leurs troupes ; ils procédèrent à l'installation de boulangeries à Chalakan.

Le même jour, un certain Saleh effendi arriva porteur d'un firman. On le fit descendre dans la maison de Radouan, le katkhoda d'Ibrahim, et on ne le laissa communiquer avec personne.

Au dernier jour du mois, le Pacha arriva à Menouf.

A l'occasion de son voyage, les villages furent frappés d'une contribution et on s'empara encore des récoltes et de tout ce que la terre avait produit.

Enfin ce mois se termina avec tous les événements qui s'y sont accomplis. Il y a lieu de signaler encore les excès et les déprédations des Arnautes, qui enlevaient les turbans des particuliers, surtout pendant la nuit. Si quelqu'un passait dans la rue, il devait lier son turban, de crainte de se le voir enlever. Si les soldats rencontraient un passant isolé, ils lui enlevaient tout ce qu'il pouvait avoir d'argent et même ils le dépouillaient de ses vêtements ; ils guettaient ceux qui allaient aux marchés, au grand marché d'Embabah, qui avait lieu tous les samedis, pour acheter du fromage, du beurre, des moutons et des vaches, et ils leur enlevaient tout l'argent dont ils les trouvaient porteurs ; puis ils se rendaient au marché et enlevaient ce que les fellahs y apportaient. Il en résulta que les fellahs cessèrent d'aller aux marchés pour y vendre leurs productions. Aussi tout devint rare, et le prix du beurre haussa encore ; les 10 rotolis valurent 350 paras ; la paille devint aussi rare que les lingots d'or et d'argent, le kantar de paille

se payait 1,000 paras, quand on en trouvait; le bois de chauffage devint également fort rare, la charge de bois se vendait 300 paras; il en était de même des autres denrées et même des galettes à brûler qu'on fait avec les excréments des animaux et la paille de doura. Les Arnautes guettaient les villageois pour les dépouiller. Ces derniers prirent l'habitude de venir à la fin de la nuit, ils vendaient leurs objets au plus haut prix; les Arnautes l'ayant su, il les guettèrent et leur enlevèrent de même tout ce dont ils étaient porteurs; ils assassinèrent même beaucoup de monde, ils s'entr'égorgèrent aussi entre eux. La plupart d'entre eux ne faisaient pas non plus le jeûne de Ramadan. On ne leur connaissait aucune croyance religieuse et ils ne se livraient à aucune pratique de piété: tout était permis à leurs yeux ; la chose la plus facile pour eux était d'assassiner, de s'emparer du bien d'autrui, et de ne pas se soumettre à leurs chefs, qui étaient encore plus pervers qu'eux. Que Dieu les fasse périr tous !

En ce qui concerne les impositions, les contributions et les exactions dont les kachefs des provinces de la Haute et de la Basse-Égypte frappèrent les habitants, il serait au-dessus de toute intelligence humaine de les concevoir, comme il serait impossible à aucune plume de les décrire; dans la province de Menoufiah, les exactions de Soliman kachef el Baouab furent notamment des plus révoltantes.

Que Dieu nous accorde le pardon et le salut, de même qu'une bonne fin dans ce monde aussi bien que dans l'autre !

Mois de Chawal.

Ce mois commença un samedi.

Le 2, trois soldats poursuivirent un marchand. Celui-ci alla se cacher dans le bain El Taubidy ; ils y pénétrèrent derrière

lui, l'y tuèrent et lui enlevèrent tout l'argent et les autres objets dont il était porteur, puis ils s'en allèrent. Ses parents vinrent alors et l'emportèrent pour l'enterrer.

Ce jour là, un autre homme fut assassiné près du bain El Kissarly.

Le même jour, le Pacha arriva à Chalakan accompagné de beaucoup de janissaires et d'autres soldats, mais la plupart d'entre eux était de ceux qu'on avaient chassés de l'Egypte; soixante barques le suivaient sur le Nil pour transporter ses bagages et ses effets ainsi que ses soldats.

Le même jour, El Alfi et les autres émirs, sauf El Bardissy et Ibrahim bey, qui ne sortirent pas de leurs maisons, montèrent à cheval et allèrent à leur campement à Choubrah. Mohammed Aly et Ahmed bey sortirent aussi avec leurs suivants, après avoir laissé près de leurs maisons des détachements de leurs soldats.

Le même jour, une querelle survint, à propos d'une femme, entre les Arnautes. Cinq d'entre eux furent tués.

Le 3, on posta des soldats en armes aux portes de la ville. La population fut épouvantée et terrifiée; on ferma les rues et les portails et on cacha les marchandises qui étaient dans les boutiques. Les soldats postés devant les portes de la ville se mirent à prendre de l'argent à toutes les personnes qui sortaient ou qui entraient; ils fouillaient dans les poches pour y chercher des papiers, disaient-ils, et sous ce prétexte ils prenaient tout ce qu'ils y trouvaient.

Le 4, on changea ces soldats et on les remplaça par des troupes de mamlouks égyptiens; devant chaque porte se tenait

un kachef accompagné de quelques soldats. Le kachef qui était à la porte de Bab el Fetouh ne laissait passer aucune personne sans lui prendre de l'argent. Si cette personne était costumée comme un fellah et portait un manteau de laine ou un *zaabout*, il lui prenait ce qu'il trouvait dans sa poche ; et 10 paras, s'il était pauvre. S'il s'agissait d'un citadin ou d'un habitant de la ville bien mis et portant un manteau de drap, fut-il rapé, il lui réclamait 1,000 paras ou on le mettait en prison jusqu'à ce que ses parents l'eussent réclamé et fussent venus payer cette somme. On mura les portes de Bab el Wazir et de Bab el Mahrouk ; on ferma aussi la porte de Bab el Barkiah, comme sous le nom de Bab el Gharib ; on avait commencé à murer cette porte, mais on suspendit cette opération et on laissa la porte telle qu'elle était, parce que c'était celle par où passaient les convois funèbres.

Le même jour, El Alfi et les émirs ses compagnons se transportèrent à Chalakan, ils y dressèrent leurs tentes vis-à-vis du camp du Pacha ; quelques-uns des suivants du Pacha vinrent alors leur parler et leur demander pourquoi ils étaient venus camper dans cet endroit et dresser, pour ainsi dire, les tentes dans le camp. El Alfi leur répondit : « Nous sommes ici dans notre demeure et dans nos cantonnements. » Le Pacha dut alors, ainsi que ses suivants, plier ses tentes et se retirer. Ce fut là le premier acte de mépris des Égyptiens envers les Ottomans. Mohammed Aly et Ahmed bey campèrent alors avec leurs soldats sur le bord du Nil.

Les suivants d'El Alfi étaient allés dans les champs avec des chameaux pour y prendre du *bersim*, l'écuyer du Pacha se rendit dans les mêmes champs avec des chameaux également pour y prendre du *bersim* ; il trouva les gens d'El Alfi, il les réprimanda et les chassa. Ils s'en retournèrent trouver leur maître, et l'informèrent de ce qui venait d'arriver. Celui-ci

donna ordre à l'un de ses kachefs d'aller voir ce qui se passait. Ce kachef monta à cheval et se rendit en toute hâte dans les champs, fit venir l'écuyer du Pacha et lui trancha la tête devant la tente même du Pacha ; puis il emporta la tête, amena les chameaux et retourna près de son maître. Les domestiques du Pacha s'en allèrent alors l'informer de la mort de l'écuyer et de l'enlèvement des chameaux. Le Pacha se fâcha, fit venir Radouan, le katkhoda d'Ibrahim bey, et l'entretint avec lui de cette affaire ; il lui dit, entre autres choses : « J'ai fait pour vous ce que je devais, et j'ai obtenu pour vous le pardon du Sultan, cependant vous n'en continuez pas moins à vous moquer de moi ; je vous ai écouté, j'ai cru à vos paroles flatteuses et c'est pour cela que je suis venu jusqu'ici. Maintenant, vous agissez ainsi envers moi. Vous tuez mes domestiques, vous m'humiliez, vous prenez mes provisions et mes chameaux. » Radouan, le katkhoda, lui fit une réponse très courtoise et lui fit des excuses, disant que « c'étaient bien des actes d'esprits médiocres qui ne s'entendaient pas bien aux affaires. » Il ajouta : « Notre maître est porté naturellement à être clément et à accorder le pardon. » Puis il sortit de chez lui, fit venir les suivants d'El Alfi, leur reprit les chameaux et les fit reconduire au camp du Pacha. Othman bey Youssouf, connu sous le nom d'El Khazendar et Ahmed aga Choukar allèrent visiter le Pacha à cette occasion pour lui témoigner leurs regrets. Ils furent les seuls parmi les émirs qui firent cette démarche.

Le 6, on cria aux soldats arnautes de se rendre au camp. « Celui qui resterait dans la ville sans être porteur d'un permis de son chef, devait être puni de mort. » Le Wali se mit dès lors à arrêter et à envoyer au camp tout soldat qu'il rencontrait sans permis ; il continua ses investigations et ses recherches sur la résidence des soldats, et cela jour et nuit, pour arrêter les retardataires qu'il pourrait trouver. Le but de tout

cela était de séparer les Arnautes des étrangers qui s'étaient mêlés à eux. Les délégués aux portes de la ville agissaient de même avec ceux qui passaient par ces portes. Tout cela avait lieu d'après un accord survenu entre les Égyptiens et les Arnautes pour les distinguer les uns des autres et chasser ces derniers.

Le même jour, on fit mettre à la Citadelle El Sayed Aly el Captan, qui était le frère d'Aly pacha.

Le 6, El Bardissy sortit et alla à Chalakan où il dressa ses tentes près de celles d'El Alfi et des autres émirs, mais il s'établit du côté de la montagne. Les Arnautes étaient du côté du Nil. Ibrahim bey ne sortit pas de sa maison et ne se transporta pas dans ce camp.

Le Pacha avait, avant de sortir d'Alexandrie, envoyé des lettres à Mohammed Aly, aux officiers des Arnautes, aux chefs des tribus arabes et aux Cheikhs el Beled les plus connus. Dans ces lettres, il cherchait à se les attirer, leur faisant des promesses s'ils venaient à son secours et les menaçant s'ils continuaient à se montrer insoumis. Les Arnautes firent part, en secret, de ces lettres aux émirs égyptiens et il fut convenu que les Arnautes répondraient au Pacha qu'ils adhéraient à son projet et qu'ils se soulèveraient avec lui ; ils devaient expliquer au Pacha que « lorsqu'il arriverait au Caire, les émirs iraient à sa rencontre à Chalakan pour le saluer ; il serait ainsi placé avec ses soldats devant les émirs, tandis qu'eux se trouveraient derrière lui ; on pourrait, de cette façon, prendre les émirs entre deux feux et les tuer jusqu'au dernier. » En un mot, ils devaient lui faire croire qu'ils écraseraient les émirs égyptiens et de faire ressortir le petit nombre de ceux-ci, disant qu'ils ne seraient pas plus de mille. Ils devaient ajouter : « Dans le cas où le nombre des soldats des émirs égyptiens serait plus

considérable, le surplus ne pouvait être composé que d'étrangers qui se seraient joints à eux et qui, au fond, seraient leurs adversaires. » Bref, la lettre des Arnautes devait tenter le Pacha. Ils lui dirent encore, entre autres choses, de choisir des soldats connus par leur courage, par leur science dans l'art de la guerre sur mer, de les placer ensuite sur une flotte qui occuperait le Nil vis-à-vis de lui ; de faire passer les soldats de terre sur la rive orientale à l'endroit désigné ; enfin, de faire marcher la cavalerie et l'infanterie qu'il aurait avec lui d'après un ordre qu'ils lui indiquaient.

Lorsque le Pacha fut arrivé à Rahmaniah, les Arnautes lui envoyèrent secrètement une lettre pour lui dire de passer sur la rive orientale ; ils lui donnèrent, du reste, la raison de cette manœuvre. Comme il croyait à leurs conseils, il passa sur la rive orientale.

En arrivant à Chalakan, il disposa ses soldats et les fit mettre en rang ; chaque bimbachi commandait un peloton ; il fit établir des retranchements, y plaça des canons ; la flotille qui portait des soldats et des canons se tint sur le Nil sur la même ligne que l'armée de terre.

Comme on l'a dit précédemment, El Alfi sortit alors avec les émirs égyptiens qui l'accompagnaient et avec les soldats arnautes. Il envoya au Pacha l'ordre de quitter ses positions et de se retirer. Le Pacha dut se soumettre. Il se retira à Ziftah où il descendit ; il y fit dresser son camp et y construisit des retranchements. Pendant ces mouvements, Hussein bey el Efrandjy et les soldats qu'il avait sur des chaloupes et des barques surprirent les barques du Pacha, les entourèrent et déchargèrent sur elles leurs fusils et leurs canons ; ils les poussèrent même vers le Caire ; ils s'en emparèrent et ils les conduisirent à Djizah après avoir tué les soldats qui s'y trouvaient ; ils firent prisonnier le commandant nommé Moustapha pacha.

Dans ces barques il y avait aussi des commerçants avec des

marchandises turques ; ils avaient été retenus à Alexandrie par le Pacha et ils étaient venus sur les barques du Pacha pour ne pas payer des droits d'octroi à leur arrivée; mais ils tombèrent dans le piège avec tous ceux qui, comme eux, s'y laissèrent prendre.

Lorsque le Pacha quitta son premier campement et s'installa à Ziftah, les Égyptiens et les Arabes l'entourèrent et le cernèrent; ils assiégèrent son camp. Toute personne qui en sortait était arrêtée et mise à mort.

El Alfi envoya au Pacha Aly kachef el Kébir, qui lui dit: « Votre fils El Alfi vous salue ; il voudrait savoir quels sont ces soldats qui vous accompagnent et pourquoi ils sont si nombreux? C'est l'attitude des ennemis et non des amis ; l'antique usage veut que les Pachas viennent seulement avec leurs suivants et les domestiques attachés spécialement à leur service ; on vous avait prévenu d'avance de cet usage, lorsque vous étiez à Alexandrie. » Le Pacha répondit : « Cela est vrai, mais ces soldats s'en vont au Hedjaz pour renforcer Chérif pacha ; lorsque nous serons installés dans la Citadelle, nous leur donnerons leur solde et nous les ferons partir pour leur destination. » Aly kachef lui dit: « On vous a préparé Kasr el Aïni pour y descendre, car la Citadelle a été dévastée par les Français, qui en ont du reste changé la disposition, elle ne convient plus à présent pour votre habitation. En ce qui concerne les soldats, ils n'entreront pas avec vous, ils se sépareront de vous et se dirigeront vers Birket el Hadj, où ils resteront jusqu'à ce que nous leur ayons fourni tout ce dont ils ont besoin, puis ils partiront. Nous ne disons pas cela parce que nous les craignons ; mais la ville se trouve dans la disette et les denrées y sont chères ; les soldats ottomans ont au surplus un mauvais caractère, et ne peuvent pas s'accorder avec les Arnautes ; des désaccords ne manqueraient pas de survenir entre eux, il en résulterait des désagréments pour vous et pour nous. » Le Pacha

dit alors : « Si cela est, je partirai pour retourner à Alexandrie. » Aly kachef lui répliqua : « Cela ne se peut pas ; et si vous le faites, il pourrait vous arriver du mal. » Le Pacha lui dit : « Je dois aux soldats 490 bourses ; apportez-les-moi sur le compte que vous me devez ; je les leur remettrai et ils se transporteront à El Birket, comme vous le voulez. » Aly kachef retourna porter cette réponse aux émirs.

Abdy bey, le commandant des janissaires, vint aussi de la part du Pacha trouver les émirs, et eut avec eux de longs pourparlers ; ils réussirent à le tromper et à lui faire embrasser leur cause ; il alla ensuite chez le Pacha, puis revint chez eux ; les dernières paroles qu'ils dirent furent celles-ci : « Le dernier délai accordé au Pacha finira demain : ou il viendra descendre dans notre camp avec ses domestiques seulement, ou bien il n'y aura que la guerre entre nous. » Ils attendirent Abdy bey, qui ne revint pas leur donner la réponse ; c'était-là le signe convenu entre eux ; mais il travailla cette nuit là à dissuader ses amis, et à les empêcher de continuer leurs relations avec le Pacha.

Le lendemain matin, les émirs égyptiens montèrent à cheval avec leurs soldats, qui étaient rangés en bataille, et s'avancèrent de tous les côtés sur le campement du Pacha. Celui-ci donna ordre à ses soldats de monter à cheval et d'engager le combat, mais ils ne bougèrent pas, et lui dirent : « Pourquoi ordonnez-vous la guerre, puisque vous n'avez pas un firman qui vous en donne le droit ? Nos camarades les marins ont été pris jusqu'au dernier ; vous ne nous donnez ni soldes, ni provisions ; dans ces conditions nous ne pouvons pas soutenir la guerre contre les Égyptiens. » Devant l'humiliation que ses soldats lui infligeaint dans un moment si critique, le Pacha monta à cheval avec sa suite privée et se rendit chez les émirs, abandonnant ses tentes et ses bagages. Les émirs le reçurent et le conduisirent, en compagnie d'Othman bey el Khazendar, de

Radouan el Katkhoda, d'El Bardissy et d'Ahmed aga Choukar, dans des tentes qui lui avaient été préparées à côté de celle d'El Bardissy. Le katkhoda des chaouiches, écrivain du trésor, le Waly et les autres employés du divan vinrent le voir. Quelques-uns de ses domestiques allèrent à Kasr el Aïni pour préparer sa maison et la mettre en ordre. On fit venir à ce château Moustapha pacha, qui était dans les barques, ainsi que les objets qu'il avait et qui appartenaient au Pacha. Enfin, le bruit courut de la réconciliation des émirs avec le Pacha. Ensuite El Alfi envoya chercher les officiers supérieurs des soldats du Pacha pour leur donner leurs soldes. Quand ils furent chez lui, au nombre de sept, il en reconnut six pour avoir été chassés pendant les événements précédents ; après avoir quitté l'Egypte ils étaient revenus à Alexandrie, en apprenant l'avènement d'Aly pacha ; il les réprimanda et les maudit. Il leur dit aussi : « Nous vous avons relâchés et nous vous avons donné la liberté en vous octroyant notre pardon, et nous vous avons fait partir. Vous avez l'air de revenir aujourd'hui pour prendre votre revanche. » Il ordonna ensuite de leur couper la tête, ce qui fut fait, et on les jeta dans le Nil ; le septième fut épargné parce qu'il n'était pas de ceux qui étaient déjà venus en Egypte. Du reste, Mohammed Aly l'ayant reconnu pour un de ses amis, intercéda en sa faveur ; aussi le laissa-t-on avec les Arnautes. On fit ensuite venir dans le camp des émirs les bagages du Pacha, ses effets et sa musique qui avaient été laissés dans son camp. On donna aussi l'ordre de partir aux soldats qui l'accompagnaient ; ce qu'ils firent en compagnie de Hussein bey el Wachache et de Saleh bey el Alfi. Celui-ci était allé à Charkiah comme kachef et en était revenu à l'arrivée du Pacha, accompagné d'une foule de bédouins ; puis il y retourna avec son collègue pour reconduire les soldats jusqu'à El Salhiah. Dieu seul sait ce qu'il advint de ces soldats ; ils étaient au nombre de deux mille cinquante.

Le 8, les émirs et le Pacha se transportèrent à Minïet el Siredj. On fit courir le bruit aussi que le lundi 10, le Pacha se rendrait par la route de Boulaq à Kasr el Aïni en grand cortège. A cette occasion, le mohtasseb réquisitionna les chevaux des moulins. Beaucoup de gens sortirent aussi ce jour-là pour jouir du spectacle et attendirent en vain le passage du cortège ; on dit qu'il avait été ajourné au mercredi 12 du mois.

Ce jour-là, des ordres furent envoyés aux chefs des ojaklis de se préparer à faire partie du cortège du Pacha. Mais quelques heures après le lever du soleil, la nouvelle se répandit qu'on avait fait partir le Pacha pour Belbeis, et de là pour El Salhiah. Voici ce qui s'était passé : Lorsque le Pacha se rendit au camp des émirs, Othman bey el Bardissy lui envoya son propre katkhoda, Radouan kachef, surnommé El Gharbaouy, pour le saluer de sa part et lui porter un présent ainsi que 1,000 paras en or. Le Pacha dit à Radouan ainsi qu'aux émirs qui étaient présents : « Au moment de ma nomination au gouvernement de l'Egypte, j'ai dit au Sultan que la première chose que je lui réclamerais, c'était d'accorder le pardon et la grâce aux émirs égyptiens, car je leur devais beaucoup de reconnaissance. Lorsque je suis arrivé en Egypte, fuyant la Tripolitanie, ils m'ont donné asile et m'ont offert l'hospitalité. Je suis resté chez eux une longue période de temps, pendant laquelle j'ai reçu la plus parfaite hospitalité, menant une vie de plaisir et de distractions. Je n'oublierai jamais ce service. » Ceux qui l'écoutaient lui répondirent : « Qu'ils lui étaient reconnaissants de ces sentiments, qu'ils n'oubliaient pas eux aussi son séjour au milieu d'eux, surtout son amitié pour leur maître Mourad bey, qui vivait avec lui comme un frère, ne trouvant de plaisir que dans sa société, chassant avec lui, etc., et cela, malgré tout le mal qu'il avait fait en écrivant aux Arnautes, aux Arabes et à d'autres. » Le Pacha répliqua : « Cela est passé, et nous sommes les enfants d'aujourd'hui. » Le Pacha demeura ensuite trois jours dans les

tentes où on l'avait fait descendre dans le camp d'El Bardissy. Celui-ci avait du reste ordonné de lui fournir de sa propre cuisine les repas de midi et du soir. Personne des grands émirs n'alla le voir pendant cette période de temps, sauf Othman bey Youssouf, surnommé El Khazendar, et Ahmed aga Choukar ainsi que les gens de service.

Le crime dont on accusait le Pacha est le suivant : On racontait que pendant la nuit qu'il avait passé au camp d'El Bardissy, un cavalier était sorti de sa tente en courant à toute vitesse, les chevaux avaient henni et tout le camp avait été mis en émoi. On avait couru derrière ce cavalier mais on n'avait pu l'atteindre. On avait alors demandé au Pacha quel était ce cavalier qui courait ainsi; le Pacha répondit que c'était probablement un voleur qui avait voulu soustraire quelque chose et qui avait pris la fuite.

A la suite de cet incident on fit garder le Pacha par plusieurs mamlouks armés. Il demanda pourquoi on avait placé ces mamlouks autour de lui, on lui répondit qu'ils étaient placés là pour le défendre des voleurs.

On racontait en outre qu'on avait arrêté près du village El Bassatine, un courrier monté sur un dromadaire et qui partait pour la Haute-Egypte, on l'avait trouvé porteur de lettres adressées par le Pacha à Othman bey Hassan, qui était à Kéneh. Il lui demandait de venir au Caire pour le secourir, lui promettant le gouvernement de la ville.

Le mercredi, les émirs allèrent trouver le Pacha; ils entrèrent chez lui et le saluèrent; il les pria de s'asseoir. Ils restèrent silencieux se regardant les uns les autres; le Pacha les regarda et dit : « Qu'y a-t-il? » Radouan, le katkhoda d'El Bardissy, parla alors et dit : « Ne nous sommes-nous pas réconciliés avec Votre Excellence? Ses sentiments ne nous sont-ils pas favorables? » Le Pacha répondit affirmativement. Radouan lui dit alors : « Est-ce que vous n'avez écrit à personne

avant ce moment? » Le Pacha répondit : « Non. » — « Vous avez probablement envoyé une lettre dans la Haute-Egypte ? » lui dit alors Radouan. Le Pacha répartit : « Cela n'a jamais été. » Radouan sortit alors la lettre ; en la voyant le Pacha reprit : « C'est une des lettres que j'avais écrites pendant mon séjour à Alexandrie. » — « Pourquoi donc l'avons-nous trouvée hier sur un courrier qui était près du village d'El Bassatine et se dirigeait vers la Haute-Egypte ? Nous vous ferons remarquer également que la date de cette lettre est très récente. » Le Pacha se tut et resta pensif. Les émirs se levèrent alors et lui dirent : « Veuillez-nous suivre. » — « Où ? » demanda le Pacha. Ils lui dirent : « Nous allons vous conduire à Ghazza, car nous n'avons plus confiance en vous. » Ils ne lui laissèrent même pas le temps de répondre, ni de présenter des excuses, ni le temps non plus d'attendre l'arrivée de sa monture spéciale ; ils lui offrirent le cheval d'un mamlouk. Au moment de monter à cheval, il aperçut les émirs qui devaient l'accompagner. Il leur dit : « Ceux d'entre vous qui m'accompagneront doivent se tenir à distance, que je fasse halte dans la route ou que je me mette en marche. » Ils accédèrent à son désir. Ses suivants montèrent les chevaux des moulins qui avaient été préparés pour le cortège de son entrée en ville. Mais les meuniers attendaient pour reprendre leurs chevaux que le cortège fût terminé ; aussi en les voyant partir en voyage, ils perdirent la tête et allèrent porter leurs plaintes à El Bardissy en lui disant que les moulins de la ville allaient tous chômer. El Bardissy leur dit : « Voici vos chevaux, allez les reprendre. » Là-dessus chacun d'eux arrêta le cheval qui lui appartenait, fit descendre celui qui le montait, puis s'en retournèrent avec leurs chevaux, contents de les avoir repris. Ceux qui les montaient ne purent faire la moindre opposition, car ils étaient humiliés et contraints ; ils montèrent sur des chameaux. Quand à El Bardissy, il avait retenu le corps

de musique du Pacha, musiciens et instruments, ainsi que la plupart de ses bagages. On fit courir le bruit aussi qu'il était rentré en ville.

Le lendemain jeudi 13, les émirs et les soldats arnautes ainsi que leurs officiers rentrèrent dans la ville contents et joyeux, les tambours et les flûtes derrière eux. Hussein bey el Efrandjy monta à cheval et rentra précédé de ses soldats avec des tambours qui rassemblaient à ceux des Français; ces soldats étaient des chrétiens, des Turcs et des Tacrours, et ils portaient des casques en cuivre jaune. El Bardissy avait derrière lui la musique du Pacha. El Alfi ne rentra pas avec eux, mais il partit de son camp avec ses émirs et ses kachefs et il alla directement chez les bédouins de Djéziret Beli; ils les surprit à l'improviste, leur tua beaucoup de monde, enleva leurs bestiaux et mit leurs huttes au pillage. Il bombarda aussi Ziftah, Adjhour et près de vingt autres villages; il fit mettre à mort la plupart des habitants et fit enlever leurs récoltes.

El Alfi voulait par ces agissements se venger de ce que les cheikhs de ces tribus et de ces villages avaient accueilli favorablement les propositions du Pacha et de ce que, lors de son passage auprès d'eux, ils avaient médit des émirs et les avaient chassés.

Les bédouins de Charkiah s'étaient ligués aussi et s'étaient soulevés contre Saleh bey el Alfi, les Égyptiens furent indisposés contre eux et ils les punirent après en avoir fini avec le Pacha.

Dans cette nuit-là, c'est-à-dire dans la nuit du mercredi 14, il y eut une éclipse de lune vers quatre heures de la nuit; à sept heures l'éclipse avait pris fin.

Ce jour-là, El Bardissy envoya par un de ses kachefs une lettre au cheikh El Sadat. Il lui demandait un emprunt de

20,000 tallaris. Le cheikh El Sadat fit bon accueil à l'envoyé d'El Bardissy et le congédia poliment en le payant en bonnes paroles. Cet envoyé retourna chez son maître, mais en laissant une partie de ses soldats dans la maison du cheikh. Son maître le blâma d'être revenu sans avoir contracté l'emprunt; il lui donna l'ordre d'aller faire une seconde tentative. Le kachef retourna de nouveau chez le cheikh El Sadat vers cinq heures de la nuit, accompagné d'un autre groupe de soldats; les habitants de la maison furent épouvantés. La fille d'Ibrahim bey, Adilah Hanem, qui habitait une maison voisine, envoya ordonner aux gens d'El Bardissy de ne pas commettre d'excès et elle fit également prévenir son père. Celui-ci prit le fait en considération et dépêcha Khalil bey à El Bardissy, qui finit par renoncer à son projet. Il fit retirer ses agents, mais cela n'eut lieu qu'après bien de démarches et bien des difficultés.

Dans la nuit du jeudi 20 du mois, on reçut des nouvelles et des lettres de la part des émirs qui étaient partis pour accompagner le Pacha. Ces lettres annonçaient la mort du Pacha à El Koreine. On fit tirer de nombreux coups de canon après le coucher du soleil et au milieu de la nuit. Voici le résumé de ce qu'ils avaient écrit dans leurs lettres :

Le Pacha, avec ses gens, avaient formé le projet de nous attaquer inopinément dans la nuit, mais un palefrenier de sa suite, qui connaissait la langue turque, ayant compris, vint nous prévenir. Nous avons pris nos précautions. Dans la nuit il tenta de nous surprendre. Une lutte s'en suivit : plusieurs mamlouks et le khazendar de Mohammed bey el Manfoukh ont été tués ; Mohammed bey el Manfoukh fut lui même très gravement blessé. Le Pacha fut également atteint ainsi que son compagnon, mais notre intention n'était pas de le tuer, on ne peut reconnaître personne dans la nuit. Il mourut ; Dieu l'a voulu ainsi ! Nous vous demandons maintenant un *aman* pour rentrer au Caire, sinon nous partirons pour le Saïd.

Mais voici la vérité : lorsque les émirs furent partis avec le Pacha, celui-ci avait en tout quarante-cinq personnes seule-

ment, et les soldats qui étaient partis avant lui étaient allés fourrager à El Salhiah, puis on ne sut plus ce qu'ils étaient devenus. Dans sa marche, des soldats moghrabins le précédaient et des émirs le suivaient. Lorsqu'ils furent arrivés sur les terres d'El Koreine et qu'ils y firent halte, les Moghrabins cherchèrent querelle aux domestiques du Pacha. On en vint aux armes. Les troupes égyptiennes accoururent à leur tour. Le Pacha avec les siens se trouva pris entre deux feux. Le combat fut acharné. Quatorze personnes parmi les suivants du Pacha s'enfuirent du côté d'El Wady et treize soldats se jetèrent dans un puits voisin. Un mamlouk tira un coup de carabine sur le Pacha et l'atteignit. Le fils de sa sœur, Hassan bey, son katkhoda, et les dix-huit suivants qui lui restaient furent tués aussi. Lorsque le Pacha tomba, il lui restait encore un dernier souffle de vie ; apercevant un des deux émirs, il lui dit : « J'ai un linceuil dans mes bagages, je vous conjure de m'y faire ensevelir, de me faire enterrer et de ne pas laisser mon corps sans sépulture. » Le Pacha ayant après cela rendu le dernier soupir, l'émir auquel ces paroles avaient été adressées prit le linceuil et le donna à un arabe ainsi qu'une somme d'argent et lui dit : « Allez sur le champ de bataille, prenez le corps du Pacha, mettez-le dans ce linceuil et enterrez-le ensuite. » L'arabe ayant dit qu'il ne connaissait pas le Pacha, l'émir lui dit alors qu'il était celui d'entre les morts qui avait la plus grande barbe. L'arabe fit ce qu'on lui avait commandé. Pour les autres morts on creusa des fosses et on les y enterra. Ainsi se termina cette affaire. Nous en avons été informés par quelques habitants des villages voisins qui avaient vu de leurs propres yeux le combat et avaient été témoins du carnage.

Tout cela est la conséquence de la mauvaise foi du Pacha et de ses mauvais sentiments ; car il est parvenu à nos oreilles qu'il avait dit à ses soldats : « Si j'obtenais le dessus sur les émirs égyptiens et si je triomphais d'eux, je vous laisserais

librement piller la capitale pendant trois jours. Vous y feriez tout ce qu'il vous plairait. » Ce qui le prouve, ce sont les actes de despotisme et de tyrannie qu'il commit durant son séjour à Alexandrie; il confisquait les biens de la population et les marchandises des commerçants. Ses soldats y commettaient aussi beaucoup d'excès, d'outrages et de viols. Il méprisait et réprimendait les ulémas. Il alla jusqu'à accuser de faux le cheikh Mohammed el Messiry, alors que c'était l'homme le plus respectable de tout Alexandrie.

Lorsque les cheikhs entraient chez lui, le Pacha, dans l'intention de les humilier, appuyait ses pieds dans leur direction.

Voici en deux mots la biographie d'Aly pacha :

Aly pacha était mamlouk de Mohammed pacha, gouverneur de l'Algérie. Après la mort de celui-ci et l'avènement de son neveu, il fut chargé par ce dernier d'une mission auprès de Hussein pacha Captan. Son frère, qu'on appellait El Sayed Aly, appartenait à la Porte ; il avait la direction du bateau *El Realch,* et comme Captan pacha l'avait en grande estime, il appela son attention sur Aly pacha. A la suite de cette recommandation, Captan pacha le fit nommer gouverneur de la Tripolitaine et lui fit remettre le firman qui lui conférait ses pouvoirs. Aly pacha composa alors une armée et une flotte et alla conquérir cette province sur celui qui y régnait. C'était le frère de Hammouda pacha, bey de Tunis ; il lui fit la guerre pendant plusieurs mois ; il ne put le vaincre et lui enlever son gouvernement qu'en complotant avec les habitants du pays qui savaient que c'était un envoyé de la Porte. Mais lorsque Aly pacha se fut ainsi rendu maître de la Tripolitaine, il abandonna le pays à la discrétion de ses soldats, qui y commirent des actes pire que ceux des hordes de Tamerlan. Ils pillèrent, outragèrent et violèrent les femmes ; ils firent la même chose avec les femmes du souverain dépossédé, qu'ils prirent comme esclaves.

Aly pacha réclama ensuite aux habitants le payement de l'impôt, il enleva les marchandises des commerçants, frappa les habitants de la ville d'une contribution et leur prit leurs biens. Mais le souverain déchu réunit une armée formidable et revint à Tripoli où il assiégea son vainqueur ; ses partisans, parmi les habitants, et ceux qui étaient mécontents d'Aly pacha se soulevèrent. En se voyant vaincu, Aly pacha s'embarqua, emportant avec lui les biens et les richesses qu'il avait amassés ; il prit aussi avec lui comme otages deux beaux garçons qui appartenaient à de grandes familles du pays ; il s'enfuit à Alexandrie et de là vint au Caire, où il se réfugia auprès de Mourad bey, qui lui fit un bon accueil, le fit descendre chez lui à Djizah dans une belle maison et devint son hôte et ami.

Il était venu directement en Egypte sans retourner chez le Captan pacha à Constantinople, parce qu'il savait qu'il serait odieux à la Porte ; car c'était un principe dans l'Empire Ottoman de disgracier tout gouverneur de régence qui n'avait pu se maintenir dans son gouvernement. On le dépouillait de ses biens et souvent même on le mettait à mort, surtout s'il possédait quelque fortune.

En 1207 de l'hégire, Aly pacha fit le pèlerinage par la voie de la mer Rouge. Avant son départ il déposa ses biens chez Rachouan, kachef du Fayoum Pendant qu'il se trouvait au Hedjaz, les pèlerins de Tripoli y arrivèrent et l'y virent accompagné des deux garçons dont nous avons parlé ; ils allèrent trouver l'émir du pèlerinage syrien et lui apprirent ce qu'était Aly pacha, ils lui exposèrent la situation de ces deux garçons sur lesquels il commettait des outrages à la pudeur. L'émir du pèlerinage syrien envoya avec eux quelques-uns de ses suivants, qui allèrent, à une heure inusitée, surprendre Aly pacha à l'improviste ; ils le trouvèrent couché avec l'un des deux garçons ; en le voyant dans cette situation, les Tripolitains l'insultèrent, l'injurièrent, lui arrachèrent la barbe, le frappèrent de

leurs armes et le blessèrent ainsi très gravement. En un mot, ils le maltraitèrent et lui enlevèrent les deux garçons ; ils l'auraient mis à mort sans l'intervention des envoyés de l'émir du pèlerinage. Aly pacha revint du pèlerinage en Egypte également par la voie de la mer, et il descendit dans sa résidence chez Mourad bey, où il resta plus de six ans jusqu'à l'arrivée des Français en Egypte ; il combattit alors avec les émirs et partit avec eux dans la Haute-Égypte, puis il se sépara d'eux, et se rendit en Syrie en suivant la route qui passe derrière la montagne. Le vizir Youssouf pacha l'envoya, après sa défaite, porter des lettres à Constantinople ; il resta dans cette ville jusqu'aux derniers événements survenus en Égypte, alors que les soldats se soulevèrent contre Mohammed pacha et le chassèrent de l'Egypte ; la nouvelle de ces événements étant arrivée à Constantinople, Aly pacha demanda le gouvernement de l'Egypte, croyant que la Sublime-Porte jouissait encore en Egypte d'un certain prestige. Et cependant elle n'y était représentée que par Taher pacha et les Arnautes. Il s'engagea de payer à la Porte un tribut annuel. Mais en débarquant à Alexandrie, il apprit le renversement des choses, la mort de Taher pacha, l'expulsion des janissaires, l'alliance des Arnautes avec les Égyptiens ; les Arnautes avaient pris pied dans le pays. Il chercha alors le moyen de prendre possession de son gouvernement en supprimant la puissance de ses adversaires, et cela pour pouvoir se créer une autorité nouvelle et pour perpétuer son nom ; mais le destin ne l'ayant pas aidé, tous ses actes furent sans aucune utilité ; on eut dit qu'il cherchait sa propre mort dans tout ce qu'il faisait. Il ignorait qu'il arrivait au Caire, ville dont le nom signifie « la victorieuse ».

Aly pacha était blanc de figure, il avait la barbe et les moustaches longues et rousses ; il parlait peu l'arabe, il aimait les plaisirs et les distractions.

Lorsqu'il fut mort, Soliman bey et Mohammed bey en-

voyèrent des lettres à Chahine bey et à ses collègues. Ils les informaient des événements que nous avons déjà racontés, et ils leur demandaient d'obtenir pour eux un *aman* d'Ibrahim bey et d'El Bardissy.

Ces derniers leur envoyèrent l'*aman* qu'ils réclamaient, après s'y être refusés d'abord, feignant un certain mécontement et des regrets à propos de la négligence qu'ils avaient commise en laissant mourir ainsi le Pacha.

Le jeudi, on réunit un divan et l'on y fit appeler l'officier de marine qui avait apporté le firman dont nous avons parlé ; on lut dans ce conseil le firman dont il était porteur. Il contenait la nomination d'Aly pacha au gouvernement de l'Egypte et les autres dispositions ordinaires ; mais il ne renfermait point ce qu'Aly pacha avait énoncé concernant les octrois, les fermages, etc. Le cheikh El Emir parla dans cette réunion et donna le conseil de se conformer à l'équité, d'abandonner le despotisme qui conduit à la décadence et à la ruine des États. Les émirs qui étaient en fonctions se plaignirent aussi de leurs agissements les uns vis-à-vis des autres, des abus des kachefs envoyés dans les provinces et du despotisme qu'ils exerçaient dans les villages. Ils disaïent qu'ils ne retiraient pas de leurs fermages de quoi faire face à leur entretien. On décida alors d'envoyer des lettres aux kachefs pour les rappeler et leur dire de cesser de réclamer des contributions aux habitants des villages.

Quant à Moustapha pacha, on le fit embarquer, ainsi que les suivants du Pacha qui se trouvaient à Kasr el Aïni, et on les fit partir.

Le même jour, El Alfi revint de son excursion. Il descendit dans son château du Vieux-Caire qu'il avait fait réparer et qui était la propriété d'El Baroudi. Il y resta deux jours, puis il

passa à Djizah. Ses suivants rentrèrent avec des chameaux, des vaches, des bœufs et des moutons ; ils avaient des chameaux qui portaient du blé, des fèves et de l'orge en herbe, parce que l'on manquait de *bersim*, on avait mangé tout ce qu'on avait trouvé à l'aller et au retour ; le fourrage faisant défaut pour les bêtes, on avait dû leur faire manger les céréales en herbe ; le reste fut chargé sur les chameaux.

Si Dieu ne l'avait pas voulu ils ne l'auraient pas fait !

Le 22, une rixe sanglante eut lieu au quartier El Nasseriah entre les Arnautes et les soldats nègres, à cause d'une charge de *bersim* ; ils se tirèrent de coups de fusil ; il y eut des morts dans cette lutte ; ils continuèrent ainsi pendant sept jours à se quereller et à se dresser des embuscades les uns aux autres.

Le 25, on réunit le divan et on lut un firman qu'un messager tartare venait d'apporter. Ce firman était adressé à Aly pacha et aux émirs. Il leur disait de préparer quatre mille soldats et de les envoyer au Hedjaz faire la guerre aux Wahabites ; ils devaient envoyer aussi 30,000 ardebs de blé aux deux villes saintes. Dans ce firman il était dit que quatre pachas étaient partis par la voie de Bagdad avec des soldats pour la même destination ; et qu'on avait également envoyé dans ce but un firman à Ahmed pacha el Djazzar pour qu'il se préparât à partir ; car, disait-on, c'était là une affaire des plus importantes et qui demandait le concours de tous les musulmans ; il y avait encore d'autres paroles touchantes de ce genre. Ce firman disait aussi qu'il serait humain et vraiment charitable d'expédier, en peu de temps, les céréales réclamées ; et si l'on n'en trouvait pas, employer tous les moyens possibles pour les ramasser dans les villes et les villages, moyennant un certain prix que le trésor payerait.

Le même jour, Saleh effendi, Radouan katkhoda, le suppléant

du Cadi et le Bach-kateb furent désignés pour saisir la succession d'Aly pacha.

Le même jour, les émirs qui avaient accompagné le Pacha jusqu'à Charkiah rentrèrent au Caire.

Othman kachef el Boab, qui était à Menoufiah, arriva aussi après avoir laissé ses tentes, ses bagages et ses agents; il arriva avec quelques-uns de ses suivants.

Le même jour, on transfera des soldats nègres de Kanater el Sabaa dans un autre endroit. On fit aussi sortir beaucoup de gens de leurs maisons au quartier El Nasseriah et on viola leur domicile pour y loger des soldats et des artilleurs.

Le même jour, on fit descendre El Sayed Aly el Captan de la Citadelle pour le réintégrer dans la maison d'Aly bey Ayoub, où il était auparavant. Comme on l'a déjà dit, El Sayed Aly est le frère d'Aly pacha qui a été assassiné. Il était simple mamlouk (esclave) et non chérif (noble) comme on pourrait être porté à le croire à cause du titre El Sayed, qui précède son nom; mais ce titre lui avait été donné par les Moghrabins qui se servent dans leur langage du mot *sayed* pour désigner le prince, celui qui a la souveraineté et le pouvoir.

Le 26, on fit descendre de la Citadelle le Tapis Sacré du pèlerinage. Il était plié. Cela était contraire à l'usage suivi. On le fit parvenir à la maison d'Ibrahim bey accompagné d'un kachef et d'un détachement de mamlouks; puis l'on décida de le faire partir par la mer Rouge accompagné de Mohammed Chaouche, qui prendrait avec lui le Tapis et le trésor.

Beaucoup d'habitants de la Haute-Égypte étaient cependant venus avec leurs chameaux, leurs montures et leurs bagages dans l'intention de partir pour les Lieux Saints. Mais, lorsqu'ils se furent assurés qu'il n'y aurait pas de départ en caravane,

comme cela avait lieu ordinairement, ils vendirent, sur la place El Romeilah, leurs chameaux et leurs montures à vil prix; et cela à cause du manque de fourrage. Cependant ils avaient bien entretenu et bien soigné durant toute l'année ces bestiaux rien que pour ce voyage; ajoutez à cela ce qu'ils souffrirent pendant les jours qu'ils demeurèrent au Caire dans l'attente et la perplexité.

Mois de Zilkadéh.

Ce mois commença un lundi.

Dans ce jour, on fit descendre de la Citadelle Hussein Captan et les soldats arnautes qu'il avait avec lui, et dont le nombre s'élevait à près de quatre cents; ils allèrent à Boulaq et s'y logèrent, après avoir expulsé les propriétaires des maisons. Il ne resta d'Arnautes à la Citadelle que les artilleurs au service des Égyptiens.

Le même jour, Ibrahim bey revêtit son katkhoda Radouan d'une pelisse et l'on fit courir le bruit qu'il l'avait nommé aux fonctions de defterdar. Radouan s'étant rendu ensuite chez El Bardissy, celui-ci le revêtit également d'une pelisse et El Alfi en fit autant. Toutes ces distinctions lui étaient confiées pour le récompenser du zèle qu'il avait déployé pour tromper le Pacha.

Dans la nuit du vendredi 5, on reçut des lettres de Yehia bey el Bardissy, le gouverneur de Rosette. Il annonçait que Mohammed bey el Alfi el Kébir était arrivé à Rosette le mercredi 3 du mois. Il avait débarqué à Aboukir et s'était dirigé à Edkou, puis était arrivé à Rosette le mercredi. Son intention était d'y rester six jours.

A la réception de ces nouvelles, des coups de canon furent

tirés dans tous les forts : à Djizah, au Vieux-Caire, à la Citadelle et à la maison d'El Bardissy. Celui-ci et les siens se montrèrent joyeux et contents ; ils commencèrent à préparer des cadeaux et des présents. Mais ils cachaient de mauvaises intentions pour El Alfi el Kébir et pour ceux des siens qui étaient au pouvoir. Ils étaient mécontents de le voir revenir, car il pouvait reprendre la direction des affaires et les faire rentrer dans l'obscurité. Ils s'entretinrent de ces appréhensions entre eux et avec les chefs des soldats, mais ils tinrent leur haine secrète. A la suite de ces entretiens, El Bardissy écrivit une lettre à son mamlouk Yehia bey, gouverneur de Rosette. Il lui donnait l'ordre de tuer El Alfi el Kébir, avant qu'il n'eut quitté cette ville ; et il partit lui même pour l'île de Rodah.

Chahine bey, Mohammed bey el Manfoukh, Ismaïl bey, le beau fils d'Ibrahim bey, et Omar bey el Ibrahimi passèrent, dans la nuit du dimanche, sur la rive de Djizah. Ils dressèrent leurs tentes et se préparèrent à partir à la fin de la nuit en compagnie d'El Alfi el Saghir. Hussein bey el Wachache el Alfi avait déjà franchi le Nil avant eux et avait dressé ses tentes plus au nord.

Vers cinq heures de la nuit, les gens d'El Bardissy envoyèrent chercher Hussein bey ; mais ils avaient, auparavant, ordonné à quelques-uns d'entre eux de conduire des chevaux et des flambeaux du côté du château. Lorsque Hussein bey se rendit avec ses mamlouks à leur invitation, ils lui dirent : « Voici des chevaux, nous allons partir dès à présent pour aller à la rencontre de votre frère El Alfi qui arrive. » Il regarda et vit des flambeaux et des chevaux. Il ne douta plus de la réalité de ce qu'ils lui disaient. Il ne vint pas à son esprit qu'ils le trahissaient ; il donna en conséquence ordre à ses mamlouks de monter à cheval et de lui amener sa monture. Ces derniers s'empressèrent de partir, tandis que lui-même resta seul à attendre son cheval. Les gens d'El Bardissy profitèrent

de son isolement : ils s'emparèrent de sa personne et le mirent à mort, puis ils envoyèrent informer El Bardissy.

Mohammed Aly et Aḥmed bey, ainsi que les Arnautes, avaient également passé dans la nuit sur la rive occidentale, et s'étaient embusqués en attendant le signal de la lutte. Lorsqu'ils surent ce qui venait de se passer, ils se rendirent sur le champ au château et l'assiégèrent. Les chefs de l'artillerie d'El Alfi qui s'y trouvaient, s'étant mis d'accord avec eux, avaient encloué ses canons ; on continua à porter les émirs autour du château jusqu'à la fin de la nuit.

Dans l'intervalle, quelqu'un alla prévenir El Alfi et l'informer de la mort de Hussein bey et de l'investissement du château. Celui-ci ayant voulu se préparer à la guerre, demanda son chef d'artillerie, mais on ne le trouva pas et on lui apprit que les canons étaient hors de service. Il ordonna alors la retraite ; il monta à cheval avec ceux de ses gens qui s'étaient présentés et il sortit par la porte occidentale du château en se dirigeant vers le sud. Les émirs le poursuivirent jusqu'à ce que leurs chevaux fussent fatigués ; ils n'avaient pas pris beaucoup de chevaux avec eux, parce qu'ils croyaient qu'El Alfi ne sortirait pas du château. La plupart de leurs suivants se livrèrent au pillage ; car lorsqu'El Alfi fut sorti du château, les soldats et les mamlouks y pénétrèrent et pillèrent tout ce qui s'y trouvait : bagages, meubles, effets, etc. Le secrétaire d'El Alfi, Mohallem Ghali, habitait Djizah, ainsi que la plupart de ses suivants et de ses domestiques. Les pillards se rendirent dans sa maison et la dévastèrent entièrement. Ils mirent au pillage toutes les maisons et dépouillèrent même les femmes ; en un mot, ils firent encore plus de mal à Djizah qu'à Damiette.

Le lendemain dimanche, au matin, la population de la capitale ignorait encore tous ces événements ; on avait seulement entendu des cris dans la maison de Hussein bey à El Tabbanah,

et on disait que celui-ci avait été tué à Djizah. Les habitants furent étonnés et devinrent perplexes. Leurs récits se contredirent; ils n'ouvrirent pas leurs boutiques et en enlevèrent même les marchandises; ils passèrent la journée sans savoir le motif de la mort de Hussein bey; seulement, ils entendaient les cris des gens de sa maison.

Pendant tous ces événements, Ibrahim bey était assis dans sa maison et demandait des nouvelles à toute personne qui entrait chez lui. Il fit venir Mohammed chaouiche, qui avait été désigné pour partir avec le *Mahmal*, ainsi que le trésorier du pèlerinage et les écrivains; il passa la journée à travailler avec eux, à faire les comptes du pèlerinage et à leur en consigner le trésor. Dans l'après-midi, on fit courir le bruit du départ du *Mahmal*. Une foule compacte se rassembla pour le spectacle. On lui fit traverser la ville avant le coucher du soleil par le quartier d'El Djamaliah et on le conduisit à Karamidan.

Le lendemain lundi 8, Ibrahim bey monta à cheval ainsi que les émirs de sa maison et se rendit à Karamidan. Là, il remit le *Mahmal* à celui qui devait le conduire au Hedjaz. On s'était rassemblé pour le spectacle comme on en avait l'habitude. On fit alors passer le cortège par la grande rue jusqu'à El Adliah. Le cortège était précédé du Tapis; il y avait peu de monde dans cette procession, quelques tambours et quelques corporations religieuses. On désigna quatre cents pèlerins moghrabins pour accompagner le tapis dans ce voyage, moyennant une rétribution qui s'élevait au chiffre de la solde de trente soldats arnautes.

Voici maintenant ce qui était arrivé à El Alfi el Kébir:

Comme il a été dit plus haut, El Alfi el Kébir arriva à Rosette le mercredi 3 du mois courant. Yehia bey lui fit une réception magnifique; des coups de canon furent tirés et des feux d'artifice aussi; des bouquets lui furent offerts, etc. On

demanda à El Alfi quel serait le temps de son séjour à Rosette, il répondit : « Je voudrais rester six jours pour me reposer. » Il descendit dans la maison du négociant Moustapha Abdallah avec sa suite privée, qui comprenait seize personnes. Yehia bey lui demanda la permission d'envoyer au Caire informer les émirs de son retour, afin qu'ils vinssent à sa rencontre ; il ne consentit point à cela. Cependant il ne passa qu'une nuit à Rosette. Il fit embarquer ses bagages sur quatre barques de voyage, se transporta lui-même vers la fin de la nuit dans la maison de Pétrucci, le consul, et fit ensuite transporter ses bagages dans des barques du Nil. Le consul Pétrucci lui fit cadeau d'une magnifique cange, de fabrication anglaise, sur laquelle il s'embarqua et se mit en marche pour venir au Caire. Son but était d'y rentrer subitement, de telle sorte qu'il arriverait à Djizah en même temps que la nouvelle de son retour. Mais Dieu voulut que le vent ne lui fût pas favorable et il éprouva du retard ; ce fut ce qui lui sauva la vie.

Lorsque la nouvelle de son retour parvint au Caire, on fit des feux d'artifice et on tira des coups de canon. El Alfi el Saghir lui prépara alors quelques provisions et des objets de première nécessité ; il les fit charger sur une dahabieh et une cange, et les expédia sous la garde de Mahmoud Hassan et d'autres personnes qui partirent de Boulaq et descendirent le Nil dans l'après-midi du samedi. Ceux-ci se rencontrèrent avec El Alfi dans le milieu de la nuit à Nader.

Le lendemain matin, Soliman kachef el Boab vint le trouver et retourna avec lui à Menouf el Ela. Il passa toute la journée du dimanche et la nuit suivante dans cette ville, où il prit un bain. Le lendemain, il se mit en marche, mais le vent étant contraire, des hommes tiraient le cange pour remonter le canal. Vers midi, pendant qu'il continuait son voyage, il croisa, dans un endroit où le canal était étroit, quatre barques qui portaient

plusieurs soldats arnautes et venaient à sa recherche. Il les salua et ils répondirent à son salut. Quelqu'un parmi les suivants d'El Alfi adressa la parole en turc aux Arnautes et leur dit : « Que voulez-vous ? » — « Nous voulons El Alfi », répondirent les Arnautes. — « Me voici », leur répliqua El Alfi. Les Arnautes demeurèrent silencieux. Les matelots des deux partis engagèrent la conversation entre eux, et ceux d'El Alfi purent apprendre quel était le but du voyage des Arnautes. Ils en firent part sur-le-champ à El Alfi. Celui-ci ne voulut pas ajouter foi aux paroles de ses matelots. Il dit : « C'est là une chose impossible ; il ne peut pas être vrai que mes collègues agissent ainsi avec moi, car je suis parti et je me suis absenté un an pour la cause commune. Un incident sera probablement intervenu entre les soldats. »

Mais un groupe de ces Arnautes atteignit la cange que Pétrucci avait offert à El Alfi. Cette cange se trouvait en arrière des autres barques ; ils y montèrent et enlevèrent les bagages qui s'y trouvaient. El Alfi fut informé de ce fait ; il envoya quelques-uns des siens pour demander aux agresseurs quel était leur but et pourquoi ils agissaient ainsi. Mais il n'attendit pas la réponse de son messager ; il prit une résolution énergique ; il descendit à l'instant dans la cange avec ses mamlouks et Mahmoud Hassan ; il leur ordonna de ramer, ce qu'ils firent, il continua à les encourager jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du canal de Menouf et jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans une des grandes branches du Nil. A peine était-il entré dans cette branche du Nil que deux autres barques chargées également de troupes, parmi lesquelles se trouvait l'écuyer d'El Bardissy, se croisèrent avec sa cange. Mais Dieu aveugla les nouveaux arrivants ; il crurent qu'El Alfi ne se trouvait point là. Celui-ci continua sa marche jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Choubrah, et là, il vit un courrier qui lui dit qu'il allait à la maison de Soliman kachef el Boab pour l'informer des événements

qui se passaient au Caire. Ce ne fut qu'à ce moment qu'El Alfi commença à ajouter foi à ce qu'on lui avait raconté. Il débarqua immédiatement sur la rive orientale, ordonna de faire sombrer la cange et se mit en marche avec ses mamlouks, laissant Mahmoud Hassan à Choubrah. Il continua sa route jusqu'à ce qu'il fut arrivé au village de Coronfyl, près duquel campaient les bédouins de la tribu de Houetat. Il se réfugia chez une femme de cette tribu qui lui donna l'hospitalité sous sa tente, lui offrit une jument et le fit accompagner par deux hommes montés à dromadaire, avec lesquels il partit pendant la nuit, tandis que ses mamlouks le suivaient à pied. Près d'El Khanka, il rencontra une bande d'Arabes de la tribu de Belly et dont le chef se nommait Saad Ibrahim. Les Arabes l'attaquèrent. Pendant que ses mamlouks leur tenaient tête, il s'enfuit et parvint à s'échapper du côté de la montagne avec ses deux guides. Mais non loin de là se trouvait El Bardissy en personne avec quelques-uns de ses beys; il entendit la fusillade des Arabes de Belly et des mamlouks d'El Alfi; il accourut en toute hâte et demanda aux mamlouks ce qu'était devenu leur maître. Ils lui répondirent : « Il était avec nous à l'instant; il vient de nous quitter. » El Bardissy ordonna aux mamlouks et aux beys qui l'accompagnaient de poursuivre El Alfi, d'occuper tous les chemins et de le tuer dès qu'ils l'atteindraient. Ceux-ci se mirent à la poursuite du fugitif; mais ils ne purent retrouver sa trace. Cependant Saad Ibrahim, avec une petite bande des siens, ayant suivi un chemin qu'il connaissait, put rejoindre El Alfi. Mais celui-ci leur jeta l'or et les bijoux qu'il avait, ainsi que la pelisse qu'il portait. Ces Arabes suspendirent leur poursuite pour ramasser ce précieux butin et El Alfi en profita pour disparaître dans le désert.

Pendant qu'El Alfi bey se trouvait chez les Arabes, des détachements de beys passèrent allant à sa rencontre. En effet,

après les événements de Djizah, il ne restait aux beys d'autres préoccupations que de retrouver El Alfi et ils firent pour cela tout ce qui était en leur pouvoir. Ils envoyèrent à sa recherche des soldats avec des barques et firent répandre des détachements de troupes dans toutes les directions. Un détachement partit pour Charkiah, un autre pour El Gallioubiah et d'autres pour la Menoufiah, la Garbiah, et le Béhéra ; il y en eut d'autres qui suivirent la route qui passe derrière la montagne et conduit vers la Haute-Égypte. Hussein bey et Rustom bey allèrent trouver Saleh bey el Alfi, qui était à Charkiah. Chahine bey se rendit chez Soliman kachef el Boab par la rive occidentale, et cela pour pouvoir couper le chemin à El Alfi. Aly bey Ayoub et Mohammed Aly traversèrent la Gallioubiah pour les rejoindre à Menouf, mais ils furent arrêtés un instant à Dedjouah, parce que le nombre de barques était insuffisant pour effectuer le passage du Nil ; en arrivant à Menouf, ils apprirent qu'El Alfi avait passé sur l'autre rive ; ils prirent alors les bagages qu'il avait laissés en cet endroit : il y avait des chevaux, des chameaux et 50 jarres de beurre ; ils frappèrent aussi les habitants de la ville d'une contribution de 4,000 talaris, qu'ils perçurent, puis ils s'en retournèrent.

Près de trois heures après qu'El Alfi bey eût quitté Soliman kachef el Boab, celui-ci reçut la nouvelle des événements qui s'étaient passés au Caire et apprit ce qu'on y avait décidé. Confiant dans la parole de celui qui lui annonçait cette nouvelle, il passa immédiatement sur la rive occidentale avec ses bagages et ses soldats. Après son passage, il rencontra Chahine bey à qui il fit demander l'*aman*. Chahine bey fit droit à sa requête ; il envoya quelqu'un au Caire pour obtenir l'*aman*. Chahine bey fut alors rassuré du côté de Soliman kachef. Mais Soliman kachef se mit en route pendant la nuit. Le lendemain matin, Chahine bey, en apprenant son départ, éprouva une vive déception. Il passa dans la Gallioubiah et il apprit ce

qui s'était passé entre El Alfi et les Arabes. Il fit venir ces derniers devant lui ; ils lui dirent qu'El Alfi avait disparu dans le désert. Il les fit arrêter alors et garotter avec leurs turbans. Il trouva aussi les mamlouks d'El Alfi, qu'il fit arrêter et conduire devant El Bardissy. Quant aux barques qui portaient les bagages d'El Alfi, voici ce qui leur arriva. Au moment où les quatre barques qui portaient des Arnautes croisèrent celles d'El Alfi dans le canal de Menouf, celui-ci descendit dans sa cange et s'éloigna à force de rames, abandonnant ainsi ses barques avec ce qu'elles contenaient. Les soldats arnautes vinrent alors s'emparer de celles-ci et les mirent au pillage ; elles contenaient beaucoup de richesses, des meubles, des armes, des draps, des bijoux et d'autres objets précieux de fabrication anglaise. Car, en arrivant en Angleterre, El Alfi avait été accueilli avec beaucoup d'égards par le roi, qui lui avait donné en cadeau ces nombreux objets d'art. Les principaux membres de la cour en avaient fait autant. Le roi lui avait donné une grande somme d'argent pour des blés et d'autres objets qu'il devait expédier aussitôt son retour en Egypte. El Alfi avait également acheté pour son propre usage des choses dont le prix était de 4,000 bourses, payables au consul anglais au Caire. Le roi avait envoyé à ce dernier la facture des objets achetés et non payés. Le roi avait aussi fait présent à El Alfi de son portrait monté en brillants, d'instruments de précision et de longues vues.

Quant à El Alfi el Saghir, il partit pour la Haute-Égypte, frappa les villages de contributions et de charges, et ceux d'entre eux qui se montrèrent récalcitrants ou ne payèrent pas assez vite ce qu'on leur réclamait, furent mis au pillage et incendiés.

Saleh bey el Alfi, de son côté, était parti du village de Zankaloun aussitôt qu'il avait reçu la nouvelle de l'approche des beys qui étaient envoyés contre lui. Il abandonna ses bagages

et ses provisions ; aussi ceux qui le poursuivaient ne purent-ils le rejoindre.

Le mardi, on fit venir dans la maison d'El Bardissy les mamlouks d'El Alfi el Kébir et son djoukhadar.

Ibrahim bey et El Bardissy envoyèrent des lettres aux émirs de la Haute-Égypte, savoir : Soliman bey el Khazendar, gouverneur de Djerdjah ; Othman bey Hassan, gouverneur de Keneh, et Mohammed bey, dit El Garbiah el Ibrahimi. Dans ces lettres, ils recommandaient aux émirs de faire arrêter El Alfi el Kébir et El Saghir, et ils menaçaient de les punir en cas de négligence. Chahine bey était passé dans la Charkiah ; il y fit quelques recherches, puis il revint le mardi, amenant avec lui les Arabes accusés de connaître la route qu'avait suivie El Alfi el Kébir. Ces Arabes avaient en effet rejoint El Alfi, mais il leur avait donné beaucoup d'or et ils l'avaient laissé continuer son chemin. Ces Arabes apportèrent avec eux une boîte en bois qu'ils avaient trouvée sur la route. El Bardissy fit venir les mamlouks d'El Alfi et leur montra cette boîte. Les mamlouks la reconnurent comme ayant appartenu à leur maître ; ils dirent qu'elle renfermait un bijou précieux. Un grand nombre de mamlouks et de soldats à dromadaire furent expédiés sur le chemin que les Arabes avaient indiqué comme celui qu'avait suivi El Alfi. El Bardissy fit en outre venir Ibn Chedid et l'interrogea sur El Alfi. Ibn Chedid répondit qu'il ne se trouvait pas dans son campement au moment du passage d'El Alfi ; mais que c'était sa mère ou sa tante qui avaient donné à El Alfi la jument et les deux cavaliers à dromadaire. El Bardissy le réprimanda alors et le blâma. Ibn Chedid se défendit en disant : « C'est une coutume des Arabes datant de la plus haute antiquité ; ils viennent en aide à celui qui leur demande protection et asile ; et à cet égard, ils ne transigent jamais avec leur devoir. » El Bardissy le fit mettre en prison pendant quelques jours, puis lui fit rendre la liberté.

On racontait qu'Aly bey Ayoub et Mohammed Aly avaient passé dans le campement des Arabes pendant qu'El Alfi s'y trouvait. Celui-ci les avait vus. Mais Dieu les avait aveuglés et ils avaient continué leur chemin sans demander des nouvelles d'El Alfi et sans faire aucune perquisition dans les tentes des Houetas.

Ce jour-là Othman bey Youssouf, Hussein bey el Wali et Ahmed aga Choukar partirent pour la Charkiah à la recherche d'El Alfi. Marzouk bey partit également, dans le même but, pour la Gallioubiah.

Le même jour on procéda aux préparatifs d'une expédition contre El Alfi el Saghir sous le commandement de Chahine bey, qui devait avoir en sa compagnie Mohammed bey el Manfoukh, Omar bey et Ibrahim kachef.

Le vendredi 12, la caravane des pèlerins partit pour Suez avec le Tapis Sacré.

Le samedi, Aly bey Ayoub et Mohammed Aly rentrèrent de leurs courses à la recherche d'El Alfi. Ces recherches avaient été sans résultat.

Le même jour le consul anglais quitta le Caire à cause des derniers événements. Lorsque survinrent les faits que nous avons racontés, il alla trouver Ibrahim bey et El Bardissy, leur parla beaucoup et leur fit des reproches sur leur conduite. Il dit, entre autres choses : « Vous avez fait cela pour faire perdre au roi son argent. On réclame en vertu de cette facture 4,000 bourses à El Alfi. » Il dit encore d'autres paroles de ce genre. Ibrahim bey et El Bardissy tinrent au consul un langage rassurant et essayèrent de le retenir ; mais il leur dit : « Je ne puis rester dans un pays où l'on se conduit

de cette façon. Notre système est de ne séjourner que dans les pays bien policés. » Puis il partit fort en colère. Le consul de France avait lui aussi voulu partir ; mais on était parvenu à l'en dissuader.

Le samedi, les soldats réclamèrent leur solde aux émirs et insistèrent dans leurs réclamations. Les émirs avaient diminué de prestige à leurs yeux. Aussi s'adressèrent-ils à Mohammed Aly, à Ahmed bey et à Sadek aga, avec lesquels ils parlementèrent longtemps. Ces derniers firent alors des démarches auprès des émirs, qui promirent de payer le mardi suivant.

Boctor, le secrétaire comptable d'El Bardissy, mourut le dimanche.

Le mardi, les soldats se rassemblèrent devant la maison de Mohammed Aly et il y eut quelque tumulte. Mohammed Aly, pour les payer, établit sur les coptes du Caire une contribution de 200,000 talaris ; 50,000 devaient être versés par Ghali, secrétaire d'El Alfi, 30,000 par les héritiers de Boctor, le comptable d'El Bardissy, et les 120,000 restants furent répartis entre les autres coptes. Le mouvement s'apaisa un peu.

Le même jour, Marzouk bey revint de la Galioubiah.

Le mercredi 17, mourut Ibrahim effendi el Rouznamdji.

Ce même jour, il y eut des tumultes et des soulèvements occasionnés par les soldats qui renouvelaient les réclamations pour le payement de leur arriéré. Ils avaient voulu s'emparer de la Citadelle, mais ils n'y avaient pas réussi. La population ferma les boutiques parce que, près de la rue El Roum, on avait tué un chrétien, enlevé quelques femmes et divers objets, etc.

Mohammed Aly circula dans la ville en faisant crier : « Confiance et sécurité ! »

Le samedi 20, Sèlim kachef el Boab rentra au Caire en vertu de l'*aman* qui lui avait été accordé.

Le dimanche, on rendit la liberté aux kachefs qui se trouvaient en prison.

Le même jour, Othman bey Youssouf revint de la Charkiah ; mais Hussein bey el Waly et Roustom bey continuèrent à y demeurer. Ismaïl bey et El Manfoukh se rendirent à Chark-Atfih, parce qu'on avait fait courir le bruit qu'El Alfi s'était réfugié chez les Arabes *El Maazah* ; ils firent arrêter et mettre en prison quelques membres de cette tribu.

Cent cavaliers à dromadaire furent expédiés dans toutes les directions pour rechercher El Alfi. Pour les encourager, on leur avait distribué de l'argent.

Le même jour, on frappa les immeubles de la ville d'une contribution ; El Mahrouki se chargea de cette affaire. On s'occupa alors de dresser des états de cet impôt. On devait payer par anticipation la valeur d'une année de loyer. Le propriétaire versait la moitié de la somme et la seconde moitié devait être acquittée par le locataire.

Le mercredi 24, les écrivains et les ingénieurs chargés de dresser les états de l'impôt et d'estimer les loyers des maisons, se mirent à la besogne et parcoururent les quartiers ; chaque groupe était accompagné d'un mamlouk. Alors la misère de la population fut à son comble ; elle souffrait déjà de la cherté des denrées et de la stagnation des affaires. Et cet impôt était indépendant de tout ce que les villages, les différentes provinces devaient payer.

Dans l'après-midi de ce jour circula la nouvelle que la contribution était abolie. On passa ainsi la nuit, les uns croyant à la suppression et les autres n'y ajoutant aucune foi.

Le jeudi 25, on fit courir le bruit que la contribution était abolie, mais les écrivains et les ingénieurs n'en continuaient pas moins leurs travaux de rédaction et d'estimation. Ils étaient allés dans le quartier Bab el Chariah et avaient pénétré dans la rue Darb el Moustapha. Alors les pauvres gens de la populace et les femmes furent douloureusement impressionnés; ils sortirent par groupes en criant; ils tenaient à la main des tambours de basque sur lesquels ils frappaient, tout en pleurant et en se lamentant sur leur sort. Ils disaient, au milieu de leurs cris, des paroles rimées de leur invention s'apliquant aux émirs, entre autres les suivantes: « O Bardissy! qu'exigez-vous de notre indigence? » Ils avaient aussi, en signe de deuil, teint leurs mains en bleu, etc. D'autres femmes les imitèrent et sortirent avec des hommes en criant et en faisant comme eux, tenant aussi à la main des tambours et des drapeaux. Les boutiques furent fermées. Une foule nombreuse se rendit alors à la mosquée El Azhar et alla trouver les cheikhs qui, de leur coté, se rendirent auprès des émirs. Ils revinrent et annoncèrent l'abolition de la contribution. La population en fut contente et se rassura.

Au moment du soulèvement de la populace, beaucoup de soldats se trouvaient répandus dans les marchés. Ils eurent peur de ce soulèvement et se mirent à dire à la foule: « Nous sommes entièrement avec vous. Vous êtes des sujets et nous sommes des soldats. Nous n'acceptons pas cette contribution et notre solde doit être payée par le trésor de l'État et non par vous; vous êtes des gens pauvres. » Personne alors ne put se montrer hostile envers eux.

Le katkhoda de Mohammed Aly se rendit de la part de son maître à la mosquée El Azhar et y tint un langage pareil; il fit même colporter ses paroles dans les marchés. Il en résulta que les habitants se calmèrent et se réjouirent; mais leurs sentiments changèrent dès lors à l'égard des émirs, et leur affection se porta toute sur les soldats.

Tous ces événements n'étaient que des intrigues diaboliques de Mohammed Aly. Celui-ci avait d'abord excité les soldats contre Mohammed pacha Khosro et détruit ainsi son pouvoir avec l'aide de Taher pacha et des Arnautes. Il se retourna ensuite contre Taher pacha et le fit disparaître à son tour avec l'assistance des Turcs. Survint alors l'affaire d'Ahmed pacha. En voyant que, si les événements tournaient en faveur d'Ahmed pacha et que si le prestige des Turcs augmentait, on le négligerait, Mohammed Aly se hâta de renverser Ahmed pacha avec l'appui des émirs égyptiens. Il se fit l'allié de ces derniers, qui tuèrent le defterdar et le katkhoda; puis ils firent la guerre à Mohammed pacha à Damiette, qu'ils firent prisonnier ; ils cherchèrent ensuite à attirer Aly pacha el Taraboulsi dans leurs pièges. Ils le tuèrent et le dépouillèrent. Tout cela se faisait à l'instigation de Mohammed Aly, et cependant il témoignait une amitié cordiale et sincère aux Égyptiens, surtout à El Bardissy. Ils s'étaient jurés tous deux une fraternité mutuelle, et, en signe de cette fraternité, chacun d'eux s'était fait une blessure dont l'autre avait sucé le sang. El Bardissy fut séduit par Mohammed Aly ; il accepta tout de lui, crut en sa parole, s'appuya en tout sur lui et le préféra à tous ses collègues ; il se fit même garder par ses soldats, qu'il fit mettre autour de lui dans les fortifications et avec leur aide il dispersa El Alfi et ses suivants ; il se coupa ainsi les ailes de sa propre main, et, pour comble, il fit répandre le reste de ses compagnons dans toutes les directions à la recherche d'El Alfi.

C'est alors que les émirs perdirent leur prestige aux yeux des Arnautes. Ceux-ci, dès lors, remarquèrent les fautes des émirs et critiquèrent leurs décisions. Aussi se montrèrent-ils arrogants et prirent-ils l'offensive en réclamant leur arriéré, mais les Arnautes craignaient un soulèvement de la part des habitants, parce qu'ils les croyaient encore favorables aux émirs. Ils forcèrent donc ceux-ci, par cette réclamation de solde, à

frapper les habitants d'une nouvelle contribution. Cette mesure fut attribuée à El Bardissy. La population alors se révolta, mais elle ne reprochait rien à Mohammed Aly ni à ses soldats auxquels elle pardonnait d'être la cause de cette nouvelle imposition qui augmentait sa misère. Mohammed Aly et ses soldats s'interposèrent en faveur de la population et firent abolir cette nouvelle taxe. Les habitants eurent, dès ce moment, une grande sympathie pour les Arnautes, ils oublièrent leurs excès et prièrent Dieu de faire disparaître les émirs qu'ils détestaient et sur lesquels ils appelaient ostensiblement la malédiction du ciel.

Les émirs cachaient leur sentiment contre tous les sujets égyptiens ; mais El Bardissy montra sa colère et son indisposition contre les habitants du Caire : il sortit de sa maison tout en colère et se rendit au Vieux-Caire, maudissant les habitants et s'écriant : « Il faut que je leur fasse payer, par anticipation, trois annuités de cette contribution ; je ferai d'eux telle et telle chose, du moment qu'ils ne se soumettent pas à mes ordres. » Puis il se mit avec les siens à combiner des sujets d'attaque contre les soldats arnautes. Il envoya dire à ses collègues, qui se trouvaient dispersés dans la Basse et dans la Haute-Égypte, de rentrer immédiatement au Caire. En conséquence il envoya des messagers à Hussein bey el Wali et à Rustom bey, qui étaient à Charkiah ; à Ismaïl bey, le neveu d'Ibrahim bey, et à Mohammed bey el Manfoukh, qui se trouvaient à Chark-Atfih, il enjoignit de cesser leurs poursuites contre El Alfi.

Il envoya dire aussi à Soliman bey, le gouverneur du Saïd, qui résidait à Assiout, de revenir avec les kachefs et les émirs dont il était entouré. Il appela également Yahia bey, le gouverneur de Rosette, et Ahmed bey, le gouverneur de Damiette.

Les émirs firent monter à la Citadelle Mohammed pacha, qui était emprisonné.

Les Arnautes, en présence de ces mesures, s'empressèrent de s'assembler à l'Ezbékiah le dimanche 18 du mois. Les habitants

s'épouvantèrent et fermèrent les boutiques et les rues. Dans l'après-midi, deux détachements de soldats arnautes allèrent entourer la maison d'Ibrahim bey, dans la rue El Daoudiah ; un autre détachement en fit autant de la maison d'El Bardissy à El Nasseriah ; d'autres détachements se partagèrent l'investissement des maisons des autres émirs, kachefs et mamlouks.

Cependant El Bardissy avait un parti nombreux de soldats attachés à sa garde ; il les entretenait et les comblait de ses faveurs. Il y avait des artilleurs parmi ces soldats. Il avait également réparé le fort des Français situé sur Tal el Akareb, à El Nasseriah ; il l'avait restauré, agrandi et y avait fait construire des magasins qu'il fit remplir d'armes, de munitions et de provisions ; il y avait installé des artilleurs et des soldats arnautes ; et cela indépendamment de ceux qu'il avait placés dans les tours et dans les portails qu'il avait fait construire en face de sa maison à El Nasseriah, près de Kanater el Sébaa et de l'autre côté. Nous avons du reste déjà parlé de cela.

Lorsqu'El Bardissy apprit l'investissement de sa maison par les soldats arnautes, il se trouvait assis en compagnie de Othman bey Youssouf ; il se leva et dit à celui-ci : « Reste ici à ma place. Je sors pour donner des ordres. Je reviendrai ensuite avec toi. » Il le laissa et sortit. Il fut reçu à coups de fusil. Alors il sortit tout droit avec sa suite, ses dromadaires et ses effets précieux ; il alla au Vieux-Caire. Cela se passait au coucher du soleil. Les soldats avaient fait un trou dans le mur du jardin, situé derrière la maison ; ils passèrent par ce trou dans le jardin et arrivèrent dans l'intérieur de la maison ; mais ils ne trouvèrent plus El Bardissy ; il était déjà sorti avec ses mamlouks et sa suite. Ils s'attaquèrent alors à toutes les personnes qu'ils purent trouver et mirent la maison au pillage. Leurs compatriotes qui avaient été placés par El Bardissy pour garder la maison se joignirent à eux, s'emparèrent d'Othman bey Youssouf et de ses mamlouks ; ils les dépouillèrent de leurs

vêtements et les traînèrent au milieu d'eux, tête nue et sans vêtements. Les prisonniers furent remis dans cet état de nudité à un détachement de soldats, qui les conduisit dans une maison du quartier El Salibah où ils furent enfermés.

Vers 7 heures du soir, Mohammed Aly envoya quelques-uns de ses soldats porter au cadi un firman qu'il venait de recevoir d'Ahmed pacha Khourchïd, gouverneur d'Alexandrie. Ce firman conférait à Ahmed pacha le gouvernement de l'Egypte. En le montrant au cadi, les soldats lui enjoignirent de convoquer les cheikhs le lendemain matin pour leur lire le firman, afin que le peuple en fut informé. Le lendemain, le cadi envoya dire aux soldats de s'assembler ; ils répondirent qu'une assemblée ne pouvait être tenue à cause des troubles qui régnaient. Le cadi leur fit parvenir le firman ; c'est ainsi qu'ils en prirent connaissance et la nouvelle de la nomination d'Ahmed pacha se répandit dans le public.

Quant à Ibrahim bey, il continua à rester dans sa maison, à El Daoudiah, et il ordonna à ses mamlouks et à ses suivants de se porter à l'entrée des rues qui conduisaient à sa maison. Un groupe d'entre eux, à la tête duquel se trouvait Omar bey, un de ses suivants, se posta au Sébil el Dichecheh, qui faisait face à Bab Zouelah. D'autres groupes se tinrent à Taht el Rabh, à El Kerabiah, à Sewekat Lachine et à El Daoudiah. Les soldats arnautes se mirent à tirer sur eux ; ils ripostèrent. La lutte continua jusqu'à la nuit. La situation des assiégés devint critique ; la plupart des mamlouks et des soldats furent tués. C'est alors qu'on apprit la fuite d'El Bardissy ; les mamlouks, de leur côté, cherchèrent à fuir. Ibrahim bey, lui-même, fut informé de la fuite d'El Bardissy. Voyant que s'il persistait à rester dans la maison de celui-ci il ne manquerait pas d'être fait prisonnier, il monta à cheval deux heures après le lever du soleil, et sortit en toute hâte. Les balles pleuvaient de tous côtés sur lui et sur sa suite. Il continua à marcher jusqu'à ce

qu'il fut arrivé à El Roumeilah. Il dut détruire, sur son chemin, quatre barricades ; quelques mamlouks, des domestiques et des chevaux furent atteints ; son katkhoda Radouan fut atteint aussi. Il rendit le dernier soupir à El Roumeilah ; on le fit descendre à Bab el Azab et l'on prit tout ce qui se trouvait dans ses poches, puis on le transporta jusqu'à sa maison et on l'enterra. On s'empara aussi de la personne d'Omar bey, suivant d'El Achkar el Ibrahimy, qui était à Sébil el Dichecheh ainsi que de ses mamlouks.

Quant aux émirs qui étaient à la Citadelle, ils s'étaient mis, dès le matin, à tirer des coups de canon et à lancer des bombes sur la maison des Arnautes à l'Ezbékiah ; mais lorsqu'ils furent assurés de la fuite d'Ibrahim bey et d'El Bardissy, ils cessèrent leur feu, se mirent à fuir à leur tour et rejoignirent Ibrahim bey. En descendant de la Citadelle, ils avaient voulu prendre avec eux Mohammed pacha, Aly pacha el Captan et Ibrahim pacha ; mais les soldats et les Moghrabins s'y opposèrent. Ces Moghrabins mirent l'hôtel de la monnaie au pillage ; ils en enlevèrent l'or et l'argent, les lingots, même les outils et les marteaux. Les soldats arnautes s'emparèrent alors de la Citadelle sans coup férir. Les Égyptiens n'avaient donc pu soutenir la lutte et défendre la Citadelle que pendant une demi-journée. Cependant ils avaient passé toute l'année à la réparer, à y faire des préparatifs de guerre et à y emmagasiner des munitions, des provisions et des armes ; ils avaient même rempli d'eau douce les citernes qui s'y trouvent. Ahmed bey el Kelardji, Abd-el-Rahman bey el Ibrahimy et Selim aga Moustahfezan, dès leur arrivée au Caire, avaient été désignés pour occuper la Citadelle ; ils y restaient jour et nuit et ne pouvaient aller à leurs maisons qu'une fois par semaine et à tour de rôle ; si l'un d'eux descendait chez lui, les deux autres devaient rester à la Citadelle. Tous ces efforts et ces précautions furent inutiles.

Mohammed Aly monta alors à la Citadelle et en descendit, ayant Mohammed pacha Khosro à côté de lui ainsi que les compagnons de ce dernier; ils étaient précédés d'un héraut qui criait : « Confiance et sécurité ! C'est Mohammed pacha et Mohammed Aly qui l'ordonnent ! » Le bruit se répandit alors dans le public du retour de Mohammed pacha au gouvernement de l'Égypte.

El Mahrouky s'empressa d'aller trouver les cheikhs, qui se rendirent à la maison de Mohammed Aly pour féliciter le Pacha sur sa délivrance et sur son nouvel avènement. El Mahrouki lui offrit un présent. Le Pacha resta dans cette situation le reste de la journée du lundi et le mardi. La durée de sa captivité avait été de huit mois entiers. Il était arrivé prisonnier au Caire, après sa défaite à Damiette, le dernier jour de Rabi el Awal, et il fut relaché le dernier jour de Zilkadé.

Les émirs sortirent du Caire dans un état pitoyable; ils ne prirent rien de ce qu'ils avaient amassé et réuni en fait d'argent ou d'objets précieux, si ce n'est ce qu'ils avaient dans leurs poches; ceux qui se trouvaient hors la capitale, tels que Selim kachef Abou Djab qui restait à Kasr el Aïni ou ceux qui étaient absents dans la Haute ou dans la Basse-Égypte, purent seuls mettre leurs richesses en sûreté. Les soldats arnautes pillèrent alors leurs biens, leurs maisons, leurs provisions, leurs bagages et leurs meubles; ils mirent en captivité leurs femmes, leurs favorites et leurs esclaves et les traînèrent par les cheveux. Ils s'attaquèrent même à quelques maisons voisines de celles des émirs et qui appartenaient à des notables ou à des particuliers ayant eu des relations avec les émirs qui étaient accusés. Les maisons de ceux qui avaient demandé protection à quelques Arnautes moyennant le payement d'une rançon ou les maisons de ceux qui étaient protégés miraculeusement par la puissance divine furent seules laissées intactes. Il se produisit dans cette nuit et dans ces deux jours des actes

de violence indescriptibles. Beaucoup de maisons furent dévastées. Les Arnautes en enlevèrent le bois. Ils pillèrent aussi tout ce qui se trouvait dans les dépôts en fait de blé, de beurre et de graisse. Il y en avait une quantité considérable. Ils en vendirent à ceux des habitants qui voulaient en acheter. Si les Arnautes ne s'étaient pas livrés au pillage, pas un seul émir n'aurait pu échapper ; mais, d'un autre côté, si les émirs s'étaient retournés contre les Arnautes pendant qu'ils étaient occupés au pillage, ils auraient pu les vaincre. Mais la peur, la crainte et la lâcheté les avaient gagnés. Les espérances qu'on avait en eux furent déçues. On vit combien était vaine leur arrogance. Dieu les punit ainsi de leur despotisme, de leur injustice et de leur vanité, surtout de leurs manœuvres contre Aly pacha. Ils l'avaient fait tomber entre leurs mains, puis ils l'avaient humilié et couvert de honte ; ils avaient tué ensuite ses soldats et mis ses biens au pillage, et ils avaient fini par le chasser et par le tuer lui-même. Aly pacha était méchant, il est vrai ; mais il n'avait pas agi avec eux de manière à mériter un pareil sort.

Leur conduite à l'égard de leur camarade El Alfi el Kébir avait été bien plus odieuse encore : il avait voyagé pour leurs affaires et pour leur tranquillité ; il avait conclu une convention, qui, grâce à l'intervention anglaise, leur garantissait le repos dans leurs rapports avec la Sublime-Porte. Il avait traversé les mers, supportant les fatigues du voyage et les tempêtes, et ils le récompensèrent en le faisant errer à l'aventure, en lui donnant la chasse, en pillant ses biens, en assassinant ses suivants après les avoir faits prisonniers et leur avoir pris de l'argent ; en un mot, ils agirent avec El Alfi et les siens comme avec des ennemis, et cependant ceux-ci n'avaient commis aucun crime ; jamais la moindre inimitié n'avait existé entre eux ; ils n'avaient été poussés que par l'envie et la crainte de voir El Alfi reprendre le premier rang parmi eux.

Cet événement fut cause que les soldats arnautes conçurent

du ressentiment pour les émirs ; ils se convainquirent de leur duplicité et cessèrent de les craindre. El Alfi et ses suivants formaient d'ailleurs la moitié des forces des émirs ; de l'autre moitié, la plupart étaient dispersés dans les provinces, plongés dans la plus profonde ignorance de ce qui se passait au Caire, et occupés à percevoir les contributions qu'ils imposaient aux fellahs. Aussi, lorsqu'on leur envoya dire de venir, ne trouvèrent-ils pas facile de quitter cette occupation et ne se pressèrent-ils pas d'arriver, car ils voulaient percevoir toutes les taxes au complet. Il advint d'eux alors ce que nous avons dit, et depuis qu'il existait des émirs, il ne leur était pas arrivé un événement plus désastreux, d'autant plus que leurs vainqueurs étaient les Arnautes, car ils s'imaginaient qu'un seul d'entre eux pouvait fouler sous ses pieds un détachement d'Arnautes ; ils se faisaient illusion sur le compte de ces derniers et ils les croyaient devenus définitivement leurs suivants et leurs soldats. Cependant les Arnautes étaient en pouvoir de les faire disparaître de l'Egypte, surtout au moment où ils étaient sortis à la rencontre d'Aly pacha, emmenant avec eux tous les soldats qu'ils avaient fait camper près du Nil. Ils avaient aussi fait garder les portes de la ville par des soldats en qui ils avaient pleine confiance, et auxquels ils avaient donné des ordres qui avaient été ponctuellement suivis. Si, après avoir fait tomber Aly pacha dans leur piège, on leur avait envoyé les plus petits des suivants pour leur ordonner de s'en aller, ils n'auraient point fait d'opposition. Les moins perspicaces avaient même cru que cela était arrivé. Mais il n'en avait cependant rien été. Au contraire les émirs revinrent dans la ville contents de cette nouvelle prise de possession de la capitale. C'est alors que ceux qui avaient de l'intelligence s'aperçurent de leur insuccès et de leur mauvaise politique. Les émirs mirent même le comble à leurs fautes en agissant comme ils le firent avec El Alfi. Les soldats des émirs craignaient le prestige

d'El Alfi et redoutaient ses suivants. Depuis qu'ils avaient appris son retour ils se montraient vivement préoccupés. Ce furent El Bardissy et les siens qui, par leurs mauvais avis et leur mauvaise administration, leur inspirèrent ces inquiétudes ; ils dispersèrent leurs mamlouks dans les villages pour rechercher et mettre à mort El Alfi et ses suivants. C'est alors qu'ils perdirent leur prestige aux yeux des soldats arnautes, qui firent d'eux ce que nous venons de raconter. Les mauvaises intrigues rejaillissent toujours sur leur auteurs.

Mois de Zilhodjeh.

Ce mois commença un mardi. Dans ce jour on nomma Aly aga el Chaaraoui, wali du Caire.

Dans ce jour aussi on mit au pillage la maison de Mohammed aga el Mohtasseb, qui fut arrêté et mis en prison.

Dans la nuit du mercredi on fit descendre à Boulak, Mohammed pacha Khosro et Ibrahim pacha, puis on les fit embarquer pour la Basse-Egypte. La durée du pouvoir de Mohammed pacha Khosro avait été, cette fois, aussi éphémère que le gouvernement d'Ahmed pacha après la mort de Taher pacha. Il n'avait duré qu'un jour et demi. Mohammed Khosro avait cru que le pouvoir sur l'Egypte lui était revenu d'une façon définitive. Après être descendu de la Citadelle dans la maison de Mohammed Aly, il regarda par la fenêtre et vit sa maison en ruine ; il demanda sur-le-champ des ingénieurs et leur donna l'ordre de rebâtir la maison. Il se faisait illusion.

On attribua le départ de Mohammed pacha aux frères de Taher pacha qui, en le voyant revenir au pouvoir, furent saisis d'une profonde indignation. Mohammed Aly remarquait leur mécontentement et leur irritation, et sachant qu'il ne pouvait

être tranquille tant que leurs dispositions ne seraient pas changées, s'empressa de le faire partir.

Notons en passant cette coïncidence curieuse : lorsque Taher pacha eut trahi Mohammed pacha et l'eut fait mourir, il ne resta au pouvoir que vingt deux jours après lui. Il en fut de même des émirs égyptiens lorsqu'ils eurent trahi El Alfi ; leur puissance ne dura plus que le même nombre de jours.

Le même jour, Aabdy bey, frère de Taher pacha, monta à la Citadelle et y fixa sa résidence.

Dans la nuit du jeudi 3, on mit en liberté Othman bey Youssouf, qui partit pour la Haute-Egypte et alla rejoindre ses collègues. On a dit que pour se faire mettre en liberté, il avait payé une rançon ; on l'avait alors relâché avec cinq mamlouks et on lui avait donné cinq chameaux, quatre dromadaires et des chevaux.

Le même jour, on remit également en liberté Mohammed aga el Mohtasseb ; Il fut maintenu dans ses fonctions et cela moyennant une certaine somme qu'il consentit à payer. Il dressa un tarif des denrées, monta ensuite à cheval et parcourut la ville en faisant publier ce tarif dans les rues et les marchés.

Quant aux émirs, ils passèrent la première nuit à Bassatine. Le lendemain ils allèrent à Hélouan. Hussein bey el Wali et Bouktour bey les y rejoignirent à leur retour de la Charkiah ; ils avaient passé sous la Citadelle après avoir laissé leurs soldats à El Matariah et leur avoir abandonné toutes leurs provisions.

Yahia bey et Ahmed bey les rejoignirent également, le premier venant de Rosette et le second de Damiette. Mais Yahia bey arriva du côté de Djizah, amenant avec lui beaucoup d'Arabes des tribus El Hanady, Beni Aly et d'autres. Ils descendirent dans la province de Djizah, pillèrent les villages

et dévastèrent les récoltes ; leur avant-garde se trouvait à Zawiet el Masloub que l'arrière-garde était encore à Djizah.

Le même jour, on fit signer aux femmes des émirs égyptiens l'engagement que leurs maris ne s'attaqueraient point aux soldats résidant dans la Haute-Égypte ; si quelques-uns de ces soldats étaient assassinés, on devait se venger sur la personne des femmes et des enfants des émirs habitant le Caire.

Le vendredi, Mohammed bey el Mabdoul entra au Caire muni d'un sauf-conduit.

Le dimanche 6 du mois, on fit monter à la Citadelle Omar bey, le reste des kachefs et quelques-uns des mamlouks égyptiens.

Le même jour, beaucoup de soldats passèrent sur la rive de Djizah, quelques escarmouches eurent lieu entre eux et les bédouins, et de part et d'autre il y eut beaucoup de morts.

Le 7, Mohammed bey el Alfi el Kébir se montra tout à coup ; il s'était caché à Ras el Wady, à l'est de Belbeis, chez un bédouin nommé Echeibah ; il était resté là pendant tout le temps de sa disparition, et son suivant Saleh avait pu le rejoindre avec quelques sommes d'argent.

El Bardissy avait découvert la retraite d'El Alfi et avait fait venir des bédouins auxquels il avait promis une forte somme s'ils voulaient le lui livrer. Ces Arabes allaient arrêter El Alfi, lorsque survinrent les derniers événements et El Bardissy fut puni de sa mauvaise foi ; il sortit du Caire comme il a été dit plus haut.

Pendant toute la durée de l'absence d'El Alfi, on faisait courir des bruits contradictoires : on disait tantôt qu'il était mort et tantôt qu'on s'était emparé de sa personne.

Mais, à la suite des événements qui eurent lieu, les routes étaient devenues libres et El Alfi put se rassurer. Il monta à dromadaire, avec plusieurs cavaliers et, accompagné de Saleh bey, son suivant, il passa par la route derrière la montagne et se rendit à Chark Etfih ; il descendit chez les bédouins de la tribu El Maazah. La nouvelle de son arrivée dans cette tribu se répandit rapidement.

Le 9, Ahmed pacha Khourchid arriva à Menouf. El Sayed Ahmed el Mahrouki et Djerdjès el Djohari furent alors chargés de faire exécuter les réparations nécessaires dans la maison d'Ibrahim bey, située à El Daoudiah, et de la meubler.

Dans la nuit du lundi 14 du mois, le Pacha arriva au port de Boulaq; à cette occasion des salves d'artillerie se firent entendre, et le lendemain matin il monta à cheval et entra dans ville par la porte de Bab el Nasr escorté par des soldats et des odjaklis qui étaient sortis à sa rencontre; il était précédé par les officiers en grand uniforme. Le Pacha ne portait pas l'ancien costume, il était en petite tenue et était vêtu d'un long manteau qui traînait à terre. Le cortège était suivi de la musique turque. Le Pacha alla directement à la maison qui lui avait été destinée à El Daoudiah. On lui offrit des présents et, cette même nuit, on tira en son honneur des salves d'artillerie et des feux d'artifice.

Le mardi 15 du mois, le wali parcourut la ville précédé d'un héraut qui portait à la main un ordre du Pacha enjoignant à la population de se rassurer, de prendre confiance et de se livrer à ses occupations journalières.

Vers le milieu du mois, Abd-el-Rahman bey el Ibrahimy, qui était à Bachbiche dans la Basse-Égypte, demanda l'*aman* et rentra au Caire.

Le vendredi, le Pacha se transporta de la maison située à Daoudiah dans la maison d'El Bakri située à l'Ezbékiah, où habitait la famille de Mohammed pacha. Il alla vers midi à la mosquée El Husseine, où il fit la prière du vendredi, puis il retourna dans sa résidence de l'Ezbékiah.

Le même jour, on réclama l'impôt *Miry* de l'année suivante, à cause de la nécessité de faire face aux dépenses pressantes. Les fermiers généraux furent attristés de cette réclamation, car la situation était critique, les affaires n'allaient pas, la sécurité faisait défaut, et les villages surtout étaient ruinés par les contributions excessives qu'on leur imposait. S'il restait aux fermiers quelques arriérés sur leurs fermages, ils ne pouvaient en opérer les rentrées qu'avec beaucoup de difficultés et en courant des risques énormes, car les bédouins, les fellahs, les mamlouks et les soldats qui se trouvaient dans la Basse comme dans la Haute-Egypte, étaient en guerre les uns contre les autres.

Les odjaklis et quelques cheikhs ayant fait des observations au sujet de cette réclamation du *Miry*, on finit par décider qu'on ne réclamerait que la moitié du *Miry* de l'année suivante et l'arriéré des années 1217 et 1218; on fit de même pour l'arriéré de *Hélouan* dû par les contribuables insolvables. Des ordres furent rendus en ce sens. On annonça qu'on mettrait aux enchères les terres de celui qui ne pourrait payer.

Tout cela se passait alors que les mamlouks et les bédouins se tenaient dans la province de Djizah, tandis que les soldats se trouvaient dans la ville sans oser sortir à leur rencontre. Les mamlouks avaient saisi les barques qui arrivaient chargées de blé et d'autres denrées, de sorte que l'on ne trouvait point de blé au marché. L'ardeb de blé, si l'on en trouvait, se payait 15 talaris.

Le dimanche 20 de ce mois, les soldats qui étaient avec Soliman bey, le gouverneur du Saïd, arrivèrent au Caire ; ils entrèrent dans la ville et effrayèrent beaucoup la population ; ils occupèrent les maisons du Vieux-Caire après en avoir expulsé les propriétaires et leur avoir enlevé leurs meubles et leurs bagages.

Les soldats qui se trouvaient dans la Basse-Égypte en firent autant à leur arrivée au Caire ou à Boulac.

Le même jour, on révoqua Mohammed aga de ses fonctions de mohtasseb, et on nomma à sa place un turc présenté par le Pacha. On révoqua aussi Aly aga el Chaaraoui et on nomma à sa place, aux fonctions de wali, un des suivants du Pacha.

On nomma également un aga des Moustahfezans.

Dans la nuit du mardi 22 de ce mois, beaucoup de soldats sortirent de la ville et passèrent sur la rive gauche. Le lendemain matin ils livrèrent combat aux émirs et aux bédouins. Il en fut de même le second jour, et beaucoup de soldats blessés rentrèrent dans la ville.

Les émirs et les bédouins ravageaient le pays, mais les soldats ne quittèrent point leurs retranchements. Cette situation dura jusqu'au dimanche 27.

Ce jour-là, on tira des coups de canon. Mohammed Aly rentra dans la capitale avec beaucoup de soldats. On fit courir le bruit que les émirs avaient été battus par les bédouins, et qu'ils s'étaient retirés vers le sud. On ajoutait que des émirs, des kachefs et des mamlouks avaient été tués, mais que le désaccord s'était mis également dans le camp des bédouins.

Le même jour, on fit pendre un individu à Bab el Zewelah, un autre fut pendu à El Habbaniah ; l'un et l'autre étaient

fellahs. Ils n'avaient commis aucun crime. Tout ce qu'on pouvait leur reprocher, c'était d'avoir été trouvés porteurs de poudre pour leur usage personnel; ils s'en servaient pour se défendre contre les attaques des malfaiteurs. On les accusa de fournir de la poudre aux ennemis et cependant ils n'en avaient qu'une très petite quantité.

Le même jour, un certain nombre de soldats allèrent à Kobbet el Ghoury avec trente individus qui conduisaient des chameaux. Ils coupèrent le blé qui commençait à mûrir. En voyant cela, les fellahs se soulevèrent et arrêtèrent trois soldats, les autres prirent la fuite. Les fellahs entrèrent dans la ville avec leurs trois prisonniers et les chameaux chargés. Ils étaient accompagnés de tambours, d'enfants et de femmes qui poussaient de grands cris; ils se rendirent chez le Pacha, qui ordonna de pendre un des trois soldats parce qu'il était syrien et non arnaute ou janissaire. Il fut exécuté à l'Ezbékiah et on trouva sur lui 200 boundokis en or et 300 mahboubs également en or.

NÉCROLOGIE.

Cette année est mort le savant docteur, le cheikh Ahmed el Laham el Younessy, qui était connu plutôt sous le nom d'El Arichy el Hanafi. Il était venu de sa ville natale, Khan-Younes, en l'année 1178. Il suivit les cours des docteurs du temps et fut assidu à leurs leçons. Il étudia sous les cheikhs : Ahmed el Bialy, Mohammed el Djanadji, El Sabban, El Faramaoui et autres. Il fréquenta beaucoup Abd-el-Rahman el Arichy et étudia sous le cheikh mon père tout l'ouvrage intitulé *El Dor el Moukhtar*, depuis le commencement du titre de la vente

jusqu'à la fin du titre du louage, et cela dans l'année 1182. Mais il ne rompit pas ses relations avec le cheikh Abd-el-Rahman el Arichy, qu'il fréquenta très assidûment; il partit avec lui pour Constantinople en l'an 1190, puis il retourna aussi avec lui en Égypte et il ne cessa de le fréquenter jusqu'à sa mort. Avant de mourir, El Arichy lui avait légué toute sa bibliothèque. Il fut choisi à la place de celui-ci comme cheikh du Rouak des Syriens à El Azhar. Il donna, dès lors, des leçons à la place de son maître, qui venait de mourir. Du reste, il était éloquent et très versé dans toutes les sciences qu'il avait étudiées. Aussi tout le monde allait-il le consulter et ses conseils étaient-ils religieusement suivis. Il s'immisça aussi dans les affaires et les procès, et son nom fut célèbre. Il s'acheta une vaste maison à Souk el Zalat, dans la rue El Maks, à l'extérieur de Bab el Chariah. Il s'habilla luxueusement et monta des mulets. Il eut aussi des suivants et des domestiques; les habitants riches et pauvres s'adressèrent à lui pour leurs procès, leurs contestations ou leurs plaintes. Il fut nommé pour quelques mois suppléant de quelques-uns des quatre cadis de l'armée.

Lorsque les Français conquirent le pays, El Arichy fut chargé de rendre la justice en remplacement du grand cadi turc qui avait pris la fuite en compagnie du katkhoda du Pacha. Kléber, le commandant de la place le revêtit d'un riche costume et l'accompagna avec une escorte jusqu'au tribunal. On lui donna pleins pouvoirs sur les suppléants et délégués du cadi qui exerçaient dans les provinces.

Lorsque Kléber fut assassiné, les Français changèrent de sentiments à l'égard d'El Arichy et le révoquèrent, parce qu'il avait été établi que l'assassin de Kléber avait fréquenté le Rouak des étudiants syriens à El Azhar. L'innocence d'El Arichy fut reconnue plus tard et lorsque les Français instituèrent le Divan, dans les derniers jours de leur occupation, Abdallah Jacques

Menou avait ordonné d'élire un cadi par la voie de sort. Le sort ayant favorisé El Arichy, il fut de nouveau nommé cadi. On le revêtit de costumes et il se rendit au Mehkemeh avec une escorte comme la première fois. Il occupa les fonctions de cadi jusqu'à l'arrivée des Ottomans et de leur cadi. Il se retira alors et resta chez lui, mais il continua à s'occuper des affaires et des procès et à donner des *fatwas*. Il partit cette année pour faire le pèlerinage, mais pendant son retour il tomba malade et mourut à Nabte, où il fut enterré.

Est mort, également cette année, le docteur érudit, le cheikh Aly, connu sous le nom d'El Khayat el Chaffei. Il avait suivi les cours des docteurs du temps, entre autres celui du cheikh Issa el Baraoui ; il acheva ses études avec ce cheikh. Il s'était fait un nom parmi les cheikhs les plus savants et il était réputé pour sa dévotion et sa science. Il s'était consacré à l'enseignement. Mais lorsque Mohammed pacha Toussoum fut nommé au gouvernement de Djeddah, il demanda un homme célèbre par son savoir et sa vertu ; on lui indiqua le cheikh El Khayat. Immédiatement il l'appela auprès de lui ; en le fréquentant, il se prit à l'aimer et il eut pour lui beaucoup d'égards. Il l'emmena avec lui au Hedjaz et ce fut là que le cheikh mourut.

Est mort aussi le maître vénéré, notre ami, Mohammed effendi, chef des écrivains de la Rouznamah. C'était un homme d'un caractère fort doux, au cœur droit, aimé de tout le monde et réputé pour son goût délicat ; il était poli, modeste, serviable et complaisant pour ses amis ; il se chargeait volontiers de régler leurs affaires. Il se contentait de peu pour sa nourriture et son habillement. Il avait acheté beaucoup de livres précieux et des manuscrits du Coran. Ses amis se réunissaient dans sa maison et il ne cessait de les y attirer par ses conversations toujours intéressantes. Mais lorsque les choses changèrent et que la discorde

éclata entre les émirs, il fut éclairé sur la situation ; il prit en dégoût la vie du Caire et les événements qui s'y produisaient. Il résolut d'émigrer et d'aller vivre, avec sa famille et ses parents, dans les Lieux Saints. Lorsqu'il fut arrivé au Hedjaz, il y constata des complications et des désordres provoqués par le despotisme du chérif Ghaleb et de ses suivants ; il fut témoin de l'occupation des Lieux Saints par les Wahabites et du soulèvement des Arabes. Aussi renonça-t-il à séjourner aux villes saintes. Il se mit en route pour revenir dans sa patrie, qu'il regretta d'avoir quittée. Mais, en chemin, il tomba malade et il mourut à Yambo, où il fut enterré.

Est mort aussi Hussein bey, connu sous le nom d'El Wachache. Il avait été mamlouk de Mohammed bey el Alfi. On le connaissait sous le titre de kachef de la Charkiah, parce qu'il avait été nommé kachef de cette province. Il était d'un caractère peu maniable, mais il était courageux et ne redoutait rien ; quoique de faible constitution, il était très énergique dans la guerre, il ne craignait pas le grand nombre de troupes de ses adversaires, et tout le monde le redoutait.

On m'a raconté que lorsque Ibrahim bey el Kébir et les siens s'entendirent pour trahir El Alfi et ses suivants, Ibrahim bey dit à ses gens : « Votre dessein ne sera pas accompli si vous ne commencez par El Wachache. Si vous ne pouvez pas vous en défaire, ne faites rien de ce que vous avez projeté. » Dès lors, ils se mirent à flatter El Wachache et à lui témoigner des sentiments contraires à ceux qu'ils nourrissaient pour lui. Ils ne cessèrent de chercher le moyen de se défaire de lui ; ils y parvinrent par trahison, comme nous l'avons dit précédemment.

Voici pourquoi on l'appelait El Wachache :

L'année de l'arrivée des Français, il avait été à la rencontre des pèlerins qui venaient des Lieux Saints. Il les avait rencontrés à El Wouiche, ainsi que l'émir du pèlerinage Saleh bey. Il

alla avec eux en Syrie. Il eut, depuis lors, à soutenir des luttes terribles contre les Français, tantôt avec son maître et tantôt seul, et cela soit dans les régions du sud, soit dans la Syrie proprement dite. Mais lorsque les guerres cessèrent et que les Français évacuèrent l'Egypte, les émirs égyptiens ayant recouvré leur puissance et affaibli le pouvoir des Ottomans, Hussein bey fut fait émir avec seize autres sandjaks. Dès lors, son nom devint populaire ; il acquit de la renommée ; sa parole fut très écoutée. Il ne cessa de faire de l'opposition et de faire tout pour contrarier leurs collègues ; il leur prenait leurs biens malgré eux. Enfin, il leur était devenu odieux et insupportable. Aussi cherchèrent-ils toutes les occasions de s'en défaire ; ils y parvinrent, et il le tuèrent comme il a été dit précédemment.

Est mort aussi dans cette année l'émir Radouan, katkhoda d'Ibrahim bey. C'était le plus riche des mamlouks d'Ibrahim bey. Celui-ci l'avait élevé et affranchi ; il en fit son *Djoukhadar*. Du reste, on le connaissait surtout sous le nom de El Djoukhadar, car il occupa ces fonctions pendant une longue période de temps.

Lorsqu'il revint au Caire avec son maître vers la fin de l'année 1205, aprés la mort d'Ismaïl bey et de ses suivants, il laissa pousser sa barbe et fut katkhoda de son maître. Il épousa quelques-unes des favorites de celui-ci et habita la maison d'Abdy bey à Seweket el Izzi ; puis il se transféra dans une maison dont il était propriétaire, située à Birket el Fil. Il eut un rang marqué parmi les émirs et les notables : il se mit à juger les affaires et les contestations ; le public se pressait dans sa maison. Son nom devint célèbre Tous les gens d'affaires allaient le trouver et lui faisaient des présents. Il savait lire et écrire, et aimait à discuter avec les savants ; du reste il était naturellement incliné à la société des docteurs, il n'aimait que leurs réunions auxquelles il ne se lassait point d'assister. Il

était bon et doux, avait de la patience et de la prudence. S'il découvrait la vérité dans une affaire, personne ne pouvait le faire changer d'avis. Il était du reste persévérant; il avait de l'énergie dans le caractère, mais il était en même temps quelque peu rusé.

Lorsque Aly pacha el Taraboulsi arriva, comme il a été dit plus haut, l'émir Radouan fut délégué auprès de lui, et dans cette mission il ne cessa de lui présenter la situation sous un autre jour jusqu'à ce qu'il fut parvenu à lui faire croire ce qu'il lui disait.

Il réussit à le faire tomber dans le piège en le faisant venir au Caire, et là on le trahit. Ce fait valut à Radouan beaucoup d'honneur de la part de ses collègues, et son nom fut cité partout. A cette occasion, on le revêtit d'un costume d'honneur et on lui offrit la dignité d'émir. Il la refusa. Il n'en continua pas moins à être compté parmi les grands; les émirs allaient le visiter dans sa maison.

Les choses continuèrent ainsi jusqu'au soulèvement des soldats contre les émirs qui se trouvaient dans la ville.

Ibrahim bey fut assiégé dans sa maison. Le lendemain, celui-ci s'enfuit avec Radouan pendant que les balles pleuvaient de toutes parts sur eux. Radouan fut atteint à la tête; il ne put se tenir sur son cheval et il s'appuya sur ses domestiques.

Il perdit connaissance et rendit le dernier soupir sur la place d'El Roumeilah. On le fit descendre à Bab el Aazab; les soldats qui gardaient cette porte entourèrent son corps et enlevèrent ce qu'il avait dans ses poches; puis ils firent venir un cercueil où ils le déposèrent; ils le portèrent en suite dans sa maison. Son corps fut alors lavé et mis dans un linceuil. On l'enterra ensuite au cimetière d'El Karafa. Que Dieu le bénisse! Il fut un des meilleurs de sa race. Il avait seulement un peu trop d'ambition.

Je l'ai fréquenté dans ses voyages comme dans sa demeure; je l'ai connu dans sa jeunnesse et dans son âge mûr, et je n'ai

jamais constaté chez lui la moindre infraction aux principes religieux. Il était honnête, respectable et fort considéré ; il avait le coup d'œil juste, un jugement droit, et il causait agréablement.

Est mort aussi dans cette année El Sayed Ibrahim effendi el Rouznamdji. Il était fils du frère d'El Sayed Mohammed el Camaly el Rouznamdji, qui mourut en l'an 1207. Ils étaient d'origine turque. Ibrahim habitait une petite maison voisine à celle de son oncle. Il vécut dans l'obscurité jusqu'à la mort de son oncle El Sayed Mohammed. Alors Othman effendi el Abbassy, qui avait été auparavant à la Rouznamah et en avait été renvoyé, montra beaucoup de convoitise en cherchant à remplacer El Sayed Mohammed. Mais la chance ne le favorisa point à cause de son entêtement. En effet, Ibrahim bey demanda à ce qu'on indiquât quelqu'un de la famille du défunt pour le nommer à sa place. On lui cita El Sayed Ibrahim, mais on ajouta qu'il était inconnu et qu'il n'était pas apte à remplir convenablement les fonctions de son oncle. Ibrahim bey dit qu'il le nommerait quand même afin de couper court à toutes les convoitises des ambitieux. Là-dessus Ibrahim bey le fit venir et lui confia l'administration de la Rouznamah. Il le tira ainsi de l'oubli et l'éleva au faîte de la fortune et du pouvoir.

Dans ces fonctions, El Sayed Mohammed se montra bon administrateur ; il organisa le service selon les principes de l'équité et il se comporta convenablement avec tout le monde. Il s'acheta une grande maison à Darb el Aghaouate et y logea.

Il garda ses fonctions jusqu'à l'arrivée des Français en Egypte. Alors il sortit du Caire avec ceux qui s'enfuirent en Syrie ; puis il en revint après le départ des Français. Plus tard il tomba malade et mourut le mercredi 26 du mois de Zilkadé de cette année.

ANNÉE
MIL DEUX CENT DIX-NEUF.

Mois de Moharram.

Ce mois commença un jeudi.

Le 1er du mois, le wali fit une tournée dans la ville. En passant par la rue El Ghouriah, il fit sortir de sa boutique le fils d'un commerçant respectable et il ordonna de le bâtonner sans motif. Le pauvre enfant était occupé à réciter le Coran. Le wali en fit autant d'un autre individu dans la rue El Achrafiah. La terreur s'empara des commerçants, qui fermèrent aussitôt leurs boutiques. Un grand nombre allèrent porter plainte au Pacha, chez qui les cheikhs se rendirent également dans le même but. Furieux contre le wali, le Pacha prit la résolution de le tuer. Cette résolution détermina certaines personnes de l'entourage du Pacha à rejoindre les plaignants qui se séparaient alors, afin de les prier d'intervenir auprès du Pacha en faveur du wali. Celui-ci fut sauvé, mais on attendait sa révocation. L'incident fut clos et les pauvres victimes ne reçurent en retour des douleurs qu'elles avaient éprouvées que les consolations toutes platoniques du Pacha.

Le même jour, les Égyptiens et les bédouins se répandirent dans la vallée de Djizah jusqu'à Embabah. Après avoir pillé cette dernière localité, dont les habitants furent complètement dispersés, les assaillants passèrent sur la rive gauche, où les troupes se préparaient à les combattre.

Le vendredi, deuxième jour du mois, El Sayed Aly el Captan partit pour Rosette suivi d'un grand nombre de soldats chargés de marchandises et d'autres denrées qu'ils avaient pillées. Il

traînait à sa suite de nombreux émigrants. Mohammed Aly alla dire adieu à Aly Captan, et, à son retour, il ramena un grand nombre de soldats.

Le 6, Mohammed Aly traversa le Nil avec ses officiers et ses soldats. Il dressa ses tentes près d'Embabah, construisit de nombreux retranchements et mit les canons en batterie. L'armée était prête à combattre.

Le dimanche 11 du mois, au point du jour, les mamlouks et les bédouins attaquèrent la première barricade qu'ils emportèrent d'assaut. Tandis que les fuyards se précipitaient vers le fleuve, les défenseurs des autres barricades engagèrent le combat. La lutte, acharnée de part et d'autre, dura quatre heures et la victoire resta aux troupes de Mohammed Aly. A midi, sept têtes d'émirs tombés sur le champ de bataille furent envoyées au Caire. Elles furent exposées à la porte de Zouelah. On y remarquait la tête de Hussein bey el Wali et celles de deux kachefs, dont Hassan kachef qui demeurait à la rue d'Abdin; enfin les têtes de deux mamlouks. A côté de la tête de Hussein bey était une croix qu'on prétendait avoir trouvée sur le mort. Dans cette rencontre, Ismaïl bey, gendre d'Ibrahim bey, fut atteint d'une blessure dont il mourut peu de temps après. Il fut inhumé à Abou Sir.

Le 12 du mois, il se passa un fait bien extraordinaire. Dans une maison de la rue Kérabiah se trouvait une mule attelée à un moulin. Accablée de travail, la mule mit au monde un petit mort-né. On porta le cadavre au Mehkemeh après l'avoir montré à tous les curieux.

Le samedi 17 du mois, Aly kachef el Chaghab arriva à El Bassatine; il était envoyé par El Alfi. Il avertit de son arrivée

les cheikhs, qui informèrent aussitôt le Pacha. Celui-ci à son tour le fit appeler. Il arriva la nuit au Caire et descendit chez le cheikh El Charkaoui. Le matin, tout le monde connaissait déjà la nouvelle, quand Aly kachef se rendit chez le Pacha accompagné de Saïd Omar el Nakib et des ulémas. Après un instant de repos, le Pacha arriva de Boulaq. Les cheikhs se retirèrent et une entrevue eut lieu entre le Pacha et Aly kachef. L'accueil fut cordial et Aly kachef fut gratifié d'une fourrure de martre et d'une monture tout équipée. Il rentra chez lui précédé de soldats qui marchaient à pied. Mohammed Aly lui offrit également un cheval.

Le même jour, on annonça la construction d'une tour mobile à l'Ezbékiâh.

Le lundi 19, un messager tartare qui arrivait de Constantinople apporta au Pacha la nouvelle qu'il venait d'être nommé wali d'Egypte et que l'officier du palais, porteur du firman, était arrivé à Rosette. Le même officier était porteur de distinctions honorifiques pour Mohammed Aly, Ahmed bey et Hassan bey, frère de Taher pacha. Une salve d'artillerie fut tirée et les cheikhs se rendirent chez le Pacha pour le féliciter.

Le mardi, le Pacha fit exécuter trois individus dont l'un était un sellier. Le motif de cette triple exécution était un malentendu bien fâcheux. Sur la demande de son frère, qui était au service d'un officier, le sellier lui avait envoyé des harnais et des fers à cheval. Le commissionnaire fut arrêté et sur sa déclaration on arrêta le marchand.

Une troisième personne allait au même instant à Boulaq avec des clous et des fers à cheval. Sous prétexte d'avoir des relations avec les adversaires du Pacha, les trois malheureux furent exécutés.

Le mardi, arriva l'officier qui portait le firman. C'était le kazendar du Pacha que ce dernier avait envoyé à Constantinople lorsqu'il se trouvait à Alexandrie. Il n'avait pas avec lui les distinctions honorifiques annoncées. On tira en son honneur une salve d'artillerie.

Le même jour, le Pacha revêtit d'une pelisse d'honneur El Sayed Ahmed el Mahrouki et le maintint dans ses fonctions de directeur de l'hôtel des monnaies et de chef des négociants de la ville. Une autre pelisse fut donnée à Djerdjès el Djohari, qui fut maintenu dans ses fonctions de chef des comptables coptes.

Le même jour, Aly kachef el Chaghab retourna à Rosette porteur de la réponse à la mission dont il avait été chargé.

Ce même jour, se confirma la nouvelle de la mort de Yahia bey, blessé dans la dernière bataille.

Le jeudi eut lieu la lecture solennelle du firman ; les cheikhs et les notables s'étaient réunis à cette occasion. Voici le résumé sommaire de ce document :

Sur les démarches faites auprès de nous par Aly pacha et le grand vizir en faveur des émirs égyptiens, nous avions accordé notre clémence à ces derniers aux conditions qui furent stipulées alors. Mais ils ont trahi leurs promesses, méconnu leurs engagements, commis des actes tyranniques, massacré les pèlerins, trahi et assassiné Aly pacha, leur chef, dont ils ont pris les biens.

Nous avons envoyé pour les combattre une armée montée sur quatre-vingts navires. Une armée de terre fut également envoyée sous le commandement de Ahmed pacha el Djazar. En même temps nous avons appris que les soldats qui avaient embrassé la cause des traîtres s'étaient déclarés leurs adversaires, et en effet ils les avaient battus et dispersés. Cet acte de soumission de la part de ces soldats leur vaut notre grâce la plus complète, avec la liberté la plus absolue de rester en Egypte où bon leur semble. Nous donnons aussi le gouvernement de l'Egypte à Ah-

med pacha Khorchid. Nous avons été guidés dans ce choix par l'habileté que nous lui reconnaissons, par son esprit droit et par l'intelligence et la sagesse de son administration, etc.

Une salve d'artillerie annonça la fin de la lecture. Les fêtes durèrent trois jours, pendant lesquels on tira des feux d'artifice à l'Ezbékiah. A chaque moment de prière on tirait des salves d'artillerie à la Citadelle.

Le même jour, le bruit se répandit que les émirs de la Haute-Egypte avaient construit des ponts sur le Nil et s'étaient décidés à passer sur la rive gauche.

Le dimanche 25, plusieurs d'entre les émirs vinrent à Hélouan. La plupart des soldats qui se trouvaient à Djizah traversèrent le Nil. Ce mouvement des troupes jeta l'alarme chez les habitants de Matariah et d'autres localités. Ils quittèrent leurs foyers et se réfugièrent dans les villes. Un grand nombre de ces habitants arrivèrent au Caire fuyant les rebelles.

Le lundi 26, le cheikh El Charkaoui partit pour la foire de Tantah suivi d'un grand nombre de personnes appartenant à la populace. El Mahrouki et Djerdjès el Djohari avaient déjà fait leurs préparatifs pour le même voyage et obtinrent l'assentiment du Pacha. Mais ils renoncèrent à leur projet dès que fut connue la présence des émirs égyptiens sur la rive gauche. Cette nouvelle ne put cependant arrêter le cheikh Charkaoui et sa suite.

Le mardi 27, une partie des rebelles arrivèrent à Bab el Nasr et à Adliah par la route de derrière la montagne. Ils se montrèrent à Bab el Nasr, à Bab el Fetouh et dans les environs de Cheikh Kamar et de Demerdache (faubourgs du Caire). Ils pillèrent le quartier El Ouaeli et les localités voisines ; ils s'in-

troduisaient dans les maisons, dépouillaient les femmes de leurs propres vêtements et emportaient tout ce qu'ils trouvaient: vaisselle, aliments, etc. Les habitants se dispersèrent dans toutes les directions avec le peu d'objets qu'ils avaient pu soustraire aux pillards. Un grand nombre d'émigrants arrivèrent au Caire.

Le mercredi, le Pacha, d'accord avec Mohammed Aly, rassembla les troupes et résolut de repousser l'ennemi. Aussitôt des canons furent mis en batterie devant Bab el Nasr.

A la fin de la journée, les émirs et les bédouins se répandirent dans les provinces de Charkiah et de Galioubiah, où ils commirent les actes les plus odieux. Sur leur passage ils détruisaient les maisons, ravageaient les champs, brûlaient les granges, enlevaient les mobiliers des maisons, tuaient les bêtes de somme et les autres animaux domestiques. Le kachef de la province de Charkiah fut assiégé à Belbeis durant deux jours, au bout desquels les assiégeants réussirent à pénétrer dans la place. Ils exterminèrent les soldats, massacrèrent les habitants, pillèrent la ville et firent prisonniers le kachef et deux de ses officiers. Abou Taouilah, chef du village de Aëd, se rendit alors auprès des émirs pour leur faire comprendre que les moissons qu'ils détruisaient appartenaient en partie aux bédouins, et que ceux des bédouins qui se trouvaient dans leur camp ne possédaient rien. Ce n'était, disait-il, que des bédouins de la pire espèce. Il ajouta qu'il valait mieux épargner les moissons et qu'il s'engageait à fournir le nécessaire pour l'année. Les bédouins ainsi qualifiés refusèrent d'entendre raison ; ils faillirent même tuer le messager, dont la mission échoua.

Le kachef de la province de Galioubiah fut également assiégé dans la mosquée de Galioub. Le siège dura trois nuits. La plupart des soldats du kachef furent blessés et le quittèrent. Il s'embarqua sur le fleuve avec le reste de son armée et arriva

au Caire. Les assiégeants s'emparèrent de toutes les provisions et de toutes les munitions. Ils firent venir les cheikhs des villages, entre autres ceux de Zaouamel, de Nid, de Galioub pour leur demander leurs approvisionnements. Les villages furent taxés à 1,000, 2,000, 3,000 tallaris chacun.

La perception de ces taxes fut confiée aux bédouins, auxquels on alloua des droits assez élevés que les habitants devaient payer en plus. Le village qui ne s'empressait pas de payer était livré au pillage. On tuait les habitants, on prenait les femmes et on incendiait les granges. Le blé n'arriva plus au Caire et il renchérit beaucoup. L'armée fit enlever les céréales qui se trouvaient dans les magasins et la misère devint générale. On ne pouvait acheter plus d'un quart de kelah de blé et il fallait encore le payer 60 paras. Ce n'était qu'au prix de peines et de vexations sans nombre que les propriétaires pouvaient faire venir de leurs cultures les céréales qui leur étaient strictement nécessaires. Le contrôle des blés était devenu pour des employés sans conscience un moyen de s'enrichir.

Vers la fin du mois, de nouveaux impôts furent établis et le recouvrement en fut exigé en même temps que celui des anciens, même avant l'échéance de ces derniers.

Le jeudi 29 du mois, l'armée sortit pour se porter à la rencontre des rebelles. De petites escarmouches eurent lieu. Il y eut des morts des deux côtés.

Mois de Saffar.

Le vendredi 1er jour du mois, on avertit le public que les fellahs et les domestiques sans place devaient quitter le Caire dans le délai de trois jours. Des peines très sévères devaient

être infligées aux domestiques qui ne produiraient pas de certificats de leurs maîtres constatant qu'ils étaient actuellement en service.

Le deuxième jour, on réunit de force un grand nombre de portefaix pour élever des retranchements et transporter des canons.

Le 5, le wali fit tuer, à Bab el Khark, un individu qu'il avait arrêté à Souk el Assr au moment où il achetait un vieux tarbouche. On le soupçonnait injustement d'entretenir des intelligences avec l'ennemi.

Le 7, les Albanais évacuèrent la Citadelle; le Pacha s'y rendit le matin et y resta jusqu'au soir. Une salve d'artillerie fut tirée en son honneur.

Le même jour, le bruit courut que Soliman bey, gouverneur de Djerdjah, était arrivé à Béni Souef et qu'il était suivi d'El Alfi el Saghir.

Le même jour, vers l'aurore, quelques cavaliers attaquèrent le grand abattoir et s'emparèrent de deux bœufs, l'un près de l'abattoir et l'autre dans les champs voisins. Les bouchers prirent la fuite.

Le samedi 9, le Pacha monta de nouveau à la Citadelle, où il fixa sa demeure. Une nouvelle salve d'artillerie fut tirée.

Le même jour, le kachef de la province de Charkiah arriva au Caire avec les deux officiers qui avaient été faits prisonniers avec lui à Belbeis; ils avaient été remis en liberté par les émirs. Le Pacha leur fit un bon accueil et leur donna des pelisses.

Le même jour, on apprit qu'un combat eut lieu entre lés Egyptiens et l'armée du Pacha près de Khossous et de Bahtim. Il y eut beaucoup de blessés. Les habitants des deux villages se refugièrent au Caire, où ils ne trouvèrent point d'asile. Plusieurs restèrent sur la place de Roumeilah.

Le même jour, quelques-uns de ceux qui étaient allés à la foire de Tantah rentrèrent au Caire entièrement nus et blessés pour la plupart. Les bédouins leur avaient barré la route et leur avaient fait subir des pertes considérables. Les pauvres malheureux s'étaient enfuis par eau ou par terre. Une grande partie arriva à Koratine. Quant au cheikh El Charkaoui, il se rendit à Mehalla el Kobra, et, après un séjour de quelque temps dans cette ville, il regagna El Koreïn, son village.

Le même jour, Moustapha aga el Arnaouti vint au Caire avec une lettre d'El Alfi qui appelait auprès de lui ses partisans. On leur refusa l'autorisation de partir, sous prétexte que leur chef n'avait pas encore donné des preuves de sa fidélité envers le Sultan.

Le même jour, on apprit que Soliman bey el Khazendar, gouverneur de Djerdjah, s'avançait vers le nord et était arrivé à Béni Souef, El Alfi el Saghir était arrivé à Miniet Ibn Khassib. En ce qui concernait El Alfi el Kébir, on savait qu'il s'occupait à Siout du recouvrement des impôts de l'Etat et de la perception des céréales. Le bruit s'était répandu qu'il entretenait des relations secrètes avec ses anciens collègues, tandis qu'il protestait de sa fidélité au Sultan.

Le 11, on fit venir un certain nombre d'officiers et d'odjaks chez le katkhoda du Pacha qui leur demanda un emprunt. On demanda également une somme de 20 bourses à Radouan

kachef, qui demeurait à Bab el Chariah. Il fut mis en prison. D'autres sommes furent aussi réclamées aux notables, entre autres à Moustapha aga el Wakil, à Hassan aga Moharram, à Mohammed effendi Selim, à Ibrahim katkhoda el Razzaz, etc. Les coptes eurent à payer 1,000 bourses et le Pacha jura de ne point réduire ce chiffre. Les villes principales, telles que Damiette, Rosette, Toukh, Damanhour, Mansourah, etc., n'échappèrent pas à la répartition. Des sommes variant entre 100, 80, 50 bourses leur furent demandées. Le Pacha conçut même des soupçons sur l'activité et la bonne volonté du Rouznamdji.

Le lundi, le Pacha envoya le wali et le mohtasseb chercher la dame Nefissah, femme de Mourad bey. Elle fut conduite avec deux autres dames à la Citadelle, où le Pacha, par respect pour son rang, l'accueillit debout et la fit asseoir. On était également à la recherche des autres dames des émirs, dont la plupart s'étaient cachées. Le Pacha tint à la dame Nefissah le langage suivant: « Est-il vrai que ton esclave Monaouer pousse Sadek aga à favoriser la cause des mamlouks rebelles, en lui donnant l'assurance qu'elle payerait aux soldats l'arriéré de leur solde? » — « Si cela est exact, lui répondit-elle, j'en subirai les conséquences à la place de mon esclave. » Le Pacha lui montra alors une lettre. « Je sais lire, dit-elle ; donne-moi cette lettre pour que j'en prenne connaissance. » Il refusa et remit la lettre dans sa poche. La conversation suivante s'engagea: « De toute ma vie, dit la dame Nefissah, j'ai été partout respectée; je suis connue du Sultan et de ses dignitaires plus que de toi. Nous avons subi la domination des Français, ennemis de la religion, et cependant, je n'ai connu, en ce qui me concerne, que leur générosité. Ma dignité ne fut point méconnue par monseigneur Mohammed pacha, qui ne nous a fait que du bien. Mais toi, tu agis contrairement aux traditions des

hommes de ton empire ; tu te sépares même par tes actions du reste du monde entier. » Sur sa réponse que ce qu'il faisait était convenable, elle reprit vivement : « Je ne vois aucune convenance dans cet ordre donné au wali de m'emmener de chez moi comme une véritable criminelle ! » — « Je l'ai envoyé, lui fit-il, parce qu'il est le premier de mes fonctionnaires. C'est donc par égard à ton rang. » Et le Pacha termina en lui faisant des excuses. Sur les instructions du Pacha, elle alla chez le cheikh El Sahimy à la Citadelle, où elle fut gardée par des soldats.

Dès que la nouvelle fut connue, le lendemain, dans la ville, la tristesse s'empara de tous les cœurs. Le cadi, le nakib El Achraf, le cheikh El Sadat, le cheikh El Emir partirent pour user de leur influence auprès du Pacha en faveur de la prisonnière. Il leur fut répondu qu'il n'y avait rien à craindre pour elle, que sa conduite nécessitait qu'elle fût enfermée chez le cheikh El Sahimy afin d'éviter toute complication. Ils demandèrent alors quel était son crime et ils exigèrent ou sa grâce ou son châtiment. Le Pacha leur dit quelle accusation pesait sur elle, et insista surtout sur l'engagement qu'elle avait pris de payer le solde de l'armée, et il ajouta : « Du moment qu'il est en son pouvoir de payer cette solde, elle doit, pour obtenir sa liberté, en verser le montant au trésor. » Les cheiks envoyèrent alors, auprès de la dame Nefissah, El Fayoumi et El Mahdi pour l'interroger sur le fait qu'on lui imputait. Dame Nefissah dit à ses interlocuteurs que tout était faux et qu'elle n'avait point parmi les mamlouks un mari pour lequel elle pût risquer sa vie. « Du reste, ajouta-t-elle, vous pouvez dire au Pacha que son intention est de m'extorquer de l'argent, que je n'en ai plus et que j'ai même beaucoup de dettes. » Les deux cheikhs revinrent alors trouver leurs collègues et tous se mirent d'accord pour demander la liberté de la captive. Voyant le Pacha persister dans son refus, le cheikh El Émir parla ainsi à l'in-

terprète : « Dis au Pacha que ce qu'il fait n'est point convenable ; qu'un tel acte entraînerait des complications dont nous subirons les conséquences. Si donc, les choses doivent se passer ainsi, nous déclarons dès maintenant dégager notre responsabilité, ou bien nous quitterons la ville. » Le cheikh El Émir se leva et voulut se retirer. Moustapha aga el Wakil et d'autres encore l'en empêchèrent et s'adressèrent au Pacha pour lui dire de mettre Nefissah en liberté, en lui assignant comme demeure la maison du cheikh El Sadat ; ce qui fut immédiatement accepté. Nefissah se rendit donc dans cette maison, où Adilah Hanem, fille d'Ibrahim bey, se trouvait déjà depuis qu'elle avait appris l'incident.

Le même jour, on fit pendre à Bab el Chariah un individu que les habitants de son quartier avaient accusés de servir d'entremetteur entre les deux sexes.

Le jeudi 14 du mois, des affiches furent apposés dans les marchés pour avertir les habitants qu'ils devaient payer par avance l'impôt de toute l'année présente. On en avait déjà réclamé la moitié mais on s'était vu obligé de percevoir le tout. Des listes d'impositions nouvelles furent aussi dressées pour une somme de 50,000 bourses. Les coptes eurent à payer sur ce total une somme de 1,500 bourses, la dame Nefissah et les autres femmes des émirs 800 bourses, et le reste dut être payé par les concessionnaires.

Le même jour, les bédouins enlevèrent les approvisionnements des soldats près El Zawieh el Hamrah.

Le même jour, Soliman bey el Khazendar passa du côté de Tourah, où des soldats mis en sentinelle en cet endroit lui barrèrent le chemin. Il essaya de tourner la montagne pour re-

joindre les siens par l'est. Il en fut encore empêché par les mêmes soldats. A l'aurore, un combat s'engagea et la lutte dura jusque dans l'après-midi. Soliman bey parvint à la fin de la journée à se rendre maître de la route. Il ne perdit dans cette rencontre qu'un seul mamlouk, dont la tête fut portée au pied de la Citadelle.

Ce même jour, plusieurs Albanais arrivèrent en ville pour demander des provisions. Leurs compagnons étaient restés à Bahtim, à Balaks, à Moustoroud, qu'ils avaient pillés après avoir chassé les habitants. Ils avaient percé les murs des maisons et avaient dressé leurs tentes sur les toits mêmes des maisons. Des retranchements étaient aussi construits hors du village. Bref, ils étaient prêts à repousser toute attaque.

Le même jour, un courrier annonça aux commerçants que les pèlerins étaient arrivés à la Mecque à l'époque voulue. Deux jours avant la solennité de Arafat, on apprit aussi la mort de Chérif pacha, un des hauts dignitaires de la Turquie. Des nouvelles de Syrie annoncèrent également la mort de Ahmed pacha el Djazzar, survenue le 26 du mois de Moharram.

Le samedi 16, des ordres furent donnés à l'effet de réclamer une somme de 500 bourses aux corporations d'artisans. A ces nouvelles, l'inquiétude et la tristesse furent générales, vu le chômage absolu et la cherté des objets de première nécessité dont on souffrait alors. Le lendemain, dimanche, les magasins restèrent fermés et ce ne fut que sur les assurances de l'aga et du wali que quelques marchands consentirent à ouvrir leurs boutiques.

Le même jour, Selim kachef el Mahramdji partit pour la Basse-Egypte. D'un autre côté, le bruit courut qu'El Alfi el Saghir était arrivé à Miniah.

Le lundi matin, un grand nombre des gens du peuple et d'enfants munis de tambours se rendirent à El Azhar. Ils montèrent sur les minarets et se mirent à implorer la clémence du Dieu miséricordieux. Les boutiques étaient toujours fermées et les marchés étaient absolument déserts. La nouvelle fut portée au Pacha, qui avait déjà entendu les cris des malheureux. Il envoya un messager à Sayed Omar el Nakib pour lui annoncer qu'on venait d'exempter les pauvres du nouvel impôt. Sayed Omar répondit que tous étaient pauvres, même les artisans et les gens de métiers. Il ajouta que ces malheureux étaient réduits par le chômage à une telle misère qu'ils ne pourraient supporter une charge qui, par sa nature même, ne pouvait leur être imposée. En réponse à ces réclamations, le Pacha envoya l'aga et de nombreux soldats avec l'ordre de faire ouvrir les boutiques et de punir les récalcitrants. Personne ne prit garde à ces ordres comminatoires et les boutiques n'en restèrent pas moins fermées. Dans l'après-midi, un messager arriva avec le firman qui exemptait officiellement les plaignants de la nouvelle contribution. Aussitôt que la nouvelle eut été publiée, la calme se rétablit, la tranquillité gagna tous les cœurs, la foule qui était rassemblée à El Azhar se dispersa, chacun regagna son domicile et les enfants sortirent dans les rues en jetant des cris de joie.

Le même jour, Mohammed Aly passa à Djizah et y rassembla un grand nombre de soldats et de Moghrabins. Il livra bataille aux bédouins. Il y eut des morts et des blessés des deux côtés. Mohammed Aly revint avec la tête d'un ennemi. Les Moghrabins avaient perdu un des leurs ; ils se vantaient d'avoir pris à un ennemi les moutons que, sur leur passage, ces derniers avaient enlevés aux fellahs.

Le jour 19 du mois, le katkhoda du Pacha fit venir l'écrivain de la douane des épices et lui demanda 600 sacs de café. Le se-

crétaire répondit que la quantité demandée ne se trouvait pas dans les magasins ; on les visita, mais en vain. On n'y trouva en effet que 70 sacs portant la marque des hauts dignitaires de l'armée.

On cria alors sécurité dans toute la ville.

Le même jour, une querelle survint au marché des orfèvres entre des soldats qui n'avaient d'autre but que de troubler l'ordre public dans les marchés. Des balles furent échangées. Le public, croyant à un soulèvement, se dispersa dans tous les sens. Effrayé lui aussi, l'aga des janissaires qui passait en ce moment prit également la fuite avec les siens. Mais bientôt la vérité fut connue. On trouva un homme mourant, étendu par terre. L'aga revint, fit enlever le blessé et cria sécurité.

Le vendredi 22, au soir, on entendit plusieurs coups de canon qui partirent de la Citadelle ; ils furent répétés le lendemain matin. Le bruit courut que des instructions avaient été envoyées de Constantinople et que des soldats turcs arrivaient les uns par terre, les autres par eau.

Le même jour, le bruit courut qu'une rencontre avait eu lieu entre les émirs égyptiens et les Ottomans. Ceux-ci durent quitter les retranchements de Balaks et amener les canons qui s'y trouvaient. Certains de leurs blessés arrivèrent au Caire pendant la nuit. Quelques-uns des Egyptiens gagnèrent Chalakan, où ils barrèrent la route aux passages du fleuve. Deux bateaux furent arrêtés, plusieurs autres brûlés. L'interception des communications avec la ville fit disparaître le blé des marchés et amena une élévation du prix des denrées. Des bateaux de guerre furent envoyés. Les Egyptiens furent repoussés et les bateaux qui étaient en leur possession furent repris.

Le mardi 26, le Pacha fit venir les cheikhs et leur annonça son intention de se porter avec eux et le peuple à la rencontre de l'ennemi. Ils lui répondirent que s'ils subissaient une défaite, les conséquences seraient des plus désastreuses ; tandis qu'ils pouvaient, tout en restant au Caire, organiser un nouveau corps d'armée pour remplacer celui qui pourrait être battu. On leva la séance, sans avoir pris aucune décision.

Le mercredi et le jeudi, derniers jours du mois, plusieurs rencontres eurent lieu. La poudrière des Ottomans sauta, et plusieurs artilleurs furent tués. Les Ottomans revinrent avec de nombreux morts et blessés. L'un de ces derniers était Abdy bey, frère de Taher pacha. Devant le salehdar du Pacha et le wali qui revenaient du combat, on portait une tête que, à ses grandes moustaches, on pouvait reconnaître pour celle d'un mamlouk.

Dans l'après-midi du jeudi, des soldats partirent avec des provisions portées par près de trente chameaux.

Le même jour, on pressa les femmes des émirs de payer l'imposition dont les dames Nefissah et Adilah Hanem, fille d'Ibrahim bey, avaient été chargées d'effectuer le recouvrement. Elles en avaient fait la répartition entre les autres femmes et on leur avait envoyé des janissaires jusqu'au paiement total. La plupart d'entre elles se virent obligées de vendre leurs bijoux, pour lesquels d'ailleurs il n'y avait point d'acheteurs à cause de la misère générale. Ainsi se termina ce mois, et la situation était toujours la même. Ce furent des guerres continuelles, des sièges successifs entre les deux partis, des communications interceptées tant par terre que par eau, des ravages de bédouins cupides qui profitèrent de la division des gouvernants, des jugements sans effets et sans force. Les fellahs se livraient également à des actes intolérables. Le droit était au plus fort.

Les hommes du Gouvernement étaient aveugles ; ils ignoraient complètement les règles les plus élémentaires de l'administration. Ils ne savaient que travailler à leur fortune personnelle. Les abominations des soldats dépassaient toute imagination. Pas un jour ne s'écoulait sans trouble, sans tumulte en plus d'un endroit. On se querellait pour des motifs les plus divers, pour une femme, pour un garçon, pour la possession d'un objet, pour échanger une pièce contre de la bonne monnaie. La vie était devenue insupportable. Cherté des objets de première nécessité, importations nulles, communications impossibles, la panique était générale. L'ardeb de blé se vendait 16 tallaris, l'orge et les fèves plus cher encore, car ces denrées, d'une part, étaient très rares et, d'autre part, l'armée s'en emparait de force et à vil prix. Pour moudre un *wéba*, il fallait payer 46 paras, sans compter la farine que le meunier volait. Pour cuire le pain, il fallait payer 20 paras : ainsi l'ardeb transformé en pain coûtait 24 tallaris. Le rotoli de mouton valait 9 paras, celui de buffle 7 paras, l'outre d'eau 30 paras, le beurre 2,400 paras le kantar, l'ardeb de riz se vendait 25 tallaris, le rotoli de fromage de buffle 18 paras ; quant aux légumes, on n'en trouvait presque plus. Le rotoli de *bamiah*, y compris les tiges, se vendait 8 paras, le rotoli de café 70 paras, le rotoli de sucre 4 paras, le miel blanc de mauvaise qualité 30 paras, la mélasse 15 paras, le savon 24 paras. Ces denrées se pesaient avec le rotoli dont Mohammed pacha avait fixé la valeur à 12 onces. Que Dieu ne l'en récompense pas! L'huile de sésame se vendait 2,000 paras le kantar, le bois à brûler se vendit 300 paras la charge, mais il diminua jusqu'à 120. Quant aux fruits, comme les pastèques et les melons, ils étaient si cher que peu de personnes en achetaient ; on les payait 20 paras environ la pièce, le concombre 5 paras le rotoli, mais il diminua jusqu'à 2 paras, ainsi le rotoli de pêches et celui des pommes se vendait 1 para. Les riches, les malades et les

femmes enceintes achetaient seuls les fruits à cause de leur cherté et de leur rareté. Par contre, la paille hachée était abondante et se vendait à bas prix.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença un samedi.

Ce jour, les bruits les plus contradictoires circulèrent. On apprit que des bédouins et des mamlouks étaient arrivés à Bab el Nasr, à Husseiniah, à Zawiet el Hamrah, à Djeziret Badran. Ils attaquaient tous ceux qu'ils rencontraient, coupaient la retraite aux soldats qui sortaient de la ville, s'emparaient de leurs rations, de la nourriture des chevaux et des munitions qu'ils portaient. Le Pacha se rendit avec ses troupes à Boulac et à Zawiet el Hamrah, après avoir fermé les portes de la ville. Il revint dans l'après-midi et monta à la Citadelle. Il portait un *bournos*.

Quelques escarmouches eurent lieu encore dans différentes autres sorties que fit le Pacha.

Le 4 du mois, le cheikh Abdallah el Charkaoui revint de son voyage à El Korein après s'être rendu à Mehalla et à Tantah.

Le jeudi 6 du mois, des messagers montés sur des dromadaires et envoyés par El Alfi el Kébir arrivèrent avec une lettre pour le Pacha. El Alfi manifestait l'intention de rentrer au Caire avec Othman bey Hassan et il demandait qu'on lui préparât les châteaux de Djizah et de Kasr el Aïni. Son but, disait-il, était de prendre des mesures contre les désordres qui régnaient au Caire.

La réponse du Pacha fut expédiée le huitième jour du mois. Elle rappelait à El Alfi la promesse de soumission qu'il avait

déjà faite et l'autorisation qu'on lui avait accordée de résider à Djerdjah. « Nous ne comprenons pas, lui dit le Pacha dans sa réponse, pouquoi tu veux rentrer au Caire. Si tu es réellement soumis, retourne à Djerdjah où tu étais déjà. Tu auras le gouvernement de la Haute-Égypte depuis Djerdjah, et tu travailleras au recouvrement des impôts et à l'expédition des céréales, etc. »

Le même jour, les émirs égyptiens arrivèrent à Mouchtohor et à Benha. Les soldats répandaient le bruit qu'ils avaient pris la fuite.

Le même jour, des nouvelles reçues du Hedjaz annoncèrent la mort de Mahmoud Chaouiche, qui était parti avec le Tapis, et de Hadj Youssouf, trésorier du pèlerinage. On annonçait qu'un corps des Wahabites avait assiégé Djeddah sans pouvoir s'en emparer. Les mêmes nouvelles annonçaient que les denrées étaient très cher par suite du manque d'importation. L'ardeb de blé se vendait 30 tallaris français, c'est-à-dire 5,400 paras.

Le mardi, Mohammed Aly et Hassan bey, frère de Taher pacha, partirent pour la province de Gallioubiah avec des soldats et des munitions. Un certain nombre d'émirs égyptiens allaient dans la Menoufiah, dont le gouverneur avait pris la fuite en abandonnant Menouf.

Le 13 du mois, des bateaux venus de la mer Rouge annonçaient que les Wahabites assiégeaient la Mecque, Médine et Djeddah. La plupart des habitants de Médine étaient morts de faim. L'ardeb de blé valait 50 tallaris français et encore ne pouvait-on en trouver; le riz, 100 tallaris et ainsi pour les autres denrées.

Le samedi 15, des bateaux arrivèrent portant des soldats ottomans qu'on désignait sous le nom de Nizam-Djedid. Ils étaient ainsi nommés parce qu'ils étaient exercés dans l'art de la guerre d'après les méthodes européennes. Ils étaient au nombre de cinq ou dix mille hommes. L'aga qui apportait au Pacha la nouvelle de sa nomination et qui était retourné à Alexandrie, rentra au Caire avec ses troupes. Des chevaux, des étendards et des tambours l'attendaient à Boulac, où il fut reçu par une salve d'artillerie. Suivi par les gens du Pacha et du wali, accompagné d'environ cent soldats de l'armée nouvelle, l'aga parcourut la ville en grande pompe. Il portait des firmans renfermés dans des enveloppes de soie de diverses couleurs. Il était accompagné d'un autre aga qui portait un paquet renfermant, disait-on, un costume d'honneur pour le Pacha et d'un troisième portant une petite boîte qui renfermait un encrier incrusté d'argent. A l'arrivée du cortège à la Citadelle, une salve d'artillerie se fit entendre et aussitôt le Pacha réunit le Divan pour entendre la lecture des firmans.

Le même jour, des groupes de bédouins vinrent à Boulac, à Djeziret Badran et près de l'abattoir, où ils enlevèrent différents objets.

Le même jour, on apprit qu'El Alfi el Kébir était arrivé à Béni Souef. Othman bey Hassan l'accompagnait en suivant, sur la rive gauche, une direction parallèle à la sienne.

Le lundi, les cheiks reçurent d'El Alfi une lettre où il leur disait : « Vous savez que notre départ a été déterminé par des raisons de tranquillité et de sécurité pour le pays aussi bien que pour nous-mêmes. Nous sommes rentrés conformément aux ordres qui nous avaient été donnés et nous avons éprouvé ce que vous devez également savoir. Après l'incident survenu

à nos collègues et qui les a forcés à quitter le Caire, nous sommes allés nous établir à Siout. Informé de cet état de choses, le Pacha nous a donné le gouvernement de Djerdjah que nous avons accepté immédiatement. Mais nous venons d'apprendre qu'on maltraite nos femmes et qu'on les exaspère. On donne aux soldats toute autorité sur elles et on les soumet à des impôts qu'elles ne peuvent payer. Nous ne voulons point tolérer cette atteinte portée à notre honneur et nous renonçons à accepter la mission qui nous a été confiée. Nous sommes résolus à venir au Caire afin de nous rendre compte de la situation. » Informé de cette lettre, le Pacha fit aux cheikhs la réponse suivante : « Déjà les émirs avaient laissé leurs femmes au Caire sous le gouvernement des Français et ceux-ci leur ont extorqué de très fortes sommes. Après avoir nommé El Alfi gouverneur de Djerdjah et Othman bey de Keneh et des pays au delà ; j'avais l'intention de leur obtenir des firmans de la Porte et d'intervenir en leur faveur auprès du Sultan. Mais, du moment qu'ils ne se soumettent plus à mes décisions, qu'ils se révoltent contre moi, ils doivent se résigner au sort qui les attend. »

Le même jour, on comença à creuser des fossés et à construire des retranchements au sud d'El Imam el Lés ibn Saad.

Le même jour, Mohammed Aly fit appeler Moustapha aga el Wakil et Ibly kachef el Saboundji et les fit arrêter. Le soir, il les envoya à la Citadelle où ils furent internés.

Le jeudi 20, le Pacha réunit les membres du Divan, les cheikhs et les odjaklis. Il déploya une grande magnificence dans cette assemblée solennellement imposante. De magnifiques chevaux, brillamment équipés furent amenés dans l'enceinte du palais ; les soldats gardaient les portes, et, toutes les issues,

des hommes de la Cour, en uniformes variés, occupaient leurs places respectives et se tenaient debout ; les messagers portaient leurs casques d'or. Le Pacha fit son apparition revêtu d'un riche costume et coiffé de son diadème orné de riches pierreries ; il passa dans la grande salle dite de Ghouri, qui était couverte d'un tapis de grande valeur. Il s'assit dans un superbe fauteuil, couvert de drap rouge. Les huissiers annoncèrent à haute voix son arrivée. L'écrivain du Divan donna lecture de l'ordre l'élevant au gouvernement de l'Égypte, au milieu d'un nombreux auditoire.

On entendit également la lecture de deux autres firmans. L'une de ces ordonnances rappelait les faits survenus sous le gouvernement d'Aly pacha, ses démarches en faveur des émirs égyptiens, les conditions auxquelles la grâce du Sultan leur avait été accordée, le retour de ces mêmes émirs, les actes tyranniques et vexatoires qu'ils commirent, leur expulsion par les soldats qui, naguère, leur prêtaient main forte pour l'accomplissement de leurs desseins coupables. L'ordonnance exprimait l'espoir que ces soldats deviendraient dans l'avenir, sous les ordres d'Ahmed pacha Khourchid, un instrument de paix et de tranquillité générale, de sécurité pour les ulémas et pour le peuple ; qu'ils contribueraient à punir les malfaiteurs et qu'on pourrait ainsi s'occuper activement des préparatifs du pèlerinage, etc., etc.

La lecture terminée, le Pacha se rendit à la salle intérieure, où il reçut les cheiks, qui lui présentèrent leurs félicitations et leurs souhaits et qu'il gratifia lui-même de pelisses de martre. Il fit, de même, avec les odjaklis, les écrivains et Sayed Ahmed el Mahrouki. Une salve d'artillerie annonça la fin de la cérémonie. Le Pacha avait fait venir, contrairement à l'habitude reçue jusqu'alors, Moallem Djerdjès et les principaux écrivains coptes au nombre de vingt et un. Tous reçurent des faveurs et se rendirent chez El Mahrouki où ils furent invités au repas de midi.

El Mahrouki les garda jusque dans l'après-midi, et, en ce moment, ils furent appelés à la Citadelle, où on les emprisonna. On leur réclamait 1,000 bourses.

Le samedi 22, on remit en liberté Moustapha aga el Wakil et le kachef El Saboundj, moyennant 300 bourses.

Le même jour, Mohammed Aly et Hassan bey, frère de Taher pacha, se rendirent à la Citadelle pour faire leurs souhaits au Pacha, qui les accueillit avec bienveillance et les combla de ses présents. Mohammed Aly fut nommé gouverneur de Djerdjah, Hassan bey eut la province de Gharbiah. Leurs nominations furent annoncées au public par des salves d'artillerie et des feux d'artifice tirés le soir à l'Ezbékiah et au Mouski. A cette époque, l'on ne pouvait point aller à Djizah ni à Chalakan, occupés déjà par les troupes d'El Alfi. Les troupes des émirs de la Basse-Égypte campaient également dans les provinces de Gharbiah et de Menoufiah.

Le même jour, un Albanais nommé Idriss aga quitta Barchoum el Tine, dont on lui avait confié la garde, et passa aux émirs avec ses soldats, au nombre de cent cinquante.

Le même jour, le Pacha envoya l'aga des janissaires pour arrêter Aly kachef. Celui-ci demanda la protection des Albanais, qui lui envoyèrent des soldats pour le défendre. Le Pacha envoya également des hommes pour surveiller ses mouvements, mais le chef des Albanais se rendit en personne chez Aly kachef et l'amena dans sa propre maison avec Moustapha el Alfi.

Le lundi, un messager turc arriva de la part d'El Alfi avec un message pour le Pacha. Celui-ci, sur la lecture de la lettre d'El Alfi, fit immédiatement mettre le courrier à mort.

Au même moment, arriva un mamlouk portant une lettre de Othman bey Hassan. L'auteur de la lettre disait au Pacha qu'il s'était mépris sur les allégations d'El Alfi, qui lui faisait croire à des ordres favorables qu'il prétendait avoir reçus de la Porte et du Pacha, et en vertu desquels il était autorisé à rentrer au Caire. Mais, bientôt, il avait été convaincu de la fausseté des assertions d'El Alfi et il s'était résolu à se soumettre aux ordres du Pacha. Le mamlouk s'en retourna avec une bonne réponse après avoir reçu des présents du Pacha.

Le mercredi 26, on mit en liberté les écrivains coptes moyennant le payement de 1,000 bourses qu'on leur avait déjà demandées en plus de 250 autres bourses pour les frais de recouvrement. Ils regagnèrent leurs maisons la nuit à la lumière des torches.

Le même jour, El Alfi el Saghir arriva à Embabah et ses cavaliers se répandirent dans la campagne. Des boulets leur furent lancés par les bateaux et les forts de Boulac. La population s'effraya, et le blé disparut des marchés.

Le bruit courait également que El Alfi el Kébir était arrivé à El Chobak, tandis qu'Othman bey Hassan avait gagné Hélouan. Après avoir parcouru les provinces de Gharbiah et de Menoufiah, après y avoir perçu les impôts et les contributions de denrées, Ibrahim bey et El Bardissy étaient retournés à Benhah. Plusieurs soldats avaient rejoint leur camp à Chalakan, tandis que d'autres s'étaient dirigés vers Tourah et Djizah.

Le même jour, El Alfi el Saghir envoya un message à un des chefs de l'armée qui avait été son suivant, pour le prier de se rendre chez lui et de se rallier à sa cause. Celui-ci porta le billet au Pacha, qui ordonna la mise à mort du paysan qui

l'avait apporté. L'officier fut l'objet d'une grande faveur et on lui donna 20,000 paras.

Quelques jours avant cet incident, on avait appris par des hommes venus d'El Ariche que des soldats du corps de Dallates étaient arrivés pour renforcer l'armée égyptienne. Les Turcs prétendaient que le renfort était de dix mille hommes. Ceux qui n'avaient aucun intérêt à mentir l'évaluaient à deux ou trois mille seulement.

Le mercredi, on annonça l'arrivée des renforts à Salahiah. Les émirs de la Basse-Egypte se rendirent à Belbeis; plusieurs d'entre eux allèrent au-devant des nouveaux venus. Mohammed Aly et Hassan bey partirent avec une armée nombreuse de cavalerie et d'infanterie pour la province de Charkiah et se dirigèrent vers Belbeis. Ils établirent leur camp sur le cours du fleuve et renvoyèrent à la ville les bagages qui les encombraient.

Le jeudi, le Pacha fit venir un certain nombre d'israélites et leur demanda 1,000 bourses.

Le même jour, appelé par son chef, El Alfi el Saghir quitta Embabah pour El Chimi. Les Turcs prétendirent que ce départ était dû à l'insuccès d'El Alfi dans une attaque contre eux.

Le même jour, on alla à la rencontre des soldats qui arrivaient avec des munitions portées sur soixante chameaux. Au milieu du désert, les bédouins s'emparèrent de toutes les caravanes, hommes et provisions.

Le même jour, un certain nombre d'officiers suivis de leurs soldats passèrent aux émirs, tant de la Haute que de la Basse-Egypte.

Le même jour, les deux Alfi passèrent sur la rive gauche pour rejoindre Othman bey ; leurs bateaux se dirigèrent vers le sud.

Le même jour, Abdy bey et Hassan bey arrivèrent par le fleuve à Boulac. Mohammed Aly se rendit à Tantah, près de Barachim el Tine, après un combat où les émirs furent mis en déroute.

Le dimanche, on rendit la liberté aux juifs qui avaient été emprisonnés, après leur avoir réclamé encore 200 bourses.

Le même jour, arriva à Boulac, revenant de Turquie, le khazendar du Pacha avec des effets et différents objets adressés au Pacha.

Mois de Rabi el Thani.

Le lundi, premier jour du mois, le khazendar, escorté de cinquante hommes, tambours en tête, parcourut la ville et arriva à la Citadelle. Des chameaux chargés de bagages suivaient le cortège. Déjà plusieurs agas s'étaient portés à sa rencontre.

Le même jour, on vit arriver des bateaux venant des Lieux Saints, avec des pèlerins et des Moghrabins qui, d'ailleurs, étaient en petit nombre. La plupart de leurs camarades avaient été massacrés par les soldats qui étaient restés à la Mecque après la mort de Chérif pacha. Ces soldats avaient commis les actes les plus odieux, même à l'intérieur du temple saint; ils étaient, paraît-il, à la solde du chérif.

Le même jour, les bruits les plus contradictoires circulaient sur le sort des soldats venant de Syrie. D'aucuns disaient

qu'ils avaient été anéantis par les émirs, au milieu de la route ; d'autres disaient que voyant que les émirs leur barraient la route, ils étaient retournés à leur point de départ; d'autres, enfin, disaient qu'un certain nombre d'entre eux avaient pris la route de Damiette par Rommaneh. Comme dernière nouvelle, on affirmait qu'ils étaient arrivés à Belbeis avec quatre-vingts têtes de leurs ennemis.

Le mercredi, le wali avec ses troupes alla camper dans la petite mosquée de Demerdache.

Le jeudi, El Alfi et Othman bey Hassan avec leurs partisans attaquèrent Tourah. Ils s'emparèrent du fort donnant sur la montagne. Ils s'avancèrent jusqu'à El Bassatine, où ils livrèrent bataille aux troupes régulières qui, du reste, étaient peu nombreuses. Le Pacha, qui les voyait de la Citadelle, dépêcha le salehdar, dont l'approche mit en fuite les partisans d'El Alfi.

Le même jour, les cheikhs reçurent une lettre par laquelle les émirs de la Haute-Egypte leur demandaient d'intervenir pour la paix avec le Pacha. Cette paix, disaient les auteurs de la lettre, mettra fin aux discordes qui règnent entre nous ; nous nous soumettrons alors aux ordres du Pacha et la tranquillité renaîtra de nouveau dans le pays. De cette manière, le Pacha pourrait choisir, pour rester au Caire, un certain nombre de soldats, tandis que les autres seraient renvoyés dans leurs pays ; ce qui soulagerait l'Egypte de leurs dépenses et réquisitions. Le Pacha refusa nettement la conciliation en répondant qu'entre lui et les auteurs de cette lettre, il ne pouvait y avoir que la guerre.

Le vendredi, une rencontre eut lieu où deux bateaux furent l'un coulé et l'autre brûlé. Le Pacha soupçonnant les artilleurs

de trahison, en fit exécuter cinq, dont deux à la Citadelle et les trois autres à Roumeilah.

Le samedi, Mohammed Aly arriva à la Basse-Egypte. Il alla s'établir à Akabet Ibn Amer, où il eut quelques escarmouches avec les ennemis.

Le dimanche, le bruit courut que les émirs de la Haute-Egypte étaient arrivés à Bahtim et que les bédouins se trouvaient aux portes de Boulac. Le Pacha et les officiers de l'armée dirigèrent en vain des reconnaissances du côté de Bassatine ; ne voyant personne en cet endroit, le Pacha dépêcha Mohammed Aly avec des troupes nombreuses vers Bassatine, où il ne put rien découvrir. En continuant sa marche, l'armée de Mohammed Aly fut surprise par un parti fort nombreux qui l'attendait dans les défilés de la montagne. Un combat acharné s'engagea et les partisans de Mohammed Aly éprouvèrent des pertes considérables. Malgré les encouragements que ce dernier prodiguait à ses soldats, leur ralliement fut impossible et le corps se débanda. Les fuyards emportant les blessés retournèrent au Caire. Un certain nombre d'entre eux montèrent à la Citadelle. Immédiatement les barbiers de la ville furent appelés pour panser les blessés.

Le même jour, les émirs de la Haute-Egypte s'emparèrent du fort du Deïr à Tourah. Les soldats qui gardaient la place furent massacrés. On accorda cependant l'aman à trente d'entre eux, qui furent épargnés.

Le lundi 8 du mois, des avant-gardes et des émirs qui se trouvaient dans l'est arrivèrent à El Adliah, à Cheikh Kamar et aux collines de Bab el Nasre, et rentrèrent en ville. Les portes de Bab el Nasre, de Bab el Fetouh et de Bab el Adaoui

furent fermées. Le quartier El Husseiniah fut abandonné par les habitants et celui de El Djamaliah fut en émoi. Aucun soldat ne sortit à la rencontre des assaillants : ils se contentèrent de tirer sur eux des fortifications et ils ne cessèrent leur feu qu'à midi.

Mohammed bey el Manfoukh entra à Husseiniah et s'établit dans la mosquée El Bayoumi. Les mamlouks se répandirent dans les boutiques et les cafés.

Dans l'après-midi, les émirs se retirèrent de Husseiniah pour occuper El Yachbakiah. A ce moment, le wali entra avec trois têtes reconnues dans la suite pour être celles de trois Moghrabins invalides arrivant du Hedjaz.

Le même jour, des mamlouks allèrent chercher El Sayed Badre el Mokdessi dans sa maison et le conduisirent auprès d'El Bardissy et d'Ibrahim bey. Ce dernier, après lui avoir exposé les inconvénients ou plutôt les dangers qu'engendrait l'état de guerre continuelle et lui avoir rappelé l'échec éprouvé récemment par les troupes de Mohammed Aly à Bassatine, lui proposa de se charger de conclure une paix durable. En même temps, Ibrahim bey lui donna l'assurance que désormais ils seraient les serviteurs dociles du Pacha et les exécuteurs fidèles de ses volontés. El Sayed Badre el Mokdessi fut de retour vers le soir, et le lendemain il informa le Pacha des intentions pacifiques des émirs. « Mais, si nous décidons de faire la paix avec les émirs, qui se chargera de leur faire les propositions? » demanda hypocritement le Pacha. « Moi », répondit El Sayed Badre. Mais cette réponse ne fut pas de nature à plaire au Pacha, qui ordonna l'arrestation de Sayed Badre, lequel fut confié à la garde du khazendar.

Le lendemain, des démarches furent tentées auprès du Pacha en faveur de Sayed Badre el Mokdessi par le cheikh El Sa-

dat et Sayed Omar el Nakib. On leur répondit que la mise en liberté de Sayed Badre était impossible dans les circonstances actuelles, mais que, dans cinq jours, on prendrait une décision.

Le soir de ce même jour, Mohammed Aly se présenta chez le Pacha et reçut 50 bourses. Il retourna à son camp, releva le courage des soldats et leur distribua l'argent qu'il venait de recevoir. On décida d'attaquer cette nuit même les émirs postés à Tourah. Mohammed Aly avait déjà écrit à ces émirs et leur avait déjà fait des propositions de paix, mais en leur faisant comprendre que ses forces étaient inférieures aux leurs. Les émirs s'étaient laissés tromper et avaient refusé la paix.

A cinq heures de la nuit, Mohammed Aly se dirigea vers Tourah avec une armée forte de quatre mille hommes. L'armée arriva à destination vers la sixième heure. Mohammed Aly divisa ses soldats en trois corps. Le premier fut chargé d'attaquer les ennemis du côté du couvent ; le second, du côté des retranchements et le troisième fut chargé spécialement de tenir tête à la cavalerie commandée par Saleh bey el Alfi. Au signal convenu, l'attaque commença sur tous les points. Réveillés en sursaut et terrifiés, les mamlouks cherchèrent leur salut dans la fuite. Le couvent et les fortifications de la place tombèrent entre les mains de Mohammed Aly. Il s'empara également de quelques canons de rempart, de plusieurs chevaux et dromadaires, et il revint à la fin de la nuit apportant cinq têtes des ennemis. Une de ces têtes fut prise un instant pour celle de Saleh bey. Le bruit courait aussi qu'El Alfi el Saghir avait été fait prisonnier. Mais les deux nouvelles ne tardèrent pas à être démenties. Mohammed Aly fut immédiatement reçu à la Citadelle par le Pacha, qui le revêtit de la pelisse envoyée par la Porte, et une salve d'artillerie annonça la victoire. La joie était au comble. Les marchés étaient pleins de gens qui circulaient avec des tambours, semblaient insulter à la honte des partisans de leurs adversaires.

Le mercredi 10, trois bateaux venant de la Basse-Égypte arrivèrent à Bassous. Le Pacha les avait fait venir pour remplacer les bateaux déjà détruits lors de la rencontre des pèlerins. A Bassous, les mamlouks s'étaient cantonnés sur une colline, du haut de laquelle ils tirèrent sur les bateaux. La poudrière de l'un de ces bateaux sauta, le second coula à fond et on apprit que le troisième n'était qu'une barque ordinaire de transport. Plusieurs marchands qui voyageaient sous la protection de ces navires de guerre furent obligés de rebrousser chemin. Quelques-uns d'entre eux tombèrent cependant entre les mains des mamlouks, qui s'emparèrent du blé dont ils étaient chargés.

Cette nouvelle mit l'alarme dans toute la ville. Bientôt les céréales disparurent des marchés et le pain devint très rare. Les soldats affamés s'emparaient alors du pain qu'ils trouvaient dans les boutiques, et s'introduisaient dans les maisons pour demander de la nourriture pour les chevaux.

Le jeudi et le vendredi, la panique devint générale. On vendait le quart de weba de blé à 70 paras, l'ardeb d'orge ou de fèves, 2,400 paras.

Plusieurs rencontres eurent lieu entre les deux camps ennemis. L'armée des émirs de la Haute-Égypte retourna à Tourah, où des travaux de restauration avaient été commencés après le premier siége. On y avait transporté de nombreux matériaux; les chameaux étaient occupés à approvisionner les citernes des forts.

L'aga et le wali forcèrent les marchands de blé à mettre leur denrées en vente à raison de 50 paras le *robah*; puis ils prirent pour eux-mêmes l'orge et les fèves existant au marché.

Le samedi, Hassan aga Nadjati fut nommé mohtasseb. Ce fonctionnaire inspirait aux marchands une très grande crainte; ils firent tout leur possible pour pouvoir mettre en vente toutes

les céréales dont ils pouvaient disposer; Hassan aga recherchait lui-même les céréales et les faisait mettre en vente.

Quant à la viande de mouton, elle disparut complètement, par suite du manque d'arrivages.

Les céréales de la Haute-Égypte devinrent très rares. On payait à Embabah le quart de *weba* 80 paras.

Les lentilles et les pois-chiches remplacèrent l'orge et les fèves dans la nourriture des bestiaux chez les gens aisés. Les figues et les raisins devinrent extrêmement rares dans la saison même de la récolte de ces fruits. On achetait le rotoli de raisin à 14 paras. Cette cherté persista même après le rétablissement des communications.

Le dimanche 14, des troupes nombreuses s'assemblèrent à Choubrah. Une lutte acharnée s'engagea dès la pointe du jour et se prolongea jusqu'au lundi, où les deux armées se séparèrent après avoir subi de très grandes pertes. Quatre ou cinq officiers furent tués et leurs corps furent rapportés dans la ville. Le soir, les janissaires et les Albanais attaquèrent les retranchements de Choubrah. Hussein bey, connu sous le nom de El Frandji, Aly bey Ayoub et leurs soldats durent quitter la place, y laissant cent soixante morts et emportant avec eux de nombreux blessés. Bientôt l'armée du Pacha enleva les retranchement de Chalakan et de Bassous. Les mamlouks qui les défendaient se retirèrent vers l'est, à Khanka et à Abou Zaabal.

On dit que les émirs avaient été défaits parce qu'ils avaient été trahis par les soldats du Pacha, qui avaient passé auparavant dans leur camp et à qui ils avaient confié la défense des retranchements. Le matin, l'armée du Pacha rentra en ville avec sept têtes. L'une d'elles fut prise pour celle d'Ibrahim bey el Kébir, à cause de la barbe toute blanche dont le visage était couvert. Mais bientôt, on apprit par des soldats nouvellement arrivés que Ibrahim bey el Kébir vivait encore dans son camp du côté de l'est.

La victoire fut annoncée par des salves d'artillerie et par des feux d'artifice qui durèrent deux jours entiers.

La nuit du dimanche au lundi, il y eut une éclipse de lune partielle. Elle commença au moment même du lever de la lune, et, se dissipant petit à petit, cessa complètement après deux heures. La partie éclipsée était large de dix pouces.

Le jeudi, un officier de la Sublime-Porte arriva à Boulac, venant de Turquie. Il alla le matin à la Citadelle. Le Pacha le fit descendre à Darb el Djamamiz chez Radouan, katkhoda d'Ibrahim bey. Un des firmans apportés par cet officier prescrivait l'envoi de cinq cent soldats à Yambo pour défendre cette localité contre les invasions des Wahabites.

Le mardi, lecture fut donnée de tous les firmans envoyés par la Sublime Porte ; l'un de ces firmans annonçait que Mohammed pacha Abou Marak, commandant de l'armée de Syrie, avait reçu l'ordre de partir pour le Hedjaz.

Le Pacha réunit les chefs de l'armée et leur fit connaître la décision de la Porte concernant Yambo. Ils refusèrent de quitter l'Egypte et de partir pour quelque pays que ce fût.

Le même jour, des nouvelles annonçaient la prise de Yambo par les Wahabites.

Le même jour, on annonçait qu'El Alfi el Kébir était passé sur la rive gauche du Nil, après s'être rendu sur la rive droite, où il avait répandu ses partisans jusqu'au Djisr el Assouad.

Les chefs mamlouks avaient envoyé des lettres à leurs partisans qui se trouvaient en ville, les invitant à travailler activement au succès de leur parti et à se tenir prêts à sortir à leur rencontre lors de leur passage sous les murs de la ville. Ils devaient gagner aux chefs certains lieutenants de l'armée turque

et leur préparer de la nourriture et des munitions. Croyant que leur appel serait entendu, les mamlouks quittèrent El Khanka le mercredi 17 du mois et passèrent derrière la montagne, où leurs partisans devaient les rejoindre. Ils furent déçus dans leur attente et ils partirent sans avoir reçu même un simple messager.

Lorsque leur départ fut connu des soldats turcs, ceux-ci rentrèrent dans la ville où ils se livrèrent aux actes de destruction les plus odieux. Ils expulsaient les propriétaires des maisons pour y prendre leur place et au bout de quelque temps de séjour, l'immeuble était complètement en ruines. Les poutres, les fenêtres et les portes servaient de combustible. C'est ainsi qu'ils se firent connaître dès le jour de leur arrivée en Egypte. La ville du Caire fut victime des actes les plus barbares. Ses maisons étaient en ruine, ses boutiques et ses magasins saccagés, ses marchés déserts ; partout ce n'était que destruction. Le quartier Birket el Fil surtout présentait un aspect désolant. Plus de ces palais magnifiques qui entouraient le lac, plus de ces chalets dont la splendeur était sans pareillle; tout avait déjà disparu laissant dans les âmes un souvenir bien doux à garder, mais bien amer à se rappeler.

Le Birket el Fil, disait notre savant ami cheikh Hassan el Attar, eut le sort le plus malheureux ; ce n'est que les larmes aux yeux qu'on peut regarder ses décombres et c'est avec un véritable serrement de cœur qu'on se souvient de ces jours de grandeur. La voix du corbeau, cet oiseau du malheur, y remplace le gazouillement des jolis oiseaux qui peuplaient jadis ses beaux jardins. Ses palais sont changés en véritables collines de decombres ; ses puissants habitants sont remplacés par des gens de la dernière classe.

Le mardi 23, les cheikhs se rendirent chez le Pacha pour lui demander la liberté de Sayed Badre el Mokdessi. Ce dernier fut immédiatement mis en liberté et il regagna son domicile.

Le jeudi 25, Aly aga el Wali reçut le commandement des troupes envoyées à Yambo. Le canon annonça cette nomination au public, qui se rejouit du départ d'Aly aga, car cet officier était, en effet, le plus mauvais des Ottomans qui s'étaient succédés dans cette fonction ; le Pacha avait pour lui beaucoup d'égards et il n'écoutait point les plaintes dont sa conduite était sans cesse l'objet. Des gens de la basse classe qui se trouvaient sans travail furent enrôlés en grand nombre pour partir avec Aly aga.

Le même jour, plusieurs Ottomans furent nommés kachefs dans les provinces.

Le 18 du mois, une querelle eut lieu dans la rue des Francs, au Mouski, entre un soldat turc et un médecin français. Celui-ci porta à son adversaire, qui voulait le tuer, un coup mortel. Le Français ayant pris la fuite, les compagnons de la victime s'assemblèrent et décidèrent le pillage de la rue des Francs. Mais la nouvelle ne tarda pas à être connue de Mohammed Aly, qui arriva immédiatement sur les lieux, ferma les portes de la rue et conjura le désordre en s'emparant de la personne du consul français. Il l'amena avec lui et le retint chez lui jusqu'à ce que le tumulte fut apaisé.

Le même jour, au soir, des soldats, passant par la rue Darb el Ahmar, voulurent enlever une des lampes qui éclairaient le passage. Le gardien qui s'y opposa fut assassiné. Le lendemain matin, au moment où l'on se racontait cet incident, on annonça la découverte du cadavre d'un soldat au Mouski. Il faut ajouter à tous ces incidents le pillage et le viol des femmes et des enfants.

Le même jour, les mamlouks se fixèrent à Sol et à Brimbal. Othman bey Hassan, El Bardissy et leurs partisans pour-

suivaient, sur la rive gauche, la construction des retranchements.

Le Pacha manda de Damiette et de Rosette des bateaux et des navires pour les besoins de la guerre et s'appliqua à remplir les citernes de la Citadelle en appelant tous les porteurs d'eau de la ville. Grâce à cette mesure, l'eau devint très rare dans la ville. On vendait l'outre 40 paras, encore était-il très difficile de s'en procurer. Les outres appartenant à des particuliers étaient parfois arrêtées dans les rues par les passants qui mouraient de soif. La chaleur était intense. Un vent chaud soufflait continuellement; l'air était sec et la crue du Nil se faisait trop attendre.

Mois de Djamad el Awal.

Le mardi, premier jour du mois, était l'anniversaire de la mort de Hussein. Le Pacha se rendit à la mosquée pour assister à la solennité d'usage et déjeuna chez le cheikh El Sadat, qui l'avait invité. A midi, le Pacha retourna à la Citadelle.

Il n'y eut point de réjouissances durant les quelques jours de cette fête, car les soldats se mêlaient de tout, tracassaient les passants, gênaient le commerce dans les marchés; en un mot, ils mettaient le désordre partout. La dernière nuit, durant laquelle l'usage exigeait qu'on veillât jusqu'au matin, ne fut pas plus joyeuse que les autres. Une heure après le coucher du soleil, les boutiques étaient fermées, les lampes éteintes et l'on ne voyait guère de promeneurs dans les rues.

Le même jour, on fit une réquisition de céréales dans tous les villages, qui furent divisés en trois catégories: les villages de la première catégorie devaient fournir quinze ardebs de blé et quinze charges de paille hachée; ceux de la seconde, dix, et ceux de la troisième, cinq. Il faut remarquer cependant que la pro-

vince de Gallioubiah ne se composait plus que de vingt cinq villages, renfermant à peine quelques habitants. Les autres villages étaient en ruine et entièrement dépeuplés.

Le montant de cette réquisition était de huit mille ardebs, outre la paille et un impôt extraordinaire de 1,500 bourses. Le tout était destiné à l'expédition de Aly pacha, qui partait pour Yambo.

Le vendredi, le Pacha réunit les cheikhs dans une audience privée et leur donna lecture d'une lettre que les mamlouks leur adressaient. Les auteurs de cette lettre priaient les cheikhs d'intervenir auprès du Pacha pour la conclusion de la paix. Les mamlouks demandaient le licenciement des soldats turcs qui ravageaient le pays et proposaient en retour leur soumission pure et simple. Si le Pacha, ajoutaient-ils, n'était pas disposé à bien accueillir ces propositions, ils lui demanderaient une partie de la Haute-Egypte pour y demeurer isolément ; ou bien alors, s'il n'y avait pour toute réponse que la guerre, ils s'y résigneraient, à condition que l'armée turque voulût bien combattre loin des murs. Après cette lecture, le Pacha dit aux cheikhs d'écrire à leurs correspondants qu'il consentait à leur laisser Esnah et toutes les provinces situées au sud de cette ville. Mais les cheikhs déclinèrent une pareille mission. L'audience prit alors fin, sans avoir amené aucun résultat.

Le même jour, certains chefs de l'armée, entre autres Ahmed bey, compagnon de Mohammed Aly et Sadik aga manifestaient l'intention de quitter l'Egypte. Ils vendirent leur mobilier, achevèrent leurs préparatifs et se rendirent à Boulac chez Omar aga, où Mohammed Aly se trouvait déjà pour leur faire ses adieux. Au moment du départ, les soldats entourèrent la maison où se trouvaient les voyageurs. Ils venaient réclamer à leurs chefs le paiement des arriérés de leur solde ; ils les me-

naçaient de les empêcher de partir avec les richesses de l'Egypte. Les chefs leur promirent satisfaction et retardèrent leur voyage.

Le mardi 8 du mois, un fonctionnaire ottoman fut nommé wali en remplacement d'Aly aga, qui partait pour Yambo.

Le 10, les soldats se rendirent en corps à la Citadelle pour demander au Pacha le paiement de leur solde. Les Albanais reçurent le traitement d'un mois.

Le jeudi soir, correspondant au 12 du mois de Misrah (ère copte), le Nil atteignit sa hauteur normale. Le samedi matin, on coupa la digue du Khalidj en présence du Pacha, du cadi, de Mohammed Aly et de tous les chefs de l'armée avec leurs corps. Des salves d'artillerie furent tirées et l'eau coula dans le canal. Peu de temps après, le canal était sillonné de mille petites barques montées par les militaires. Nous faisons remarquer en passant que les militaires seuls prenaient part aux réjouissances ; de temps en temps, ils déchargeaient leurs armes. Un grand nombre d'entre eux, avec leurs maîtresses, s'étaient emparés, de force, des maisons donnant sur le canal et déchargeaient également leurs armes par les fenêtres. Plusieurs personnes furent tuées par les balles qui partaient en tout sens. Le wali demanda aux parents d'une des victimes qui voulaient emporter le cadavre, une somme de 3,000 dirhams en argent ; c'est avec toutes les peines du monde que les malheureux parvinrent à lui faire accepter la moitié de cette somme pour obtenir l'autorisation d'enlever le cadavre de leur pauvre fils.

Un des soldats qui se trouvaient dans les barques remarqua une femme assise à sa fenêtre. Il fit feu sur la malheureuse qui expira aussitôt. D'autres méfaits nous furent également rapportés, mais nous les passons sous silence, car nous n'avons pu en vérifier l'exactitude.

Le dimanche 13, Aly aga, commandant de l'expédition de Yambo, se rendit à Adliah d'où il partit le samedi pour Suez avec cent soldats seulement.

Le même jour, le Pacha consulta les cheikhs pour un impôt qu'il voulait imposer sur le Caire afin de payer le reste de la solde de l'armée. Les cheikhs défendirent les habitants de la ville par tous les moyens en leur pouvoir. Le Pacha leur fit comprendre qu'il s'agissait d'un emprunt restituable dans le plus bref délai. Ils répliquèrent que personne ne pouvait plus prêter de l'argent et que tout le monde était frappé du même malheur. Le Pacha demanda alors l'avis des odjaklis. Ceux-ci tombèrent d'accord qu'il fallait demander conseil à Sayed Ahmed el Mahrouki. Ce dernier fut immédiatement appelé et l'on trouva un moyen assez doux pour se procurer les sommes demandées. Elles furent réparties sur les odjaks, les marchands de café, les commerçants de Khan el Khalil et certains étrangers, comme les Moghrabins et les marchands de Ghouriah. Tout individu qui faisait des difficultés ou qui mettait simplement du retard dans le paiement de sa contribution était enfermé et enchaîné par les mains, les pieds et le cou. Il y en avait même qu'on obligeait à se tenir debout et qui étaient retenus dans cette position par une chaîne fixée au plafond. On envoyait les soldats dans les maisons des captifs ; ils y mangeaient, y dormaient et demandaient aux habitants l'argent de poche avec lequel ils achetaient des liqueurs pour s'enivrer. Ils amenaient leurs maîtresses avec eux et passaient des journées entières à boire, à chanter et à faire entendre les détonations de leurs armes.

Le jeudi 24, on arrêta l'émir Aly el Madani, gendre du fils du cheikh El Djohari, et on le mit en prison. Aussitôt les cheikhs se rendirent chez le Pacha pour lui demander la raison de cette

arrestation d'un homme si justement respectable. On leur répondit que s'il était véritablement respectable il ne se serait pas fait le katkhoda de Saleh bey el Alfi, et lors de la fuite de Saleh bey il ne se serait pas non plus emparé de sa fortune. « Des témoins sont là présents, ajouta le Pacha, qui attesteront sa culpabilité. Je lui réclame maintenant l'argent qu'il a chez lui. » Les cheikhs se retirèrent sans avoir pu rien obtenir.

Le samedi 26, eut lieu la mort du cheïkh Moussa el Charkaoui, l'un des savants distingués du rite Chafeïte.

Le lundi 28, le Mahmal arriva à Suez. Il fut reçu par le katkhoda du Pacha, l'aga, le wali et les notables de l'armée. On lui fit traverser la ville au son du tambour et des flûtes.

Vers la fin du mois, des caravanes de café arrivèrent à Suez. Le Pacha s'empara de la marchandise et donna aux propriétaires des bons qui en garantissaient le paiement. Les soldats furent chargés de la vente du café, on leur en abandonna le produit jusqu'à concurrence de leur solde. On estima à 900 bourses la valeur du café ainsi confisqué par le Pacha.

Ainsi se termina ce mois avec ses malheurs et ses troubles. Les soldats y commirent les actes les plus condamnables. La ruse et les faux témoignages étaient le moyen le plus efficace pour obtenir ce qui appartenait à autrui. On imaginait un procès et le débiteur était cité devant le cadi, et alors de deux chose l'une : ou l'on obtenait condamnation et tout était dit, le tour était joué ; ou bien l'accusé obtenait gain de cause, dans ce cas on le traduisait devant le katkhoda du Pacha. Là il devait choisir entre le paiement d'une somme fixée par le katkhoda ou la prison.

Il arriva une fois que trois anciens administrateurs d'un wakf, déjà ruiné depuis l'expédition française, furent cités devant le katkhoda pour le paiement des loyers reçus au nom de ce wakf. Une enquête fut faite, d'où il résulta que ce wakf ne rapportait plus rien depuis de longues années. Les malheureux croyaient que la question était vidée et voulurent s'en aller. Mais le katkhoda les en empêcha en leur demandant la somme de 30 bourses pour un des prétendus créanciers. Pourtant il n'y avait pas moyen d'obtenir cette somme de personnes ne possédant rien. On les conduisit donc en prison. L'un d'entre les trois était un homme infirme et aveugle. Sa femme et son domestique achetèrent sa liberté pour la somme de 4,000 tallaris.

Mois de Djamad el Thani.

Le jeudi, premier jour du mois, le nouveau cadi arriva à Boulac. Le vendredi, il fut reçu à la Citadelle par le Pacha. Après la réception il se rendit au Mehkemé, que le Pacha avait déjà fait restaurer sur les instances du cadi lui-même lors de son arrivée à Rosette.

Le même jour la viande fut rare faute d'importation. Le sucre fut également moins abondant et le prix du miel s'éleva à 50 paras le rotoli.

Quant aux mamlouks, El Alfi el Kébir demeurait toujours à Lahoun ; les autres chefs se trouvaient à Siout et à Miniah. Othman bey Hassan se trouvait à Djebal el Teir, sur la rive gauche.

Le 5, on apprit le départ de Mohammed Aly, d'Ahmed bey et d'autres chefs. Ils vendaient leurs chameaux et leurs meubles. A cette époque circulaient les bruits les plus contradictoires sur

les motifs de ce départ. Les soldats multiplièrent leurs vexations. Les boutiques furent fermées et la terreur s'empara de tous. On craignait surtout les janissaires.

Le mardi 6, Mohammed Aly, accompagné de nombreux soldats, parcourut à pieds les marchés. Il avait avec lui Hassan bey, frère de Taher pacha, Abdi bey, l'aga des janissaires et le wali. Dans leurs parcours ils se divisèrent en deux groupes, l'un stationna à Ghouriah et l'autre à Khan el Khalil. Après une heure, durant laquelle ces personnages semblaient vouloir calmer les esprits, ils se retirèrent précédés de personnes criant en langue turque « El Aman ». Les soldats avaient l'ordre de faire ouvrir les boutiques et de tuer les récalcitrants. Ils marquèrent comme toujours leur passage par de nombreux excès; ils enlevèrent des objets exposés en vente et maltraitèrent les passants.

Le même jour, deux barques portant des soldats albanais passèrent dans le Khalidj. Ces soldats avaient une femme avec eux. En cet endroit se trouvaient des janissaires qui demeuraient à Beit el Madjnoun. Ils tirèrent sur les soldats albanais dont quelques-uns furent tués; le reste prit la fuite, soit à la nage, soit à force de rames. Cet incident surexcita les Albanais. Un certain nombre d'entre eux se rendirent à Beit el Madjnoun sans y trouver personne. Mohammed Aly demanda à Hassan bey d'examiner cette affaire et de lui donner la suite qu'elle comportait.

Le mercredi matin, trois janissaires furent trouvés assassinés au Mouski. On attribuait ce triple assassinat à l'incident de la veille.

Le même jour, un certain nombre de soldats quittèrent le pays sur des bateaux qui se trouvaient en rade. On fit venir

d'autres bateaux de Damiette, d'Alexandrie et de Rosette et d'ailleurs pour transporter les autres soldats. Les communications par le fleuve devinrent alors très rares, ce qui amena une hausse considérable dans le prix des marchandises. On réquisitionnait arbitrairement les bateaux qui arrivaient à Boulac. Ceux de ces bateaux qui pouvaient contenir cent personnes étaient pris pour quatre ou dix personnes seulement. Dans leur trajet, les soldats se livrèrent le long des rives du Nil à de nombreux actes de brigandage.

Le samedi 17, eut lieu le départ d'Ahmed bey et de Aly bey, frère de Taher pacha.

Le même jour, le selehdar du Pacha fut nommé gouverneur de la province de Djerdjah. Il dressa ses tentes à Deïr el Adaouiah.

Le jeudi 22, les canons de la Citadelle annoncèrent l'arrivée de vaisseaux de guerre à Boulac.

Le dimanche, les soldats s'amusèrent à enlever les turbans des passants. On prit le manteau du cheikh Ibrahim el Sedjini qui passait en ce moment à Daoudiah. Son domestique perdit également sa coiffure ; il y eut des rixes sanglantes.

Le lundi, l'aga avertit les soldats de se tenir prêts pour s'enrôler dans l'armée expéditionnaire. Ceux qui voulaient rejoindre leur patrie reçurent également leur congé.

Mois de Radjab.

Le samedi, premier jour du mois, les soldats quittèrent Daïr el Adaouiah et se transportèrent à Tourah, où un grand

nombre s'embarquèrent. Peu de jours avant ce déplacement, Mohammed effendi, kachef de Béni-Souef, s'était déjà mis en route.

Le lundi et le mardi, l'aga ordonna de quitter la ville aux soldats qui devaient partir. Ceux-ci multiplièrent alors leurs tracasseries envers les habitants; ils leur prenaient leur ânes et lésaient leurs intérêts de mille manières.

Le mercredi, l'expédition partit tout entière par eau et par terre. Contrairement aux bruits qu'on faisait courir, Mohammed Aly resta au Caire dans l'intention, disaient les uns, de partir pour la Haute-Égypte. Les nouvelles venues de cette contrée annonçaient l'arrivée du kachef de Béni-Souef dans cette localité même. Il n'y trouva aucun soldat du parti des Égyptiens.

Le dimanche, le Pacha assista au mariage de Sayed Mohammed Ibn el Daouakli dans la rue d'El Djécdiah et Kafr el Tammaïn. En se rendant à la maison nuptiale il s'arrêta un instant chez Sayed Omar effendi, Nakib el Achraf et lui fit présent de deux chevaux.

Le onzième jour du mois, le Pacha parcourut la ville. En passant par la rue El Sankariah, il aperçut un soldat qui ne voulait payer à un ferblantier que 5 paras pour le prix d'une petite casserole, tandis que le ferblantier lui en demandait 10. « Paie-lui le prix », dit le Pacha. Le soldat, qui ne le connaissait pas, lui répliqua : « De quoi te mêles-tu ? » — « Ne craignez-vous pas le Pacha? » demanda ce dernier. « Non, fit le soldat, je m'en moque. » Le Pacha lui brûla la cervelle sur le champ.

Le lundi 17, quatre têtes qu'on disait appartenir aux émirs de la Haute-Egypte furent exposées à la porte de Zoueilah. Le bruit courait que dans deux jours, de nombreuses têtes arriveraient également. Plusieurs prisonniers furent conduits à la Citadelle.

Le mercredi, Mohammed Aly eut une entrevue à la Citadelle avec le Pacha, qui lui donna une pelisse à l'occasion de son départ pour la Haute-Egypte. Mohammed Aly alla dresser son camp en dehors de la ville.

Le mercredi 26, on soupçonna Kadri aga d'entretenir des relations avec les émirs du sud, on l'empêcha de partir avec Mohammed Aly et on lui ordonna de rentrer dans son pays. Il ressembla ses troupes et alla se retrancher derrière les murs du nouveau bâtiment d'Aly bey. Plusieurs Turcs se joignirent à lui. Mohammed Aly fut chargé de leur faire entendre raison ; mais il n'y parvint pas. Le Pacha vint alors en personne à Boulac ; mais sa présence n'amena aucun résultat. Kadri aga lui répondit que son départ dépendait de sa propre volonté et il demanda l'arriéré de la solde de ses troupes. En le quittant, le Pacha défendit aux boulangers de Boulac de lui vendre du pain. Informé de cette prescription, Kadri aga menaça le mohtasseb de s'introduire dans les maisons et d'y prendre les denrées alimentaires tout en déclinant la responsabilité du désordre qui en résulterait. On informa de cette résolution le Pacha, qui rapporta sa première ordonnance.

Le même jour, on établit sur les villages un nouvel impôt. Chaque village devait payer 80,000 paras au moins selon son importance. Le village devait fournir en outre deux chameaux, un certain nombre de moutons, une certaine quantité de beurre, de blé et d'orge.

Vers la fin du mois, le ciel s'obscurcit; les nuages s'amoncelèrent rapidemment et le tonnerre gronda sourdement. La nuit, l'orage redoubla de violence, la pluie tomba. Quelques jours après, des habitants de Charkiah vinrent annoncer que l'orage avait été plus intense encore dans cette province. La foudre avait tué, disaient-ils, vingt personnes, plusieurs animaux domestiques, tels que des moutons, des bœufs, des vaches, etc. Il y eut même des personnes qui perdirent la vue. Dans le courant du mois on commença la confection du Tapis pour la Kaabah. Sayed Ahmed el Mahrouki, chargé de veiller à ce travail, confia ce soin à son intendant. Les travaux commencèrent dans la maison du cadi.

Mois de Chaban.

Ce mois commença un dimanche.

Le quatrième jour, Hassan bey reçut deux insignes honorifiques. Il fut reçu à la Citadelle par le Pacha, qui le revêtit d'un de ses costumes et d'une coiffe. Il partit de la Citadelle à cheval précédé de laquais et d'huissiers, et on célébra la cérémonie d'usage pour sa nomination en remplacement de son père.

Le jeudi, Kadri aga s'embarqua avec ses troupes pour la Basse-Egypte.

Le même jour on supprima l'impôt personnel. Il fut remplacé par un autre impôt moins onéreux.

Le jeudi 12, on ordonna à tous les soldats de partir pour la Haute-Egypte, à l'exception cependant de ceux qui voudraient retourner dans leur patrie. Ceux-ci reçurent leur congé. Aus-

sitôt les préparatifs commencèrent activement, et, à cette occasion, les enlèvements des ânes et des chameaux se renouvelèrent.

Le même jour, le Pacha reçut de la Turquie la réponse à sa lettre annonçant le départ d'un pacha à Yambo. La Porte prescrivait l'envoi de provisions à Yambo et à Djeddah afin de parer à tout danger pouvant menacer les Lieux Saints. La même lettre recommandait également au Pacha de bien traiter la population égyptienne et d'imposer silence aux adversaires du gouvernement du pays.

On donna lecture de ce document au milieu d'une assemblée solennelle, et le canon annonça la fin de la cérémonie.

Le même jour eut lieu la mort du cheikh Hedjab.

Le samedi 14 eut lieu le départ de Mohammed Aly pour la Hante-Egypte.

Le même jour, Aly kachef el Selahdar el Alfi et ses partisans, qui se trouvaient au Caire, s'enfuirent de cette capitale. On ne trouva rien dans leurs maisons. On en cloua les portes, on arrêta les voisins et on pilla certaines habitations.

Le 17, Hassan pacha se mit en route pour la Haute-Egypte. Les soldats reçurent l'ordre de partir avec lui.

Le 19 du mois arrivèrent environ deux cent cinquante soldats du corps des Dallats. Le Pacha les fit descendre à Kasr el Aïni.

Le même jour, Sayed Ahmed el Mahrouki prépara un festin où il invita le Pacha. Celui-ci accepta l'invitation, déjeuna

chez son hôte et resta chez lui pendant deux heures. Après son départ, Sayed el Mahrouki lui envoya un riche présent par son fils, son interprète et son katkhoda. Le présent se composait de quelques pièces d'étoffes des Indes, de pierreries, de candélabres en or et en argent, de chevaux pour le Pacha et pour les principaux personnages de sa suite. Le Pâcha revêtit les messagers de fourrure de martre.

Le dimanche 22, Sayed Ahmed el Mahrouki mourut subitement. Il passa la soirée avec ses amis jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. En rentrant chez lui il fut pris d'un accès de fièvre auquel il succomba après la sixième heure de la nuit. Son fils se rendit chez le Pacha, qui le consola. Le cadi et le secrétaire du Divan furent chargés de mettre les scellés sur le domicile du défunt. Le lendemain, on leva les scellés et on dressa l'inventaire de toute la succession. Quand les opérations furent terminées, on mit l'inventaire aussi sous scellés. Saleh effendi, qui partait alors pour la Turquie, fut chargé officiellement de porter à la Porte la nouvelle de cette mort. Saleh effendi se mit en route le 27 du mois.

Le mercredi 25, on reçut vingt et une têtes appartenant, disait-on, aux émirs battus à Miniah. Les têtes étaient remplies de paille. La nouvelle de la victoire de Miniah ne fut cependant pas confirmée.

Le samedi 28, le fils de Sayed Ahmed el Mahrouki fut revêtu d'une pelisse et d'une tunique d'honneur, et fut investi des fonctions et des titres de son père.

Le même jour, vers le soir, une maison s'effronda sur un établissement de bains, dit « Bain de Masbagha », rue Kaakiin. Le bâtiment fut en partie détruit. Il y eut quatorze victimes,

tant hommes que femmes ou enfants. Les personnes qui se trouvaient au bain se sauvèrent toutes nues. L'aga et le wali se rendirent sur les lieux et ne permirent l'enlèvement des victimes que moyennant le payement d'une certaine somme. Ils s'emparèrent des parures des femmes qui étaient au bain. Le soir, ils arrêtèrent le cheikh Mohammed el Agami, directeur du wakf qui possédait le tiers de l'immeuble du bain, et cependant c'était ce bâtiment qui avait subi des pertes causées par l'écroulement d'une autre maison. Appelés également par l'aga et le wali, cheikh Omar el Ghinani et ses associés, propriétaires de la maison effondrée, se réfugièrent chez le cheikh El Charkaoui. Le cadi se rendit chez le Pacha et lui fit comprendre l'injustice du wali, qui ajoutait un malheur à un autre en demandant de l'argent aux parents des victimes qui voulaient les enlever. Le Pacha rendit une ordonnance condamnant ces exactions. L'ordonnance, criée publiquement, fut enregistrée.

La nuit du dimanche au lundi, on fit la solennité d'usage à l'occasion de la première lune du mois de Ramadan. Le mohtasseb et les cheikhs des arts et métiers organisèrent leur cortège et parcoururent la ville. Cependant il fut démontré, cette même soirée, que le lundi faisait encore partie du mois de Chaban.

Ainsi se termina ce mois. Kadri aga restait toujours rebelle aux ordres du Pacha; il se tenait au village de Chabour, où Saleh aga avec ses soldats surveillait ses mouvements. Chabour fut complètement abandonné par les habitants, qui ne pouvaient point suffire aux exigences de deux armées ennemies. En effet, les deux partis demandaient des provisions aux mêmes habitants. Quelquefois ils réquisitionnaient les passants. Les barques de commerce étaient pillées sans exception; aussi la hausse du prix des denrées fut-elle des plus considérables.

Mois de Ramadan.

Le premier jour du mois fut un mardi.

Le second jour, arriva Saleh aga. Il fut salué par une salve d'artillerie. Etroitement gêné par un siége prolongé, harcelé de l'autre côté par les soldats du kachef de la province de Béhéra et manquant de ressources, il se vit obligé de se rendre à ce dernier. Il fut envoyé à Damiette avec ses partisans.

Le septième jour, on vit arriver un groupe d'Anglais comprenant dix-sept personnes, parmi lesquelles il y avait deux officiers supérieurs dont l'un avait été le compagnon d'Aly pacha el Taraboulsi.

Le dixième jour, Saleh effendi partit pour la basse-Egypte pour ramener, dit-on, Ganim effendi el Defterdar, qui avait refusé jusqu'alors de venir au Caire.

Le même jour, le Pacha sortit dans la ville. En passant dans la rue Tabbanah, où l'on vend la paille hachée, il aperçut un militaire qui enlevait de force à un paysan une charge de paille. Il fit signe au soldat de renoncer à cette usurpation. Le soldat, ignorant à qui il avait à faire, fit une réponse grossière qui lui coûta immédiatement la vie. Arrivé à Bab el Chaariah, le Pacha vit sept militaires qui s'emparaient d'une charge de beurre malgré les protestations du propriétaire. Il ordonna de les mettre à mort. Trois d'entre eux furent exécutés, les autres prirent la fuite.

A Kantaret el Dickeh, deux personnes furent aussi exécutées pour des actes semblables. D'autres personnes, enfin, subirent le même sort à Boulac et à Gamaliah. En un mot, le nombre

des victimes de ce jour fut de vingt personnes environ. Le Pacha, par cette sévérité excessive, a pu mettre un frein aux vexations et à la cupidité des soldats. On vit reparaître sur les marchés certaines marchandises, notamment le beurre, dont le prix demeura cependant fort élevé.

Le même jour, le bruit courut qu'un combat s'était engagé à Miniah entre les armées du Pacha et des émirs; on disait que Saleh bey el Alfi et Mourad bey, recemment élevés à la dignité de sandjaks, avaient été tués.

Mourad bey était le mari en secondes noces de la femme de Nassim bey, l'ex-khazendar d'El Bardissy. Des provisions furent envoyées aux troupes qui tenaient toujours la campagne.

Le vingtième jour du mois, un espion signala au Pacha le passage à Djizah de certains bédouins de la tribu des Awlad Aly. Ils se dirigèrent vers le sud. Le Pacha partit avec ses soldats et ne trouva aux Pyramides que la tribu de Djawabis, gens pieux et ne faisant de mal à personne. Le Pacha les chargea quand même; il s'empara de leurs bestiaux, pilla leurs tentes, en tua quelques-uns et fit prisonniers certains autres. Il retourna à la ville, où il vendit par force les chèvres aux bouchers; les chameaux furent vendus sur la place d'El Roumeilah.

Le jour 26, les bédouins pillèrent la caravane des négociants qui arrivait de Suez. Elle se composait de quatre mille chameaux chargés de café, d'étoffes et de marchandises de toutes espèces. Certains petits commerçants perdirent ainsi toute leur fortune.

Le même jour, Saleh aga ramena le defterdar. Le Pacha le fit descendre à la Citadelle. Ganim effendi et ses compagnons racontèrent au Pacha qu'ils avaient vu la nouvelle lune de Ra-

madan pendant la nuit du dimanche au lundi, et que le jeûne avait commencé le lundi à Alexandrie, à Rosette, à Damiette et dans d'autres endroits de la Basse-Egypte.

Déjà le cheikh Soliman el Fayoumi avait reçu la même nouvelle. Mais le cadi ne crut point à ces assertions et déclara que le jeûne se continuerait le mercredi si la nouvelle lune n'était pas constatée la veille. Dans l'après-midi du mardi, de nombreux coups de canon se firent entendre à la Citadelle. On s'en inquiéta et le cadi, qu'on était allé consulter, déclara qu'il n'y comprenait rien ; il confirma sa première déclaration. Toutefois il dépêcha, le soir, un certain nombre des siens avec son secrétaire pour entrevoir la nouvelle lune du haut du minaret du Moristan. Ces personnes revinrent sans avoir rien constaté. Le cadi renouvela alors l'ordre de jeûner. On illumina les minarets et on fit les prières d'usage. Comme on terminait la prière de la deuxième heure de la nuit, on entendit des nouvelles détonations à la Citadelle et le ciel fut sillonné des fusées de feux d'artifice.

L'agitation recommença de nouveau à s'emparer des esprits. Le cadi fit renouveler l'ordre de continuer le jeûne en annonçant que ces réjouissances avaient lieu à l'occasion de la prise de Miniah sur les émirs. Cette dernière nouvelle avait été apportée au fils d'El Mahrouki par un messager spécial. El Mahrouki donna un costume au messager. Peu de temps après, le wali parcourut la ville annonçant la fin du jeûne. La perplexité était au comble.

Certains cheikhs se rendaient chez le cadi, qui leur déclara n'avoir point pris une telle mesure, attendu que la nouvelle lune n'avait pas été constatée. Les cheikhs se retirèrent en enjoignant au public de continuer le jeûne. Quand sonna la sixième heure de la nuit, le Pacha fit appeler le cadi et lui fit entendre la déposition de ceux qui étaient arrivés de la Basse-Egypte. La déposition fut d'autant plus déclarée véridique qu'elle était faite

par des Turcs. En conséquence, le cadi annonça la fin du jeûne ; les feux des minarets furent éteints.

Cependant de nombreux individus ignoraient ce qui s'était passé. En résumé, l'incident fut des plus curieux, surtout quand on apprit que la victoire de Miniah était une pure fiction.

Ainsi se termina le mois de Ramadan, qui ne fut d'ailleurs pas trop mauvais. Il n'y eut ni désordres, ni vexations de la part de l'armée ; toutefois les denrées furent toujours très chères, comme pendant le mois de Chaban.

Mois de Chawal.

Le premier jour du mois fut un mercredi.

Le troisième jour, Sayed Mohammed, fils de Mahrouki, et Djerdjès el Djohari partirent avec de nombreux soldats pour faire une enquête sur le sort de la caravane qui avait été pillée.

Le 6, on demanda le paiement de l'impôt de l'année 1220. Cette anticipation était motivée par la nécessité de faire les frais du pèlerinage.

Cette mesure n'était point de nature à être bien accueillie. Tout le monde était dans la gêne, les concessionaires de taxes étaient à bout de ressources, les perceptions répétées qu'on n'avait cessé de faire depuis le commencement de l'année avaient déjà épuisé toutes les ressources du pays.

Le 10, on réunit un certain nombre de barbiers qui furent envoyés dans la Haute-Egypte pour panser les blessés de l'armée.

Le même jour, on reçut la nouvelle d'un combat entre les deux armées ; on disait que Miniah avait été vigoureusement

attaqué par eau et par terre à la fois. La ville avait capitulé en partie. Ce fut cette capitulation partielle qui donna lieu aux bruits du mercredi, dernier jour de Ramadan.

Le samedi 18, le Pacha se rendit à la place de Karamidan, où se trouvaient déjà réunis pour la cérémonie du Tapis, le cadi, le defterdar et l'émir El Hadj. Le Pacha confia le Tapis à ce dernier. Le cortège parcourut alors la ville sans ordre ni gravité, précédé du wali, de l'aga et du mohtasseb. Le Tapis Sacré était porté sur un petit chameau boiteux.

Le même jour, les soldats envoyèrent réclamer leur solde. Le Pacha établit une taxe sur les notables, y compris les personnes de sa suite. Il réunit ainsi 500 bourses et les confia à Saleh aga. Ce dernier partit avec des provisions et un certain nombre de soldats.

Le 20, le fils d'El Mahrouki et Djerdjès el Djohari arrivèrent avec quelques marchandises étrangères de peu d'importance; il est à remarquer que pour se faire restituer ces marchandises par les bédouins, ils avaient dû leur en payer plusieurs fois la valeur.

Le même jour, un nouveau defterdar arriva à Alexandrie. C'était Ahmed effendi, qui avait déjà été au Caire et qui était commandant des navires de Suez sous Mohammed pacha et Chérif effendi. Le Pacha envoya à la Porte une lettre portant sa signature, celle du cadi, des cheiks et des anciens. Il y était dit que tout le monde était satisfait du defterdar actuellement en fonctions, Janim effendi, qu'on était habitué à lui et que le désir de tous était de le voir garder ses fonctions aussi longtemps que possible.

Quant au nouveau defterdar, on lui dit de retourner à Chypre

et d'y attendre la réponse de la Porte. Il resta cependant à Alexandrie.

A la fin du mois, le bruit courut que certains émirs du sud étaient venus avec leurs bédouins à Fachne ; que le kachef du Fayoum était venu également avec un certain nombre de soldats et avait été blessé. De nombreux soldats arrivèrent aussi au Caire. On annonçait que les troupes qui avaient attaqué Miniah avaient été repoussées sur la rive droite après avoir soutenu plusieurs combats.

Le jeudi, dernier jour du mois, le chef du pèlerinage sortit de la ville avec le trésor de l'expédition. Othman aga, ancien katkhoda de Mohammed pacha, fut nommé commandant de l'escorte qui devait accompagner le Tapis Sacré jusqu'à Suez, d'où le Tapis devait partir par la mer Rouge comme l'année précédente.

Le même jour, on apprit le naufrage de trois bateaux dans la mer Rouge. Des hommes périrent dans cette catastrophe et des marchandises furent perdues. Le cadi de Médine, Ahmed effendi, ancien cadi du Caire, y périt également ; ses enfants retournèrent au Caire, d'où ils partirent quelques jours après pour leur pays d'origine.

Le même jour, on apprit que les émirs du sud, convaincus de la trahison de Hassan bey surnommé El Yahoudi, l'avaient mis à mort. Ainsi se termina le mois de Chawal.

Mois de Zilkadé.

Ce mois commença un vendredi. Ce jour, le Pacha établit une taxe sur les villages. Le maximum de cette imposition était

100,000 paras et le minimum 60,000 seulement. Zulfikar katkhoda el Alfi, Aly kachef el Saboundji, Hassan aga Nadjati, le mohtasseb, furent chargés de la perception dans les provinces de Garbiah, de Menoufiah et de Dakahliah. Les villes principales durent également fournir leur part de cette taxe nouvelle. Elles furent imposées, selon leur importance, de 20, 30, 50 et 100 bourses.

Le jeudi soir, on rapporta le corps d'Aly aga Yahia dit Sabah Kaât, envoyé par El Mahrouki à Bachebiche. Aly aga souffrait d'une indisposition ; mais, malgré cela, le Pacha l'avait choisi pour être le katkhoda de Hassan bey, frère de Taher pacha. Son corps arriva au Caire cinq jours après sa mort. La cérémonie funèbre eut lieu à El Azhar.

Le 12 du mois, on exposa à Bab el Zoueillah trois têtes appartenant à des personnes absolument inconnues.

Le 15, on apprenait que des combats acharnés s'étaient engagés entre l'armée et les émirs du sud.

Après avoir attaqué Miniah par eau et par terre, l'armée s'empara d'une partie de la ville. Mais les assaillants furent bientôt repoussés par les défenseurs de la place qui s'avancèrent alors vers le nord. Plusieurs bateaux furent coulés. Boche, El Fachne, Béni Souef, Fayoum, furent assiégés. Des demandes de renforts et de provisions furent immédiatement adressées au Caire, où le Pacha déployait une très grande activité dans les préparatifs de guerre.

Le même jour, on apprit par des courriers venant d'Alexandrie que des marins anglais étaient arrivés en rade. Ils demandèrent si des navires français ne s'étaient pas déjà montrés dans ce port, et, après avoir pris leurs renseignements et renouvelé leurs provisions, reprirent la mer.

Le mardi 24, au soir, survint un incident très grave. Il s'agissait d'un kachef albanais qui habitait la maison d'Ibn el Soukkari, près de la rue El Halouadji. Un jour il eut des soupçons sur les relations de son domestique avec un cheikh nommé Ahmed el Barrani, qui venait chez lui présider à la prière. Il frappa le cheikh d'un coup de poignard et le bâtonna jusqu'à ce qu'il le crut mort, puis, à cinq heures de la nuit, il le fit porter chez lui par ses domestiques. Les cheikhs transportèrent la victime au Mehkémeh et le meurtrier s'enfuit. Les cheikhs interrompirent alors leurs cours à la mosquée El Azhar. Cet incident s'était produit en même temps qu'un autre d'une certaine importance. Ce second incident avait trait aux fils de Saad el Khadem, desservants de la mosquée de Sayed Ahmed el Badaoui. Quelques-uns de ces desservants avaient porté plainte contre leurs collègues. Un kachef fut nommé pour examiner les plaintes portées contre l'un d'eux, Ahmed. Le domicile d'Ahmed fut alors violé, ses filles et ses femmes arrêtées, sa maison fouillée ; on croyait y trouver de l'argent. Plusieurs fois les cheikhs firent des démarches auprès du Pacha en faveur des accusés ; mais celui-ci dans sa cupidité encourageait toujours les délations ; car il croyait que cette famille était très riche et il savait que Mohammed pacha Kosrouf avait fait payer à Moustapha, le plaignant actuel, une somme de 185,000 tallaris. Moustapha avait insnué au Pacha qu'Ahmed jouissait des mêmes revenus que lui.

Indignés de l'insuccès de leurs démarches, surexcités par le meurtre du cheikh Ahmed el Barrani, les cheikhs suspendirent leurs cours et refusèrent de rendre des fetwas.

Sayed Aga el Wakil reçut alors la mission de calmer le courroux des cheikhs en leur promettant pleine satisfaction. Sur leur demande, le meurtrier d'El Barrani fut amené au tribunal où le fils de la victime lui intenta un procès

Il annonça qu'avant sa mort, son père avait déclaré que son

meurtrier était le kachef. Celui-ci nia l'accusation en disant que la victime était son iman et que, contrairement à ses habitudes, il ne s'était pas présenté la nuit du crime. Un seul témoin confirma l'assertion du plaignant. Ce témoignage unique suffisait, selon le rite Malekit, pour faire prononcer la peine capitale contre le kachef. Car la déclaration de la victime compte pour un témoignage, attendu qu'elle émane d'une personne qui ne peut mentir à l'article de la mort. Mais les autres rites exigeant deux témoins oculaires autres que la victime, l'affaire fut renvoyée jusqu'à ce qu'on trouvât d'autres témoins. Dans l'audience, cependant, il y avait des personnes qui avaient assisté au crime, mais la crainte les empêchait de parler.

Le dimanche, Mohammed effendi, ancien gouverneur d'Esnah, partit avec des bateaux chargés de munitions. Il était accompagné d'une escorte très nombreuse.

Mois de Zilhodjeh.

Le premier jour du mois fut un dimanche.

Le septième jour, on annonça qu'une bataille avait eu lieu entre les soldats du Pacha et les émirs du sud. Les soldats avaient impétueusement attaqué Miniah et s'en étaient rendus maîtres. Les mamlouks et les bédouins avaient réuni leurs forces, avaient attaqué les Turcs dans la ville, en avaient massacré un grand nombre et les avaient obligés d'évacuer la ville. Ce fait s'était passé le 27 du mois précédent.

Le 8, Youssouf effendi, qui avait été Nakib el Achraf sous Mohammed pacha, se rendit à la Citadelle. Là, il fut arrêté par Saleh aga, qui lui fit administrer la bastonnade et le fit horriblement torturer. A la fin de la journée, on le conduisit

à la maison du cheikh Omar el Nakib, où il fut incarcéré. Le soir on le mit en liberté, sur les démarches du cheikh El Sadat. Le motif de ces voies de fait était l'opposition de Youssouf effendi aux desseins du Pacha ; de plus, il avait blâmé la conduite du Pacha. On voit que les deux adversaires n'étaient pas de force égale.

Le 13, les cheikhs se rendirent chez le Pacha pour lui présenter leurs souhaits à l'occasion du Baïram. Le Pacha leur montra une lettre envoyée par Mohammed effendi, ex-gouverneur d'Esnah, qui était parti pour la Haute-Egypte avec des munitions. Il s'était arrêté à Béni Souef. La lettre disait que El Bardissy avait tué El Alfi par trahison. Cette nouvelle était cependant inexacte.

Le même jour, on annonçait l'arrivée d'un grand nombre de soldats venant de Syrie. Cette nouvelle faisait grand bruit ; on préparait déjà à ces soldats une pompeuse réception. A cet effet, 500 bourses furent demandées aux marchands d'épices.

Le même jour, un groupe des émirs du sud arriva à Djizah et demanda des provisions aux habitants en les menaçant de la bastonnade. Le katkhoda du Pacha, accompagné d'un certain nombre de soldats, se rendirent à Djizah, qu'il fit fortifier. Après quelques hésitations, le katkhoda se décida et retourna de nouveau à Djizah qu'il avait quitté après avoir commandé les travaux de fortification. Quelques jours après, on apporta trois têtes de bédouins et on apprit le retour du katkhoda et des soldats.

Le même jour, on demanda à chaque village, pour la réception des soldats qui arrivaient, vingt ardebs de fèves, vingt moutons, vingt rotolis de beurre, vingt de café, dix kantars de

pain, un quart et un sixième d'ardeb de riz, une même quantité de blé bouilli, le tout sans préjudice des frais de route.

Le mercredi 18 du mois, un courrier venant de la Haute-Egypte annonça la prise de Miniah par les Turcs. A cette nouvelle on tira plusieurs salves d'artillerie. Les Ottomans et leurs partisans se livraient à des transports d'allégresse ; on eût dit qu'ils s'étaient emparés de Malte.

Cependant on exagérait le nombre des ennemis tués et la bravoure des soldats pendant le combat. On apprit en effet que si les émirs avaient quitté la ville, c'était à cause de leur nombre toujours décroissant et de l'absence complète de toute nourriture. Déjà la plus grande partie de la ville était évacuée quand les Turcs attaquèrent les retardataires du côté du sud. Il y eut à peine un petit combat contre des hommes chargés de bagages, et les assaillants eurent le champ libre.

Le jeudi, un aga portant un firman concernant le tribu arriva et se rendit à la Citadelle en grande pompe. Une salve de coups de canon se fit entendre et la lettre fut lue au milieu d'une assistance nombreuse.

Le dimanche 22, un certain nombre de bédouins arrivèrent à Djizah. La nouvelle fut annoncée au kachef de cette province, Othman Dimly, le meurtrier du cheikh Ahmed el Barrani dont nous avons déjà parlé et qui, après son forfait, avait été nommé kachef à Djizah.

Quand il apprit l'arrivée des bédouins, il partit avec vingt-cinq cavaliers et mit les bédouins en déroute. Encouragé par ce dernier succès, il les poursuivit jusqu'à Barnachte. Là, les bédouins reçurent des renforts. Ils entourèrent alors le kachef et le tuèrent. Sa tête fut mise au bout d'une lance, et c'est ainsi qu'il reçut son juste châtiment, châtiment qui ne s'était fait attendre

que quelques mois. Il faut cependant dire à son honneur qu'il était d'un courage et d'une énergie que tout le monde se plaisait à reconnaître.

Le lundi, on avait préparé des provisions et des munitions qu'on envoyait avec cinquante soldats.

Le mercredi 25, les soldats venant de Syrie arrivèrent à Khankah. Un détachement s'étant hâté d'entrer au Caire on le fit retourner pour se joindre au gros de l'armée.

Le jeudi, le katkhoda du Pacha et Saleh aga se portèrent à la rencontre des nouveaux arrivés, dont le chef se nommait Ibn Kour Abd-Allah.

Le vendredi, les soldats entrèrent en ville. Ils étaient accompagnés du katkhoda, de Saleh aga, des kachefs de la Charkiah et de la Gallioubiah et d'un grand nombre de gardes faisant l'office de musiciens. Au nombre de deux mille à deux mille cinq cents, ces soldats furent conduits aux Vieux-Caire et au quartier d'El Assar.

Ainsi se termina l'année 1219, durant laquelle se produisirent les tyrannies, les concussions et les malheurs que nous avons déjà mentionnés, impositions, nouvelles corvées, vexations variées, arrestations arbitraires, sécheresse, cherté des vivres, etc., etc., etc.

Vers la fin de l'année la détresse était plus grande encore. On ne trouvait plus sur les marchés ni blé, ni fèves, ni orge ; toutes les autres denrées étaient devenues d'une cherté excessive.

Dans sa bienveillance pour ses créatures, Dieu permit cependant qu'il y eut un peu de maïs. Aucun arrivage n'eut lieu de

la Haute-Egypte dans le cours de cette année. La famine fort heureusement ne sévit pas avec rigueur, et personne ne mourut de faim, contrairement à ce qui s'était passé les années précédentes. L'ardeb de blé ou de fèves se vendait 18 tallaris et le maïs 12 tallaris; le miel se vendait 35 paras le rotolis, la mélasse 20 paras, le riz 30 tallaris l'ardeb; toutes les autres denrées avaient renchéri dans les mêmes proportions.

NÉCROLOGIE.

Sont morts cette année :

Le savant célèbre, le grammairien distingué, le logicien sans égal, le légiste convaincu, le cheikh Moussa el Sersi el Chafeï. Originaire de Sers (Menoufiah), le cheikh El Sersi vint à El Azhar dès son bas âge et s'adonna entièrement à l'étude. Il brilla parmi ses camarades, se distingua par la perspicacité de son imagination et par sa présence d'esprit. Il assistait aux cours des savants du second degré, entre autres : Cheikh el Adjhouri, Issa el Barraoui, Mohammed el Faramaoui. Devenu maître à son tour, il fit un cours très savant auquel les étudiants s'intéressaient beaucoup. Le cheikh El Sersi s'attacha pendant quelque temps au cheikh Kafraoui et l'assista dans ses fonctions de cadi et de moufti. Puis il s'attacha au célèbre cheikh Ahmed el Aroussy, dont il devint un des favoris. Il contracta ses habitudes et il eut le grand honneur de voir ses fils suivre son cours.

Ses rapports avec le cheikh El Aroussy lui acquirent une réputation sans égale. Bientôt il devint riche; il acheta des propriétés au Caire, dans son village de Sers et à Menouf; il posséda des moulins, des pressoirs d'huile, une belle maison à Darb Abd-el-Hack à l'Ezbékiah; il accrut le nombre de ses

femmes ; acheta des esclaves, des nègres et des jolies abyssiniennes.

Le cheikh Sersi était agréable en conversation, d'une sociabilité parfaite, très poli et bien élevé, constant dans l'amitié, sans prétention, aimant ses amis, toujours prêt à répondre même dans les questions de détail. C'était lui qui écrivait les sentences au nom du cheikh El Aroussy. Celui-ci avait en effet une grande confiance dans la personne du cheikh El Sersi, même pour les questions les plus difficiles et les plus compliquées qui lui étaient soumises. Le cheikh El Sersi demeura avec le cheikh El Aroussy jusqu'à sa mort, survenue à la suite d'une courte maladie. Il mourut dans une maison donnant sur le Khalidj, à Midan el Kotn, le samedi 26 Djamad el Awel de cette année.

Est mort aussi le célèbre grand vizir Ahmed pacha, connu sous le nom d'El Djazzar. Originaire de la Bosnie, Ahmed s'attacha au service de Aly pacha el Hakim en qualité d'interprète et arriva en Egypte avec lui. Il eut le désir de visiter les Lieux Saints, et, muni de l'autorisation de son maître, il partit sous la conduite de Saleh bey, chef du pèlerinage. De retour en Egypte, il apprit que son maître était relevé de ses fonctions et qu'il était parti pour la Turquie, où il mourut quatre mois après. El Djazzar s'établit définitivement en Egypte, s'attacha au service d'Abdallah bey et devint habile dans l'art de la guerre. Aly bey, maître d'Abdallah bey, envoya ce dernier en campagne contre les bédouins de Béhérah, où il fut assassiné. El Djazzar, qui était parti avec son maître, revint avec le reste de ses soldats. Aly bey le nomma kachef de Béhérah et lui donna ordre de venger Abdallah bey. Il partit alors pour le Béhérah, où, par sa finesse et sa diplomatie, il sut réunir les meurtriers de son maître en un même endroit et il les mit à mort jusqu'au dernier. Ce fut cet acte qui lui valut le nom de Djazzar (boucher).

A son entrée triomphale, Aly bey le combla de faveurs et lui conféra le grade de sandjak. Quand Aly bey dut quitter le Caire pour s'exiler dans la Haute-Egypte, il fut accompagné par Ahmed, qui revint avec lui au Caire après avoir partagé son exil. Lorsque Aly bey forma le projet d'attenter à la vie de Saleh bey et qu'il en fit part à ses partisans, y compris El Djazzar, celui-ci refusa de participer à l'assassinat d'un homme à qui il devait encore de la reconnaissanse pour la sollicitude qu'il lui avait témoignée lors de son voyage aux Lieux Saints. En conséquence, il mit Saleh bey au courant de ce qui se passait. Toutes les précautions prises par ce dernier furent inutiles, le projet d'Aly bey reçut définitivement son exécution. Naturellement Ahmed el Djazzar avait de sérieux sujets de crainte et effectivement il y avait des nuages à l'horizon. Déguisé en Algérien, il quitta le Caire et s'embarqua à Alexandrie pour la Turquie. Après quelque temps de séjour, il revint en Egypte et s'établit à Béhérah chez les bédouins de Hanadi, au milieu desquels il se maria après avoir combattu avec eux contre Aly bey. Ahmed partit pour la Syrie ; là, il passa par bien de vicissitudes ; enfin il fut possesseur d'un certain nombre de mamlouks et il devint le chef de partisans nombreux. Devenu célèbre en Syrie, El Djazzar fut nommé par Hassan pacha commandant des fortifications de Saint-Jean d'Acre après la mort de Zaher Omar, survenue en 1189. Ahmed el Djazzar fit réparer les fortifications de la ville, y construisit la mosquée et y établit les jardins devenus célèbres. Puis, il s'entoura d'une forte armée. Il fit de nombreux achats de mamlouks ; il attaqua les Druzes plus d'une fois, il leur enleva du butin et obtint leur soumission. Ils s'engagèrent, comme bien d'autres tribus, à lui payer l'impôt. Il ramassa des richesses colossales dont il employa une partie à gagner les fonctionnaires de la Porte. Il obtint le gouvernement de la Syrie et il en confia l'administration à des individus de son choix. Plusieurs fois, il partit avec le

pèlerinage de Syrie; il soumit les contrées où il passait, punissant les moindres infractions de la mort, de la prison, de l'exposition, de la mutilation du nez, des oreilles ou des extrémités. Jamais il ne pardonna une faute à un savant, ni à un homme influent. Il ruina plus d'une famille en renom et laissa mourir en prison des milliers d'ulémas et de notabilités. Un jour il eut des soupçons sur la conduite de quelques-uns de ses mamlouks et de plusieurs de ses esclaves; il en mit à mort un certain nombre et fit exiler les autres sans exception, après les avoir exposés et leur avoir fait couper le nez; il maudit quiconque leur donnait l'hospitalité dans ses États. Plusieurs vinrent en Egypte, où vingt d'entre eux entrèrent au service d'Aly bey, ce qui amena une rupture entre les deux émirs, rupture qui dura jusqu'à la mort d'Aly bey. Ce fut la cause d'un complot formé par ses deux mamlouks Selim pacha el Kébir et Soliman pacha el Saghir. Ce dernier existe encore aujourd'hui. Leurs camarades, pour se venger, sachant du reste que leur maître n'avait pas beaucoup de partisans, se joignirent à eux. On fit le siège de Saint-Jean d'Acre où il n'y avait que des ouvriers maçons et peu de soldats. Djazzar fit coiffer les ouvriers de la coiffure des Dalats et leur ordonna de monter sur les remparts avec les archers et les artilleurs. Les rebelles, étonnés, crurent que le Pacha avait le diable à son service. Djazzar fit une sortie nocturne, battit ses ennemis et dispersa leurs partisans. La Porte lui tendit plusieurs fois des pièges qu'il sut toujours éviter; elle dut le laisser faire. Alors sa renommée parcourut les pays musulmans et arriva jusqu'aux pays des chrétiens. Il entretenait des correspondances avec beaucoup de rois et de princes dont il était redouté.

Il fit bâtir plusieurs citernes, qu'il remplit d'huile, de beurre, de miel, de riz, etc. Il avait un très beau jardin. Il acheta de nouveau des eunuques et des esclaves blanches. En un mot, Djazzar était un homme bizarre et extraordinaire. Sa biographie

complète fournirait la matière de plusieurs volumes. Il eut la gloire de résister pendant deux mois aux attaques des Français contre la ville d'Acre. Il disait de ceux-ci qu'ils auraient pu facilement faire disparaître une montagne, s'ils avaient voulu. Il prétendait qu'il était cet Ahmed attendu, annoncé par les prophètes. Des santons convaincus confirmaient ses prétentions. Il mourut de mort naturelle vers la fin de cette année. Son mamlouk Soliman était alors émir de la caravane du pèlerinage de Syrie ; à son lit de mort, il fit appeler de sa prison, où il attendait la mort d'un moment à l'autre, Ismaïl pacha, wali de Maraache, auquel il remit les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de Soliman. D'accord avec Taha el Kordi et Saleh el Dawlat, le nouveau gouverneur se fortifia dans Acre. Soliman ne put y entrer que grâce aux partisans de Djazzar, qui eurent recours à la ruse pour éloigner Ismaïl et le remplacer par Soliman.

Est mort aussi le vénérable et respectable Ahmed el Mahrouki, chef des commerçants de la ville du Caire. Son père faisait le commerce des soieries au marché d'Ambariïn. C'était un homme pieux, loyal, fidèle et aimant beaucoup son fils.

Ce dernier, dès son bas âge, se fit au commerce des hommes et s'habitua aux affaires ; très intelligent par sa nature, il se distingua par son habileté dans les transactions commerciales. Il connut très intimement Sayed Ahmed Ibn Abd-el-Salam et fit avec lui le voyage aux Lieux Saints. A les voir, on eût dit deux frères qui s'aimaient tendrement. Ce fut lui qui fut chargé de vérifier les comptes et de liquider les affaires d'El Araïchi, frère de Sayed Ahmed, décédé pendant le pèlerinage.

Les deux amis revinrent au Caire, où leur amitié alla toujours en augmentant. Ils s'amaient si intimement et s'accordaient si bien qu'ils s'identifiaient en quelque sorte l'un à l'autre. L'amitié de Mohammed aga el Baroudi, katkhoda de Mourad

bey, leur gagna l'estime de ce dernier et dès lors leur renom fut sans égal. Quand Sayed Ahmed mourut de la peste, son ami se maintint dans la même position qu'auparavant. Le changement survenu dans les affaires du pays par la mort d'Ismaïl bey, la chute de sa famille et le retour de Mourad bey ne fit que rehausser encore la renommée et le prestige d'Ahmed el Mahrouki. Par son amabilité, El Mahrouki sut s'attacher tous les cœurs et se faire aimer partout. Il conclut des affaires avec tous les commerçants de l'Egypte entière. Son nom inspirait la confiance en Syrie et en Turquie, et ses magasins étaient un riche dépôt et un lieu sûr pour les commerçants. Il fit à son fils Sayed Mohammed des noces incomparables. Presque toute l'Egypte y prit part. Ibrahim bey, Mourad bey, les notables de la ville, les commerçants, les écrivains coptes, les particuliers ayant une certaine aisance, tous lui envoyèrent des présents. Les Syriens, les Moghrabins et presque tous les étrangers en firent autant. Bref, la noce fut une espèce de fête nationale à laquelle chacun contribua. En l'année 1212, Ahmed el Mahrouki partit pour faire le pèlerinage. Il était accompagné d'une suite nombreuse. Des chameaux en grand nombre portaient les provisions du voyage. A son départ, le public se porta sur son passage pour le voir une dernière fois. Un grand nombre de notables l'accompagnaient en armes. Déjà le gros des bagages avait été expédié à destination de Yambo et de Djeddah.

A son retour, il trouva les Français en Egypte. Ibrahim bey manda à Bilbeis Sahib, chef du pèlerinage, ainsi que nous l'avons raconté précédemment. Ahmed se dirigea avec ses soldats à Bilbeis et il eut le sort que nous connaissons. Il fut dépouillé par les bédouins, qui lui enlevèrent jusqu'aux vêtements qu'il portait. Complètement à bout de ressources à El Korein, il se réfugia chez les Français. Le général Bonaparte lui fit bon accueil. Il s'excusa d'avoir embrassé la cause des mamlouks en alléguant qu'il ne connaissait pas la situation. Bo-

naparte accepta ses excuses et s'appliqua à lui faire rendre au moins en partie ce qu'il avait perdu. Il fit restituer en effet à El Mahrouki et à d'autres individus encore une partie de leur fortune et les envoya au Caire sous la garde d'un grand nombre de soldats. Ils rentrèrent dans la ville, tambours et musique en tête.

De retour au Caire, le général Bonaparte reçut plusieurs fois la visite d'Ahmed el Mahrouki, qu'il chargea de ses fournitures. Peu à peu, son avis devint prépondérant dans les affaires commerciales. Quand on réunit le divan constitué par Bonaparte, El Mahrouki en fut un des chefs. C'était lui qui, au nom du conseil, correspondait avec les commerçants de l'Egypte, des pays saints et avec le chérif de la Mecque.

Après le départ de Bonaparte et le retour des Ottomans et des mamlouks, El Mahrouki se porta à leur rencontre et se réconcilia avec eux. On sait ce qui s'est passé concernant la conclusion de la paix avec les Français, les guerres qui s'en suivirent, le zèle et l'activité déployés par El Mahrouki pour venir en aide aux mamlouks, la victoire des Français, etc., etc. El Mahrouki n'avait plus qu'à quitter la ville et à laisser les Français piller sa maison. Lorsque le vizir Youssouf pacha se fixa en Syrie, Ahmed el Mahrouki lui prêta son concours. Ainsi, ce fut lui qui contracta des emprunts en engageant directement son nom. Il écrivait à ses amis d'Egypte, qui le renseignèrent parfaitement sur la situation. Enfin les Ottomans revinrent en Egypte et Ahmed el Mahrouki recouvra son ancien prestige. Il devint un des grands hommes du pays et il reçut la visite du vizir. Sa maison devint un rendez-vous pour tous. Il fut même obligé d'aménager d'autres maisons pour y établir des hôtels gratuits, des prisons, des écuries et d'autres services. Quand Youssouf pacha voulut partir, il mit à la tête de ses propres affaires Ahmed el Mahrouki. Dès l'arrivée de Mohammed pacha Khosro, El Mahrouki sympathisa également avec lui.

Ce fut sous son règne qu'il devint le directeur de l'hôtel des monnaies. El Mahrouki atteignit son apogée de grandeur ; il était écouté partout et de tous ; il invita Mohammed pacha chez lui et il reçut plusieurs fois sa visite.

Lorsque ce dernier dut quitter le pays, El Mahrouki le suivit à cheval. Dans la route, ils se trouvèrent séparés et El Mahrouki fut arrêté par les bédouins qui le dépouillèrent complètement, ainsi que son fils et sa suite. Mais il fut rejoint par Omar bey el Arnaouti qui demeurait à Boulaq et qui le ramena chez lui. Il rendit alors visite à Mohammed Aly et à d'autres personnages ; il regagna son domicile qu'il garda jusqu'à l'apaisement des discordes et le triomphe de Taher pacha. Il sut conserver les bonnes grâces de Taher pacha jusqu'à la mort de ce dernier. Au retour des émirs égyptiens, il s'empressa d'aller à leur rencontre et de leur offrir des riches présents. Les chefs le maintinrent alors dans son ancienne situation. De son côté, El Mahrouki sut bien s'acquitter des charges assez lourdes qui lui étaient imposées. C'est ainsi que lorsqu'on voulut nommer simultanément les seize sandjaks, El Mahrouki se chargea à lui seul de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour leur équipement : chevaux, fourrures, habits pour les soldats, or et argent pour les dépenses de toutes sortes. El Bardissy fut étonné de ces largesses incroyables ; il combla El Mahrouki de ses faveurs et lui donna en apanage le village de Farascour.

Lorsque les soldats se révoltèrent contre les émirs égyptiens, qui furent alors chassés du Caire, on fit venir de Rosette Ahmed pacha Khorchid. C'était un homme obscur, du rang des agas. El Mahrouki lui rendit les honneurs du vizirat ; il lui fit présent de chevaux avec tous leurs équipements et de tout ce dont un wali peut avoir besoin. La renommée d'El Mahrouki s'accroissait de plus en plus, quand la mort vint le surprendre au milieu de ses grandes préoccupations sociales.

Un jour, El Mahrouki invita le Pacha à déjeûner. Celui-ci

se rendit à l'invitation et après deux heures de conversation, il monta à cheval et retourna à la Citadelle. El Mahrouki envoya alors au Pacha un riche présent par son fils et Sayed Ahmed son interprète. C'étaient des étoffes de l'Inde, des pierreries, des bijoux, des tapis de Perse, des chevaux bien équipés. Cinq jours après, la nuit du samedi 22 du mois, El Mahrouki passa une bonne partie de la soirée en compagnie de ses amis et parfois occupé à dicter sa correspondance à son secrétaire. Tout à coup, il eut des frissons. On le couvrit durant une heure. Puis on voulut le réveiller pour le reconduire dans son appartement, mais il avait déjà rendu le dernier soupir.

Le silence fut alors gardé pour donner à son fils le temps d'aller avertir le Pacha de l'événement. Le matin, vers le point du jour, son fils alla informer le Pacha. Un moment après, le secrétaire du divan et le cadi vinrent apposer les scellés sur les coffres-forts et sur les magasins ; après quoi on laissa la nouvelle se répandre dans la ville.

Les funérailles d'El Mahrouki furent célébrées avec une pompe digne de son rang et il fut enterré près de son ami Sayed Ahmed Ibn Abd-el-Salam. Son fils, Sayed Mohammed, fut investi de toutes les prérogatives dont il jouissait.

Enfin, est mort Aly aga Yehia. Il était mamlouk de Yehia kachef, suivant d'Ahmed bey el Sokari, lequel était à son tour le katkhoda d'Othman bey el Fikari el Kébir dont nous avons raconté la vie. Aly aga passa par bien des vicissitudes ; il se chargea plus d'une fois de conclure la paix entre les émirs de la Haute et de la Basse-Egypte, puis il devint vizir sous Hassan bey el Djeddaoui.

Lorsque la renommée si retentissante d'Ahmed el Mahrouki commença à se répandre, Aly aga se consacra au service de l'étoile naissante. Il fut chargé du recouvrement des revenus de El Mahrouki. Envoyé dans ce but à Bachbiche, il tomba malade

et il y resta jnsqu'à ce qu'il fut mandé par Hassan bey, frére de Taher pacha, commandant de l'expédition de la Haute-Egypte.

Son arrivée au Caire coïncida avec la mort d'El Mahrouki. Il fit ses préparatifs pendant quelques jours et partit, mais il était toujours malade. Il mourut à Samallout le troisième jour du mois de Zilkadé. Son cadavre fut transporté le 8 du même mois au Caire, où il fut inhumé.

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT.

Mois de Moharram.

Ce mois commença un lundi. Ce jour, les Dallats venus du dehors allèrent du côté de Bassatine. Ils ravagèrent les moissons et pillèrent certaines maisons à Deïr el Tine afin de se procurer des provisions en grande quantité. Le Pacha décida alors qu'une somme de 600 bourses par mois serait affectée à leur solde.

Le 8, plusieurs personnes, entre autres le cheikh El Charkaoui, partirent pour la foire de Sayed Ahmed el Badaoui à Tantah. Le kachef de la province de Gharbiah s'y rendit également. Il commit à cette occasion plus d'un acte coupable. Il s'empara par force de la fortune d'un grand nombre de pèlerins et emprisonna plusieurs personnes ; d'autres trouvèrent la mort entre les mains de ses bourreaux. Il fut impossible de lui arracher un seul pardon.

Le même jour, le bruit courut que Mohammed Aly et Hassan pacha étaient en route pour le Caire.

Le retour de ces deux grands personnages dans une ville qu'ils venaient à peine de quitter paraissait motivé par l'arrivée dans cette même ville des soldats du corps des Dallats, à qui Ahmed pacha avait demandé de lui venir en aide. Mohammed Aly et Hassan voulaient conjurer le danger dès le début.

Le jeudi 11 du mois, le Pacha réunit les grands dignitaires de l'Etat, les ulémas et leur tint le langage suivant : « Mohammed Aly et Hassan pacha reviennent de la Haute-Egypte au Caire sans permission. Ils nourissent de mauvais desseins ; je leur donnerai le choix entre trois décisions : ou retourner là d'où ils viennent afin de combattre les mamlouks, ou rentrer dans leur pays natal, ou bien, enfin, je leur donnerai des gouvernements en dehors du territoire égyptien ; j'ai pour cela pleins pouvoirs du Sultan. Représentant de Sa Mayesté Impériale dans ce pays, j'ai une autorité assez étendue pour révoquer qui je veux, nommer qui je veux, donner ou reprendre ce que je veux. » Il tira alors de sa poche un papier qu'il tenait enveloppé dans une étoffe de soie, et il dit à son auditoire : « Voilà le firman écrit de la main même du Sultan. Soyez donc avec moi et restez ici avec les chefs des odjaks. » On écrivit aux cheikhs Charkaoui, Bakri et Mahdi, absents du Caire, pour les y rappeler et l'on décida que deux ulémas passeraient la nuit chez le Pacha à la Citadelle avec deux chefs des odjaks. Les soldats et les Dallats furent envoyés à Tourah et à Djizah avec des canons et des munitions. Mohammed Aly et Hassan pacha arrivèrent à Tourah accompagnés de leurs soldats dont les Dallats évitèrent prudemment la rencontre. Mohammed Aly intrigua auprès d'eux et ses projets réussirent. Il leur fit dire que lui et Hassan pacha étaient revenus non pas avec des intentions hostiles pour le gouvernement mais uniquement pour réclamer leur solde. Il ne leur en fallut pas davantage pour obtenir libre passage. Les soldats de Mohammed Aly rentrèrent en grand nombre au

Caire, les Dallats regagnèrent leurs casernes à Deïr el Tine, à Kasr el Aïni et à El Assar. Omar pacha et le katkhoda du pacha se rendirent près d'eux pour leur demander des explications sur leur conduite. On leur répondit que les partisans de Mohammed Aly n'étaient animés d'aucune idée de discorde, ni d'hostilité. Si maintenant, ajoutèrent-ils, le Pacha voulait nous combattre, ce serait une preuve que nous n'obtiendrons pas notre solde après un certain temps de service. Les messagers se retirèrent et les partisans de Mohammed Aly continuèrent à affluer en grand nombre dans la ville.

Le mercredi, Sayed Aga et un officier de la marine ottomane se rendirent chez Mohammed Aly et Hassan pacha pour leur souhaiter la bienvenue.

Le vendredi, dans l'après-midi, Mohammed Aly fit son entrée dans la ville et se dirigea vers sa demeure à l'Ezbékiah. Hassan pacha s'y trouvait déjà depuis le matin. Leurs soldats pullulèrent dans les rues et jetèrent la terreur parmi la population. Ils envahirent les maisons et se procurèrent par tous les moyens ce qui leur était nécessaire. Défense fut faite par le Pacha aux cheikhs et aux officiers d'aller visiter Mohammed Aly. Celui-ci, de son côté, travaillait au renversement du wali.

Mois de Saffar.

Ce mois commença un mercredi.

Le premier jour du mois, la situation restait absolument la même. Sayed Aga s'afforçait toujours de faire conclure la paix. Un va-et-vient considérable avait lieu sans que le public y comprît rien. Pendant ce temps, les soldats se disputaient, les armes à la main, les objets qu'ils avaient pillés. Soliman kachef

el Baouab arriva du côté de Djezirah; il se dirigea vers Wardan et leva l'impôt pour son propre compte. Son khazendar fut envoyé à Menoufiah avec un certain nombre de soldats. Il demanda également une taxe avec menaces de pillage, de massacre et de dévastation. Mohammed bey el Alfi arriva à Abou Sir el Malak; ses partisans se répandirent dans les régions de Djizah au Caire. Les soldats Dallats occupaient toujours leurs casernes et ne s'occupaient uniquement qu'à ravager les récoltes, à piller les passants, à violenter les femmes et les enfants, ainsi que des hommes et même des vieillards. Les habitants du Vieux-Caire vinrent en ville se plaindre aux ulémas de la mosquée El Azhar des vexations dont ils étaient l'objet de la part des Dallats. Les cheikhs se rendirent immédiatement chez le Pacha, qui ordonna inutilement aux Dallats d'évacuer les maisons qu'ils occupaient.

Le Pacha, informé de cette résistance, se borna à répondre que les Dallats partiraient dans trois jours et qu'il valait mieux les laisser tranquilles. Pendant ce laps de temps, la terreur augmenta. Les ulémas se rassemblèrent à El Azhar et décidèrent d'interrompre leurs cours. Les enfants parcouraient les rues en poussant de grands cris et en invitant les marchands à fermer leurs magasins. Informé de la situation, le Pacha envoya son katkhoda à El Azhar, mais le messager n'y trouva personne; les cheikhs s'étaient rendus à leurs domiciles depuis midi. Ils s'étaient séparés à cause des discordes qui régnaient entre eux. Le katkhoda se rendit alors chez le cheikh El Charkaoui, où Sayed Omar effendi et d'autres personnes se trouvaient déjà. Tous lui tinrent un langage très ferme, si bien qu'il commença à se troubler. A sa sortie, il fut accueilli par les huées des enfants qui lui jetèrent même des pierres.

Cet état de choses se maintint jusqu'au vendredi 10 du mois. Ce jour-là, Ahmed pacha se rendit à la maison de Sayed Aga, chez qui on s'était donné rendez-vous pour proclamer Moham-

med Aly, wali de Djeddah. Ce dernier avait refusé de se rendre à la Citadelle pour recevoir la dignité qu'un messager spécial de Constantinople venait de lui apporter. Après la cérémonie, Mohammed Aly fut arrêté à sa sortie par les soldats qui lui réclamèrent leur solde. Il leur répondit : « Adressez-vous au Pacha qui est ici présent et que voilà », et il se rendit tranquillement à son domicile en répandant l'or et l'argent sur son passage. Les soldats s'adressèrent alors au Pacha, et jusqu'au soir ils l'empêcherent de partir. La douceur de Hassan pacha eut raison des mutins. Le Pacha se rendit alors chez ce dernier. C'est pourquoi le bruit se répandit que le Pacha était fait prisonnier. On se réjouissait déjà de cette nouvelle quand on apprit que le Pacha venait de monter à la Citadelle en compagnie d'Abdi bey. La tristesse regagna alors tous les cœurs.

Le même jour, le Pacha fit venir le fils d'El Mahrouki et Djerdjès el Djohari et leur demanda 2,000 bourses. Le bruit se répandit en ville qu'il avait l'intention d'appliquer aux immeubles de la ville les impôts qui avaient été projetés par les Français.

Le même jour, les Dallats se rendirent à Gallioub et pénétrèrent de force dans la ville. Ils s'établirent dans les maisons, enlevèrent les femmes et les enfants pour les violer ou les vendre ; ils établirent sur chaque maison un impôt qu'ils percevaient tous les jours. Le cheikh du village, El Chaouarbi, fut imposé de 100 piastres par jour. Peu de temps après, Mohammed Aly leur alloua un impôt particulier qu'ils furent chargés eux-mêmes de percevoir. Ils pillaient et dévastaient le village qui refusait de s'acquitter. Le village d'Abou el Ghet s'opposa énergiquement à la perception. Les habitants le quittèrent après avoir caché leurs biens dans l'île qui se trouve en face du village. Une vraie bataille fut livrée entre les paysans et les soldats. Il y eut plus de cent morts du côté des villageois.

Certains paysans informèrent les soldats du lieu où étaient cachés les biens. Le tout fut immédiatement pillé.

L'interruption des cours à El Azhar, la fermeture des magasins et des boutiques persistaient toujours. Vainement l'aga se rendit à El Azhar pour annoncer la paix (El aman). La situation ne faisait que s'aggraver de plus en plus. Le lendemain, les cheikhs se rendirent chez le cadi. L'assistance était nombreuse. Elle se composait de gens oisifs qui prenaient tumultueusement part à la manifestation, d'enfants qui répétaient des couplets injurieux pour le Pacha. La question fut alors nettement posée entre la loi et le Pacha, à qui on donna la qualification de tyran. Le cadi fut requis d'inviter les grands dignitaires de l'état à son conseil. Sayed Aga el Wakil, le katkhoda et bien d'autres encore s'y rendirent. On décida de rédiger une protestation contre les mauvais traitements des soldats envers le peuple, la destruction des maisons, la perception illégale de l'impôt, les procès injustes, etc., etc. Cette protestation fut portée au Pacha, qui, le soir, invita le cadi à se rendre chez lui le lendemain avec les ulémas pour arrêter les bases d'une entente qui satisferait aux vœux de tous. Le cadi porta la lettre, fort polie d'ailleurs, à Sayed Omar, qui lui conseilla de ne point se rendre à l'invitation du Pacha, qui pourrait cacher quelque projet criminel sous la modération apparente qu'il affectait dans sa lettre.

Le lundi matin, les cheikhs se rendirent à la maison du cadi où Sayed Aga se trouvait déjà. Les portes furent interdites au peuple qui voulait toujours faire du tapage. L'assemblée se transporta chez Mohammed Aly pour lui faire connaître qu'elle demandait le départ du Pacha. « Il faut à tout prix le révoquer », dirent les représentants du peuple. « Mais qui voudriez-vous mettre à sa place ? » leur demanda Mohammed Aly. « Nous n'accepterons d'autre wali que vous », lui répondirent-ils. Il

s'y refusa d'abord, mais il ne tarda pas à accepter. Immédiatement on fit venir une pelisse et une tunique que Sayed Omar et cheikh El Charkaoui firent porter au nouveau wali. Le soir, on cria la nouvelle dans la ville et avis en fut donné au Pacha. Celui-ci répondit que, nommé par le Sultan lui-même, il ne pouvait point être révoqué par des fellahs. Le matin, les cheikhs sortirent avec un grand nombre de personnes en armes et s'assemblèrent sur la place de l'Ezbékiah. De son côté, le Pacha fit amasser des provisions au Vieux-Caire et se cantonna à la Citadelle. Mohammed Aly, d'accord avec les cheikhs, envoya une lettre à Omar bey et à Saleh aga, qui soutenaient Ahmed pacha. Dans cette lettre, il leur disait que cette résistance était une violation de la loi. Omar bey et Saleh aga répondirent qu'ils ne pouvaient cesser cette résistance à moins d'un acte écrit par le cadi déclarant le Pacha déchu de sa dignité.

Le jeudi 16 du mois, les cheikhs se réunirent à la maison du cadi et rédigèrent, sous forme de consultation, l'acte demandé. Les partisans d'Ahmed pacha, incapables de comprendre l'acte qui leur était soumis, persistèrent dans leur obstination. Toutefois, les janissaires quittèrent la Citadelle et il ne resta avec le Pacha que les Albanais du parti de Saleh aga et d'Omar bey.

Le même jour, les partisans de Mohammed bey el Alfi se répandirent dans la province de Djizah. El Alfi lui-même se fixa à Mansouriah, près des Pyramides, et envoya à Mohammed Aly, à Sayed Omar effendi et au cheikh El Charkaoui, une lettre dans laquelle il demandait en quel lieu il pouvait se fixer avec ses hommes. On lui répondit de choisir lui-même une localité et de s'y fixer jusqu'à l'apaisement des troubles.

Ahmed pacha continua toujours à résister aux partisans de Mohammed Aly. Il déclarait ne point vouloir abdiquer sans l'ordre formel du Sultan. Il écrivit au cadi pour lui demander

que les arriérés de la solde de l'armée lui fussent versés et aussi que son traitement fût maintenu jusqu'à l'arrivée de la réponse du Sultan. Dans sa lettre il annonçait que sa présence dans la Citadelle ne présentait aucun danger pour le pays et que lui-même ne nourrissait aucune idée de désordre. Le cadi répondit que l'arriéré avait déjà été versé par le fait même des perceptions anticipées, et que la présence même du Pacha et de ses soldats à la Citadelle constituait un véritable danger pour le pays ; que quarante mille personnes s'étaient présentées au Melikmeh pour demander l'évacuation de la forteresse et qu'il était impossible de résister à un mouvement si considérable. Le cadi ajouta qu'à l'avenir il ne correspondrait plus avec le Pacha. Les partisans de ce dernier lui conseillèrent une réplique conçue dans le même sens que la première lettre. Cette réplique demeura sans effet. Sayed Omar effendi faisait appel à l'union et ranimait l'ardeur du peuple. Il se rendit chez Mohammed Aly, dont la maison était devenue le rendez-vous d'une foule de gens de toute espèce et de tout rang qui tous arrivaient en armes. Nuit et jour, les rues étaient remplies de monde. Des hommes parcouraient la ville à la lueur des torches. On résolut enfin d'assiéger la Citadelle. A cet effet, Mohammed Aly envoya ses soldats du côté de Roumeilah et de Hattabah. Ils interceptèrent toutes les communications, telles que les rues de Bab el Karafah, El Hossariah et la route de Salibah. Ils se fortifièrent aussi à la mosquée du Sultan Hassan et dans les environs. De cette manière la Citadelle fut entièrement bloquée. Les assiégés fermèrent alors les portes et se montrèrent sur les murailles. Les soldats des deux camps commencèrent à s'injurier et à échanger des coups de fusil. Les assiégeants tiraient sur la Citadelle du haut du minaret de la mosquée du Sultan Hassan.

Le mercredi 22, Sayed Omar effendi et les cheikhs se rendirent à l'Ezbékiah. Aussitôt la population s'assembla de tous

les côtés ; la circulation fut interrompue ; on sortit de chez Mohammed Aly pour aller chez Hassan bey, frère de Taher pacha et le mouvement continua jusque dans la nuit du jeudi au vendredi. Peu de temps après le coucher du soleil, les soldats de la Citadelle tentèrent une sortie contre les assiégeants. Le combat fut acharné et dura jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Le vendredi 24, Abdy bey, frère de Hassan pacha, monta à la Citadelle et Omar bey en descendit. Ordre fut donné d'évacuer les retranchements. Les hommes qui les occupaient se dispersèrent et on crut que le Pacha allait quitter la Citadelle.

Le samedi matin, trois soldats passant du côté de Mardjouche rencontrèrent un jeune garçon d'une maison de bain qui était sorti pour acheter du café. Ils voulurent s'emparer de sa personne. L'enfant prit la fuite, mais il tomba frappé d'une balle. Les soldats furent alors poursuivis par les clameurs du peuple. Ils tirèrent sur la foule et il y eut un mort et un blessé. Mais bientôt les munitions des soldats furent épuisées et les trois meurtriers furent immédiatement massacrés par la foule.

Le même jour, Sayed Omar se rendit chez Hassan bey, frère de Taher pacha. Là, il engagea la discussion avec Omar bey, qui avait quitté la Citadelle. Omar bey dit à Sayed Omar : « Comment avez-vous pu révoquer celui que le Sultan avait nommé ? Dieu n'a-t-il pas dit : « Obéissez à Dieu, au Prophète et « à ceux qui vous gouvernent. » — Sayed Omar répondit : « Par ceux qui gouvernent il faut entendre les ulémas et le Sultan quand il est juste. Or, le Pacha est injuste et, depuis des temps fort anciens, on a vu le peuple déposer ses gouvernants. Il en serait également de même du Khalife et du Sultan, s'ils ne suivaient pas le bon chemin. » — « Et pourquoi nous interceptez-vous les vivres et nous déclarez-vous la guerre? Sommes-nous

des infidèles ? » demanda Omar bey. — « Parfaitement, répliqua Sayed Omar, les ulémas ont rendu une sentence qui nous autorise à vous combattre, car vous êtes des rebelles. » — « Mais le cadi qui a signé aussi cette sentence est infidèle ? » — « Si le cadi était un infidèle, que seriez-vous donc ? Non, non, le cadi est un homme juste, ne se trompant jamais. » Cette discussion n'aboutit à aucun résultat. Ce fut inutilement encore que cheikh El Sadat causa du conflit avec Omar bey. Il est à remarquer que tandis que ces pourparlers se poursuivaient entre ces grands personnages, le peuple faisait entendre des cris de colère. L'agitation était à son comble, tous les habitants jusqu'aux plus pauvres se procuraient des armes et pour cela vendaient même leurs habits. Les bédouins arrivaient aussi de toutes parts.

Le lundi, Sayed Omar sortit avec un nombreux cortège ; il y avait tant de monde que la tête du cortège était au Mouski, alors que les dernières corporations étaient encore à El Azhar. Le résultat de cette journée fut le retour d'Omar bey à la Citadelle et la sortie d'Abdy bey. Pendant ces jours de négociation, les soldats de la forteresse purent renouveler leurs provisions. Ce fut une manœuvre très habile de la part des partisans du Pacha, car sans cela ils eussent été obligés de se rendre. Il fallut de nouveau rétablir le siège de la Citadelle.

Le mercredi matin, on réquisitionna les ouvriers et les voituriers pour transporter sur le Mokattam un corps de soldats et de bédouins. Ce corps fut largement approvisionné et rien ne lui manquait.

Mois de Rabi el Awal.

Le lundi soir, les soldats réclamèrent leur solde à Mohammed Aly. « Tant qu'Ahmed pacha sera à la Citadelle, leur ré-

pondit Mohammed Aly, vous n'obtiendrez rien. Mais aussitôt qu'il sera parti, nous dresserons nos comptes avec lui et vous serez payés. » Les soldats ne voulurent point entendre raison et quittèrent les retranchements, qui furent occupés par le peuple.

Le mercredi soir, des soldats résidant à El Mozaffar attaquèrent les retranchements, enlevèrent des armes et des turbans et obligèrent les troupes qui les occupaient à les évacuer. Informés de cette attaque, les habitants de Roumeilah s'assemblèrent, ayant à leur tête Hadjadj el Khodari et Ismaïl Djoudah. Les révoltés furent cernés et faits prisonniers, non sans avoir eu quelques morts. Zulfikar katkhoda les fit mettre en liberté et leur conseilla de prendre la fuite.

Le vendredi, les soldats mirent à mort deux personnes : l'une à Mozaffar, l'autre au pont d'El Emir Hussein.

Le samedi 10, les soldats continuèrent leurs mauvais traitements envers la population. Ils commirent ce jour-là plusieurs actes criminels ; ils tuèrent un certain nombre d'individus, ainsi que deux ânes et deux mulets. Le peuple arrêta un certain nombre de ces soldats et quelques-uns furent mis à mort.

Un groupe d'Albanais s'empara de la citerne d'Alexandre à Bab el Khark. Un autre groupe se présenta devant la maison de Sayed Omar el Nakib, mais il fut repoussé par les gardes. Certains individus, s'étant introduits furtivement dans la maison, y furent faits prisonniers. L'agitation devint générale. Hassan aga Nadjati fit venir le mohtasseb et lui ordonna d'annoncer qu'au nom de Sayed Omar et en vertu de la décision des ulémas, le peuple entier devait se tenir en armes prêt à tout événement. On autorisait aussi les habitants à réprimer par la force les vexations des soldats. Mohammed Aly fit également publier les mêmes ordres en arabe et en turc. Le soir, le katkhoda de Mo-

hammed Aly arriva avec un firman adressé par Ahmed pacha au corps des Dallats. Dans ce firman, Ahmed pacha les invitait à prendre sa défense afin de sauvegarder l'honneur de l'empire et d'assurer le respect dû à ses lois ainsi qu'aux lois de la religion. Il terminait son firman en se plaignant d'être assiégé par des fellahs qui lui interceptaient l'eau et les vivres. Aussitôt que le firman fut arrivé aux Dallats, ceux-ci l'envoyèrent à Mohammed Aly, qui le communiqua à Sayed Omar effendi.

Le dimanche 11, il y eut encore des émeutes et des désordres. Des soldats avaient commis quelques vexations à Akkadine, près de Bab el Zoueilah. Là ils furent attaqués par les Moghrabins, et un certain nombre se retranchèrent dans la mosquée El Fakahani. La mosquée fut alors assiégée et dix soldats furent arrêtés et conduits à Sayed Mohammed el Mahrouki, qui les préserva contre la fureur du peuple. Abdy bey vint les réclamer et obtint leur mise en liberté.

Le soir, des soldats se présentèrent à Roumeilah pour réclamer leurs camarades qui avaient été désarmés et qui étaient retenus prisonniers par les habitants. On les leur refusa et une vraie bataille s'engagea. Cet incident provoqua une équivoque qui mit aux prises même les partisans de la même cause. Les habitants se combattaient entre eux, les soldats également, les hommes de la Citadelle se réjouissaient de toute cette confusion. Il eût été impossible dans le moment même de savoir de quoi il s'agissait. L'anniversaire du Prophète se passa sans qu'on s'en fût aperçu.

Le même jour, Mohammed Aly distribua des dons aux Dallats qui partaient pour combattre El Alfi. Celui-ci avait exaspéré la population par ses exigences. Ses hommes commettaient toutes sortes d'atrocités : violation de femmes et d'enfants, pillages, massacres, rien ne les arrêtait.

Le mardi soir eut lieu chez Sayed Omar une réunion à laquelle prirent part le katkhoda de Mohammed Aly, Djerdjès el Djohari, cheikh El Charkaoui, cheikh El Emir, le cadi, afin de discuter une proposition faite par Mohammed Aly pacha.

Quant à Aly pacha el Salehdar, qui demeurait au Vieux-Caire, il s'occupa de se concilier l'appui des soldats dont un grand nombre pactisèrent avec lui. Il entretenait une correspondance secrète avec Ahmed pacha, à qui il envoyait des approvisionnements de toutes sortes, comme sucre, pain, viande, etc. ; il les faisait entrer par une petite porte qui avait été spécialement ouverte à cet effet.

Le vendredi soir, Aly pacha el Salehdar résolut de surprendre les partisans de Mohammed Aly. Il avait formé le projet d'attaquer les retranchements du côté de Salibah, tandis que son maître, à un signal convenu, devait engager la canonnade et la fusillade contre ces mêmes retranchements et contre la ville elle-même. De cette manière, pensait Aly pacha el Salehdar, la terreur gagnerait tous les cœurs et ce serait pour lui un moyen de venir à bout de ses adversaires. Pour bien assurer la réussite de ce projet, Radjab aga et Soliman aga, de l'armée de Aly pacha, envoyèrent à Sayed Omar une lettre l'informant qu'ils voulaient se rendre à la Citadelle afin d'arriver à une solution de l'état de choses dont on souffrait. Ils demandaient en conséquence un libre passage du côté des retranchements. Mais avant l'arrivée du billet à Sayed Omar, le projet concerté dans le camp d'Aly pacha lui avait déjà été dévoilé. Immédiatement il donna des ordres très sévères afin qu'on redoublât de surveillance. Les hommes des retranchements aperçurent du côté du cimetière des chameaux au nombre de soixante qui portaient des provisions à Ahmed pacha. Hadjadj el Khodari et les hommes qu'il commandait s'élancèrent immédiatement sur l'escorte des chameaux et s'emparèrent du convoi après avoir tué deux

soldats et fait trois prisonniers. Ces derniers furent envoyés à Sayed Omar avec les têtes des tués. Sayed Omar les envoya chez Mohammed Aly, qui fit exécuter les trois captifs.

Aussitôt la canonnade commença du haut de la Citadelle contre la ville et dura du matin jusqu'à midi. Mais la population, habituée à de tels faits depuis l'expédition française, se tint immobile. La canonnade recommença de nouveau le soir et dura plusieurs heures; la population n'en fut cependant ni moins calme ni moins tranquille. Les habitants n'y ripostèrent point et n'attaquèrent point la Citadelle du côté du Mokattan, ce qui, en somme, eût été très facile. Toute la journée du dimanche, le soir, et le lendemain lundi, la concorde continua. Des provisions et des munitions continuèrent à être envoyées aux assiégeants, qui tirèrent quelques coups contre la Citadelle, le lundi soir. Pendant ce bombardement, plusieurs maisons furent atteintes, mais les dégâts étaient de minime importance.

Le jeudi soir seulement, les gens de la Citadelle cessèrent de bombarder la ville et cela par respect, dit-on, pour la fête du vendredi.

Le soir, quelques habitants de la banlieue du Caire mirent le feu à la porte de la Citadelle donnant sur la montagne. Les habitants du quartier, croyant que les soldats de la Citadelle voulaient tenter une sortie, commencèrent contre eux une canonnade à laquelle les défenseurs de la Citadelle répondirent sur le champ. Les détonations se succédaient sans interruption et la population, très inquiète, n'y comprenait absolument rien. Le matin, le calme se rétablit lorsqu'on eut appris la vérité sur les événements de la veille.

Le lendemain, vers midi, certains soldats de la Citadelle descendirent des murailles de la forteresse au moyen d'échelles et se rendirent à El Mahdjar. Ils étaient au nombre de vingt environ, et leur but était de se procurer des provisions. Ils furent arrêtés par les habitants, qui leur enlevèrent tous les vivres

qu'ils avaient pu se procurer. Ces soldats rentrèrent à la Citadelle, d'où ils étaient descendus, et la canonnade reprit de plus belle. Cette fois il y eut des dégâts ; plusieurs personnes dont les habitations étaient à portée des canons de la Citadelle abandonnèrent leurs demeures en toute hâte, notamment celles des environs d'El Azhar. Les fuyards allèrent s'établir dans le quartier de Husseiniah ou aux extrémités de la ville.

Le dimanche, le katkhoda de Mohammed Aly pacha envoya à Sayed Omar l'ordre de faire enlever le grand canon qui se trouvait au fort des Français, au pont Leimoun. Des Anglais furent chargés de diriger ce travail. Le canon fut transporté à Bab el Wazir pour bombarder la Citadelle.

Cette opération de transport dura deux jours entiers.

Le même jour, six soldats qui étaient sortis de la Citadelle pour prendre de l'eau dans une citerne de la rue El Hattabah furent repoussés par les assiégeants.

Le lundi soir, on mit en batterie le grand canon qu'on venait de transporter. La canonnade s'engagea des deux côtés et dura jusqu'au jeudi soir. Les dégâts furent relativement considérables. Il y eut en effet des maisons détruites et des personnes tuées. Un des boulets envoyés contre la Citadelle pesait jusqu'à deux quintaux.

Mois de Rabi el Thani.

Le vendredi, premier jour du mois, un courrier venant d'Alexandrie annonça l'arrivée dans cette ville d'un officier de marine, Saleh aga, qui autrefois avait fait partie de la maison de Radouan, katkhoda d'Ibrahim bey. Il apportait des lettres recommandant la paix et la tranquillité. La population se ré-

jouit de cette nouvelle et des feux d'artifice furent tirés. Des salves d'artillerie se firent entendre également. Le tumulte de la fête fit croire aux troupes de la Citadelle que les soldats de la ville, mécontents, s'étaient révoltés. Voulant profiter de l'occasion, le Pacha donna l'ordre de reprendre le bombardement de la ville. La canonnade reprit de toutes parts ; tous les retranchements et tous les forts dirigèrent leurs feux contre la Citadelle qui, de son côté, répondait dans toutes les directions. L'affolement était à son comble. Le feu continua jusqu'au lendemain matin.

Le dimanche, quelques odjaklis partirent pour Alexandrie afin de recevoir Saleh aga, à qui Mohammed Aly pacha avait envoyé un bateau et une escorte. On avait formé d'abord le projet d'envoyer aussi des cheikhs, mais ce projet fut vite abandonné. Sayed Omar se contenta d'envoyer un de ses suivants. Sayed Omar el Bakri, le salehdar de Mohammed Aly, le négociant Omar el Malatiali et d'autres partirent aussi.

Le lundi soir, on apprit l'arrivée de Saleh aga à Boulac. Le public s'empressa de prendre part à la réception ; les rues regorgèrent de monde et une grande animation se manifesta pendant toute la journée. Sur le soir, on apprit que Saleh aga n'était encore qu'à Rosette.

Pendant la nuit, un tremblement de terre se produisit. Il y eut quatre secousses.

Le mercredi, Mohammed el Daouakhli, le fils du cheikh El Emir, le cheikh Badaoui el Haythami, le fils du cheikh El Aroussi quittèrent le Caire. Jusqu'au jeudi soir, la canonnade se fit jour et nuit, presque sans interruption.

Le lundi, on apprit que Saleh aga était arrivé à Gallioub, venant de Fouah. Le même jour, les cheikhs qui étaient partis

pour le recevoir arrivèrent au Caire. Dès le matin, le public se tenait dans les rues et sur les terrasses des maisons, avec des armes et de la musique pour assister au passage du messager. Saleh aga fit son entrée avec le salehdar du vizir et se dirigea vers la petite mosquée de Demerdache, où Ismaïl Tobdji lui servit à déjeuner. Pendant son parcours, qui dura trois heures, les tambours, les salves d'artillerie, les cris de la foule ne cessèrent de se faire entendre. Le katkhoda de Mohammed Aly, les officiers albanais, une grande partie de l'armée, les odjaklis, un grand nombre de juristes qui se déclaraient chefs du mouvement, les habitants d'El Husseiniah, de Boulaq, du Vieux-Caire, de Bab el Chariah, d'El Ottouf, de Roumeilah, de Hattabah, de Khalifa, de Habbaba, dont le chef était Hadjadj el Khodari, etc. tout ce mond était sorti pour saluer l'envoyé du Sultan. Notez en passant que pendant la durée du parcours, le feu de la Citadelle ne se ralentit point. Le cortège arriva à l'Ezbékiah où était la maison de Mohammed Aly pacha. Là les ulémas se réunirent et lecture fut donnée de la lettre que Saleh aga apportait. En voici la teneur :

A Mohammed Aly pacha, ex-wali de Djeddah et wali d'Egypte depuis le 20 Rabi el Awal. — La Sublime Porte approuve le choix fait par les ulémas en la personne de Mohammed Aly et déclare Ahmed pacha relevé de ses fonctions. Il doit, en conséquence, partir pour Alexandrie avec tout le respect dû à son rang. Là, il attendra les instructions qui lui seront données et sa nomination à un autre gouvernement.

Saleh aga descendit dans la maison de Mahmoud Hassan à l'Ezbékiah. Le salehdar alla chez Sayed Mahmoud el Mahrouki.

Le mardi, Sayed Omar effendi sortit en grande pompe pour saluer Saleh aga et le salehdar.

Le même jour, on cessa la canonnade de part et d'autre et les provisions continuèrent à être envoyées aux troupes du Mokattam.

Quant aux Dallats, ils se fixèrent à Mehallet Abou Aly et levèrent les impôts.

Mohammed bey el Alfi arriva à Damanhour. Cette ville refusa de se rendre. Il l'assiégea et la guerre dura plusieurs jours.

Le même jour, divers engagements eurent lieu entre les soldats qui voulaient s'installer dans les maisons et les habitants de ces mêmes maisons. Il y eut des morts de part et d'autre. La plus vive agitation régnait en ville.

Le mercredi, un soldat voulut rendre à un marchand des cuillères qu'il lui avait achetées la veille. Sur le refus du négociant de reprendre sa marchandise, des injures s'échangèrent. Le marchand s'écria : « Dieu ne permettra jamais à un infidèle d'insulter un homme noble, descendant du Prophète. » A ces cris, la foule accourut, arrêta le militaire, le conduisit à la maison du nakib. Là il fut mis à mort après avoir été roué de coups. Cet incident causa une vive émotion dans la ville et fut le commencement de désordres sanglants. Un individu, passant du côté d'El Khoronfiche, fut tué par un soldat. Les habitants du quartier tirèrent sur les soldats. Ceux-ci s'assemblèrent dans cet endroit, passèrent par le quartier des chrétiens et de là tirèrent sur les habitants qui, de leur côté, se retranchèrent à Ras el Khoronfiche et à Mardjouche. Il y eut plusieurs morts. Les soldats pillèrent de nombreuses maisons. Ils envahirent celle de Hassan bey, mamlouk de Othman el Hamami, le médecin, et la pillèrent, après avoir tué Hassan bey. Tel fut également le sort d'un marchand d'huile, de l'esclave de Saleh aga el Djelfi et d'autres.

Le même jour, on envoya à Ahmed pacha une copie de la lettre apportée par Saleh aga ; mais le Pacha refusa de faire sa

soumission. Il prétendit qu'il avait été investi du pouvoir en vertu d'un acte autographe du Sultan et qu'il ne pouvait par conséquent être révoqué par un acte semblable à celui dont on lui présentait la copie. Il voulut enfin conférer avec Saleh aga et le salehdar. Mais on ne permit pas à ces deux personnages de se présenter à la Citadelle.

Le jeudi, un combat eut lieu entre Hadjadj el Khodari et les troupes de la Citadelle; il y eut des morts des deux côtés.

Le même jour, le bruit courut que les émirs, qui se trouvaient dans la Haute-Egypte, étaient arrivés sous les murs du Caire.

Le même jour, eut lieu une réunion à laquelle assistèrent le cheikh El Charkaoui, le cheikh El Emir et un grand nombre d'ulémas. Les membres de l'assemblée, après avoir reconnu l'inutilité de leur intervention dans des disputes auxquelles ils auraient dû rester étrangers, décidèrent de s'abstenir désormais de toute politique, de prêcher la paix, d'inviter les habitants à se calmer, à rouvrir leurs boutiques et leurs magasins, et ils résolurent de reprendre eux-mêmes leurs cours à El Azhar. En conséquence, ils se rendirent chez Mohammed Aly et lui représentèrent que puisqu'il était devenu le maître du pays, il n'appartenait plus au peuple de se mêler de la soumission d'Ahmed pacha et que c'était uniquement à lui qu'incombait l'exécution des ordres du Sultan. Mohammed Aly se rendit aux paroles des cheikhs et envoya avec eux l'aga pour annoncer la paix dans la ville et inviter la population à reprendre ses occupations ordinaires. Les contestations qui surviendraient pendant le jour entre les soldats et les habitants seraient jugées par Mohammed Aly et les affaires entre civils par Sayed Omar. Pendant la nuit, les habitants devaient reprendre les armes et veiller eux-mêmes à leur sauvegarde.

La population refusa d'être, dit-elle, en proie aux vexations des militaires pendant le jour et d'être chargée de la sécurité générale pendant la nuit, et les habitants gardèrent toujours leurs armes. L'aga ayant fait arrêter des individus munis d'armes, une agitation se produisit et une délégation se rendit chez Sayed Omar. Ce dernier s'excusa en disant que ce qui s'était passé était justement contraire à son opinion.

Le jeudi soir, une éclipse totale de lune eut lieu. Elle commença à peu près à deux heures après le coucher du soleil et dura cinq heures.

Le vendredi matin, le katkhoda Abdy bey et un grand nombre d'officiers se rendirent chez Sayed Omar. Ils lui annoncèrent que dans l'après-midi ils persuaderaient à Ahmed pacha de quitter la Citadelle et que s'il refusait, ils le combattraient par tous les moyens en leur pouvoir. Abdy bey et son compagnon apprirent à Sayed Omar que Ahmed pacha entretenait des relations avec les émirs de la Haute-Egypte et que c'était lui qui les avait fait venir au Caire. Puis ils se rendirent chez le cadi où se trouvait Haggo aga, commandant des troupes qui défendaient la route conduisant à la Citadelle. Ce dernier retourna avec Katkhoda bey chez Sayed Omar pour lui faire des excuses. Les soldats qui accompagnaient Haggo aga s'étaient postés dans les rues. En les voyant, la population s'assembla en armes. Un coup de fusil partit soit par mégarde, soit avec préméditation. Aussitôt l'effervescence devint générale. Sayed Omar se mit à sa fenêtre et parla à la foule, mais n'ayant pas réussi à l'apaiser, il descendit dans la rue. Cela fut encore inutile et le mouvement continua jusque dans l'après-midi. A ce moment la foule se retira ; alors on annonça que la paix était rétablie et on rouvrit les portes d'El Azhar.

Le samedi, certaines boutiques furent ouvertes; plusieurs ulémas allèrent à El Azhar reprendre leurs cours; la population se découragea et mit bas les armes. Elle commença à injurier les cheikhs qui lui avaient attiré ainsi la honte et le mépris. Les soldats se sentant forts vis-à-vis des habitants, recommencèrent à les maltraiter.

Le dimanche, des désordres se produisirent en différents endroits. Les boutiques se fermèrent de nouveau; la population se montra très agitée et les plaintes se succédaient chez Sayed Omar. Celui-ci se bornait à adresser de bonnes paroles aux plaignants et les renvoyait à cheikh El Charkaoui et à cheikh El Emir qui, disait-il, avaient ordonné de mettre bas les armes. Bref, on fut de nouveau forcé de permettre aux gens du peuple de reprendre les armes.

Le même jour, les émirs, mamlouks de la Haute-Egypte, vinrent à Djizah. Abbas bey, Mohammed bey el Manfoukh et Rachouan kachef passèrent sur la rive gauche à Bassatine et à Deïr el Tine et rasèrent complètement les forts de Tourah.

Le lundi, Mohammed Aly, Hassan pacha et son frère Abdy bey se portèrent au Vieux-Caire avec le gros de leur armée. Ils restèrent au fort de Boulghiah jusque dans l'après-midi et ils se dirigèrent du côtés des mamlouks. Ceux-ci reculèrent devant l'armée de Mohammed Aly. On dit même qu'ils retournèrent à Djizah, où ils furent rejoints par Aly pacha. Mohammed Aly resta au Vieux-Caire. On se borna des deux côtés à un combat d'artillerie.

Le mardi, le combat s'engagea encore et dura jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Le même jour, les Dallats qui étaient sur la rive gauche du Nil vinrent sur la rive droite et s'unirent à leurs camarades de Djeziret Badran. Ils se rendirent à Boulac; là ils chassèrent les habitants de leurs maisons et s'y établirent. Les magasins des commerçants furent transformés en écuries. Les habitants portèrent plainte à Sayed Omar. Celui-ci s'adressa au katkhoda. Mais les instructions de ce dernier tendant à faire cesser ces désordres restèrent sans résultat.

Le même jour, Mohammed Aly demanda un emprunt aux chrétiens et aux commerçants. Il établit une taxe sur la population. C'était la première demande d'argent de Mohammed Aly depuis sa nomination.

Le même jour, on envoya des maçons avec cinq cents manœuvres pour reconstruire les forts de Tourah.

Le jeudi 21, on apprit l'arrivée de Captan pacha avec de nombreux navires dans le port d'Alexandrie. Ne sachant point la raison de cette arrivée, les cheikhs résolurent de lui adresser une pétition. Mais l'arrivée à Chalakan du salehdar du captan pacha les fit revenir sur ce projet.

Le même jour, un combat eut lieu entre les habitants de Boulaq et les soldats, à cause des trous que ces derniers pratiquaient dans les murs des maisons. Il y eut des morts, mais les habitants furent vainqueurs des soldats.

Le mardi, le salehdar arriva avec une lettre pour Ahmed pacha lui enjoignant de quitter la Citadelle sur-le-champ et de se rendre à Alexandrie. Le salehdar était également porteur d'une autre lettre adressée à Mohammed Aly. Cette lettre le reconnaissait comme wali, conformément aux vœux de tous.

On y recommandait à Mohammed Aly d'être affable avec le peuple, de le bien traiter et d'envoyer un pacha aux villes saintes avec toutes les munitions nécessaires. Quand Ahmed pacha reçut sa lettre, il refusa de s'y conformer avant d'avoir eu une entrevue avec le salehdar.

Le mercredi matin, on arrêta un cavalier qui se dirigeait vers la Citadelle. On le conduisit chez Mohammed Aly. Il portait des correspondances à Ahmed pacha et entre autres une lettre d'Aly pacha et de Yassin bey, qui tous deux se trouvaient à Djizah. Les auteurs de cette lettre avertissaient le Pacha que le vendredi un grand événement se produirait. Sept fusées devaient être lancées à Djizah pour donner le signal. Aussitôt la Citadelle commencerait à bombarder l'habitation de Mohammed Aly. En même temps, Aly pacha et Yassin bey passeraient au Vieux-Caire. El Bardissy arriverait par la montagne à Adliah, le reste des mamlouks viendrait à Tourah. Le mouvement devait commencer sur tous les points et les partisans d'Ahmed pacha espéreraient ainsi remporter la victoire. A la lecture de cette lettre, Mohammed Aly entra dans une grande colère. Le messager adressa en vain des supplications au cadi qui se trouvait alors présent. Il fut exécuté et son cadavre fut jeté dans les fossés de l'Ezbékiah.

Le jeudi, on exposa à la fontaine faisant face à la porte Bab Zoueilah, sept têtes venant, disait-on, de Damanhour. Ce fut à tort qu'on prétendit y reconnaître la tête de Chahine bey el Alfi et celle de son salehdar. Ces têtes, du reste, étaient entièrement défigurées et remplies de paille.

Le même jour, on fit courir la nouvelle que El Alfi avait quitté Damanhour sans être arrivé à aucun résultat, et qu'avant son départ, il avait dépouillé de ses biens Soliman kachef, qui,

d'une manière ou d'une autre, avait ramassé une fortune colossale.

Le soir, le salehdar accompagné de Saleh aga se rendit à la Citadelle. Ahmed pacha leur fit comprendre qu'il ne s'opposait pas du tout à exécuter les ordres du Sultan, mais qu'il fallait régler l'arriéré de la solde des troupes de Saleh aga et de Othman aga, arriéré qui se montait à 500 bourses. Aussitôt que ces deux chefs auraient obtenu satisfaction, il quitterait la Citadelle. Les deux compagnons retournèrent avec cette réponse qui n'avait eu d'autres effets que de les rendre fort indécis.

Le même jour, les émirs de la Haute-Egypte arrivèrent à Hélouan. Aly bey Ayoub entra à Djizah; Soliman bey resta dans la campagne.

Le vendredi, Yassin bey quitta Djizah pour venir aux retranchements de Rodah, où il n'y avait que l'artillerie. Les partisans de Yassin bey s'emparèrent de trois canons et enclouèrent le grand canon. Une grande agitation se manifesta au Vieux-Caire et à Rodah. On commença à tirer sur les troupes qui venaient de Djizah et qui y retournaient. El Alfi arriva aussi ce jour-là à Tarranah.

Le même jour, Saleh aga se rendit chez Sayed Omar el Nakib et lui apprit que Ahmed pacha leur avait promis, à lui et au salehdar, de leur donner une réponse définitive le samedi dans l'après-midi. Ou il quitterait la Citadelle ou bien il déclarerait vouloir persister dans son refus.

Le samedi, à l'heure indiquée, on mit en liberté les malheureux prisonniers de la Citadelle; les femmes furent dépouillées de leurs vêtements. On garda les hommes valides et le Pacha déclara ne vouloir point se soumettre.

Mois de Djamad el Awal.

Le dimanche, premier jour du mois, trois coups de canon se firent entendre à la Citadelle, comme si ç'eût été un signal.

Le lundi, des soldats de Djizah se répandirent dans Embabah. D'un autre côté, on vit aussi arriver à Boulac un certain nombre de soldats. On les reçut à coups de canon, ce qui mit tout Boulac en émoi. A la fin de la journée, Mohammed Aly pacha se rendit à Boulac et descendit chez Omar bey el Arnaouti. Il organisa un corps d'armée, et, la nuit, les soldats passèrent à Bachetil.

Le mardi, ils étaient à Embabah et ils livrèrent bataille à leurs adversaires, qui durent quitter leurs positions. Des retranchements furent élevés dans cet endroit.

Le samedi 7 du mois, Bechir aga, Saleh aga et le salehdar se rendirent à la Citadelle pour conférer avec Ahmed pacha, à qui le captan pacha avait envoyé des lettres. Ils retournèrent chez Sayed Aga el Wakil, accompagnés du katkhoda du Pacha. Celui-ci les accompagna chez Mohammed Aly où l'on tint conseil. Une délégation fut envoyée à la Citadelle et revint quelque temps après. Le va-et-vient dura presque toute la nuit. Le katkhoda passa également la nuit dehors. Les gens de la Citadelle maintenaient toujours leurs premières exigences. Enfin le résultat de ces démarches fut qu'Ahmed pacha quitterait la Citadelle le lundi. Effectivement, le lundi, deux cents chameaux furent envoyés à la Citadelle par Sayed Omar el Nakib pour transporter les bagages des soldats du Pacha. Celui-ci fit descendre sa famille chez Moustapha aga el Wakil. La plupart de ses partisans allèrent se fixer à Boulac, après avoir

pillé les habitations qui avoisinaient la Citadelle. Hassan aga Si Chechmah prit possession de la Citadelle.

Le mardi matin, les derniers soldats d'Ahmed pacha évacuèrent la Citadelle à la quatrième heure. Ahmed pacha sortit par la porte de la montagne et se rendit à Bab el Nasr, d'où il passa à Kharroubi et de là à Boulac. Il était accompagné du katkhoda de Mohammed Aly pacha, d'Omar bey et de Saleh aga Kauche. Il s'installa dans la maison de Sayed Omar el Nakib et Saleh aga dans celle de Sadat.

La tranquillité commença à renaître dans les cœurs des habitants, qui toutefois se tenaient toujours sur leurs gardes. Sayed Omar fit dire aux gens du peuple de prendre toujours leurs précautions et de surveiller de près les mouvements des soldats venant de la Citadelle, en qui, ajoutait-il, il n'y avait pas lieu d'avoir confiance. Malgré la surveillance dont ils étaient l'objet, ces derniers continuèrent leurs abus. Les émirs-mamlouks se réunirent à Tabine, à l'exception toutefois d'Aly bey Ayoub, de Soliman bey et d'Abbas bey, qui restèrent à Djizah avec Aly pacha et Yassin bey.

Quant aux Dallats méchants et indisciplinés, ils continuaient à piller les villages et à maltraiter les populations. Ainsi, ils dépouillèrent le kachef; ils attaquèrent Samanoud, qui était une grande ville; ils la pillèrent et en ravagèrent le marché. Puis ils passèrent à Mehallet el Kobra, où ils se trouvent encore actuellement. Quant à El Alfi, après avoir assiégé inutilement Damanhour pendant très longtemps, il était revenu à Tarranah.

Le captan pacha demeurait toujours sur les côtes d'Aboukir.

Le jeudi, on apprit que le captan pacha était allé à Alexandrie.

Le dimanche 15, Ahmed pacha s'embarqua pour Alexandrie avec sa famille et sa suite. Un certain nombre de ses partisans

l'abandonnèrent pour ne pas se priver du bien-être de l'Egypte, qu'ils exploitaient et qu'ils ruinaient. Parmi ces derniers, nous citerons : son katkhoda, Omar bey, Saleh Kauche, le defterdar, etc.

Le même jour, Alfi bey el Kébir et Alfi bey el Saghir arrivèrent à Djizah.

Le lundi, Mohammed Aly pacha ayant appris que des Albanais se proposaient de passer à Djizah, envoya à leur poursuite un corps d'armée qui les rejoignit au moment où ils allaient s'emparer des barques de Boulac. Une vingtaine furent tués ; les autres se dispersèrent.

Le même jour, Hadjadj el Khodari construisit une porte à Roumeilah, près du marché au blé.

Le mercredi, Mohammed Aly fit arrêter Djerdjès el Djohari et d'autres coptes et les fit emprisonner chez son katkhoda. Il demanda à El Djohari le règlement de ses comptes depuis l'année 1215. Il fit venir El Moallem Ghali, l'écrivain de El Alfi et lui donna la place de Djerdjès comme chef des écrivains coptes. Mohammed Aly confirma également les pouvoirs de Sayed Mohammed el Mahrouki.

Le soir, le Pacha fit exécuter un officier sous les murs de sa maison à El Ezbékiah. Cette exécution fut annoncée par un coup de canon.

Le même jour, Katkhoda bey partit pour la Menoufiah. Il arrêta le kachef de cette province et il mit les mains sur tous ses biens qui, du reste, n'était que le fruit de ses rapines.

Le vendredi 20, correspondant au 19 Missrah, le Nil atteignit sa hauteur ordinaire. La nouvelle fut annoncée dans la ville.

Le bruit courut qu'un certain nombre d'émirs de la Haute-Egypte étaient arrivés derrière la montagne. Tandis que le public attendait avec impatience le lever du soleil afin de prendre part à la cérémonie du Khalidj, le Pacha donnait des ordres pour dresser les tentes et préparer les feux d'artifice. Le soir même on coupa les digues. Le matin tout était déjà terminé ; l'eau coulait dans le canal et ni le Pacha ni le cadi ne sortirent pour la cérémonie comme c'était l'usage.

A l'aurore, un certain nombre de mamlouks arrivèrent près de l'abattoir. Ils enfoncèrent la porte de Husseiniah et au son des tambours ils passèrent par Bab el Fetouh. Ils étaient suivis de nombreux chameaux. Ils traversèrent la rue de Bein el Kassrein et arrivèrent à El Achrafiah. La population feignit de les recevoir avec enthousiasme et partout on leur souhaitait la bienvenue. Lorsqu'ils furent arrivés à la petite ruelle de Kharratine, leurs chefs se divisèrent en deux groupes. Othman bey Hassan, Chahine bey el Mouradi, Ahmed kachef, Selim bey, Abbas bey suivis de leurs soldats et de leurs mamlouks, au nombre de mille environ formèrent le premier groupe et se dirigèrent vers la maison de Sayed Omar, qui refusa de les recevoir. Il les rejoignit cependant chez le cheikh El Charkaoui. Là, ils lui demandèrent des secours et son appui. Il leur répondit que la ville n'était pas prête pour les recevoir et que, pour éviter un malheur général, ils devaient la quitter. Aussitôt, ils sortirent par la porte de Barkiah. Hassan bey el Arnauti, qui était chargé de les poursuivre, dut y renoncer ; ils étaient déjà trop loin.

Le second groupe arriva à Bab el Zoueilah ; il s'avança jusque dans le quartier de Darb el Ahmar ; là il fut repoussé par

une vive fusillade des soldats. Les mamlouks voulurent alors entrer dans la mosquée d'El Moayed pour s'y retrancher, mais ils furent mal reçus par les Moghrabins, qui en tuèrent quelques-uns. Attirés par la fusillade, les autres soldats vinrent à l'aide de leurs camarades et des Moghrabins. Ils tuèrent encore trois de leurs adversaires qui, dès lors, battirent en retraite jusqu'à Nahassine. Les portes de Kaakiïn, de Kharratine, de Boundokaniïne furent fermées. Haggo, qui demeurait à Khoronfiche, redoutant les mamlouks, réunit ses soldats et voulut s'enfuir par la ruelle de Khoronfiche. Dans la croyance que Bab el Fetouh lui était inaccessible, il se dirigea vers la porte de Bab el Nassr qu'il trouva fermée. Les gardiens refusèrent de lui livrer passage. Il retourna alors à Bab el Fetouh, où il ne trouva personne. Il se tranquillisa alors, puis, voulant profiter de l'imprudence des mamlouks, il ferma la porte et y posta quelques hommes pour la défendre. Il retourna à Bein el Kassrein, où il aperçut les soldats qui poursuivaient l'arrière-garde des mamlouks. Il fit feu avec ses soldats. Les mamlouks, entièrement éperdus, mirent pied à terre pour la plupart et un grand nombre se réfugièrent dans la mosquée du sultan Barkouk. Une centaine de cavaliers se dirigèrent vers Bab el Nassr; ils trouvèrent cette porte fermée. Ils quittèrent alors leurs montures, escaladèrent les murailles et s'enfuirent dans la campagne. Quelques autres se dispersèrent dans la ville.

Les mamlouks qui s'étaient enfermés dans la mosquée de Barkouk furent arrêtés par les soldats, qui brûlèrent la porte de la mosquée. Les captifs furent dépouillés de leurs vêtements. Cinquante d'entre eux furent immolés comme des moutons ; les autres furent conduits nus, les mains garrottées, abreuvés de coups et d'injures jusqu'à la maison du Pacha à l'Ezbékiah. Celui-ci se préparait déjà à la fuite ; il était même descendu dans la cour de sa maison pour monter à cheval. Mais la vue des prisonniers le remplit de joie et le fit revenir sur sa déci-

sion. Mohammed Aly pacha les considéra un instant et dit à Ahmed bey, suivant d'El Bardissy, l'ancien gouverneur de Damiette : « Ahmed bey, te voilà pris au piège. » Pour toute réponse Ahmed bey demanda à boire. Mais au lieu de boire, il s'empara d'un poignard qui se trouvait entre les mains d'un assistant, menaça la foule et voulut tuer Mohammed Aly pacha. Celui-ci s'enfuit dans le haut de sa maison. Bientôt Ahmed bey fut arrêté et exécuté. Ses compagnons furent mis aux fers et garrottés dans la cour. On les laissa dans l'état où ils étaient arrivés chez le Pacha.

Le lendemain, on fit venir des bouchers pour enlever la peau des têtes des victimes ; des cordonniers étaient également présents pour remplir la peau avec de la paille. Tout se passait sous les yeux des survivants.

Le lundi soir, Abdy bey se rendit avec les Albanais à Tourah. Là il rencontra les mamlouks, entre autres Ibrahim bey el Kébir et son fils Marzouk bey. Les Albanais furent mis en déroute après avoir eu des nombreux morts et perdu deux bateaux.

Le lundi soir, on exécuta les autres mamlouks prisonniers, à l'exception de Hassan Chabkah et de deux autres qui, dit-on, avaient racheté leur vie moyennant 300 bourses. Les exécutions furent des plus horribles et précédées des tortures les plus cruelles. Les têtes, au nombre de quatre vingt-trois, furent remplies de paille et expédiées à Alexandrie. Au nombre des mamlouks tués, il y avait des individus qui n'étaient point de la race des mamlouks ; il y avait pour ainsi dire un peu de tout. Toutes les têtes furent envoyées à Constantinople avec une lettre contenant l'exposé des faits qui venaient de s'accomplir.

Parmi les morts, on remarqua Mourad bey, suivant de Othman bey ; Hassan captan bey, suivant d'El Bardissy ; Selim

bey el Gharbiah, Ahmed bey el Demiati, Aly bey, suivant de Khalil bey, etc., etc. Cette aventure était la plus désastreuse qui fut encore arrivée aux mamlouks.

Le mercredi, des soldats Dallats arrivèrent à Khanka après avoir parcouru les provinces de Gharbiah, de Menoufiah, de Charkiah et de Dakahliah et après y avoir commis les actes les plus horribles.

Le même jour, on mit en liberté Djerdjès el Djohari et ses camarades, moyennant une somme de 4,800 bourses et on l'autorisa à reprendre ses fonctions. La somme à payer fut répartie sur les différents membres de la communauté copte, à l'exception toutefois de Faltaous et de Ghali. Cette nouvelle imposition jeta la panique chez les coptes et surtout chez les plus pauvres d'entre eux.

Le vendredi, un grand nombre de soldats à pied sortirent pour combattre les Dallats à l'est. Ces derniers comptaient dans leurs rangs leur chef Othman bey, suivant d'Othman bey el Achkar, Mohammed bey el Mabdoul, Hassan pacha el Arnaouti, etc., etc.

Le samedi, l'infanterie rentra au Caire et fut remplacée par la cavalerie. Ce corps poursuivait de loin les Dallats qui, avant de quitter un village, le dévastaient entièrement. Les bédouins arrivaient ensuite et volaient à leur tour ce qu'ils pouvaient prendre. Les soldats arrivaient en dernier lieu, mais ils surpassaient leur devanciers en cruauté et en tyrannie. Ils enlevaient jusqu'aux habits des femmes. Les Dallats prirent cinq cents chameaux aux bédouins d'Aly et s'en allèrent dans la direction de Ras el Wadi.

Le même jour, on apprit que Katkhoda bey était arrivé à Menouf; il avait arrêté le kachef de la province et lui avait pris tout ce qu'il avait ramassé. Il établit sur les villages qui n'étaient pas encore entièrement ruinés une taxe de 1,000 talaris au minimum. Une liste fut dressée de soixante villages qui devaient acquitter la taxe et elle fut soumise à l'approbation de Mohammed Aly. Katkhoda bey, voulant consommer la ruine du pays, priait le Pacha de ne rien retrancher à cette liste, afin, disait-il, de faire face aux besoins de l'armée.

Mois de Djamad el Thani.

Ce mois commença un lundi.

Le 2, les deux fils de Mohammed Aly pacha arrivèrent à Boulac. Les agas du Pacha allèrent à leur rencontre et les firent venir à l'Ezbékiah. Pendant la soirée on fit des feux de joie en leur honneur.

Le 3, Mohammed Aly pacha monta à la Citadelle et y installa son fils aîné. Des coups de canon furent tirés au moment de cette cérémonie.

Le 4, Abdy bey revint de l'est avec les Égyptiens qui l'accompagnaient. Ils avaient poursuivi les Dallats jusqu'à El Ayed, puis ils retournèrent tandis que les Dallats se dirigèrent vers la Syrie avec le butin qu'ils avaient fait en pillant les villages; ils emmenaient aussi les femmes et les enfants dont ils s'étaient emparés. Ils conduisaient plus de quatre mille chameaux chargés. Ils furent un fléau envoyé par le ciel pour les habitants de l'Égypte. Leur arrivée dans le pays, comme leur départ, n'eut d'autre résultat que d'augmenter le mal. Le Pacha destitué qui les avait appelés à son aide ne reçut d'eux que des humiliations.

Il pensait qu'au moyen de leur assistance et de celle des janissaires, il parviendrait à faire disparaître l'autre milice ; mais leur arrivée fut néfaste pour lui, car ils se refusèrent de le soutenir et ils l'humilièrent ainsi par leur abandon. Il perdit de cette façon tout ce qu'il avait dépensé pour les faire venir, pour les recevoir et pour les entretenir, ainsi que les présents, les cadeaux et les habillements qu'il leur avait donnés. Ils ne lui furent d'aucune utilité, et de plus ils devinrent pour lui comme pour toute l'Égypte un véritable fléau. Cependant toutes les fois qu'on lui parlait auparavant d'un fait quelconque ou qu'on lui reprochait un acte, il répondait invariablement : « Patientez jusqu'à ce que les Dallats soient arrivés. C'est alors que l'ordre se rétablira. » Il ne résulta cependant de leur arrivée que le désordre le plus complet.

Le même jour, on se mit à dresser des listes pour l'imposition des villages auxquels il restait encore quelques ressources.

Le 5, Katkhoda bey arriva dans la nuit et ordonna de suspendre la rédaction de ces listes à cause de la fâcheuse impression que la nouvelle imposition avait produite. Il décida cependant avec le Pacha et les délégués de la population qu'il lèverait cette contribution d'après les principes qui lui paraîtraient les plus convenables et les plus justes. Il s'en retourna dans cette même nuit et se mit à faire des perceptions avec la plus grande injustice, en employant les mesures les plus sévères et les plus rigoureuses, comme du reste c'était l'habitude de nos gouvernants pour tout ce qu'ils faisaient.

Le même jour, Ganem effendi el Defterdar partit, accompagné de Bachir aga le nègre, qui avait le titre de Kaïdji pacha.

Le même jour, quelques-uns des dignitaires du Gouvernement partirent à la rencontre du Tapis Sacré.

Le vendredi, Ahmed effendi arriva d'Alexandrie. C'était lui qui était venu l'année précédente comme defterdar, mais il n'avait pu occuper ce poste à cause de l'opposition d'Ahmed pacha Kourchid. On se souvient que les cheikhs et les odjaklis avaient adressé à la Porte des pétitions dans lesquelles ils demandaient le maintien de Ganem effendi. Ahmed effendi continua alors à rester à Alexandrie jusqu'au moment où il arriva porteur des lettres du captan pacha et de deux ordres dont l'un maintenait Sayed Aga dans ses fonctions et l'autre nommait Soliman aga Hafez à celles de khazendar.

Le dimanche 24, Djerdjès el Djohari disparut. On dit qu'il prit la fuite, mais on ignorait ce qu'il était devenu.

Mohammed Aly appela chez lui Faltaous, Gali et Djerdiès el Tawil.

Le lundi, le lieutenant de Alfi, Mohammed, arriva avec une lettre de son maître pour Mohammed Aly pacha. Il fut reçu aussitôt par le Pacha et il se rendit ensuite à sa maison pour vaquer à ses propres affaires.

Le même jour, une caravane de marchands arriva avec le Tapis Sacré. Le Pacha voulut s'emparer des marchandises, mais les propriétaires payèrent 1,000 bourses à titre de transaction. Le Tapis Sacré entra le même jour dans la ville.

Le même jour, le Pacha fit venir Hassan aga Nadjati, le mohtasseb et l'émir Ibrahim bey el Razzaz, il les informa qu'il avait l'intention de les nommer, l'un, Hassan aga, premier lieutenant du pèlerinage et d'en confier le commandement à Ibrahim bey Dewidar. Il leur imposa cependant la condition formelle de se charger eux-mêmes de leurs frais et dépenses. Comme ils s'excusaient en disant qu'ils n'avaient pas les

moyens de faire ces frais, il les emprisonna et réclama à chacun d'eux 500 bourses. Il révoqua même Hassan aga et le remplaça aux fonctions de mohtasseb par un autre fonctionnaire nommé Cadi-Ogli.

Le mardi 16, on sut que Djerdjès el Djohary était parti du couvent du Vieux-Caire et qu'il s'était rendu chez les émirs égyptiens à El Tabine.

Le mercredi 17 eut lieu la mort du moufti du rite Hanafite, cheikh Mohammed el Hariri.

Le vendredi 19 eut lieu la mort du professeur de calligraphie, Hassan effendi, fils d'Othman el Amahi.

Le même jour, Aly Chalaby, fils d'Ahmed kathkoda, fut nommé aux fonctions de kachef de la province de Gallioubiah. Il revêtit le *Caftan* et se rendit à son nouveau poste.

Le même jour, le lieutenant d'El Alfi partit pour rejoindre son maître. El Selehdar et Moussa el Baroudy l'accompagnèrent.

Le 20, un certain Abdalla Kadi-Oglou fut nommé aux fonctions de mohtasseb.

Quelques jours auparavant, on avait nommé wali Ibrahim el Husseini. C'était un homme qui se faisait raser la barbe. Mohammed, le mamlouk d'Ismaïl bey, fut nommé aga des moustafezans. C'était le mari de la petite fille d'Ismaïl bey.

Le même jour, le mohtasseb Hassan aga et Ibrahim el Razzas furent remis en liberté, après avoir été obligés, le premier, de payer 65 bourses et le second 15 bourses.

Le même jour, on fit mettre aux enchères les villages et les circonscriptions territoriales dont Djerdjès el Djohari avait la concession.

Le 21 de ce mois, Yassine bey fut nommé kachef des provinces de Beni Souef et de Fayoum. D'autres nominations de kachefs eurent lieu également.

Vers la fin de ce mois, le lieutenant d'El Alfi et El Salehdar rentrèrent au Caire et formulèrent en ces termes les réclamations d'El Alfi: « Cet émir voudrait obtenir les provinces de Fayoum, de Beni Souef, de Djizah et de Behera, ainsi que la concession de deux cents villages, et il voudrait établir sa résidence à Djizah. C'est alors qu'il se soumettrait à Mohammed Aly pacha ». On délibéra pendant quelques jours sur ces propositions et on finit par consentir à céder aux émirs la province de Djizah et tous les territoires qui s'étendent au sud de cette province, sous la condition expresse d'y laisser le gouverneur envoyé par la Porte. Une partie de ce territoire devait aussi être laissée aux émirs qui y étaient déjà établis et les impôts devaient être régulièrement payés. On fit part de ces résolutions à El Alfi, qui devrait être du nombre de ceux qui profiteraient de ces concessions.

Il n'était cependant pas dans l'intention du Pacha d'exécuter cet arrangement dans le cas où il aurait été accepté par les émirs.

Le dernier jour de ce mois, Mohammed Aly pacha se trouvant dans la nécessité de payer le solde des troupes, fit venir les cheikhs et s'entretint avec eux de cette question. Il leur dit: « Il reste encore dû aux soldats 3,000 bourses. Je ne connais aucun moyen pour me les procurer. Examinez cette question et donnez-moi votre avis en me disant comment je dois agir.

J'espère que ce sera la dernière fois que je vous ferai pareille proposition, car les soldats, une fois payés, devront partir pour leur pays. Il ne restera que ceux dont nous aurons strictement besoin, ou ceux qui exercent actuellement des fonctions, et ceux-là n'auront aucune solde à nous réclamer. » Les cheikhs délibérèrent longuement sur cette question et parlèrent d'imposer une nouvelle contribution aux habitants de la ville. Ils finirent par décider qu'on réclamerait aux concessionnaires le tiers des fermages dus par eux. Cette décision ne fut cependant pas facilement obtenue; les cheikhs rejetèrent d'abord la proposition du Pacha, car ils craignaient de mécontenter le public, qui aurait pu croire que cette manière de faire du Pacha allait devenir habituelle et que grâce à ces payements toujours renouvelés, personne ne pourrait plus vivre dans le pays.

Pour rassurer les cheikhs, Mohammed Aly leur avait proposé de s'engager par écrit envers eux à ne plus recourir à de pareilles impositions.

Il ajouta qu'il était même disposé, s'ils le désiraient, à appeler sur lui la malédiction divine en cas de récidive. Ce fut par toutes ces paroles mensongères et d'autres du même genre que le Pacha obtint le consentement des cheikhs et la décision dont nous venons de parler. On se mit immédiatement à rédiger les états d'après lesquels les perceptions devaient être faites.

Mois de Radjab.

Ce mois commença un mercredi.

Le 11, Mohammed, lieutenant d'El Alfi, quitta le Caire pour porter à son maître la réponse du Pacha, contenant les propositions dont nous avons parlé plus haut. Il avait, pendant son séjour dans cette ville, acheté tout ce dont il avait besoin en fait de tentes, selles et autre matériel.

Le même jour, Nassim bey et les autres kachefs, qui devaient rejoindre leur poste, réquisitionnèrent les barques dont ils avaient besoin.

Ils prirent toutes celles qu'ils trouvèrent, car il n'en venait plus de la Basse-Egypte.

Le 13, ces fonctionnaires partirent avec leur suite. L'ancien selehdar d'Ahmed pacha Kourchid, Aly pacha, partit aussi pour Alexandrie. Le Capitan pacha continuait à séjourner dans cette dernière ville.

Vers le milieu de ce mois, Taher pacha, qui partait pour le Hedjaz, sortit avec ses soldats et établit son camp devant Bab-el-Nasre.

Le même jour, on reçut des nouvelles annonçant que les Wahabites s'étaient emparés de Médine après l'avoir assiégée pendant un an et demi. Ils l'avaient entourée de tous côtés et intercepté toutes les communications, de telle manière que l'ardeb de blé atteignit, dans l'intérieur de la ville, le prix de 100 tallaris. A bout de ressources, les habitants furent obligés de capituler. Les Wahabites pénétrèrent alors dans la ville, mais ils ne firent aucun changement. Ils empêchèrent cependant l'usage des choses prohibées, comme de fumer dans les rues, et ils ordonnèrent la démolition des coupoles, sauf celle du tombeau du Prophète.

Le 19, une querelle entre soldats eut lieu à l'Ezbékiah et coûta la vie à quatre personnes, dont un officier et un saïs. Un mulet, une jument et un âne furent aussi tués dans la bagarre.

Le 25, nous apprîmes que le Capitan pacha et Ahmed pacha Kourchid avaient quitté le port d'Alexandrie.

Le même jour, une députation des habitants de Rosette vint se plaindre au chef des nobles, Sayed Omar et aux cheikhs, de ce que Mohammed Aly pacha avait envoyé demander 40,000 tallaris à treize personnes d'entre les négociants.

Le même jour, Moho bey, qui était à Miniah, arriva au Caire.

Des nouvelles annonçant la prise de la ville d'Assiout par les émirs égyptiens se succédèrent au Caire. A ce moment El Alfi, qui se trouvait au Fayoum, remportait une victoire sur Yassin bey. Celui-ci envoya réclamer des renforts et des provisions.

Le 25, les cheikhs et Sayed Omar Makram allèrent trouver Mohammed Aly pacha pour intervenir auprès de lui en faveur des habitants de Rosette. Ils obtinrent par cette démarche le dégrèvement de la moitié des contributions que ceux-ci étaient obligés de payer au trésor, c'est-à-dire une réduction de 20,000 tallaris de France. Les délégués des habitants de Rosette partirent alors pour leur ville et l'on procéda à la perception de l'impôt réduit.

Le même jour, on fit venir le patriarche du couvent. On l'accusa de la disparition de Djerdjès el Djohari et l'on décida qu'il devait payer une compensation de 140 bourses. Cette somme, répartie sur les chrétiens, fut payée.

Mois de Chaban.

Ce mois commença un vendredi.

Le 1er de ce mois, Mohammed Aly ordonna de reprendre les concessions territoriales inscrites au nom des femmes. On dressa des listes de ces concessions et on les mit aux enchères. Elles ne furent cependant pas vendues, car les dames qui les

possédaient transigèrent et payèrent des sommes d'argent au trésor.

C'est là un exemple de la manière dont on procédait pour se procurer de l'argent.

Vers la fin du mois, le Pacha maria un homme de sa suite, Hassan el Chamacherghi, à la fille de Selim kachef el Assiouti. La mariée était petite-fille d'Abd-el-Rahman bey, homme de la suite d'Othman bey el Djerdjaoui. Elle avait été élevée par Ahmed kachef, homme de la suite de Selim kachef.

On dressa le contrat de mariage et on prépara la noce dans la maison de la mère de la mariée, située dans la rue d'Abdine. Le Pacha, voulant que ces noces fussent splendides, ordonna que le cortège de la mariée fût aussi beau que celui des anciens émirs. Les corporations des artisans furent informées qu'elles devaient se construire des chars pour figurer dans ce cortège. On installa des jeux et on prépara des réjouissances.

Le jeudi, dernier jour du mois, le cortège circula dans la ville et Mohammed Aly vint avec ses enfants s'installer à l'école de Ghouria pour le voir passer. A cette occasion Sayed el Mahrouki leur offrit un festin à l'école même.

Après le passage du cortège de la mariée, on organisa le cortège qui devait accompagner le mohtasseb et les cheikhs des corporations pour constater l'apparition de la lune de Ramadan. Ces personnes vinrent au tribunal du cadi, mais on ne put faire la constatation.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença un samedi.

Ce jour-là la viande devint très rare dans les marchés et son prix augmenta. La raison de ceci était l'absence de bêtes

de boucherie et la continuation des injustices, des iniquités et des réclamations faites par le Gouvernement aux villages. Le rotoli de mauvaise viande de mouton fut vendu 25 paras et le rotoli de viande de bœuf fut vendu 12 paras. La viande de mouton finit même par disparaître des marchés.

Pendant le mois de Ramadan, la population manqua de viande; aussi trouvait-on de nombreux individus stationnant devant les boutiques des bouchers.

Le beurre devint très rare et le peu qu'on mettait en vente était pris de force par les militaires. Ceux-ci allèrent même au marché du village d'Embabah le samedi 1er Ramadan, et s'emparèrent de tout le beurre et de tout le fromage que les paysans y avaient apportés.

Les iniquités et les méfaits des soldats augmentèrent beaucoup pendant cette période de temps. Ils allaient partout, se mêlaient de tout; ils se mirent aussi à se marier de force avec les veuves des émirs. Et si l'une de ces dames refusait le mariage, ils la dépossédaient de toutes ses concessions, s'emparaient de tous ses biens et la chassaient de sa maison. L'un de ces militaires se maria avec la veuve de Hassan bey el Djeddaoui, fille d'Ahmed bey Chanan.

Ces militaires portèrent le costume des émirs d'Egypte, montèrent de beaux chevaux richement harnachés et s'entourèrent de nombreux domestiques et de gardes. Le moindre d'entre eux arriva à occuper une position qui dépassait toutes ses espérances et ses rêves. Avec cela, ils avaient mauvais caractère; ils étaient ignorants, grossiers, sévères, impies, immoraux, et ils ne rendaient aucun service. Il y en eut parmi eux qui se marièrent avec deux ou trois femmes et qui eurent plusieurs maisons.

Pendant ce jour, on parla beaucoup de Yassin bey; on dit qu'après sa défaite, il s'était enfui avec quelques soldats et s'é-

tait rendu auprès de Soliman bey el Mouradi, auquel il s'était joint.

Le 13, la maison de Yassin bey fut pillée. Son père, Mohammed effendi, fut condamné à l'exil. On l'embarqua et on le conduisit vers la Basse-Egypte. On dit qu'il fut tué.

Ce même jour, on annonça que vingt et une grandes barques avaient fait naufrage dans le port d'Alexandrie. On dit que dans les derniers jours du mois précédent, un vent d'ouest très violent s'était levé, avait rompu les amarres des barques et avait jeté celles-ci contre la côte, de telle sorte qu'elles s'étaient brisées. Presque toutes les personnes qui montaient ces barques périrent et les marchandises furent perdues.

On dit aussi que quarante-huit barques qui se trouvaient en pleine mer, entre la Syrie et Damiette, avaient été perdues.

Le même jour, des Alfites vinrent à Djizah, se firent donner des vivres par les villages et retournèrent au Fayoum. Après leur départ, des bédouins de la tribu de Welad Aly vinrent à leur tour dans la province de Djizah. On donna ordre à Taher pacha de les combattre.

Quelques mois avant ce fait, Taher pacha avait été désigné pour se rendre au Hedjaz afin de combattre les bédouins qui s'étaient emparés de ce pays. Il avait dressé son camp en dehors de la porte de Bab el Nasre, mais il ne partait pas sous prétexte que les sommes d'argent et les fournitures nécessaires à son expédition n'étaient pas encore réunies. Et cependant on ne faisait dans toutes les provinces que réunir des sommes d'argent et faire des réquisitions dans ce but.

Lorsque les bédouins de Welad Aly envahirent la province de Djizah, on donna, comme nous l'avons dit, ordre à Taher

pacha de les en chasser. Il traversa le Nil avec ses troupes, mais au lieu de combattre les bédouins, ses soldats s'installèrent dans la ville de Djizah et n'en sortirent pas. Ils se logeaient de force dans les maisons des habitants et se servaient des meubles et des ustensiles qui s'y trouvaient.

Le 19, vers le soir, Mohammed Aly fit arrêter Aly aga el Chamadandji et Othman aga, l'ancien Katkhoda bey. Ces deux personnages furent embarqués à Boulaq. On dit qu'on les tua ainsi que deux officiers qui les accompagnaient. On ne connaît pas la cause de ce fait. Les territoires qui étaient concédés à ces personnes furent mis aux enchères.

Le même jour, on réclama les sommes dues par les concessionnaires pour l'année 1221. Les sommes dues pour l'année courante et dont le tiers seulement était échu, avaient été réclamées d'avance. On s'en était fait payer la moitié et quatre mois après, on s'en fit payer le reste.

Quant aux sommes dues pour l'année 1221, on les réclama toutes à la fois et cependant ces sommes ne devaient être exigibles que dans un an.

Cette réclamation gêna les concessionaires, d'autant plus qu'elle avait lieu pendant le mois de Ramadan. De plus la population se trouvait dans une grande gêne, car toutes les denrées étaient rares et chères. Les soldats se tenaient en effet en dehors des portes de la ville et s'emparaient de tous les vivres que les paysans apportaient. Plus loin les bédouins arrêtaient aussi les paysans et les pillaient.

Les mêmes faits se passaient sur mer; aussi ne recevait-on plus rien des marchandises que les pays étrangers envoyaient en Egypte.

Les armateurs ayant appris que leurs navires allaient être requisitionnés pour le transport des troupes, ne les envoyèrent

plus dans les ports égyptiens. Aussi voyait-on ceux-ci toujours vides, même de barques de petites dimensions.

Pendant cette crise, les dix rotolis de beurre furent payés 600 paras ; les dix œufs, 15 paras ; le poulet, 40 paras ; le rotoli de savon, 60 paras, et atteignit même un prix double ; l'outre d'eau fut payée 40 paras ; le rotoli de crême, 60 paras ; le rotoli de poisson frais, 16 paras ; le rotoli de poisson salé, qui se vendait d'abord 2 paras, fut vendu 10, et tout renchérit dans les mêmes proportions.

Le 20, le khazendar de Taher pacha revint à Adliah avec un certain nombre de soldats. Tous les soirs, il faisait tirer deux coups de canon.

Taher pacha continuait à sejourner à Djizah.

Le même jour, Mohammed Aly pacha adressa aux émirs de la Haute-Egypte une lettre qu'il leur fit parvenir par Moustapha aga el Wakil et Aly kachef el Saboundji. Il leur proposait un arrangement.

Le même jour, un détachement de troupes d'El Alfi vint au village de Sakkara et dans les terres de la province de Djizah. Ces soldats réclamèrent aux paysans des fournitures et de l'argent. Mohammed Aly donna ordre à ses troupes de chasser les partisans d'El Alfi, mais celles-ci s'y refusèrent sous prétexte qu'elles n'étaient pas payées. Il résolut alors d'aller lui-même à cette expédition, et le mardi 25, dans la soirée, il traversa en effet le Nil avec sa suite, ses soldats et plusieurs chefs militaires. Ces derniers étaient Abedine bey, Omar bey, Saleh Koch, le chef du corps des Dallats et ses troupes, Aly kachef, qui s'était marié avec la fille de Chanan, et sa suite.

Le lendemain au lever du soleil, tous ces chefs militaires et les troupes qu'ils commandaient se mirent en marche. Dans la

plaine ils se séparèrent en cinq ou six corps. A ce moment ils virent au loin les bédouins à cheval séparés aussi en plusieurs corps. Ils les attaquèrent et les mirent en fuite, mais pendant qu'ils les poursuivaient, d'autres bédouins qui se trouvaient cachés, se montrèrent et attaquèrent les Egyptiens par derrière. Aly kachef, grâce à ses vêtements somptueux, fut pris par les bédouins pour Mohammed Aly; il fut aussitôt entouré et fait prisonnier ainsi que plusieurs des hommes qui formaient sa suite. De cette manière le Pacha et ses partisans furent vaincus et retournèrent en arrière. Ils rentrèrent au Caire sans retard.

Dans cette affaire, un corps de troupes albanaises se joignit aux ennemis du Pacha.

Pendant cette période de temps, des dissensions éclatèrent entre les cheikhs de la mosquée d'El Azhar à cause de certains intérêts personnels qu'il serait trop long d'exposer ici. Ils se formèrent en deux partis ; l'un ayant à sa tête cheikh Abdallah el Charkaoui ; l'autre, plus nombreux, ayant à sa tête cheikh Mohammed el Emir. Ce dernier parti fit donner à son chef la direction de la mosquée et obtint pour lui à ce sujet un jugement signé par divers cheikhs, entre autres cheikh El Sadat et le chef des nobles Sayed Omar effendi.

Le nouveau cheikh s'occupa aussitôt, après sa nomination, de faire nettoyer et embellir la mosquée : il fit venir des domestiques qui la balayèrent et qui en lavèrent le parquet et il y fit mettre de nouvelles nattes et des lanternes. Tous les jours il veillait lui-même à la propreté de la mosquée. Il fit mettre un concierge à la porte principale de cet édifice et il ordonna que les autres portes fussent fermées tous les soirs aussitôt après la prière.

Cheikh Abdallah el Charkaoui fut très contrarié de la nomination du cheikh El Emir.

Le samedi soir, qui était le dernier jour du mois et la veille de la fête, des troupes se rendirent à Djizah et s'unirent aux ennemis du Pacha. Cette trahison causa une grande émotion et provoqua des dissentiments entre les divers corps.

Ce même soir, on tira sur le lac de l'Ezbékiah des feux d'artifice pour fêter l'apparition de la lune de mois de Chawal.

On avait éclairé les mosquées pour la lecture des prières, mais à la troisième heure de la nuit on cessa cette lecture.

Mois de Chawal.

Ce mois commença un dimanche.

Les jours de fête trouvèrent les affaires toujours embrouillées et la population toujours émue. Pendant tout le mois de Ramadan, personne n'avait pu avoir la moindre tranquillité, ni le moindre plaisir, car la sécurité de tous était menacée. On ne sortait plus dans les rues pendant la nuit, car on craignait les soldats. A tout instant, en effet, on apprenait sur leur compte des faits ignobles, des vols et des assassinats.

Le 4, plusieurs kachefs de provinces furent nommés et ils se disposèrent à se rendre à leurs postes. Des listes de réquisitions et d'impôts nouveaux furent dressées par eux. Indépendamment de cette perception, les nouveaux administrateurs devaient lever d'autres sommes pour leur propre compte. L'usage s'était, en effet, établi que tout gouverneur nouvellement nommé, envoyât dans les divers villages de sa province des agents portant des lettres annonçant l'heureuse nouvelle de sa nomination et chargés de réunir pour lui une somme d'argent plus ou moins importante. Une fois cette somme perçue, d'autres agents portaient et distribuaient à la population, moyennant paiement,

des papiers dont le possesseur était censé avoir baisé la main du nouveau gouverneur. Plus tard, et sous un troisième prétexte, d'autres papiers étaient distribués, toujours moyennant paiement. Et si aussitôt après la troisième perception, le kachef était destitué, tout était à recommencer au profit de son remplaçant.

Katkhoda bey, de son côté, continuait à parcourir les provinces et à réunir de l'argent par des voies injustes et tyranniques. Il ne faisait que réclamer des bourses sous des prétextes divers qu'il faudrait plus d'un volume pour énumérer.

Pendant cette période de temps, les mouvements de troupes augmentèrent. On les faisait partir soit pour Tourah, soit pour la province de Djizah. La raison en était que certains Alfites étaient venus sur la rive orientale du Nil et avaient levé des impôts chez les habitants ; d'autres étaient arrivées à Wardan, sur la rive occidentale.

Le 10, un certain nombre de Dallats et d'autres soldats arrivèrent de Syrie ; les uns étaient venus par voie de mer et les autres par voie de terre.

Taher pacha, qui devait aller à Djedda, revint de Djizah au Caire.

Pendant ce jour, une caravane, accompagnée de deux cents soldats commandés par un des officiers de Taher pacha, partit pour Suez. Hassan effendi, l'ancien juge du Caire, qui devait, conformément aux règles, être nommé juge de la Mecque, accompagnait cette caravane.

Le 15, des caravanes arrivèrent de Suez. Comme elles apportaient des marchandises à l'adresse des négociants, Mohammed Aly résolut de se les approprier. Une grande émotion s'em-

para des négociants, car ils avaient payé ces marchandises ainsi que tous les frais accessoires. On finit par s'entendre et on transigea.

Le 21, le lieutenant du Pacha revint au Caire. Il avait réuni des sommes considérables d'argent et il avait commis des tyrannies et des injustices dépassant toute limite.

Le mercredi 25 eut lieu le décès d'Othman effendi el Abbassi.

Mois de Zilkadé.

Ce mois commença un mardi.

Les troupes se rendaient tous les jours à Djizah et à Tourah pour l'expédition projetée. Cela occasionnait un grand mouvement.

Le mercredi 9, Moustapha aga el Wakil, Aly kachef el Saboundji et Aly chaouich el Fallah, qui s'étaient rendus dans la Haute-Egypte pour conclure la paix avec les émirs, revinrent au Caire.

Plus de trente barques contenant des voyageurs, des négociants et des marchandises arrivèrent à leur suite.

On ne connut pas le résultat de leur mission.

Le vendredi 11, des ordres formels furent donnés aux troupes de sortir aussitôt pour l'expédition. Des menaces étaient faites à ceux qui désobéiraient.

Le surlendemain dimanche, Moustapha aga retourna dans la Haute-Egypte monté sur un dromadaire. Il emportait une seconde lettre.

Le lundi 14, on sortit le Tapis Sacré. Moustapha chaouich el Antabli devait le conduire par la mer Rouge. Au lieu d'expédier en entier la somme d'argent qu'il est d'usage d'envoyer avec le Tapis, on n'en fournit que les trois huitièmes. C'était la première fois qu'un fait pareil se produisait.

Le mardi 15, soixante-dix Tartares environ arrivèrent au Caire et annoncèrent au Pacha que des plaques de distinction, qui étaient envoyées à son adresse, étaient arrivées à l'île de Rhodes. Ces hommes étaient porteurs de firmans accordant la dignité de defterdar à Ahmed effendi Djedid. Ce personnage est le même que celui qui vint l'année précédente pour occuper le poste de defterdar, mais qui n'y parvint pas à cause de l'adresse envoyée à la Porte par les principaux personnages et dans laquelle ils affirmaient que la population était satisfaite du defterdar actuel, Djanem effendi.

Après la destitution de Korchid pacha, qui entraîna celle de Djanem effendi, Ahmed effendi Djedid fut désigné pour occuper le poste de sous-defterdar avec Hassan effendi el Rouznamdji, qui était titulaire de cette dignité. Il le fit jusqu'au jour de sa nomination définitive à cette fonction.

Le jeudi 17, Saleh aga, Sayed aga, le chef des nobles et quelques cheikhs se réunirent dans le divan du Pacha. Ahmed effendi fut revêtu de la pelisse de defterdar et accepta les conditions qu'on lui imposa : à savoir de ne pas établir de nouvelles charges, sous peine d'être accusé auprès de la Porte et d'être destitué.

Le vendredi 18, vers la fin de la journée, la caravane du Tapis Sacré quitta le Caire. Elle sortit du côté de Kaïd Bay et se dirigea vers Suez.

Le même jour, nous sûmes que le chef des Français, Bonaparte, avait envahi l'Autriche et qu'il s'était emparé de sa capitale ainsi que de toutes les places fortes ; qu'après avoir imposé des conditions au roi de ce pays, il l'avait rétabli sur son trône et s'était dirigé vers la Russie, mais un armistice de trois mois avait été conclu entre les deux partis ennemis.

Le mercredi 23, Hassan pacha Taher et ses troupes se rendirent du côté du Vieux-Caire.

Le samedi 26, on reçut la nouvelle d'une grande victoire remportée sur les émirs et on tira des coups de canon en signe de réjouissance.

Le dimanche, dix-sept prisonniers et vingt et une têtes arrivèrent au Caire. Aucun des prisonniers ni des morts n'était connu. Ce n'étaient même pas des soldats des émirs, mais bien des fellahs.

Mohammed Aly donna un demi-dinar et accorda la liberté à chaque prisonnier. Quant aux têtes, elles furent exposées à Bab Zoueila.

Le même jour, une caravane arriva de Suez. Parmi les voyageurs qui en faisaient partie, il y avait un général anglais suivi de soixante-dix chameaux portant ses bagages. Il descendit chez le consul de sa nation, et le mercredi, dernier jour du mois, il fit une visite à Mohammed Aly. Celui-ci lui fit bon accueil, il fit tirer des salves d'artillerie en son honneur et il lui offrit des présents.

Mois de Zilhodjeh.

Le jeudi, premier jour du mois, Moustapha aga el Wakil et Aly kachef el Saboundji rentrèrent de leur voyage dans la

Haute-Egypte. Nous avons déjà dit que ces personnages avaient fait deux voyages dans l'intention d'établir la paix entre le Pacha et les émirs. Malgré tous leurs efforts, ils échouèrent.

On dit que Moustapha aga et Aly kachef, à leur arrivée dans la ville de Siout, avaient appris qu'Ibrahim bey s'était rendu à Tahta et qu'ils avaient eu une entrevue avec Othman bey Hassan et El Bardissy. Ceux-ci avaient déclaré qu'ils ne trouvaient pas suffisante la circonscription territoriale dont Mohammed Aly leur offrait le gouvernement et qui commençait à la province de Djerdjah. Ils avaient déclaré qu'ils ne seraient satisfaits que si ce territoire commençait aux limites de la province de Miniah. « Les Français, avaient-ils ajouté, ont donné à Mourad bey seul le gouvernement de la Haute-Egypte, à partir de Miniah ; comment se peut-il maintenant que nous acceptions pour nous tous un territoire moins vaste ? »

D'après un bruit qui courut dans le public, les émirs avaient déclaré que s'ils acceptaient la paix, le Pacha devait faire évacuer l'Egypte aux troupes nombreuses qui y séjournaient ; car ces troupes y semaient la ruine et le désordre. Le Pacha devait s'engager à ne conserver que deux mille soldats au plus. « Si Mohammed Aly ne s'accorde pas avec nous en faisant droit à nos réclamations, auraient ajouté les émirs, il lui faudra garder un grand nombre de soldats dans le territoire qu'il ne veut pas nous donner. Or nous sommes mieux que ces gens-là et nous méritons plus d'égards ; si, au contraire, il se décide à nous donner ce territoire, nous nous engageons à payer les impôts et à fournir les taxes en céréales qui seront établies. Alors aussi l'ordre et la sécurité s'établiront, les voyageurs pourront circuler dans le pays, les marchandises viendront s'y répandre et nous serons contents ainsi que lui. Il ne faut pas qu'il oublie que tant que la situation actuelle durera, il sera toujours gêné par le grand nombre de ses soldats et ruiné par les frais considérables de leur entretien. Du reste, le pays est

entre nos mains et il est libre de continuer à faire durer cette situation pénible pour lui et pour nous. »

Le 4, nous reçûmes la nouvelle qu'un certain nombre de chefs militaires parmi lesquels se trouvait Soliman aga el Arnauti, kachef de Manfalout, avaient, à la tête de nombreuses troupes, traversé le Nil de Miniah à Metahara, ville située sur la rive orientale. Ils avaient été poussés à ce déplacement par la disette qui régnait dans les provinces où ils se trouvaient, et qui était causée par la présence des émirs autour de ces provinces. Une fois établis dans la ville de Metahara, ils furent entourés par les troupes des émirs. Après plusieurs batailles qui eurent lieu entre les deux partis, la victoire resta aux assaillants. Un grand nombre des soldats de Mohammed Aly furent tués, quelques-uns prirent la fuite et les autres, y compris Soliman aga, furent fait prisonniers. Celui-ci, s'étant mis sous la protection d'un émir, ne fut pas tué. Son protecteur le présenta à ses collègues, et ceux-ci lui donnèrent des habits, de l'argent et des armes et l'autorisèrent, après quelques jours passés avec eux, à retourner au Caire. Il y vint en effet et resta dans sa maison.

Le même jour, nous apprîmes la nouvelle de la mort de l'émir Bechtek bey, connu sous le nom d'El Alfi el Saghir.

Le même jour, Hadjadj el Khodari el Roumeilati arriva au Caire. Il avait fui la ville du Caire de peur des soldats, après l'affaire de Korchid pacha, et il s'était rendu dans son village à Manawat. Il avait ensuite rejoint El Alfi et était resté dans son camp jusque dans les derniers temps ; mais cet émir le chassa pour une raison quelconque. Il retourna dans son village et écrivit à Sayed Omar, qui obtint pour lui la grâce du Pacha et la permission de rentrer au Caire. Hadjadj alla voir

le Pacha et celui-ci lui donna une pelisse et fit annoncer dans son quartier qu'il gardait sa profession et l'influence dont il jouissait d'abord. Lorsque le nouveau venu marchait dans la ville, il se faisait accompagner par un soldat.

Le vendredi 9, qui était le jour où les pèlerins se rendent sur le mont Arafat, Mohammed Aly alla en grande pompe faire sa prière dans la mosquée de Hussein. C'était la première fois depuis le jour où il avait reçu le gouvernement de l'Égypte qu'il se faisait accompagner d'un cortège aussi imposant.

Dans l'après-midi du même jour, on tira à la Citadelle un grand nombre de coups de canon pour annoncer que la fête avait lieu lendemain.

Des coups de canon furent aussi tirés cinq fois par jour pendant toute la durée de la fête.

Le 14, Chahine bey el Alfi, accompagné d'un corps de bédouins, arriva dans la province de Djizah et se fit donner par les habitants des vivres, des animaux et des sommes d'argent.

Aussitôt que Mohammed Aly pacha apprit cette nouvelle, il se décida à envoyer des troupes contre Chahine bey. Des canons et de la poudre furent descendus de la Citadelle et les soldats du Pacha circulèrent dans les rues en s'emparant de tous les ânes qu'ils rencontraient sur leur chemin.

Le Pacha se rendit lui-même à Boulaq et un corps de cavaliers traversa le Nil et se rendit à Djizah. Taher pacha se rendit de son côté avec ses troupes à Embabah et son arrivée dans ce village mit en émoi les paysans qui l'habitaient. Les soldats forcèrent ces paysans à quitter leur maisons et s'y installèrent eux-mêmes. Ils laissèrent en outre leurs montures paître librement dans les champs qui, au bout de peu de jours, furent absolument dépourvus de toute plantation.

Le même jour, Hadjadj el Khodari se cacha. Il avait peur des soldats.

Le 20, les troupes de Hassan pacha commencèrent à traverser le Nil. Elles se trouvaient à Maadi el Khabiri (village situé à une heure de marche au sud du Caire).

Le dimanche 25, Hassan pacha alla rejoindre ses troupes sur la rive ouest.

Le lundi 26, on annonça dans la ville que tous les soldats dont les noms ne figuraient pas sur les registres des troupes devaient quitter le Caire et s'en aller dans leurs pays. On leur donna trois jours pour l'exécution de cet ordre et on menaça de mort tout soldat qui y contreviendrait.

Le même ordre fut publié dans toutes les provinces.

On obligea aussi les habitants du Caire, les Moghrabins et les Turcs qui, bien que n'étant pas militaires, en portaient le costume, de le quitter et de reprendre leurs habits ordinaires.

Ce jour-là, on fit aussi annoncer que la valeur des pièces de monnaie détériorées devait être diminuée proportionnellement à la quantité de métal qui manquerait à ces pièces. Les soldats avaient, en effet, pris l'habitude de couper un morceau des pièces de monnaie, surtout des pièces d'or, qui étaient les meilleures, et de faire passer ensuite les pièces détériorées pour leur valeur nominale, sans que la personne qui les recevait, même si c'était un changeur de monnaie, pût faire la moindre observation.

A l'occasion de ces vols sur les monnaies, il y eut plusieurs querelles qui furent suivies de mort, et plusieurs changeurs durent fermer leurs boutiques par crainte des violences des soldats.

On annonça aussi que l'on devait, dans les achats et les ventes de grains de café, prendre pour base le tallari ordinaire de 90 paras au lieu du tallari de France, dont la valeur avait atteint 180 paras, c'est-à-dire le double, et qui était devenu rare, car il était recherché à cause de sa valeur intrinsèque. Nous devons ici remarquer que les monnaies des chrétiens impies sont toujours légales et contiennent une juste quantité de métal précieux, tandis que la plupart des monnaies des musulmans sont fausses et ne contiennent jamais une quantité suffisante d'or ou d'argent. Une fois ce fait reconnu, nos gouvernants se mirent à couper et à détériorer les bonnes monnaies des chrétiens pour compléter la ruine des habitants et le désordre dans les affaires. Ils avaient oublié ces paroles du Prophète : « La religion consiste dans la bonne foi apportée dans les transactions ; celui qui nous trompe n'est pas des nôtres ». Ils envoyaient les tallaris de France à l'hôtel des monnaies, les faisaient fondre, y ajoutaient les trois quarts de cuivre, et, avec ce mélange, faisaient des piastres qu'ils mettaient en circulation. Peu après, l'argent contenu dans ces piastres disparaissait et elles devenaient de cuivre rouge, ayant la même valeur que les monnaies en cuivre que l'on se procurait au poids sous les anciens gouvernements, et bien plus laides comme forme.

Nous avons vu un grand nombre de ces pièces anciennes. Elles portaient les noms des anciens rois et chacune d'elles pesait une demi-once. A cette époque-là, le drahme de monnaie d'argent était au titre légal de seize karats, et on l'échangeait moyennant trois rotolis ou soixante-douze pièces de la monnaie de cuivre dont nous venons de parler. Cette monnaie servait dans les payements de peu d'importance.

Après la chute de la dynastie de Calaoun et l'apparition des Circassiens, le sultan Moayed partagea le drahme en deux parties de huit karats chacune. Ces nouvelles pièces s'appe-

laient des *Nisfs* de Moayed, et elles continuèrent à diminuer de valeur jusqu'à ce qu'à la fin du règne des Circassiens, elles furent devenues moindre d'un quart de drahme.

La valeur des monnaies de cuivre diminua aussi de telle sorte que le désordre s'introduisit dans le compte des arrérages des wakfs qui, d'après les anciens actes de constitution, devaient être payés en cette monnaie.

Cette situation s'aggrava davantage par suite de la tyrannie, de l'ambition, de la mauvaise foi et de l'ignorance des gouvernants. Ceux-ci ne distinguaient plus ce qui était utile aux intérêts du peuple, aussi la valeur de la monnaie diminua-t-elle au point que la pièce d'un drahme perdit plus des neuf dixièmes de sa valeur et, en outre, elle ne contint plus que le quart d'argent pur. En partant de là, il faut dire que la valeur de cette nouvelle pièce est moindre d'un quarantième de l'ancienne pièce d'un drahme et que la pièce d'un *Nisf*, qui pèse actuellement cinq grains d'un karat et un quart d'un tiers de karat d'argent, représente l'ancienne pièce d'un drahme qui pesait seize karats. On peut de là avoir une idée de la perte que la population subissait, perte qui, quoique non apparente, n'en est pas moins réelle.

Le drahme d'argent a actuellement en effet la valeur de l'ancienne petite pièce de cuivre ; aussi, si nous supposons qu'un homme gagne aujourd'hui 1,000 drahmes, cet homme ne gagne pas plus que celui qui anciennement gagnait 25 drahmes seulement.

Quant à la monnaie d'or, nous devons dire que la pièce d'un dinar contenait anciennement un mitkal d'or pur, mais que depuis la dynastie des Fatimites, elle avait été réduite à vingt karats. Cette pièce s'échangea à raison de 30 drahmes d'argent, tant que le drahme conserva son ancienne valeur. Plus tard, il fallut donner pour l'échanger un plus grand nombre de drahmes.

Au commencement du siècle dernier, la quantité d'or contenue dans le dinar fut diminuée jusqu'à treize karats et demi, et cette pièce d'or fut échangée pour 90 drahmes. La pièce de *Foundokli* était échangée à cette époque pour 100 drahmes, le tallari de France pour 50 et le tallari du chien pour 42.

Le dinar, c'est-à-dire le Mahboub, fut plus tard échangé à 150, le Foundokli à 120 et le tallari de France à 60 drahmes.

Plus tard encore, sous le sultan Ahmed, l'ancien Mahboub fut remplacé par une pièce nouvelle appelée *Zara* pesant treize karats et demi.

Sous Aly bey, lorsque Moallem Risg prit la direction de l'hôtel des monnaies, il frappa des piastres en grande quantité, et pour subvenir aux dépenses considérables qui se faisaient alors, il les mélangea de beaucoup de cuivre. La pièce d'un *Zara* s'échangeait alors à 110 drahmes, le Mechahass à 200, le tallari de France à 85.

La quantité de piastres et de fractions de piastre qui se trouvait alors en circulation était énorme, il n'y avait pas d'autres monnaies entre les mains des habitants du pays. Les autres monnaies étaient réunies pour être fondues et frappées de nouveau ou bien servaient aux orfèvres pour la bijouterie.

Lorsque le gouvernement d'Aly bey disparut, Mohammed bey Abou el Zahab supprima toutes les piastres, et ce fut là la cause d'une perte considérable pour les personnes qui en possédaient. A l'hôtel des monnaies, on ne frappa plus que les *Nisf* (l'ancien drahme), le *Mahboub* (Zara) et les petites monnaies divisionnaires qui étaient des fractions du *Nisf*. On diminua cependant la quantité de métal précieux qui devait entrer dans ces monnaies.

Peu à peu la situation s'agrava par suite des malheurs, de la cherté des vivres et des impositions. Le commerce souffrit beaucoup; tout devint cher et il fut difficile aux créanciers de se faire rembourser. Ajoutez à cela que les gouvernants étaient

sévères et ne s'occupaient pas de l'intérêt de la nation, qu'ils ne cherchaient qu'à s'enrichir et qu'ils ne s'occupaient jamais des conséquences de leurs actes.

A l'époque présente, les limites sont dépassées et le change des monnaies s'est élevé de plus du double : le *Mahboub* se change à 205 et même à 210 *Nisfs*, le tallari de France à 175 et 180, le *Boundoki* à plus de 400 *Nisfs*, le sequin de Hongrie à 360 et le *Foundokli* à 320. Entre les pièces du même nom, la valeur varie aussi suivant l'année de la frappe, car elles contiennent plus ou moins d'or pur.

Il serait long et difficile de raconter tous les détails relatifs à la question des monnaies. Tous les jours une nouvelle variation se produit ; la valeur des monnaies diminue et des nouveaux ordres se succèdent à intervalles très courts. Ces ordres, du reste, ne sont jamais suivis, car ils sont le résultat des caprices ou de la mauvaise foi et de l'immoralité des gouvernants.

Vers la fin du mois, le Pacha permit à son fils aîné d'aller visiter la mosquée et le tombeau de Sidi Ahmed el Badaoui, à Tantah. Il le fit accompagner de domestiques, de soldats et de dromadaires, et il fixa pour ses dépenses une somme de 1,000 tallaris, qui devaient être payés par les différents villages en dehors des réquisitions de vivres.

Des dames, dont la plus importante était la femme de Moustapha aga el Wakil, partirent aussi pour Tantah avec une suite considérable et un grand apparat. On fixa aussi pour leurs dépenses des sommes qui devaient être payées par les différents villages.

Toutes ces réquisitions me font croire que nous sommes à la fin du monde.

Tels sont les faits qui se sont produits cette année. Il nous reste à parler des personnages décédés. Ce sont :

1° Le savant et intelligent, le grand professeur et le grand chercheur de la vérité, le moufti du rite Hanafite en Egypte, le cheikh Mohammed Abd-el-Mohti, fils du cheikh Ahmed el Hariri el Hanafi.

Cheikh Mohammed naquit en 1143. Il fut élevé dans la morale et la piété. Il apprit le Coran et les textes et suivit les cours des professeurs de son temps. Il apprit aussi la calligraphie; on le chargeait de copier des livres, moyennant salaire. Il en copia un grand nombre, dont la plupart sont des livres littéraires, tels que : *Rihana, Habaya el Zaouaya, Khazanet el Adab.*

Le défunt appartenait d'abord au rite Chafféite, mais il se fit Hanafite ; il assista aux cours des professeurs de ce rite, tels que cheikh Mohammed el Dalghi et cheikh Mohammed el Edoui.

Il s'attacha au cheikh Mohammed el Makdassi et il étudia sous sa direction les livres les plus célèbres du rite. Il assista aussi aux cours des cheikhs Mallaoui, Hefni, Aly el Edoui et autres.

A la mort de son professeur El Makdassi, il lui succéda dans les fonctions de prédicateur et de chef de la mosquée d'Othman kathkoda, située à l'Ezbékiah, et il logea dans la maison dépendant de cette mosquée. Les sermons qu'il faisait étaient très sympathiques et très concis ; ils pénétraient les âmes, car ils étaient simples.

A la mort du cheikh Ahmed el Damanhouri, en 1192, il arriva ce que nous avons raconté pour le cheikh Abd-el-Rahman el Arichi, et le cheikh Mohammed fut nommé chef et moufti du rite Hanafite. Il était digne d'occuper ces hautes fonctions et il les remplit à son honneur. Sa réputation grandit et les hommes vinrent de toutes parts lui demander des consultations. Il gagna de l'argent, habita une belle maison située sur l'Ezbékiah, en acheta une dans la rue Djodaria et la loua.

A ces fonctions de chef du rite Hanafite, le cheikh Mohammed

joignait celles de professeur aux écoles Mahmoudia, Saratmachia, Mohamadia et autres. Il professait lui-même dans quelques-unes de ces écoles et dans les autres il se faisait remplacer par son savant fils, le cheikh Ibrahim.

A la suite de la mort d'Ahmed effendi Ganem, une discussion s'éleva entre ses affranchis sur une question d'intérêts. Pour vider ce procès, les partis décidèrent d'un commun accord de s'en rapporter à la décision du cheikh Mohammed et ils engagèrent celui-ci à se rendre dans la ville de Foua pour s'occuper de l'affaire. Comme il s'embarquait à Boulaq, son pied glissa et un os se rompit, car il était très faible de constitution. Ramené à sa maison, il se fit soigner et il guérit au bout de quelques mois. Quelques-uns de ses amis, heureux de le voir rétabli, l'invitèrent à aller chez eux. Il se rendit à leur invitation, mais, à son entrée dans leur salon, son pied glissa de nouveau et se brisa. Cela fit une grande peine aux assistants qui le ramenèrent chez lui. Cette fois son médecin ne put le guérir, il souffrit beaucoup et resta sept années au lit. Il mourut le mercredi 17 Radjab de cette année, âgé de 77 ans. Il fut enterré au cimetière de l'Ezbékiah.

Ses fonctions de chef du rite et de moufti furent confiées à son savant fils, le cheikh Ibrahim, que Dieu le conserve pour le bien de ses créatures et lui conserve ses enfants !

2° L'honoré, le grand écrivain, l'éloquent orateur Othman effendi ibn Saad el Abbassi el Ensari, dernier de la famille des Khalifes Abassides au Caire. Son père prit le nom d'Ensari à cause de sa mère qui était d'une famille noble de Khalifes.

Il naquit au Caire et s'occupa de science. Il étudia sous les meilleurs maîtres et s'occupa beaucoup d'astronomie, car il était très intelligent.

Il accepta ensuite les fonctions de secrétaire d'un émir, et comme quelqu'un de ses amis lui en faisait un reproche, il lui

avoua qu'il avait pris ce parti pour pouvoir rentrer en possession des biens et des villages qui lui avaient été enlevés.

Il fréquenta notre cheikh Mahmoud el Kordi et lui demanda de l'initier à la secte des Halouatia. Il ne fuma plus ; il apprit le premier mot et les prières de ce rite, mais après la mort de ce cheikh, il reprit ses anciennes habitudes et se remit à fumer.

Chargé de la fourniture des blés aux deux villes saintes et ensuite de la direction de la Rouznamah, il accomplit l'une et l'autre de ces fonctions avec zèle et sévérité. Ses affaires prospérèrent ; il devint un homme considérable et honoré, surtout après la destitution d'Ahmed effendi Abou Kalba et avant la mort de Sayed Mohammed effendi el Kamachi, directeur de la Rouznamah. Les écrivains qui étaient sous ses ordres et le public ne purent cependant continuer à le supporter et il fut destitué.

Cette mesure l'affecta beaucoup et il finit par perdre un peu l'esprit. Il allait souvent, pendant la nuit et pendant le jour, visiter les tombeaux des saints, il priait et il distribuait aux pauvres du pain et de la monnaie. Il recueillait les fous et les personnes qui se prétendaient saintes et inspirées, et elles lui expliquaient des visions et des songes. Tout cela excitait encore sa folie.

A la mort de Sayed Mohammed, c'est-à-dire en 1208, Othman effendi fut de nouveau nommé à la Rouznamah ; mais dix-huit mois après, Ibrahim bey el Kébir fut encore indisposé contre lui, il le révoqua et le remplaça par Sayed Ibrahim, neveu du défunt Sayed Mohammed.

Othman effendi désespéra dès lors de rentrer au service. Du reste, les affaires commençaient à se troubler. A l'arrivée des Français, il partit pour la Syrie, et après leur départ il revint au Caire et il ne fit plus parler de lui.

Il mourut le mercredi 25 du mois de Chawal de cette année.

Il laissa un grand nombre de livres, traitant de toutes les sciences, qui furent vendus dans la liquidation de sa succession.

3° Le savant, le pieux et l'intelligent cheikh Mohammed ibn Sirine ibn Mohammed ibn Mahmoud ibn Guech el Chafféi el Makdassi.

Il naquit vers l'année 1160 et son père l'amena au Caire, où il apprit le Coran et où il travailla à l'acquisition de la science. Il suivit les cours de cheikh Issa el Baraoui, de cheikh Attia el Adjhouri, et il s'attacha à ces deux maîtres.

Après la mort de ce dernier, il se mit à étudier le Hadith; il suivit pour cela le cours de cheikh Ahmed el Rachidi sur le livre *Mosslem*.

Ayant connu notre cheikh, cheikh Mahmoud el Kordi, il apprit le *Zikr* auprès de lui, s'y attacha, et la lumière du maître rejaillit sur lui. Le cheikh lui donna la couronne, le nomma khalife du rite des Khalouatiah et lui donna ordre de se rendre au saint tombeau. Il y alla, demeura dans la grande mosquée et y fit des réunions de *Zikr* et de prières.

Il fut aimé par les hommes. Les émirs et les vizirs acceptaient son intervention, quoiqu'il n'allat pas les voir et n'acceptât d'eux aucun cadeau.

Un de ses amis m'apprit qu'il comprenait et expliquait bien les paroles du cheikh ibn el Arabi.

A son retour au Caire, cheikh Mohammed alla voir cheikh Mahmoud, et, quelque temps après, celui-ci l'autorisa à se retirer dans la ville où il était né.

En 1182, cheikh Mohammed écrivit au cheikh Mortada pour le prier de lui donner un diplôme, et celui-ci le lui donna dans un document remplissant tout un cahier et relatant toutes les bases sur lesquelles sa science s'appuyait. Nous avons déjà parlé de ce document en faisant la biographie du cheikh Mortada.

Cheikh Mohammed continua jusqu'à sa mort à enseigner et à être utile aux étudiants. Sa réputation grandit, tout le monde tomba d'accord sur la vérité de ses principes et de ses croyances, sa lumière rejaillit au loin, sa science se répandit dans tout le monde et sa maison se remplit de visiteurs.

Il mourut le 27 du mois de Chaban de cette année. Il fut le dernier grand chef du rite des Khalouatiah.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

CONCORDANCE

DU

CALENDRIER GRÉGORIEN AVEC LE CALENDRIER DE L'HÉGIRE

POUR LES ANNÉES DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE TOME

L'année	1216	de l'hégire	a commencé	le 14	mai	1801
Id.	1217	id.	id.	4	id.	1802
Id.	1218	id.	id.	23	avril	1803
Id.	1219	id.	id.	12	id.	1804
Id.	1220	id.	id.	1	id.	1805

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
962 AB3F C001 v.7
Merveilles biographiques et historiques
3 0112 089317470